

Z. Tessier.

L'ORIENT,

OU

VOYAGE

EN EGYPTE, EN ARABIE, EN TERRE-SAINTE,
EN TURQUIE ET EN GRÈCE.

PAR M. LEON GINGRAS,
PRÊTRE, MEMBRE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

Sta, viator ; heroem calcas.
Arrête, voyageur ; tu foules aux pieds un héros.

TOME PREMIER.

QUEBEC :
FRÉCHETTE ET FRÈRE,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES, N° 13, RUE LA MONTAGNE.
1847.

AVANT-PROPOS.

Les voyages, au jugement de tout le monde, forment une des parties les plus importantes de l'éducation ; c'est l'école de l'expérience, où, tout en s'amusant, on va s'enrichir de mille connaissances utiles. Les leçons qu'on y reçoit étendent l'esprit, développent les talents, et ce qui n'est pas peu, guérissent des préjugés nationaux. C'est une étude à laquelle on ne supplée pas par les livres ; il faut soi-même voir les lieux, pour les apprécier, les hommes, pour les juger.

Les avantages de ce genre d'étude me frappèrent de bonne heure ; je commençais à peine mon éducation que déjà mes pensées et mes vœux se portaient vers les diverses contrées où se sont passés les beaux faits de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne. Rome, à dater de ce moment, fut pour moi un nom magique ; gloire brillant de mille autres gloires qui sont venues s'y fondre, cette ville fixa depuis imperturbablement mes regards. Chaque nou-

veau pas dans la vie voyait accroître en moi le désir d'y atteindre un jour ; c'était un ressort que l'action du temps ne faisait que rendre de plus en plus élastique.

Ce désir n'était pourtant pas le seul qui me préoccupât ; j'étais sous l'influence d'un autre plus vif encore. Jérusalem avait brillé à mes yeux. Prendre tôt ou tard mon essor vers l'Orient, pour y visiter le sol qui a vu naître, grandir et mourir l'auteur de la vie, fut une nouvelle pensée, qui, depuis s'attacha à mon existence. J'avais le pressentiment qu'elle aurait un jour pour moi sa réalisation ; mais ce jour m'était inconnu ; je pris le parti de laisser agir le temps.

Une maladie vint, en 1844, me fournir l'occasion que j'attendais depuis si long-temps.

Les préparatifs du voyage achevés, je quittai Québec, le 18 mai, accompagné d'un jeune ami, Mr. Bélanger, que la bienveillance d'un père tendre et ami de la science m'avait associé. Je ne dirai pas les périls auxquels nous fûmes en butte sur l'océan. La mer avait, ce semble, conjuré notre perte. Cent fois elle ouvrit ses abîmes sans fonds pour nous y engloutir ; mais le Seigneur veillait sur nous : sa main puissante nous fit échapper aux dangers dont nous fûmes, à chaque instant, menacés.

L'océan était enfin franchi. Nous descendîmes, après trente-quatre jours de la plus pénible navigation, à Belfast, en Irlande. Nous foulions la verte Erin ; jamais nom ne reçut une plus complète vérification ; la luxuriance de la verdure de ce pays est incomparable. En en parcourant l'intérieur depuis cette dernière ville jusqu'à Dublin nous fûmes à même de constater l'état de la culture dans cette partie de l'île ; on aurait peine à rien trouver de plus magnifique. A quelques exceptions près, la nature s'y montre partout pleine de bienfaisance ; c'est une mère qui s'épuise pour nourrir de nombreux enfants que le malheur poursuit. Dublin, capitale de toute l'île, se distingue par l'étendue de son commerce et la richesse de ses monuments ; c'est la seconde ville du Royaume-Uni. Le grand O'Connell était alors en réclusion forcée dans la maison de Richmond-Bridewell. Nous en demandâmes l'entrée, qui nous fut sur-le-champ accordée. Nous y saluâmes celui que l'Irlande proclame son libérateur.

La métropole du commerce du monde entier, au bout de quelques jours, nous avait reçu dans son sein. C'est un océan immense où l'on se perd, un dédale inextricable où l'on s'égare. Tout y est grand ; ses édifices, ses

palais, ses rues et ses places publiques. Paris, où nous passâmes ensuite, nous éblouit par ses mille et une beautés en tout genre ; la science et les arts y ont établi leurs quartiers. Capitale du pays qui a vu naître nos ancêtres, nous y entrâmes avec le sentiment de la joie et celui de l'amour. Ses sanctuaires s'ouvrirent devant nous ; nous y pénétrâmes. L'immortel auteur *des Martyrs* daigna nous honorer de son accueil ; à notre aspect, un sourire de bienveillance dérida ce front majestueux que ceignirent si souvent les lauriers de la gloire littéraire. Lyon, Marseille et Toulon fixèrent un instant notre attention. La grande Trappe et les rochers escarpés de la Chartreuse nous virent confondus avec les êtres surhumains qu'ils recèlent.

L'hospice du Simplon nous avait rompu le pain de l'hospitalité ; nous le quittâmes bientôt, pour glisser sur le versant de cette partie des Alpes qui regarde l'Italie. Milan nous arrêta au passage, pour nous montrer ses richesses, et Vérone son superbe amphithéâtre. Venise nous charma par son originalité ; l'élégante gondole nous en fit parcourir les rues. Un peu plus tard nous visitâmes Lorette et Assise. On devine sans peine ce que nous dûmes éprouver de joie spirituelle dans la *Casa*

Santa, demeure de la famille sainte, et de respect, en face de la tombe glorieuse du Séraphique St. François, le soutien de la religion dans des temps malheureux.

Le dôme de la première basilique du monde chrétien s'était enfin dessiné dans le lointain. Rome avait commencé à poindre à nos regards ; au bout de quelques heures, nous y entrions. Je ne dirai rien de cette ville des Césars ; ce qu'on y éprouve ne se rend pas. Ses basiliques, ses musées, ses villas, et ses antiquités surtout, échappent à tout terme de comparaison ; elles défient toute expression. Son prince nous vit tomber à ses pieds ; père commun des fidèles, il fit descendre sur nous sa bénédiction paternelle ; distributeur charitable des trésors de l'Eglise, il nous en enrichit abondamment. Nous parûmes devant Grégoire XVI, en même temps que Mr. Brady, chapelain de nos frères exilés à Van Diemen, dont nous avions déjà fait la connaissance ; cette circonstance est de nature à intéresser nos compatriotes. Ce que ce vénérable ecclésiastique, aujourd'hui évêque, a pu nous dire sur la conduite de ces infortunés, que le malheur avait placés sous sa direction, est trop consolant, pour que nous l'oublions jamais.

Naples aussi nous ménageait des émotions ; ses monuments, ses beautés d'art et ses beautés

de nature, nous en firent goûter de bien douces ; c'est en face de tant de merveilles que nous comprîmes ce que ce mot *Voir Naples et mourir*, a de vrai. Le Vésuve et son brûlant cratère, Pompéï et ses cendres éteintes, les Champs-Elisées, le Tartare, l'Achéron, la Solfatare, l'antre de la Sybille, Cûmes, le Cap Misène, les bains de Néron, reçurent notre visite. Quel plus magnifique tableau ! Le poëte de Mantoue pouvait-il mieux choisir les théâtres de son épopée ?

Nous laissâmes Naples, pour nous diriger sur la Sicile. Carybde et Scylla passèrent devant nous, ou plutôt nous passâmes devant eux. Ni l'un ni l'autre de ces abîmes ne pensèrent à nous effrayer ; ce sont deux monstres dont le temps a amorti la fureur. Descendus sur le sol sicilien, nous y cherchâmes la patrie d'Archimède ; mais cette patrie n'est plus ; Syracuse a disparu ; elle est tombée sous le coup des révolutions humaines. Quelques ruines informes, à peine saisissables, peuvent seules aujourd'hui témoigner de son existence première.

Des volumes suffiraient à peine à enrégistrer tout ce que les régions et les villes dont je viens de tracer les noms, offrent d'attrayant ; le tableau en serait une œuvre longue, pénible ;

trop lâche pour l'aborder, j'ai dû en abandonner le soin à de plus habiles que moi. D'ailleurs l'Europe n'est point un trésor caché ; ce n'est pas une plage inconnue. Sillonnée en tous sens par des voyageurs sans nombre, elle leur a ouvert à tous ses sanctuaires, et dévoilé ses merveilles ; il n'est pas un de ses monuments qui ait échappé à leur œil scrutateur. Le public jouit depuis long-temps du fruit de leurs recherches.

L'Orient a seul arrêté ma pensée ; seul il l'a exclusivement fixée. L'entreprise était difficile ; déterrer des théâtres de gloire, chargés de la poussière des siècles, constater des faits d'héroïsme, enfouis dans les ténèbres des temps, était la tâche qu'elle m'imposait ; incapable d'y suffire par moi-même, j'ai dû appeler à mon secours des auxiliaires ; aussitôt le concours le plus généreux comme le plus honorable est venu s'associer à mon œuvre : l'histoire, la statistique, la géographie et la biographie m'ont ouvert leurs pages. Elles recélaient de précieux documents : je les ai compulsés, et en ai recueilli ce qui pouvait enrichir mon travail.

Les mœurs forment une des parties principales des voyages ; aussi n'ont-elles pas été ici négligées. Le Maltais, l'Egyptien, l'Arabe, le Cophte, le Grec et le Turc ont été présentés

sous leur véritable jour; leur caractère a été dessiné avec soin, et tracé avec franchise.

Le Bédouin surtout méritait une attention particulière ; elle lui a été largement accordée : ses passions, ses sentiments, son genre de vie, en un mot, tout ce qu'il est au point de vue humanitaire, a été de ma part l'objet d'un effort long et consciencieux.

Mes fréquents démêlés avec l'enfant du désert m'auraient contraint à cette étude, quand même elle n'eût point fait partie de mon plan.

Il est un homme que la presse européenne ne cesse, depuis long-temps, de signaler comme un diplomate habile, comme le créateur de la civilisation en Orient ; cet homme règne aujourd'hui sur toute l'Egypte : c'est Méhémet Ali. Monstre aussi cruel que politique rusé, il a su, par sa cauteleuse vigilance, jeter sur la tête de l'Europe entière un voile épais, qui lui a constamment dérobé son astuce et ses cruautés. Ce voile a été déchiré, et le tigre qui s'y tenait caché a été mis en évidence. Ses ruses sont découvertes, et ses barbaries signalées. Les lettres suivantes seront une révélation vraie et impartiale de son caractère et de ses sentiments.

Ce qui précède est de nature, ce semble, à faire pressentir à mes compatriotes ce que le

journal que je leur présente, et dont je leur fais humblement hommage, devra leur offrir d'intéressant. Ce qu'il pourra perdre du côté du style, il le regagnera, je l'espère, par la vérité de la narration et des descriptions. Le parcours de l'Egypte, du grand Désert, de la Palestine, de la Syrie, de la Turquie d'Asie, de la Turquie d'Europe et de la Grèce, a grossi mes tablettes d'incidents sans nombre et plus ou moins pittoresques, mais tous également vrais.

Une pensée, je dois le dire, m'a, plus d'une fois dans le cours de mon travail, causé quelques hésitations : c'était la crainte qu'en décrivant mes aventures de voyage, je ne descendisse à des détails trop minutieux, et par fois trop familiers. Cependant, écrivant à un ami, je devais chercher tout à la fois à l'instruire et à l'amuser. L'unir à ma bonne comme à ma mauvaise fortune était mon dessein ; je devais donc tout lui communiquer.

D'ailleurs, n'est-ce pas là l'idée qu'on se fait généralement d'un récit de voyage ? A part les descriptions des monuments et des lieux dont le besoin se fait assez sentir, ne désire-t-on pas encore y voir le voyageur dessiné tel que le représentent les circonstances ? On veut tout savoir ; on aime à partager ses joies

et ses tristesses, ses gloires et ses humiliations. On épouse ses intérêts, et, sans s'en douter, on s'identifie avec lui. C'est à ce point de vue que je me suis placé pour apprécier ma tâche. Heureux ! si, en m'en acquittant, j'ai pu mériter l'éloge qu'accorde Horace à qui sait joindre, dans ses travaux littéraires, l'agréable à l'utile.

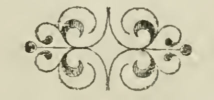
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

Mon journal est devant le public ; c'est la première ébauche d'un apprenti, dont la main n'est pas encore formée. L'indulgence m'est nécessaire ; j'en sens tout le besoin. Ne la méritant pas comme littérateur, je la réclame comme compatriote ; et j'espère qu'à ce titre, je serai écouté.

De nouveaux soins feraient probablement disparaître quelques-uns, au moins, des défauts qui déparent la présente publication ; mais les circonstances m'en ôtent la possibilité. Je dois en faire le sacrifice, pour ne pas lasser davantage la patience de mes amis.

Si le lecteur, en parcourant ces lettres, m'accompagne avec intérêt ; si la description des lieux, si les détails de géographie et d'histoire, que j'y ai répandus, fixent son regard ; et si les faits mémorables que j'y ai insérés lui pa-

raissent occuper le cadre qui leur convient, j'aurai atteint mon but ; ma tâche sera remplie. Je ne regretterai alors ni les fatigues, ni les dangers qu'une course de plus d'une année dans quatre parties du monde m'a fait essuyer. J'aurai été utile à ma patrie, en lui léguant le fruit de mes travaux ; je trouverai dans cette pensée le baume qui rendra plus doux les jours que la Providence me réserve.



LETTRE I.

La Valette, île de Malte, 17 janvier 1845.

Cher Alfred,

C'est dans la nuit du onze au douze, que notre vapeur, parti le huit de Naples, est venu jeter l'ancre devant La Valette. Le lendemain, dès cinq heures du matin, j'étais sur le pont, à parcourir des yeux ces murs et ces bastions qui virent, plus d'une fois, échouer à leur pied la fureur de l'Islamisme, irrité de rencontrer dans ce rocher un obstacle incessant à ses conquêtes. Autour de nous, c'est-à-dire au fond d'un magnifique bassin, où notre vaisseau était entré, gisaient tranquilles sur leurs ancres bon nombre de navires de toutes grandeurs. La reine des mers avait étendu jusque là son trident ; on voyait son drapeau flotter sur plusieurs vaisseaux de guerre, dont le nombre et la force

signalaient sans peine la maîtrise qu'elle exerce dans ces parages. La marine française et l'autrichienne avaient là aussi leurs représentants. La Valette, capitale de toute l'île, se dessinait à quelque distance de nous. L'élévation des murailles, l'étendue des fortifications, et la multitude des canons destinés à la protéger, tout dans l'enceinte de cette ville vint confirmer l'idée favorable que je m'en étais faite au point de vue militaire. Mais pendant que je m'occupais ainsi à admirer le beau tableau déroulé devant mes yeux, des centaines de petites barques étaient venues entourer notre vapeur ; leurs nochers se prirent à se disputer, en notre présence, l'honneur de nous être utiles ; c'est à qui, pour ainsi dire, se saisirait de nous pour nous conduire au rivage. Ces offres de services n'étaient rien moins qu'agréables ; pour nous y soustraire, nous nous jetâmes sans façon, M. Bélanger et moi, dans la première embarcation qui nous tombât sous la main. Au bout de quelques secondes, nous étions sur le rivage. De la basse-ville, où nous avions mis pied à terre, nous montâmes à la haute, où nous voulions prendre gîte.

C'était le dimanche. Disposé à dire la messe, je me dirigeai, à cette intention, vers l'église la plus proche de mon hôtel ; c'était la cathé-

drale, où j'entrai au moment qu'on commençait la messe solennelle du jour. Le secrétaire de l'archevêque se trouvait au chœur ; je le mandai, et lui exhibai mes lettres. Il n'eut pas de peine à m'accorder, au nom de l'archevêque, la faveur que je sollicitais. Retiré dans une des chapelles latérales de l'église, j'eus tout le temps d'y satisfaire ma dévotion.

Nous venions de contracter, mon compagnon et moi, une dette de reconnaissance envers l'Ordinaire du lieu ; nous nous hâtâmes d'aller, dès le lendemain, l'acquitter ; nous voulûmes profiter de la circonstance pour lui rendre en même temps nos hommages. La porte du palais archiépiscopal, à laquelle nous allâmes frapper, nous fut aisément ouverte. Un vénérable vieillard vint nous recevoir à l'entrée du salon ; c'était l'archevêque lui-même. Il nous introduisit à plusieurs membres de son clergé, qui se trouvaient en ce moment chez lui. Cette réunion nous rappela le vieux Jacob environné de ses enfants. Ce prélat est octogénaire : l'abord de sa personne est aussi facile que son air est affable. Notre qualité d'ecclésiastiques, et notamment d'ecclésiastiques canadiens, piqua d'autant plus sa curiosité, que nous étions les premiers membres du clergé de ce pays lointain qui fussent jamais descendus à

Malte. L'Amérique, le Canada, Québec, l'intéressaient vivement ; ce fut pour lui le topique d'une série de questions, auxquelles je me fis un honneur de répondre. Mes réponses parurent lui sourire agréablement ; rien, cependant, ne lui causa plus de plaisir que d'apprendre l'état de la religion parmi nous ; ses progrès et ses triomphes dilatèrent son cœur d'une joie indicible. Cet exposé, joint à ce que je pus lui dire du bonheur matériel dont jouissent généralement mes compatriotes, dérida un front sillonné par tant d'années de travaux : il finit par convenir que le Canada est une des contrées les mieux partagées du monde.

Cette visite durait depuis trois quarts d'heure : il était donc temps, pour ne pas manquer aux règles de la convenance, de nous retirer. Nous allions effectivement quitter la porte du salon, lorsque les paroles suivantes arrivèrent jusqu'à moi. " Veuillez, monsieur l'abbé, rece-
" voir toute juridiction dans mon diocèse, avec
" la liberté d'en user aussi long-temps qu'il
" vous plaira de séjourner parmi nous." Ce dernier acte de bienveillance mit le comble à ma reconnaissance. Il faut être étranger et placé à des milliers de lieues de son pays pour concevoir tout ce qu'offrent de consolant des rencontres de cette nature.

Je passe maintenant, cher ami, à la description de La Valette et de ses monuments ; je crois cependant à propos de commencer par te tracer l'histoire de cette ville et de l'île dont elle est la capitale : la voici en peu de mots. Malte est située sous le 39e degré de longitude et le 34e de latitude. Elle a, à l'orient, la mer Méditerranée ; au nord, la Sicile, qui n'en est distante que de quinze lieues environ ; au sud, Tripoli de Barbarie ; et à l'occident, les îles Linosa et Lampedoasa. L'espace qui la sépare de la Sicile est connu plus généralement sous le nom de *canal* de Malte. L'histoire nous montre cette île comme jouissant, dans les temps anciens, de quelque célébrité ; c'est, disent certains auteurs, l'Atlantide de Platon ; c'est, suivant d'autres, l'Ogyie de Calypso. St. Paul y fit naufrage, et y séjourna trois mois chez Publius, gouverneur du pays.

Malte, selon Homère, fut d'abord habitée par des colons venus de Phénicie, 1519 ans avant l'ère chrétienne. Ils en furent expulsés, quelques siècles après, par les Grecs, qui s'y établirent et s'y maintinrent jusqu'à l'an 528 avant Jésus-Christ. A cette époque, elle passa aux Carthaginois, qui, à leur tour, en furent chassés par les Romains, au commencement de la seconde guerre punique. Cette île était con-

damnée à servir de jouet à la folle ambition des peuples que tentait son heureuse position. Elle devint, plus tard, la proie des Vandales, qui s'en emparèrent l'an 454 de l'ère chrétienne ; mais leur empire n'y fut presque qu'éphémère ; car, après une occupation assez courte, ils furent forcés de la céder à d'autres Barbares, les Goths, qui eux-mêmes, peu de temps après, l'évacuèrent, pour en laisser la maîtrise à Bélisaire, général des armées de l'empereur Justinien. En 870, les Arabes en firent la conquête, et y implantèrent leur langage, qui s'y est conservé jusqu'à nos jours. Elle tomba, en 1120, entre les mains des Normands, puis en celles des Allemands. Elle appartenait aux Espagnols, lorsque Charles-Quint, en 1530, en laissa à perpétuité la maîtrise aux Chevaliers de St. Jean de Jérusalem, que le sultan Soliman avait chassés de la ville de Rhodes, dont il venait de s'emparer, après un siége aussi meurtrier pour les vainqueurs que glorieux pour les vaincus. Les Chevaliers en eurent la pleine jouissance jusqu'en 1798, que Bonaparte, en voie d'expédition pour l'Egypte, s'en saisit, contre le droit des gens.

“ Le nom du vaisseau amiral que montait Napoléon, dit Norvins, contenait tout le secret de l'expédition ; il se nommait l'*Orient ;* et le

18 mai, le soleil qu'on appela si souvent le soleil de Bonaparte, éclaira le majestueux départ de la flotte française. On mit à la voile au bruit du canon et aux acclamations de toute l'armée. La traversée ne fut pas exempte de périls ; on s'attendait à tout moment à l'apparition des Anglais, qui sillonnaient la mer en tout sens pour nous rencontrer.

" Après avoir rallié les trois convois de Gênes, d'Ajaccio et de Civita-Vecchia, le projet de Bonaparte était de se diriger sur Malte, et d'y tenter, en passant, une entreprise audacieuse, dont il avait préparé le succès, de longue main, par des intelligences secrètes. Il voulait s'emparer de cette île, qui, commandant la navigation de la Méditerranée, devenait importante pour l'Egypte, et qui ne pouvait manquer d'échoir aux Anglais, si on ne les prévenait. Le 9 juin, cinq cents voiles françaises se déployèrent à la vue de l'île. Cette vue répandit le trouble dans la ville. Pour avoir un prétexte de s'arrêter et de faire naître un sujet de contestation, Bonaparte demanda au grand-maître la faculté de faire de l'eau ; on lui répondit que les statuts de l'ordre ne permettaient pas à plus de deux vaisseaux étrangers de pénétrer à la fois dans les mouillages de l'île. Bonaparte écrivit qu'une semblable réponse

équivalait à une déclaration de guerre ; que les Français n'ignoraient pas la conduite partiale de l'ordre en faveur des Anglais ; que l'escadre était résolue de recourir à la force ; et, sans perdre de temps, il ordonna à l'amiral Brueys de se préparer à l'attaque des forts qui défendent le port La Valette.

“ Les premières menaces de Bonaparte, le développement rapide de ses démonstrations hostiles, répandirent la confusion dans la ville de La Valette, où nous secondait d'ailleurs un parti qui levait la tête à mesure que le gouvernement laissait éclater sa faiblesse. Le désordre monta à son comble, et deux jours avant la reddition de Malte, quelques Chevaliers de la langue de France furent amenés à Bonaparte. —*Puisque vous avez pu prendre les armes contre votre patrie, leur dit-il, il fallait savoir mourir ; je ne veux pas de vous pour prisonniers ; vous pouvez retourner à Malte.* Une courte négociation suivit l'échange de quelques coups de canons. Le grand maître Hompesch, gentilhomme allemand, reçut six cent mille francs de Bonaparte, l'assurance d'une pension de trois cent mille francs, et se retira en Allemagne. Telles furent les conditions au moyen desquelles la France entra en possession du premier port de la Méditerranée, et l'un des

plus forts du monde. Il fallait l'ascendant de Bonaparte pour l'obtenir sans combattre ; il fallait son audace pour oser y perdre quelques jours, ayant les Anglais à sa poursuite. Cafarelli-Dufalga, aussi spirituel que brave, en parcourant la place dont il admirait les fortifications, s'écria : *Nous sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un ici pour nous ouvrir les portes.*—Les Français, cependant, ne jouirent pas long-temps de leur proie ; car à peine la flotte française eut-elle perdu de vue les côtes de l'île, que les Anglais, avertis de ce qui venait de se passer, vinrent aussitôt se présenter devant La Vallette. Ils l'assiégèrent ; ils ne purent toutefois s'en rendre maîtres qu'après un blocus de deux ans. "

La Valette est ainsi nommée du grand-maître La Valette, qui en jeta les fondations le 28 mars 1566, bien qu'elle n'ait été achevée que par son successeur en 1571. Elle est bâtie sur une espèce de presqu'île, connue des anciens sous le nom de *Sciberras*, sur la partie la plus avancée de laquelle s'élève le château St. Elme. Ce château est fameux par l'attaque qu'une poignée de Chevaliers y soutinrent, en 1565, contre le terrible Dragut. Des rochers, que la main de la nature a merveilleusement distribués, forment autour de La Valette cinq hâvres

sûrs, commodes, qu'environnent de toutes parts des travaux d'art, dont la position lui offre la garantie la moins équivoque de sécurité. Ces divers ouvrages, tant par la hardiesse de l'entreprise que par le succès de l'exécution, sont autant de chefs-d'œuvre, en face desquels l'âme n'éprouve qu'un sentiment, celui de l'admiration. Vauban en eût fait son orgueil. Ce n'est pas seulement la ville qui se trouve protégée par les mille et un bastions et autres travaux de ce genre, qui lui servent comme de couronne ; les côtes de l'île, du moins celles qui sont accessibles du côté du nord-ouest, en sont également couvertes. Quant à la partie qui regarde l'Afrique, l'approche en est totalement impraticable ; dans l'espace de plusieurs milles, ce n'est qu'un rocher tombant perpendiculairement dans la mer.

La Valette est bien bâtie ; aucune ville sur le continent ne m'a paru plus propre, ni plus élégante. Elle charme par la régularité de ses rues et par l'élégance de ses édifices. Les balcons qu'ils portent généralement leur impriment un cachet tout particulier d'intérêt.

La principale rue de cette capitale est la *strada reale* (la rue royale), où l'on voit l'ancien palais du grand-maître de l'ordre ; c'est la résidence du gouverneur actuel. L'accès en

est laissé libre aux étrangers. Ce bâtiment, qui, sous le point de vue artistique, n'offre rien de bien remarquable, renferme une collection assez belle de peintures et de tapisseries, dont les scènes se passent en Afrique et dans les Indes. Rien toutefois n'y intéresse autant que les armes et les armoiries des anciens Chevaliers, qui occupent une vaste salle, s'étendant d'un bout à l'autre du palais. La trempe de ces armes est frappante ; on assure que des balles tirées à la distance de soixante verges peuvent à peine, comme l'a prouvé d'ailleurs l'expérience, en effleurer la surface. Parmi ces armures, il en est une de prodigieuses dimensions : elle n'a pu servir qu'à un géant de la force de Goliath ; le casque seul pèse 37 livres ; le reste est en proportion. Près de là est déposée une boîte contenant diverses dépouilles, telles que pistolets, épées et dagues ; ce sont des prises faites sur les ennemis de la croix.

Parmi les objets précieux que contient cette salle, on remarque un canon, dont on fait remonter la confection au 15e siècle ; c'est un spécimen de l'état, où à cette époque, en était chez les Turcs l'art de l'artillerie. Il est fait tout simplement d'une pièce très-mince de cuivre, de forme cylindrique, que ceint étroitement une corde imprcignée de goudron. Le

tout est recouvert à l'extérieur d'une couche de ciment noir. Ce canon a environ cinq pieds de longueur ; c'est une capture faite sur les Turcs pendant le siége de Rhodes.

Au fond de la même salle se conserve avec respect l'armure complète du grand-maître Alofio Wignacourt, le même qui, en 1571, mit la dernière main à La Valette, dont les fondations, comme il a été dit plus haut, avaient été jetées cinq ans auparavant par le grand-maître La Valette. Cette armure est brillante d'or ; cet éclat cependant s'efface devant la pensée du grand homme, dont le génie et le courage relevèrent si heureusement par tout l'Orient la gloire de la religion.

L'ancienne église des Chevaliers n'est qu'à deux pas du palais ; c'est celle de St. Jean, patron de l'ordre. Ici, cher ami, silence et vénération ; car en ce lieu reposent des héros. Moissonnés pour la plupart, au jour de la victoire, sur le champ de bataille, ils dorment du sommeil de la paix près de leurs pères dans la vie militaire, et de leurs maîtres dans le métier de la guerre : leurs vertus et leur bravoure leur servirent constamment d'étendard. C'est là, sur les tombes de ces nouveaux Mathathias, qu'au moment de partir pour le combat, ils allaient, ces dignes enfants de la foi, se pros-

terner tous ensemble, pour se retremper de zèle et s'inspirer, en même temps, de ce courage mâle dont ils donnaient ensuite de si beaux exemples. A leur attitude et à leur silence, on eût dit qu'une voix, pénétrant la pierre qu'ils foulaient, venait leur répéter, avec tout l'accent de conviction que donne la mort, les paroles que le vieux Mathathias, sur le point de clore sa glorieuse carrière, fit entendre à ses fils réunis autour de son lit : " Soyez, mes en-
" fants, de vrais zélateurs de la loi, et donnez
" vos vies pour l'alliance de vos pères. Sou-
" venez-vous des œuvres qu'ont faites vos an-
" cêtres, chacun dans son temps ; et vous
" recevrez une grande gloire et un nom éter-
" nel. Vous donc, mes enfants, armez-vous
" de courage, et agissez vaillamment pour la
" défense de la loi ; parce que c'est elle qui
" vous comblera de gloire." Au sortir de là ils couraient à l'osmanlis : l'attaquer et le vaincre étaient pour eux l'affaire d'un moment. L'ennemi du nom chrétien terrassé, ils revenaient déposer les trophées qu'ils avaient recueillis sur lui au lieu même où ils avaient puisé leur force ; leur gloire était d'en faire hommage au Seigneur des armées.

Rien de plus riche, cher ami, que le pavé de cette église ; le marbre, le porphyre, le

lapis-lazuli et autres pierres de prix y sont littéralement prodigués : c'est une suite non interrompue de pierres tumulaires, disposées avec symétrie, et où sont retracées les vertus des grands hommes qui y occupent la demeure de leur éternité ; la voute rappelle leurs plus beaux faits d'armes. Le caveau de l'église, où nous descendîmes ensuite, recèle plusieurs tombeaux. Nous y remarquâmes, entre autres, celui du grand-maître Villiers, de l'île d'Adam, dont le nom brille avec éclat dans les fastes de l'histoire de l'ordre (1). La gloire de ce héros surnagera à toutes les éventualités ; la religion publiera à jamais son courage et sa piété : *In memoriâ æternâ erit justus—La mémoire du juste ne périra jamais.*—(*Ps.* 111.)

La Valette n'est pas fort étendue ; ce qui nous donne moyen d'en faire tous les jours plus d'une fois le tour. Comme place de guerre, cette ville l'emporte sur tout ce que la France et l'Angleterre peuvent offrir en ce genre. La nature et l'art semblent s'être concertés pour lui imprimer un caractère de grandeur qui commande l'admiration. Cette merveille est cependant sortie, telle qu'on la voit encore aujourd'hui, à peu de chose près, des mains des

(1) M. Aubert De Gaspé, de Québec, appartient à la famille de ce grand-maître.

Chevaliers, ses premiers maîtres ; preuve que si ces religieux entendaient l'art de défendre une place, ils ne connaissaient pas moins celui de la fortifier.

Québec, pendant ces promenades autour de la ville, ne manque jamais de s'offiir à notre esprit ; la hauteur du rocher qui lui sert de base, l'élévation des murailles qui le ceignent de toutes parts, enfin la multitude des batteries et des bastions qui en protégent l'approche, tout cela est incessamment présent à notre pensée. Québec et La Valette prennent alors à nos yeux l'attitude de l'antagonisme ; leur position ainsi que leur force respective devient pour nous matière à parallèle. Toutes choses bien pesées, Québec me semble en droit, par la force et la hauteur de ses murailles, de rivaliser avec La Valette, comme aussi de lui disputer l'avantage de la position. Sis sur un rocher abrupt, Québec n'a rien à redouter de trois côtés, dont l'escarpement le met, en quelque sorte, à l'abri de toute attaque de la part de l'ennemi. La situation de La Valette est loin d'être aussi avantageuse, du moins au même degré ; placée sur un promontoire assez peu élevé et de facile abord, elle offre à la fois prise de toutes parts ; elle peut être par conséquent battue simultanément en brèche et par terre et par

mer. Ce parallèle n'est pas sans quelque intérêt ; il pourrait être poussé plus loin, mais je m'en abstiens, pour en laisser le soin à d'autres plus habiles et, en même temps, plus désintéressés que moi. J'ajouterai seulement, et en cela je ne crains pas d'être trouvé en défaut, qu'au point de vue de l'art militaire, La Valette et Québec, avec Gibraltar, occupent sans contredit le premier rang parmi les places fortes. Ce sont trois étendards, sous lesquels les forces anglaises viennent, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, s'abriter ou se rallier : ce sont les trois anneaux de l'immense chaîne, au moyen de laquelle l'Angleterre tient, en quelque sorte, l'univers courbé sous sa main. Québec est, jusqu'à un certain point, pour l'Amérique, ce que Gibraltar et Malte sont pour l'Europe, l'Afrique et l'Asie ; ce sont des boulevards redoutables, des retraites assurées d'où la puissante reine des mers peut, en un clin-d'œil, lancer des troupes sur mille points à la fois.

Adieu.



LETTRE II.

La Valette, 18 janvier 1845.

(Suite de la précédente.)

Cher Alfred,

De toutes les fortifications de La Valette, celle qui intéresse davantage, c'est incontestablement le fort Saint-Elme ; c'est une place formidable. Les Turcs savent encore ce que leurs ancêtres y ont souffert de la part des quelques Chevaliers qui s'y étaient enfermés en 1565, pour se défendre contre leurs attaques. L'histoire offre peu de traits semblables ; voici le fait tel que donné par M. Michaud dans sa Biographie Universelle, à l'article *La Valette*.

" Soliman, irrité de ce que l'ordre avait fourni main-forte à don Garcie de Tolède, général

des armées de Philippe II, roi d'Espagne, pour l'aider à prendre Gomère de Velez, ville située sur la côte d'Afrique, forma le projet de renverser ce boulevard de la chrétienté. Dans ce dessein, il travailla secrètement à un armement considérable. Ce fut alors que les Chevaliers s'emparèrent, à la hauteur de Zante, d'un puissant galion, chargé de marchandises précieuses pour le compte du chef des eunuques du sérail, et de plusieurs de ses odalisques. Deux cents janissaires qui montaient ce riche bâtiment, furent taillés en pièces. Ce nouvel affront engagea le sultan à précipiter son attaque contre l'ordre, qu'il jura par sa tête d'exterminer tout entier. Tous ses officiers, et jusqu'aux moindres de ses sujets partageaient son ressentiment. Des cris de vengeance contre les chrétiens se fesaient entendre dans les mosquées. Depuis cinq ans, les Chevaliers s'étaient rendus maîtres de plus de cinquante gros vaisseaux turcs, sans compter une infinité de bâtiments inférieurs. A la nouvelle des préparatifs de Soliman, qui menaçait Malte du sort qu'il avait fait éprouver, quarante-quatre années auparavant, à l'île de Rhodes, le grand-maître, loin de s'épouvanter, fit les préparatifs les plus énergiques.

“ A sa voix plus de six cents Chevaliers arrivèrent à Malte, la plupart suivis de domes-

tiques courageux, qui devinrent de bons soldats.

" A l'approche des Turcs il les assembla, et dans une courte allocution, il ne leur dissimula ni la grandeur du péril, ni l'incertitude du secours que l'Espagne lui promettait. Il engagea ses frères d'armes à réunir avec lui leurs vœux aux pieds des autels, et à puiser à la sainte table un généreux mépris pour la mort. Après avoir pris le pain des forts, les Chevaliers abjurèrent toute faiblesse, toute division, toute haine particulière. Le grand-maître les voyant dans ces heureuses dispositions, s'empressa d'assigner à chaque langue les postes qu'elle devait défendre. Il y avait alors dans l'île sept cents Chevaliers, sans compter les frères servants et huit mille cinq cents hommes, tant soldats de profession, qu'habitants enrégimentés. L'historien (Vertot), après avoir détaillé toutes les dispositions de défense prises contre l'agression imminente des Turcs, ajoute que la principale ressource consistait dans la présence du grand-maître, dont la contenance ferme inspirait une confiance sans borne aux Chevaliers et aux soldats. Il parcourait continuellement les postes; fesait fortifier les endroits faibles, marquait à chaque commandant les mouvements qu'il devait faire.

“ La flotte des Turcs parut enfin à la hauteur de Malte le 18 mai 1565. Elle était composée de cent cinquante-neuf vaisseaux de guerre, chargés de mille janissaires et spahis, et suivie d'un grand nombre de bâtiments qui portaient la grosse artillerie et les munitions. Le débarquement des Turcs ne se fit pas sans obstacles. Le commandant Capier de la langue d'Auvergne, chargé de tenir la campagne, leur tua plus de quinze cents hommes dans la première journée. Mustapha, leur général, sans vouloir attendre Dragut, comme le proposait l'amiral Piali, son collègue, ouvrit les opérations par le siége du fort Saint-Elme. Après avoir employé deux jours à établir leurs batteries, malgré le feu continuel de la place, les Turcs s'y virent, le 24 mai, en état de la foudroyer avec leur artillerie. Les Chevaliers renfermés dans le fort, désespérant de pouvoir tenir long-temps, envoyèrent le commandant de la Cerda au grand-maître, pour lui demander des secours.—*Quelle perte avez-vous donc faite*, dit La Valette avec indignation, *pour crier au secours ?*—*Seigneur*, répondit la Cerda, *le château doit être regardé comme un malade exténué, qui ne peut plus se soutenir que par des remèdes extraordinaires.*—*J'en serai moi-même le médecin*, répliqua le grand-maître, *et j'y con-*

duirai d'autres Chevaliers avec moi ; s'ils ne peuvent pas vous guérir de la peur, ils empêcheront bien, au moins, par leur valeur, que les Infidèles ne s'emparent du château.

“ Ce n'est pas qu'il se flattât de pouvoir longtemps conserver une place si faible contre les attaques continuelles des Turcs ; il déplorait en lui-même le sort des Chevaliers placés dans un poste si dangereux ; mais le salut de l'île entière dépendait de la durée du siége ; et comme il fallait, par une vigoureuse résistance, donner au vice-roi de Sicile le temps d'arriver, il résolut de se jeter dans la place ; mais le conseil et tout le couvent s'y opposèrent ; et il se présenta un si grand nombre de Chevaliers qui demandaient cette périlleuse mission, que le grand-maître n'eut plus que l'embarras du choix.

“ Cependant le vice-roi, trop docile à la politique trop circonspecte de son maître, ne se pressait pas d'accomplir ses promesses. Chaque jour, malgré les efforts surhumains des Chevaliers, les Turcs fesaient de nouveaux progrès. L'arrivée du renégat Uluchialy, avec six galères et neuf cents hommes, et peu de jours après celle du fameux Dragut, suivi de six cents guerriers montés sur treize galères, ajouta aux forces des Turcs, et surtout à leur confiance.

Dragut s'aperçut d'abord de la faute qu'avait commise Mustapha, en s'attachant au fort Saint-Elme, au lieu de commencer par attaquer le Goze et la *cité notable*, dont la prise eût affamé le reste de l'île, et empêché les chrétiens de recevoir aucun secours par mer. Ses habiles dispositions hâtèrent les progrès des Turcs, et son nom est même resté au promontoire sur lequel il établit une foudroyante batterie (La Pointe de Dragut).

" Déjà la moitié du fort n'était plus qu'un amas de ruines : ses intrépides défenseurs perdirent enfin courage, et se plaignant que le conseil de l'ordre les exposât sans aucune apparence d'utilité à une mort inévitable, cinquante-trois Chevaliers écrivirent au grand-maître, que s'il ne leur envoyait pas des barques pour sortir du fort, ils allaient se précipiter à travers les lignes des Infidèles, et mourir tous l'épée à la main. La Valette leur répondit sans s'émouvoir, qu'avant le devoir de mourir avec honneur, il était pour les Chevaliers de l'ordre une obligation non moins sacrée, l'obéissance. Il envoya cependant trois Chevaliers pour lui faire un rapport exact de l'état de la place. Castriot, l'un d'eux, issu de la même famille que le fameux Scanderberg, soutint, contre l'avis de ses deux collègues, que le fort

était encore tenable, et s'offrit au grand-maître pour le défendre. La Valette agréa cette proposition courageuse ; de concert avec l'évêque de Malte, il avança, de son argent, les sommes nécessaires pour faire de nouvelles levées dans l'île. Une foule de Maltais s'enrolèrent à l'envie ; le grand-maître écrivit alors aux réfractaires que pour un Chevalier qui paraissait rebuté de soutenir plus long-temps le siége, dix braves demandaient à s'enfermer dans le fort.—*Revenez au couvent, mes frères,* ajouta-t-il avec une méprisante ironie, *vous y serez plus en sûreté ; et de notre côté nous serons plus tranquilles sur la conservation d'une place d'où dépend le salut de l'île et de tout notre ordre.*—Les Chevaliers confus s'écrièrent tous d'une voix : *Comment soutiendrons-nous la vue du grand-maître et les reproches de nos frères !*—Tous jurèrent de se faire tuer jusqu'au dernier, plutôt que de céder leur poste à une milice nouvelle ; et, dans une lettre respectueuse, ils témoignèrent à leur héroïque et vénérable chef tout leur repentir. C'était là qu'il les attendait ; il se laissa fléchir, et leur accorda comme une grâce la permission de continuer à défendre le fort, que, la veille encore, ils voulaient abandonner.

“ Cependant les Turcs gardaient leur supériorité. Chaque jour de nouveaux assauts fesaient briller le courage des Chevaliers, mais diminuaient leur nombre. Le grand-maître qui dirigeait tous leurs mouvements, qui leur fesait sans cesse passer des secours, des vivres et des munitions de guerre, inventa pour la défense du fort une pièce d'artillerie d'une nouvelle espèce ; c'était des cercles de bois très-légers, recouverts de laine et de coton ; on les imbibait d'eau-de-vie et d'huile bouillante mêlée avec du salpêtre et de la poudre à canon. Cette préparation refroidie, on mettait le feu à ces cercles, puis on les jetait au milieu des bataillons ennemis. Souvent deux ou trois soldats turcs se trouvaient embarrassés dans ces cercles enflammés, et périssaient au milieu d'affreux tourments. Le 16 juin, les Infidèles donnèrent un assaut général. Depuis le commencement du siége il ne s'était pas fait d'attaque si vive. Les Chevaliers se servirent avec succès de l'instrument meurtrier, inventé par leur souverain. Cependant, après quatre heures d'une sanglante mêlée, les Turcs ne reculaient pas, et les chrétiens n'avaient pas perdu un seul pouce de terrain. Du fort Saint-Ange et de l'île de la Sangle, le grand-maître, auquel la grandeur de son courage et son habileté ne permettaient

pas d'être spectateur inutile de tant d'efforts, fesait tirer continuellement sur les assiégeants. Malte tout entière paraissait en feu ; enfin l'artillerie et le généreux désespoir des défenseurs de Saint-Elme forcèrent les Turcs à se retirer, après une perte de deux mille hommes. A la suite du combat, Dragut fut mortellement blessé d'un éclat de pierre, comme il tenait conseil dans la tranchée avec Mustapha et les principaux officiers. Le 23 juin, après un dernier combat qui dura six heures, et dans lequel la plupart des Chevaliers et de leurs soldats se firent tuer sur la brèche, les Turcs entrèrent victorieux dans la place. Mustapha, entré dans le fort et tout étonné de sa petitesse, en comparaison du bourg qui lui restait à conquérir, s'écria : *Que ne fera pas le père, puisque le fils, qui est si petit, nous coûte nos plus braves soldats !*—En effet, les Turcs avaient perdu huit mille hommes.

“ Un parlementaire, envoyé par Mustapha pour offrir une capitulation, ne reçut d'autre réponse que la menace d'ensevelir le pacha et les janissaires dans les fossés de la place. Les Infidèles investirent alors le château Saint-Ange, le bourg et la presqu'île de la Sangle, ainsi que la ville de Saint-Michel. Le vice-roi de Sicile était enfin décidé à envoyer un secours de six

cents hommes aux Chevaliers, que La Valette fit entrer par des routes détournées dans le bourg de St. Michel, et qui, selon le témoignage de tous les historiens, contribuèrent beaucoup à la conservation de l'île. Tous les forts de l'île étaient à la fois pressés par les ennemis. Mustapha et Piali, tous deux braves et habiles capitaines, rivalisaient d'efforts ; mais La Valette semblait se multiplier pour faire tête à ses deux adversaires ; son esprit fécond en ressources créait sans cesse de nouveaux moyens de défense contre de nouveaux moyens d'attaque.

" Le 18 août, Mustapha croyant surprendre les chrétiens pendant la chaleur du jour, tenta de forcer la brèche faite aux murailles du bourg St. Michel ; et Piali, de son côté, donna l'assaut au bastion de Castille. Le premier, après six heures de combat, fut enfin repoussé. Le second avait fait sauter par la mine un pan de murailles ; déjà il commençait à se rendre maître du fort Castille ; déjà les Turcs avaient arboré leurs enseignes sur la muraille. Un chapelain de l'ordre court au grand-maître pour l'engager à se retirer dans le château St. Ange : mais l'intrépide vieillard, sans se donner le temps de mettre sa cuirasse, s'avance fièrement, la pique à la main, au-devant des

Infidèles ; suivi des Chevaliers, il les charge avec fureur. Ceux-ci voyant une foule d'habitants venus au secours du grand-maître, commencèrent à se retirer sans ralentir leur feu. Tous les Chevaliers tremblèrent des périls auxquels s'expose La Valette ; plusieurs se jettent à ses genoux, et le conjurent de ne pas compromettre davantage une vie si précieuse. Le héros, montrant les enseignes des Turcs, répond qu'il ne se retirera qu'après les avoir abattues. Le combat s'engage avec une nouvelle fureur ; les étendards sont renversés et les Turcs s'éloignent en désordre.

" Le grand-maître, convaincu que leurs chefs les ramèneront bientôt au combat, témoigne la résolution de passer la nuit au poste où il avait si vaillamment combattu. Les Chevaliers lui représentent combien cet endroit est exposé à l'artillerie des ennemis :—" Puis-je, leur répondit La Valette, à l'âge de soixante-onze ans, " finir ma vie plus glorieusement qu'avec mes " frères pour le service de Dieu et la défense " de notre sainte religion ? "

" Le lendemain, dans un nouvel assaut, le grand-maître reçut une blessure à la jambe ; mais, dissimulant ses souffrances, il ne cessa de donner l'exemple aux plus braves. Le 23, les Turcs renouvelèrent leurs attaques sur tous

les points ; on combattit jusqu'à la nuit, et le grand-maître, malgré toutes ses batteries, ne put les empêcher de se loger sur la brèche. Le conseil de l'ordre était d'avis d'abandonner ce poste (le bastion de Castille), après en avoir fait sauter les fortifications ; mais La Valette rejeta cet avis avec indignation : " C'est ici, " mes frères, dit-il, qu'il faut que nous mourions " tous ensemble, ou que nous chassions nos en- " nemis : " et pour prouver aux Chevaliers combien il était éloigné de se retirer au château Saint-Ange, il passa toute la nuit avec la garnison, à construire de nouveaux retranchements. Enfin, le 7 septembre, le secours si long-temps attendu parut devant Malte, sous la conduite de don Garcie de Tolède. Après avoir procédé au débarquement, qui se fit dans un endroit opposé à celui que les Infidèles gardaient avec vigilance, le vice-roi se remit aussitôt en mer pour aller chercher quatre mille soldats ; mais ce nouveau renfort ne fut pas nécessaire : Mustapha et Piali, craignant de voir fondre sur eux les principales forces de la chrétienté, levèrent le siége, et se rembarquèrent avec précipitation. Ainsi se termina ce siége qui durait depuis quatre mois."

A part la salle d'armes, la bibliothèque publique, qui est assez volumineuse, et les forti-

fications, La Valette n'offre presque plus rien à la curiosité. L'ennui allait nous prendre : pour y mettre obstacle, nous avisâmes aux moyens de nous distraire ; le meilleur expédient qui nous vînt à l'esprit fut de nous enfoncer dans l'intérieur de l'île, jusqu'à *Citta-Vecchia,* l'ancienne capitale de tout le pays.

Nous sortîmes par la porte des Bombes, en dehors de laquelle nous découvrîmes d'abord le grand bassin avec les mille et un vaisseaux qui y stationnent, puis les beaux jardins dont le voisinage de la ville est embelli. La route était belle, et nous la parcourions assez rapidement et avec gaité. Ce sentiment toutefois n'était pas sans quelque mélange de douleurs, grâce aux secousses de notre phaéton, dont voici la description ; le corps de ce véhicule n'a rien de désagréable ; c'est quelque chose d'analogue aux fiacres parisiens. Ce qui en rend l'usage pénible, c'est la mauvaise disposition de ses roues, qui, au lieu d'occuper, comme chez nous, le milieu du timon, sont jetées presqu'à l'extrémité-arrière du brancard ; ce qui donne lieu aux incessantes commotions qu'on éprouve lorsqu'on y est assis.

Pour faire diversion à nos souffrances, nous nous prîmes à considérer le pays. Parmi les divers objets qui s'y peignirent à nos regards,

celui qui nous frappa davantage, fut le superbe aqueduc destiné à abreuver La Valette. La construction en est due au grand-maître Wignacourt, qui le fit faire en 1610 ; ce travail est beau ; il est digne des anciens Romains. L'eau qu'il transporte à la ville vient de *Diar Chandul*, lieu situé à deux milles à l'orient de Citta-Vecchia. Jusqu'à *Cas-al-Altara* elle coule inaperçue au-dessous du niveau du sol ; mais au-delà, jusqu'à sa destination, elle suit les accidents d'un terrain plus ou moins régulier. On donne à cet aqueduc neuf milles anglais de longueur. Nous laissâmes sur notre droite le palais et les bosquets dits de *San Antonio*, dont on fait un second Eden. Les circonstances ne nous permirent pas d'y descendre.

Citta-Vecchia, aujourd'hui pauvre et solitaire, a joui de quelque célébrité dans les temps anciens. Cicéron et Diodore de Sicile lui donnent bon nombre d'édifices, où l'art et les richesses brillaient tout à la fois. De nos jours, la cathédrale et le palais magistral fixent l'attention de l'artiste. La cathédrale, en particulier, révèle une grande magnificence ; le marbre le plus varié comme le plus rare y est prodigué ; l'architecture moderne n'a guère produit de monuments où au prix de la matière se joigne un

plus beau fini de travail ; Rome elle-même en ferait une de ses gloires.

A droite, en y entrant, est la chapelle de St. Publius. Ce Publius était gouverneur de l'île, lorsque St. Paul y aborda. Ce sanctuaire occupe, selon la tradition, l'emplacement même où l'apôtre le convertit à la foi.

" Il y avait, dit St. Luc, en cet endroit là, des terres qui appartenaient à un nommé Publius, le premier de cette île, qui nous reçut fort humainement, et qui exerça l'hospitalité envers nous pendant trois jours.

" Or, il se rencontra que le père de Publius, étant malade d'une fièvre et d'une dyssenterie, Paul alla le voir ; et, après avoir fait sa prière, et lui avoir imposé ses mains, il le guérit. Ensuite tous les malades de l'île venaient à Paul, et étaient guéris." (1).

Ainsi, ce sanctuaire est comme le berceau du christianisme dans cette île ; sous ce point de vue, il dut donc nous intéresser. De là, nous passâmes à la grotte où l'apôtre demeura avec ses compagnons, St. Luc et St. Prophime, en attendant que le retour de la belle saison lui permît de continuer sa route vers la ville des Césars. Ce réduit est ténébreux et fort in-

---

(1) Act. des apôtres, XXVIII.

commode. Il est large de douze pieds environ, sur à peu près autant de long ; il ne recevait jadis la lumière que par un trou qu'on avait pratiqué dans la partie supérieure : on en distingue encore aujourd'hui les traces. Cette retraite a quelque chose d'impressif ; on s'y sent, en y mettant le pied, comme frappé d'un sentiment qui ne se définit pas ; c'est St. Paul ; ce sont ses travaux, ses fatigues, et ses larmes qui le font naître dans l'âme ; on croit le voir ; on croit le toucher. Au sortir de là nous entrâmes dans une espèce de chapelle souterraine, qui y est contiguë. On y voit plusieurs autels ; St. Paul et ses compagnons y offrirent, dit-on, pendant leur séjour en ce lieu, les redoutables mystères.

Ce local n'est pas le seul dans l'île que le grand apôtre ait honoré de sa présence ; on y montre encore le rivage où il fit naufrage.

“ Ayant rencontré, dit le texte sacré, une langue de terre qui avait la mer des deux côtés, ils purent y échouer le vaisseau ; et la proue s'y étant enfoncée, demeura immobile ; mais la poupe se rompait par la violence des vagues. Les soldats étaient d'avis de tuer les prisonniers, de peur que quelqu'un d'entre eux ne s'enfuît à la nage ;

“ Mais le centenier les en empêcha, parce qu'il voulait sauver Paul ; et il commanda que ceux qui pourraient se sauver se jetassent les premiers hors du vaisseau, et se rendissent à terre.

“ Les autres se mirent sur des planches ou sur des pièces du vaisseau, et ainsi ils gagnèrent tous la terre et se sauvèrent.

“ Nous étant ainsi sauvés, nous reconnûmes que l'île s'appelait Malte. Les Barbares nous traitèrent avec beaucoup de bonté ; car ils nous donnèrent les secours dont nous avions besoin ; et ils allumèrent un grand feu, à cause de la pluie qui allait tomber et du grand froid qu'il fesait.

“ Alors, Paul ayant ramassé quantité de sarments et les ayant jetés au feu, une vipère, que la chaleur en fit sortir, le prit à la main ; mais Paul ayant secoué la vipère dans le feu, il n'en reçut aucun mal. ” (1).

Nous eussions été heureux de fouler ce théâtre où la lumière des nations faillit s'éteindre ; mais le manque de temps ne nous permit pas de nous y transporter ; c'est un sacrifice auquel nous ne nous soumîmes qu'avec regret. Nous nous contentâmes de le contempler du palais archié-

(1) Act. des apôtres, XXVII. 41.

piscopal, d'où nous pûmes néanmoins l'apercevoir avec assez d'avantage, la distance qui nous en séparait n'étant pas fort grande.

Une petite chapelle a été érigée par les insulaires à l'endroit où l'on dit que St. Paul fut mordu de la vipère.

Quelques mots encore, cher ami, sur Malte et ses habitants : la population entière de l'île est évaluée à 100,000 âmes, celle de La Valette à 30,000 environ. Les Maltais sont généralement robustes et durs au travail ; ils peuvent ramer de dix à douze heures par jour sans interruption, et sans avoir l'air d'être fatigués. Les travaux de l'agriculture les occupent pour la plupart. Le peuple va nu-pieds, en hiver comme en été ; cet usage cesse d'avoir rien d'étrange, quand on songe que l'hiver en ce pays est la fin du printemps en Canada. On y mange en janvier des légumes qui, chez nous, ne sont mûrs qu'en juillet. Les pauvres ne portent pas de chapeaux ; ils usent de bonnets de laine, ceints de mouchoirs ; cette espèce de turban leur protége la tête contre l'ardeur d'un soleil brûlant. Cette classe se fait remarquer par sa sobriété ; le pain, l'ail et l'oignon forment habituellement sa nourriture.

Il n'est pas facile de donner une idée positive des mœurs du peuple maltais, formé de diffé-

rentes nations, il a donc dû nécessairement perdre son caractère original, pour en adopter un nouveau, composé du mélange des caractères des divers individus qui ont successivement séjourné dans l'île. Quoiqu'il en soit, on trouverait difficilement une nation en qui l'on remarque plus de douceur et de patience. Le Maltais travaille sans relâche, vit dans le malaise, et se condamne à des privations sans nombre. Sa douceur le rend presque insensible aux mauvais traitements qu'on lui fait ; ils ne lui arrachent même pas le plus léger murmure.

Malte est une des plus utiles conquêtes qu'aient jamais faites les Anglais ; c'est un port assuré pour leur marine ; aussi, la dernière de leurs pensées sera-t-elle de s'en dessaisir jamais.

Je me hâte de terminer ici : l'heure du départ est arrivée. Ma prochaine lettre, je l'espère, t'arrivera d'Athènes.

Adieu.



LETTRE III.

Alexandrie, 27 janvier 1845.

CHER ALFRED,

Si cette lettre t'arrive d'Alexandrie, c'est que, dans le voyage plus que dans aucune autre circonstance de la vie, ces paroles, *L'homme propose, et Dieu dispose,* reçoivent plus amplement leur vérification. Mon dessein, en quittant Malte, avait été de me diriger d'abord sur la Grèce, d'en visiter la capitale, et de me porter ensuite sur l'Egypte ; mais des difficultés sont venues se jeter à la traverse. Elles m'ont arrêté sur ma route, et m'ont forcé d'ajourner l'exécution de mon projet à mon retour de Syrie. Ce contre-temps est fort malencontreux ; il dérange mon itinéraire, et renverse le plan que j'avais formé de revenir en

Angleterre par le Danube. Ce qu'il y a surtout de plus affligeant, c'est qu'il va nous condamner à faire deux quarantaines au lieu d'une. Je reviendrai plus tard sur ce sujet. Je me hâte, pour le moment, de reprendre le fil de mon récit.

Le vapeur français, chargé de nous transporter à Syra, devait partir à six heures du soir ; et cependant, à huit, il était encore sur son ancre. En attendant, nous voulûmes faire la connaissance de quelques-uns des passagers, avec qui nous devions faire, de concert, le voyage. Parmi eux se trouvaient un messager de la reine Victoria, chargé de dépêches pour Constantinople, et un chirurgien irlandais, attaché au service de la marine anglaise. Enfin tout se dispose pour le départ ; l'équipage s'ébranle, et la machine est mise en jeu. Notre vapeur s'élance gaiement vers la haute mer. Comme Ulysse, nous laissions Ogygie, pour voguer vers la Grèce ; c'était pour nous une seconde patrie, dont la pensée nous impressionnait vivement. La rapidité de notre vaisseau nous eut bien vite éloignés du port ; La Valette avec ses murs et ses bastions ne fut plus bientôt qu'un point. Au bout de quelques quarts d'heure, ce point même avait disparu ; Malte était devenue pour nous un être de sou-

venir ; nous l'avions saluée pour la dernière fois. Le ciel et l'eau allaient être désormais les seuls témoins de notre course ; et cette idée, je le confesse, ne nous était rien moins que riante ; pour ma part, je ne pouvais me défendre, en envisageant la mer, d'une certaine frayeur ; le souvenir des périls auxquels j'avais déjà été exposé, en traversant l'Océan, me fesait, comme malgré moi, craindre pour l'avenir.

Le vent soufflait avec violence, et les flots étaient agités. Cependant, chose assez étonnante, je n'en éprouvais aucun malaise ; chez moi l'équilibre des humeurs était parfait. Il n'y eut que le besoin de prendre quelque repos, qui pût m'arracher aux douces rêveries où m'avait insensiblement plongé le spectacle si beau d'une nuit sur la mer.

Le lendemain, vent aussi fort que la veille. Le vaisseau était battu de la vague ; pour se soustraire aux dures secousses qu'elle lui imprimait, et surtout pour échapper au mal qui en est la suite, mon jeune compagnon prit le parti de s'ensevelir dans son lit. Il y passa le reste du jour ; le suivant tout entier, et le troisième en grande partie, s'écoulèrent également, sans qu'il osât sortir le nez de sa forteresse improvisée. Cette première journée fut loin de nous être agréable. Pour mettre un terme à mes

souffrances, je crus devoir tenter le remède que le gentilhomme irlandais, chirurgien de profession, qui voyageait avec nous, m'avait donné, le jour du départ ; c'était de bien manger. La prescription était fort simple ; je la suivis, et bien m'en advint. A partir de ce moment jusqu'à notre descente en Egypte, qui n'eut lieu que cinq jours plus tard, je me trouvai dans une disposition on ne peut plus normale.

Le 21, nos regards, en se promenant sur la mer, saisissent un point dans le lointain ; ce point est petit, mais il va grossissant à mesure que nous nous en approchons. Il s'est enfin dessiné clairement à nos regards ; c'est la Grèce ! Tu devines sans peine, cher ami, ce que cette vue dut avoir d'intéressant pour moi : en ce moment, ses poëtes, ses orateurs, ses sages, toutes ses gloires m'apparurent. J'entendais les mélodies de ses Anacréon ; j'assistais aux plaidoyers de ses Démosthène ; je prêtais l'oreille aux leçons de ses Platon ; c'était un concert qui me remplissait de joie, qui me ravissait d'admiration.

Le vent continuait de nous être favorable ; nous pûmes ranger d'assez près la terre, où nous découvrîmes le promontoire connu sous le nom de *Matapan* : ce promontoire forme la

partie la plus avancée de la Morée, vers le midi. Les anciens l'appelaient *Tanarium*, à cause de l'antre nommé *Tanarus*, qui n'en est pas éloigné ; cet antre avait quelque chose de si affreux, que les poëtes l'avaient appelé la *porte de l'enfer ;* c'est par là, disent-ils, qu'Hercule sortit du Tartare, lorsqu'il en tira Cerbère.

Un peu au-delà de ce promontoire, nous en reconnûmes un autre, qu'on nous désigna sous le nom de *Krio ;* il nous sembla faire partie du premier. C'est sur l'extrémité de ce rocher qui, en cet endroit, tombe perpendiculairement dans les flots, que nous aperçûmes plusieurs arches contiguës les unes aux autres ; et, près de là, une cahutte, avec quelques arbres ; c'est, me dit-on, le séjour solitaire que s'est choisi un caloyer grec. On me le fit remarquer : il était assis sur le bord de l'abîme, occupé sans doute à méditer sur la rapidité des choses du monde. Comme la course précipitée de notre vapeur devait donner de l'élan à ses impressions ! Cet ermite est schismatique ; le désir d'imiter les Antoine et les Pacôme l'a fait renoncer à la société de ses semblables, pour vivre dans cette retraite, où le silence et la prière absorbent, en grande partie, sa pénible existence. Comme le père de la vie érémi-

tique, il ne reçoit pas du ciel le pain dont il se nourrit ; sa seule ressource est dans la charité des marins qui, de loin en loin, abordent ces rives sauvages, et qui, en le quittant, lui laissent quelques aliments. Si encore ce malheureux, si digne des sympathies de tout cœur sensible, possédait, dans l'espèce de prison à laquelle il s'est volontairement condamné, le trésor de la vraie foi, il y puiserait et l'onction de la grâce qui adoucit tous les maux, et le baume de la charité qui guérit toutes les plaies ; mais non : ce trésor, source du vrai bonheur, lui manque. Esclave de l'erreur, il ne recueille que les rigueurs de la pénitence, sans en goûter les douceurs. La pensée de son infortune m'affligeait ; j'aurais voulu, à tout prix, y apporter remède ; mais le moyen ! Un abîme sans fond était jeté entre lui et nous ; je me contentai de donner une larme à son sort malheureux ; au bout de quelques instants, nous l'avions perdu de vue. Nous cinglions vers une île que la vague, en s'abaissant devant nous, nous laissait apercevoir dans le lointain : c'était *Cérigo*, l'ancienne *Cythère*, nom célèbre dans la mythologie païenne. Séjour de la déesse Vénus, cette île donna naissance à l'inconstante Hélène, dont l'enlèvement par Pâris, fils de Priam, causa la ruine de Troie. Située entre le golfe Kolochina et la

mer de Candie, elle forme la partie la plus méridionale de la mer Ionienne. Milo, Siphanto, Paros, Antiparos et Naxie passèrent devant nous, ou plutôt nous passâmes devant ces îles, qui composent, du moins en partie, les Cyclades. Elles ont été si souvent chantées par les poëtes, qu'elles ne peuvent manquer d'intéresser encore aujourd'hui les voyageurs, à qui l'antiquité n'est pas entièrement fermée. Mais, avouons-le, ces chantres des muses, en touchant leur lyre, pour y faire résonner les charmes de ces demeures solitaires, ont plus écouté les instincts du beau idéal, que les lois de la vérité ; l'œil y cherche vainement les beautés dont ils les ont couronnées dans leurs œuvres fugitives. De toutes ces îles, disons mieux, de tous ces rochers arides, si on en juge par leur aspect, celui qui nous intéressa davantage, fut Antiparos ; nous aurions voulu en visiter la grotte, si vantée dans les récits des voyageurs ; mais les circonstances nous en éloignaient impérieusement. Je m'en consolai, dans la pensée que, plus tard, il me serait probablement donné d'en voir une autre plus célèbre encore, c'est celle d'Adelsberg, village situé à quelques lieues de Trieste, en Autriche.

En quittant Cérigo, nous longeâmes les côtes de Candie, l'ancienne Crête. C'est la patrie

de Minos, regardé comme l'un des plus sages législateurs de l'antiquité. Les poëtes, par égard à la sagesse de son gouvernement, et surtout à cause de son étonnante équité, ont feint que les dieux, après sa mort, lui avaient dévolu l'importante fonction de juge souverain des enfers ; il était considéré comme le président de la cour infernale. En vain cherchai-je des yeux quelques vestiges de l'ancienne splendeur de cette île ; des rochers nus, stériles, furent, avec quelques montagnes, les seuls objets qui y fixèrent mes regards. Le 22, nous étions devant Syra. Cette nouvelle nous fut apportée au salon, où nous étions tous réunis pour le goûter ; en un clin-d'œil, nous fûmes, mon compagnon et moi, sur le pont. Notre vaisseau venait d'entrer dans un vaste hâvre, et y avait déjà jeté l'ancre, non loin du *Léonidas*, autre vapeur français, qui devait, dans quelques instants, se diriger vers l'Egypte, avec plusieurs des passagers arrivés avec nous de Malte. L'occasion était favorable ; nous eûmes la pensée d'en profiter, dans le cas qu'il n'y eût pas de départ prochain pour Athènes. Nous nous hâtâmes donc d'aller à terre, pour y prendre des informations à ce sujet : une barque grecque nous y porta moyennant une quinzaine de sous. Je m'adressai au bureau des vapeurs ;

la réponse que j'y reçus, fut qu'il n'y aurait de partance pour la capitale que le lundi suivant ; et toutefois nous n'étions encore qu'au mercredi. Or, comme une station de près de six jours dans un lieu aussi maussade que Syra, nous paraissait un sacrifice par trop pénible, nous prîmes, sur-le-champ, notre parti : nous ajournâmes la visite d'Athènes à notre retour de Constantinople ; puis, sans perdre un seul moment, nous chargeâmes nos bateliers de nous conduire sans délai au *Léonidas*. Ce vapeur, en tant que provenance d'Egypte, était sous la loi de la quarantaine ; nos Grecs, en s'éloignant du quai, furent obligés de se pourvoir d'un gardien, dont le devoir serait de constater qu'en nous déposant à son bord, ils n'auraient communiqué ni avec les passagers ni avec l'équipage.

Mais l'ancre du vaisseau est levée ; mais déjà même la machine commence à fonctionner. Craignant d'être laissé en arrière, je me romps les poumons à crier au commandant de ne pas partir sans nous ; mais autant eût-il valu s'adresser aux habitants de la lune ; la distance considérable qui nous séparait encore du vapeur, et surtout la violence du vent qui soufflait sur nous, paralysaient tous mes efforts. Mes vociférations étant inutiles, j'eus recours à un autre

expédient : debout sur le siége de notre barque, je me pris à faire force gesticulations des pieds et des mains ; il n'y eut pas jusqu'à mon ombrelle que je n'agitasse violemment dans les airs. Mes signaux furent enfin compris, et on se hâta d'arrêter le jeu de la machine. Notre barque approchait rapidement du bord ; nous n'en étions même plus qu'à la distance de quelques perches, lorsque le premier batelier, appréhendant que je ne lui échappasse avant d'avoir réglé avec lui mes comptes, me cria, d'une voix de Stentor, que j'eusse vîte à le payer. La sommation n'admettait pas de réplique ; je m'empressai de lui verser deux francs dans la main. Ce salaire était généreux ; pour toute reconnaissance cependant je ne reçois de sa part qu'un regard farouche : il est fâché du peu dont il prétend que je récompense ses peines. Indigné, à mon tour, d'une fâcherie si déraisonnable, je lui fais comprendre qu'il pousse trop loin ses exigences ; qu'il a été généreusement rémunéré, et qu'ainsi il n'a plus rien à attendre de moi. De rage, il lance aussitôt à ses pieds la pièce qu'il a reçue, et me dit, d'un ton de maître, qu'il lui en faut une autre. Me refuser totalement à son avidité, c'eût été m'exposer au danger de perdre mon passage ; je me déterminai donc à céder, et lui

fis une nouvelle gratification. Il paraît pour le coup satisfait. Mais, inspection faite de la seconde pièce, il reconnaît qu'elle n'est pas de bon aloi, et qu'elle n'a pas de cours dans le pays ; plus mécontent que jamais, il revient à la charge. Je veux parler, et il n'entend rien : *Besogna altro danaro ; besogna altro danaro— Il me faut d'autre argent ; il me faut d'autre argent.* Effrayé de l'accent menaçant de ces paroles, j'avise aux moyens de faire entière justice à ses réclamations ; je cherche donc dans ma bourse ; mais, par malheur, je n'y trouve plus rien. Je ne sais plus que faire pour avoir la paix. Dans ce moment d'étreinte, je lève instinctivement les yeux vers le tillac du vapeur, et voilà qu'heureusement je découvre parmi la foule qu'a attirée l'étrange lutte où je suis engagé, quelques-uns des passagers avec qui j'ai fait le voyage depuis Malte. Je les conjure de me venir en aide ; et à l'instant plusieurs pièces tombent au fond de la barque. Fier d'avoir enfin remporté la victoire, mon brigand d'Hellène veut se baisser pour s'en saisir ; mais soudain un cri vient l'arrêter : *Quarantina ! quarantina !—Quarantaine ! quarantaine !* lui font entendre les témoins de mes combats ; puis, au même instant, un des matelots du *Léonidas* saute dans notre barque,

pour en enlever nos malles. L'apparition ne pouvait être plus malencontreuse ; mon Grec a à ses pieds l'objet de sa cupidité ; et il n'a ni le courage, ni le loisir de s'en emparer ! Ses yeux ne voient plus que celui dont le contact va le faire écrouer dix-sept jours dans le lazaret. Vaincu, il désempare ; et, comme l'éclair, il va se précipiter vers le gardien, qui est là pour lui imposer respect et obéissance aux lois. Il était hors de danger de compromettre sa liberté ; mais il n'en fut pas pour cela moins ardent à revendiquer sa proie. Tout le monde me pressait de ne pas tenir compte de ses cris ; cependant pour les faire cesser, je lui jetai la pièce qu'il avait laissée au fond de son embarcation. C'était la première fois que j'avais affaire à un Grec. N'y avait-il pas là de quoi me mettre en préjugé contre sa nation ?

Une fois à bord, les ordres du départ se donnèrent et s'exécutèrent sans délai. Le vent avait augmenté de force ; il soulevait plus que jamais la mer, et nous saccadait d'importance.

Il y avait déjà plusieurs heures que nous étions sortis du port, lorsque nous eûmes à contempler le lever de la lune : elle touchait alors à son plein. Son disque, en quittant l'horizon, ne répandit d'abord autour de nous qu'une lueur pâle et vacillante. Plus tard, elle se dégagea

de tout lien ; elle versa alors sur la nature entière une lumière argentine, dont la moëlleuse douceur fit sans peine oublier la disparition du soleil. La voûte azurée du ciel brillait en même temps de myriades d'étoiles ; leur scintillation, jointe à la clarté de l'astre de la nuit, jetait sur la scène entière, dont j'occupais le centre, comme un immense voile dont la beauté était encore relevée par la multitude des points lumineux dont il était parsemé. Dans l'attitude de l'extase, je contemplais la majesté de ce tableau ; la mer me redisait la magnificence de son auteur : *Mirabiles elationes maris ; mirabilis in altis Dominus* (1) ; et les étoiles, la puissance de la main qui les a fixées dans l'immensité de l'espace : *Cœli enarrant gloriam Dei ; et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (2).

J'étais devenu avide d'impressions. Non content de celles que le spectacle de la mer venait de me fournir, je voulus soulever le voile qui recouvre le passé. J'interrogeai l'antiquité, et l'antiquité, sensible à ma voix, me répondit ; elle me retraça les noms des nations diverses qui, à différentes époques, ont sillonné les eaux

(1) Les soulèvements de la mer sont admirables, et le Seigneur qui est dans les cieux est plus admirable encore.—(Ps 92.)

(2) Les cieux publient la gloire de Dieu ; et le firmament raconte les œuvres de ses mains.—(Ps. 18.)

de la *Grande Mer*. Les Phéniciens, les Sidoniens, les Egyptiens, les Grecs et les Romains défilèrent devant moi. Activés, les uns, par la soif de l'or, et les autres par l'aiguillon de la gloire, ils y ont successivement fait flotter leurs drapeaux. Ici c'est Troie, livrée aux flammes allumées par la plus brûlante des passions, fuyant, avec ses habitants et ses dieux trop faibles pour la protéger, vers les côtes du Latium ; là c'est le Phénicien qui, pour fonder des colonies où il puisse verser les produits de son industrie, précipite ses pas vers des plages étrangères ; plus loin, c'est la trirème romaine qui, pour accroître la masse des lauriers qu'elle a déjà recueillis, court à de nouvelles victoires. Les Vénitiens, les Génois, les Osmanlis m'apparaissent aussi sur cette même mer. C'est pour y établir, ceux-ci, des comptoirs, ceux-là, pour y faire des conquêtes. L'Angleterre et la France, entraînées comme les autres peuples dans le tourbillon des intérêts matériels, y font également nager leurs vaisseaux. La première, animée du désir d'acquérir des trésors, ne songe qu'à s'attaquer à tous les points du littoral, pour y échanger richesses contre richesses ; la seconde s'y présente sous un point de vue différent ; sans négliger sa prospérité temporelle, elle y paraît vêtue du manteau de la charité ;

c'est l'égide sous laquelle elle cache les infortunés qu'elle soustrait aux coups du cimeterre musulman.

Nous voyagions avec des Mahométans qui, comme nous, portaient leurs pas vers l'Egypte ; c'étaient des habitants de la Mecque, ville par trop fameuse dans l'histoire de l'Islamisme. La vue de ces malheureux était pour moi une source de pensées affligeantes. Leur costume, leur allure, tout en eux, en un mot, révélait je ne sais quoi d'étrange et de pénible tout à la fois. Ce spectacle n'était pas d'ailleurs le seul qui me fît peine ; j'avais encore sous les yeux plusieurs jeunes Circassiens, qu'on menait sur les marchés du Caire, où ils allaient être livrés à l'esclavage. Parents infortunés ! me disais-je à moi-même, que votre langue a dû vomir de malédictions contre la main qui vous a enlevé ces chers enfants ! Et que de fois vous avez dû provoquer contre elle la vengeance du ciel ! Un mur d'éternelle séparation était à jamais jeté entre des cœurs faits pour s'aimer et se fondre. Ces innocentes victimes s'amusaient ensemble ; mais savaient-elles le coup qui devait, dans peu, les frapper ? Les infortunées ! elles semblaient sourire à la chaîne que l'Egypte était occupée à leur forger. J'eusse voulu, aux dépens de mon existence, créer à

ces intéressantes créatures un sort meilleur ; mais la réalisation de cette pensée était une impossibilité ; le ciel dut se contenter de mes gémissements et de mes vœux. Mille fois soit donc bénie la société qui a décrété la liberté universelle ! C'est là une des gloires de la civilisation par le christianisme. Il faut avoir vu de près les fers de l'esclave, et les avoir soulevés, pour apprécier au juste ce bienfait. Quel contraste ! L'évangile, en se répandant, brise les liens de l'esclave, tandis que le coran, partout où il s'étend, crée des bagnes et fait couler le sang.

Le 24, mer calme, température douce, journée charmante, soirée féerique, quoique nous ne soyons encore qu'au mois de janvier. Le monde qui me sépare de ma patrie ne m'empêche pas cependant d'y être par la pensée ; j'en vois les neiges épaisses ; j'en sens le froid piquant. En Canada, neiges et frimas ; ici, douce rosée et fraicheur éternelle ; en Canada, soirées brillantes, mais hérissées de pointes ; ici, soirées également brillantes, mais suaves comme la manne. Cet heureux climat, partage de hordes sauvages et de castes abruties, que leurs crimes en rendent indignes, mes vœux en fesaient don à ma patrie. Le ciel les a entendus ; veuille-t-il les exaucer !

Le jour suivant, le cri : *Alexandrie ! Alexandrie !* fut le signal de mon réveil. L'Egypte n'apparaissait cependant encore que comme un point sur l'horizon ; mais c'était l'Egypte ! M'en fallait-il davantage ? Mes idées bibliques, en ce moment, se ravivèrent ; ma joie était à son comble ; le Caire et ses pyramides, Memphis et ses anciennes gloires, Gessen et les enfants de Jacob, le Nil et ses mille et une sinuosités, le vieux Caire et la grotte de la Famille Sainte, la Mer Rouge et ses merveilles, tout me fesait battre le cœur. Alexandre-le-Grand, Cléopâtre, Antoine, Pompée, Origène, St. Athanase passèrent devant moi ; leur souvenir me rappella mille faits, les uns à la gloire, les autres à la honte de l'humanité.

Les ténèbres allaient se dissipant de plus en plus ; elles nous permirent bientôt d'apercevoir les rochers qui ferment l'entrée du port. Alexandrie nous apparut enfin sans plus d'obstacles. Après avoir franchi sans accidents les écueils qui bordent cette partie du littoral, nous allâmes jeter l'ancre au fond d'un vaste bassin, auprès de plusieurs vaisseaux de guerre, à la mine tout européenne ; c'est la marine militaire de Méhémet-Ali. Le pays d'Egypte est plat ; pas une montagne, pas une colline n'en brisent la monotonie. On y cherche en vain ce

beau et ce grandiose, dont la nature s'est montrée si prodigue en tant d'autres contrées de l'univers. En face d'Alexandrie prise de la mer, le dessinateur ne peut que gémir : c'est une scène qui n'offre rien de saillant à son crayon. L'historien et le poëte, au contraire, y sont sur un sol regorgeant d'abondantes richesses ; l'un y déblaie des théâtres de gloire, et l'autre y recueille les fleurs destinées à embellir son travail d'imagination.

L'ancre fut à peine jetée, que notre vaisseau se vit, comme à Malte, environné d'une masse de barques. Sans la connaissance que j'avais déjà du caractère bruyant des Arabes, j'aurais été tenté d'en prendre les nochers pour autant de brigands ; leurs cris étaient de nature à nous assourdir. Un Arabe, capable de balbutier quelques mots de français, (il parlait en outre passablement l'anglais et l'italien), s'était présenté ; il fut convenu qu'il nous conduirait chez MM. les Lazaristes, chez qui nous voulions descendre. Une nuée de bourriques nous attendait sur le rivage ; ces maussades créatures, aiguillonnées par des guides plus maussades encore, vinrent se ruer sur nous ; elles réclamaient par leur atroce braiement l'honneur de nous porter à notre destination. Pour m'en débarrasser, j'eus recours à l'argument à la

mode dans le pays, la violence ; de mon ombrelle que j'agitai dans les airs, je vidai l'arène ; *bourriques* et *bourriquiers*, tout disparut. Au bout de quelques instants, nous arrivions, après avoir traversé le quartier le plus sale de la ville, celui des Arabes, au logis de MM. les Lazaristes.

Ma prochaine lettre, cher ami, t'entretiendra d'Alexandrie, de son histoire et de ses monuments.

Adieu.



LETTRE IV.

Alexandrie, 30 janvier 1845.

(Suite de la précédente.)

CHER ALFRED,

La politesse du clergé français est passée en proverbe ; nous sommes, mon compagnon et moi, à portée d'en parler avec connaissance de cause ; depuis notre descente chez nos hôtes, les soins les plus affectueux, comme les attentions les plus marquées, n'ont cessé de nous être prodigués. Alexandrie est heureuse de posséder ces ecclésiastiques ; leur zèle et leur science lui promettent un bel avenir. Il y a à peine huit mois qu'ils ont quitté la maison d'*Antoura*, dans le Liban, pour venir jeter ici les

fondements d'une maison de leur institut. Ils habitent provisoirement une partie des appartements du consulat d'Espagne, en attendant que les édifices destinés à les réunir eux et leurs pieuses auxiliatrices, les Sœurs de la Charité, soient achevés. L'établissement de ces dernières touche à sa fin ; celui des Pères, au contraire, ne fait que surgir de terre ; il sera contigu à une chapelle qu'on a dessein d'ériger plus tard. Le terrain, occupé par ces diverses constructions, est un don de la munificence de Méhémet-Ali, dont les principes religieux n'abjurent pas l'idée de contribuer au maintien du christianisme dans ses états ; c'est un libéralisme dont on ne voit guère d'exemples dans l'histoire de l'Islamisme ; aussi les bons croyants en sont-ils souverainement scandalisés.

Les Franciscains sont chargés depuis longtemps de la direction des Catholiques d'Alexandrie, dont le chiffre se monte à neuf ou dix mille. Le local attribué au culte divin est petit et pauvre ; on vient d'en élever un autre plus vaste et plus décent ; mais, grâce à la mauvaise qualité des matériaux qu'on y a fait entrer, il menace déjà ruine. Le monastère des Pères est grand et assez confortable ; nous y couchons, mon compagnon et moi, à cause

de l'exiguité du logement laissé à la disposition de nos hôtes. Les bontés dont nous entourent ces vénérables enfants de St. François, sont dignes de toutes louanges ; nous avons rencontré en eux de vrais frères en Jésus-Christ.

Il y a à peine cinq ou six jours, cher ami, que j'ai mis pied dans Alexandrie, et déjà j'en connais parfaitement, pour les avoir visités à plusieurs reprises, les quelques monuments. Te les décrire, sans plus de délai, est pour moi un devoir ; et ce devoir, effectivement, je m'apprêtais à le remplir, lorsqu'il m'est venu à la pensée qu'un mot, au préalable, sur l'Egypte ancienne ne serait pas ici déplacé, attendu qu'il te préparerait à mieux comprendre ce que je te dirai plus tard sur l'état de ce pays, tel qu'il existe aujourd'hui. A ce premier travail en succèdera un autre ; c'est l'histoire d'Alexandrie, que je prendrai à son origine, pour la conduire jusqu'au temps présent. Ce n'est qu'après cela, que j'aborderai la description des monuments de cette ville, si intéressante et si malheureuse tout à la fois.

Mère antique des arts et des fables divines,
Toi, dont la gloire assise au milieu des ruines
Etonne le génie et confond notre orgueil,
Egypte vénérable, où, du fond du cercueil,
La grandeur colossale insulte à nos chimères ;

C'est ton peuple qui sut à ces barques légères,
Dont rien ne dirigeait le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives
T'apportait en tribut ses ondes fugitives,
Et, sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissait tes moissons,
Les hameaux, dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel Océan semblaient former les îles ;
Les palmiers, ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissaient leurs rameaux ;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie
Dans ses sables brûlants sentait filtrer la vie ;
Et des murs de Peluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottaient sur la terre d'Isis.
Le faible papyrus, par des tissus fragiles,
Formait les flancs étroits de ces barques agiles,
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissait l'Egypte en parcourant ses bords.
Mais, lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenait vers le Nil son onde décroissante,
Quand les troupeaux bêlants et les épis dorés
S'emparaient à leur tour des champs désaltérés,
Alors d'autres vaisseaux, à l'active industrie,
Ouvraient des aquilons l'orageuse patrie.
....
....
Alors mille cités que décoraient les arts,
L'immense Pyramide, et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnaient le rivage.
Dans les sables d'Ammon le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnait les déserts.
....
O grandeur des mortels ! O temps impitoyable !
Les destins sont comblés : dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Egypte offrit à l'étranger. (1)

(1) M. Esménard.

Homère, dans son Odyssée, met ces mots dans la bouche de Ménélas abordé en Egypte : " Dans la mer orageuse qui baigne l'Egypte, il est une île appelée *Pharos*. Sa distance du rivage est celle qu'un vaisseau, poussé par un vent favorable, peut parcourir en un jour." Voilà donc qu'Homère, qui avait voyagé en Egypte, nous représente l'île de Pharos, qui forme aujourd'hui le port d'Alexandrie, comme située autrefois à vingt lieues au moins du rivage égyptien. Les alluvions du Nil peuvent seules donner la raison d'un si prodigieux changement ; c'est ainsi qu'on leur doit presque toute la Basse-Egypte, et le Delta, dont la circonférence est de quatre-vingt-dix lieues. Dans l'espace des cinq cents ans qui s'écoulèrent depuis le poëte jusqu'à la fondation d'Alexandrie, l'Egypte fut coupée de canaux ; le lac Maréotis, qui était la décharge des eaux de la Thébaïde, se retira insensiblement, et la langue de terre, où est sise Alexandrie, parut. Du temps de César, il en baignait les murs ; lors de la prise du pays par les Arabes, il en était éloigné d'une demi-lieue.

L'Egypte ancienne se divisait en trois parties principales, la Haute-Egypte, autrement la Thébaïde, l'Egypte du milieu, nommée Hepta-

nomide, aujourd'hui Vostanieh, et la Basse-Egypte ou Delta. Elle formait, aux deux côtés du Nil, une vallée longue de 150 lieues sur une largeur plus ou moins considérable ; c'était là toute l'Egypte. Sa population était autrefois très-considérable ; elle s'élevait à sept millions d'habitants, distribués dans vingt mille villes ou villages.

Manéthon et Bérose donnent à l'histoire de cette contrée une durée de 36,525 ans ; ce qui est évidemment absurde, comme l'a démontré l'immortel Champollion Figeac, dont les recherches, basées sur les dates très-authentiques des inscriptions royales trouvées en Egypte, ont constaté ce résultat capital : qu'aucun monument connu de l'Egypte ne remonte au-delà du temps d'Abraham, qui, comme le marque la chronologie sacrée, naquit l'an du monde 2008. Moïse fait descendre les Egyptiens de Mesraïm, issu de Cham, l'un des fils de Noë ; c'est pour cette raison que les Hébreux appelaient leur pays Mesraïm.

Il paraît certain que la première religion de ce peuple a été le culte du vrai Dieu : ces paroles des magiciens, à la vue des miracles de Moïse : *Le doigt de Dieu est ici ;* et ces autres des Egyptiens, près de périr dans la Mer

Rouge : *Fuyons Israël ; le Seigneur combat pour lui contre nous,* ne laissent aucun doute à ce sujet. A cette époque cependant la foi primitive avait commencé à faire place parmi eux à la superstition, puisqu'on voit que dès lors leurs rois étaient tombés dans le polythéisme. Mais ce ne fut que plus tard que toute la nation, marchant sur les traces de ses maîtres, se plongea dans l'idolâtrie. Jamais peuple ne poussa plus loin le dévergondage d'idées religieuses ; il en vint jusqu'à attribuer le nom auguste de la divinité aux animaux les plus immondes. Les légumes des jardins eurent aussi leurs autels et leurs adorateurs ; c'est ce dont se rit Juvénal dans les vers suivants :

> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina ! (1)

De tous les animaux qu'on connaît en Egypte, le plus célèbre était *Apis ;* c'était un bœuf à qui on bâtissait des temples magnifiques. Pendant sa vie comme après sa mort, il était l'objet d'honneurs extraordinaires. On célébrait ses funérailles avec une solennité qu'on a peine à croire, tant on y déployait de grandeur et de magnificence.

---

(1) O peuple saint, dont les dieux naissent dans les jardins !

Les prêtres en Egypte tenaient le premier rang. Ils jouissaient de grands priviléges et d'amples revenus. Dépositaires de la science, de la religion et des livres sacrés, ils étaient souverainement respectés du peuple. Ce respect était partagé par les étrangers, qui venaient puiser auprès d'eux les secrets de la science, et s'initier à leur école aux mystères de la religion. Homère, Lycurgue, Platon, Pythagore, avec plusieurs autres sages de la Grèce, n'eurent pas honte de s'appeler leurs disciples, et de recevoir leurs leçons. Il apprirent d'eux, outre les lettres sacrées, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, l'astrologie, et les éléments de la médecine. C'est à ce commerce des intelligences qu'est due la gloire à laquelle s'éleva plus tard leur patrie.

Dans le principe, la propriété foncière de l'Egypte était plus ou moins départie entre ses habitants. Cet état de choses dura jusqu'à Joseph, qui le changea à la demande du peuple qui, après une grande famine dont il avait éprouvé les horreurs, lui proposa de lui vendre au compte du gouvernement toutes les terres, à la condition de lui fournir les semences nécessaires à la culture. Cet arrangement établit des rapports tout nouveaux entre le prince

et ses sujets. Devenu seul propriétaire de leurs biens fonciers, il les traitait comme ses fermiers. Le temps de la récolte arrivée, ces derniers lui en livraient la cinquième partie; les quatre autres leur étaient abandonnées pour leur nourriture et la semence de leurs champs. Cette organisation subsista long-temps ; elle finit cependant par disparaître entièrement. Il était réservé à notre siècle de la voir renaître : Méhémet-Ali l'a rétablie par toute l'Egypte. Comme autrefois Pharaon, il s'est déclaré seul propriétaire dans ses états ; les possesseurs actuels des terres n'en ont que l'usufruit, dont ils touchent le revenu sur le trésor public.

La royauté était autrefois héréditaire en Egypte : les rois, comme leurs sujets, ne reconnaissaient d'autre règle que la loi. Le soin de les servir n'était confié qu'aux personnes les plus distinguées par leur naissance : ni les esclaves, ni les étrangers n'étaient admis à le partager. Le luxe des meubles et des habits leur était interdit ; la simplicité devait régner partout. Leur principal devoir était de faire rendre la justice aux peuples : aussi, donnaient-ils à cette fonction si importante de leur charge, la plus scrupuleuse attention. La peine de mort était portée contre les meurtriers et les

parjures ; les calomniateurs étaient passibles du même châtiment qu'aurait subi l'accusé, si le crime s'était trouvé véritable. Les vieillards étaient fort respectés en Egypte ; les jeunes gens étaient obligés de se lever devant eux, et de leur céder partout la place d'honneur : ce qui est conforme à la nature et à ce que nous enseigne la sainte écriture, qui commande de se tenir debout devant un vieillard (1).

L'ancienne Egypte, comme il a été dit plus haut, renfermait un très-grand nombre de villes. Parmi ces villes trois ou quatre occupèrent le premier rang : ce furent, Thèbes, dans la Haute-Egypte, fameuse par ses cent portes, Memphis, la résidence des Pharaons, Héliopolis, célèbre par son temple élevé au soleil, et Alexandrie, qui devint avec le temps, la capitale de toute l'Egypte et de l'Afrique voisine. Le rôle que cette dernière ville a joué dans l'antiquité est des plus importants ; ses richesses et l'étendue de son commerce ont attaché à son nom une gloire immortelle. Je passe maintenant à son histoire.

L'Asie Mineure était vaincue, et Tyr humiliée. Altéré de nouvelles victoires, Alexandre

---

(1) Coram cano capite consurge —(*Lev.* 19. v. 32.)

tourna ses pas vers l'Egypte, qu'il voulait assujétir à son empire. Cette contrée était impatiente du joug persan qui l'écrasait de son poids ; il n'eut qu'à paraître, pour être salué comme un libérateur. L'Egypte était conquise ; il fallut aviser aux moyens de s'en assurer la possession ; on songea, en conséquence, à élever quelque place forte qui la tînt en respect ; un terrain, resserré entre le lac Maréotis et le port formé par l'île de Pharos, vint favoriser ce dessein. Aussi habile à fonder des villes qu'à soumettre des empires, le héros macédonien traça aussitôt le plan d'une ville, dont il voulut faire la capitale de ses nouvelles possessions, et en confia la réalisation au célèbre Démocrate, le même qui venait de relever le temple d'Ephèse, brûlé par Erostrate. Alexandrie était debout ; mais elle était sans habitants. Pour la peupler, on allécha par la promesse des plus pompeux priviléges, ceux des pays voisins, qui s'empressèrent aussitôt d'y accourir et d'y fixer leur séjour. Cette ville devint bientôt comme la métropole du commerce de l'univers entier ; l'Europe, l'Asie, et le reste de l'Afrique vinrent couvrir ses marchés de leurs riches productions ; il n'y eut pas jusqu'aux pays les plus reculés des Indes qui ne

lui apportassent leurs précieuses marchandises. Cette rapidité de succès, obtenus par la jeune capitale de l'empire grec en Egypte, est une des gloires de son fondateur ; elle témoigne du rare discernement dont il avait fait preuve, en choisissant le site où il la bâtit.

Alexandrie, suivant Quinte-Curce, avait une lieue et demie de longueur sur un tiers de largeur ; ce qui donnait à son enceinte un immense circuit. Le lac Maréotis la baignait au midi, et la Méditerranée au nord. Des rues droites la coupaient parallèlement dans sa longueur ; cette direction donnait un libre cours au vent de nord, le seul qui porte en Egypte la fraîcheur et la salubrité. Une de ces rues était large de deux mille pieds ; commençant à la porte *de la marine*, elle aboutissait à celle de *Canope*. Bordée de riches maisons, de magnifiques temples et d'édifices publics, où brillait l'art le plus raffiné, elle présentait à l'œil une allée immense où l'on ne pouvait se lasser d'admirer le marbre, le porphyre, et les nombreux obélisques qu'on y avait élevés. Cette rue, la plus belle qui fût au monde, était traversée par une autre d'égale longueur ; ce qui formait, au point d'intersection, un vaste carré, du milieu duquel on voyait arriver des vaisseaux venant à pleines voiles du

nord et du midi. Un môle d'un mille de long avait été jeté du continent à l'île de Pharos ; il divisait le grand port en deux ; celui qui se trouvait au nord conserva son nom ; il était abrité contre les vents d'ouest par une digue tirée de l'île au rocher, où l'on bâtit le phare ; l'autre fut appelé *Eunoste* ou de *bon retour*. Le premier se nomme aujourd'huile *port neuf*, le second le *vieux port*. Un pont, qui joignait le môle à la ville, leur servait de communication ; il reposait sur de hautes colonnes enfoncées dans la mer, qui laissaient un libre passage aux navires. Le palais, qui commençait bien avant le promontoire *Lochias*, se prolongeait presque jusqu'à la digue ; il occupait presque un quart de la ville. Chacun des Ptolémées avait ajouté à sa magnificence ; il renfermait dans son enceinte le musée, des bosquets, des édifices dignes de la majesté royale, et un temple resplendissant de richesses, où le corps d'Alexandre avait été déposé dans un cercueil d'or. Ce monument sacré de la mort ne put toutefois échapper à la cupidité de *Seleucus Cybiosactès* ; ce téméraire osa troubler le sommeil du grand homme, en lui enlevant sa brillante demeure, pour lui en substituer une autre de verre.

Entre le palais et le canal destiné à faire communiquer ensemble le lac Maréotis et le port *Kibotos*, se voyait le temple de Sérapis ; ce temple est fameux dans l'histoire des Egyptiens.

Alexandrie s'étendait encore sur les bords du lac, du côté du midi. La partie orientale possédait le *gymnase ;* cet édifice était enrichi de portiques de plus de six cents pieds de longueur, que soutenaient plusieurs rangs de colonnes de marbre. L'hyppodrome était placé en dehors de la porte *Canope ;* c'était un cercle spacieux, destiné à la course des chars. Plus loin était le faubourg de *Nicopolis ;* ce faubourg bordait le bord de la mer, et semblait une seconde Alexandrie ; on y avait construit un superbe amphithéâtre avec un stade, pour la célébration des *Quinquennales ;* c'étaient des fêtes que l'on célébrait tous les cinq ans.

Telle est, cher ami, la description que les anciens, et notamment Strabon, nous ont laissée de l'ancienne Alexandrie. Cette ville, dont la fondation monte à l'an 333 avant Jésus-Christ, obéit successivement aux Ptolémées, aux Romains et aux empereurs grecs. Vers le milieu du sixième siècle, *Amrou Ebneldas,* général d'Omar, l'emporta d'assaut ; ce qu'il ne put néanmoins gagner qu'après un siége de qua-

torze mois, qui lui coûta vingt mille hommes. Le vainqueur, ravi de sa conquête, écrivit à son maître : “ J'ai pris la ville d'Occident ; elle est d'une immense étendue. Je ne puis vous décrire combien elle renferme de merveilles ; il s'y trouve 4000 bains, 12,000 vendeurs d'huile fraîche, 4000 Juifs, qui paient tribut, 4000 comédiens, etc., etc., etc. ” La bibliothèque, où les Ptolémées avaient assemblé plus de 400,000 manuscrits, excita l'attention du conquérant ; il crut devoir, en cette occasion, prendre les ordres d'Omar, qui lui répondit : “ Brûlez ces livres ; s'ils ne contiennent que ce qui est dans le coran, ils sont inutiles ; et dangereux, s'ils renferment autre chose. ” Arrêt barbare, qui réduisit en cendres une grande partie des travaux littéraires de l'antiquité. On ne peut dire ce que ce fatal incendie fit disparaître de connaissances et de chefs-d'œuvre dans tous les genres. C'est sans doute à ce tragique événement qu'il faut attribuer l'ignorance qui enveloppa, plus tard, d'un voile épais les contrées qui ont été le berceau des sciences et des arts.

Une fois entre les mains des Arabes, Alexandrie se mit bien vite à décheoir de son éclat ; c'est à dater de ce moment que sa population alla sans cesse en décroissant. On abattit, en

875, les anciens murs, qui firent place à ceux qui, du moins en partie, subsistent de nos jours. Cette seconde Alexandrie, malgré les maux que lui avait causés l'occupation arabe, était restée encore assez florissante. On lit en effet que, dans le treizième siècle, son commerce s'étendait depuis l'Espagne jusqu'aux Indes, et qu'à cette époque encore, le phare, bâti par *Sostrade de Cnyde*, était debout, riche de grandeur et de beauté. Cette tour merveilleuse avait plusieurs étages, qui tous étaient entourés de galeries que soutenaient des colonnes de marbre. Haute d'environ quatre cents pieds, elle avait à son sommet un miroir d'acier poli, disposé de manière qu'on y pouvait apercevoir l'image des vaisseaux, long-temps avant qu'on pût les distinguer à l'œil nu. On y tenait des feux allumés pendant la nuit ; c'était pour avertir les marins de l'approche du rivage, dont le niveau alors, comme il l'est encore aujourd'hui, était si bas, qu'ils couraient risque d'échouer, avant d'avoir pu le reconnaître.

Alexandrie tomba, dans le quinzième siècle, entre les mains des Turcs ; ce fut son coup de grâce. L'astronomie, la géométrie, la poésie et la grammaire qui avaient continué d'y être enseignées, en furent chassées par la verge de

fer des pachas. La défense de transporter à l'étranger les blés de la Haute-Egypte, tua l'industrie ; les canaux se comblèrent ; le commerce languit ; Alexandrie des Arabes se dépeupla à un tel point, que dans sa vaste enceinte, il ne se trouva bientôt plus un seul habitant. Le phare, l'une des sept merveilles du monde, disparut ; il fut remplacé par un château carré sans force comme sans goût.

La nouvelle Alexandrie renferme une population de 36,000 âmes. Pauvre et misérable, cette ville est bâtie sur le terrain qu'occupait le grand port, et que la mer, en se retirant, a laissé à découvert. Le lac Maréotis, sur les bords duquel croissaient du papyrus et des dattiers en abondance, ne subsiste plus, depuis que les Turcs ont négligé d'entretenir les canaux qui y portaient l'eau du Nil. Sa population actuelle se compose de Turcs, d'Arabes, de Nubiens, de Chrétiens et de Juifs ; les Européens y sont assez nombreux.

Les changements importants que cette ville a subis depuis une vingtaine d'années, et les améliorations qu'elle reçoit encore tous les jours, lui ont donné une physionomie toute nouvelle. Le quartier franc mérite surtout de fixer l'attention ; c'est la partie notamment occupée

par les Européens. La place que bordent les maisons qu'ils habitent, a environ six à sept cents pieds de long, sur deux à trois cents de large ; on trouverait difficilement en Europe des places publiques qui aient plus d'étendue. C'est le quartier diplomatique ; les consuls des nations étrangères y ont leur résidence. Au milieu s'élève un obélisque d'albâtre, que le pacha y a fait placer ; haut de vingt-cinq à trente pieds, ce monument n'offre rien de noble ; il choque même par sa petitesse et la grossièreté de son travail. Espérons que l'art européen qui, depuis quelques années, joue un si beau rôle dans les états de Méhémet-Ali, réussira à épurer le goût naissant des Egyptiens, et qu'il réussira à mener à la perfection ce qui n'est encore qu'ébauché.

La place franque présente un coup-d'œil assez animé ; à part les centaines de personnes qui la sillonnent dans toutes les directions, maints chameaux, de six à sept pieds de hauteur, y stationnent journellement ; ils attendent avec patience qu'on veuille les employer. Là se tient également et dans le même but, une multitude de bourriques, à forme petite, rabougrie. Le chameau sert ici de voiture de charge, la bourrique de monture de selle. Le premier

de ces animaux, grâce à sa forte ossification, peut sans peine porter sur son dos de lourds fardeaux ; c'est le véhicule de tous les matériaux qui entrent dans la construction des édifices de la ville : doux, inoffensif, il obéit sans murmurer à la main même d'un jeune enfant. Le second dément son apparente faiblesse ; il rend à son maître les services les plus signalés ; aussi l'Egyptien le regarde-t-il comme un trésor, dont l'expérience lui apprend encore à faire, tous les jours, une plus juste appréciation.

Les étrangers eux-mêmes partagent la pensée de l'Arabe ; comme lui, ils aiment l'âne ; comme lui aussi, ils l'apprécient hautement. Plus d'une fois, nous en avons, mon compagnon et moi, fait usage, dans nos courses par la ville et ses environs ; notre expérience personnelle confirme ce que la renommée proclame du prix de cet animal.

Passons maintenant, cher ami, aux quelques monuments que la main de la barbarie a ici laissés debout. Au premier rang se placent les aiguilles de Cléopâtre, dont l'élévation et le beau fini frappent d'admiration. Elles portent le nom de la femme à jamais célèbre qui gouvernait l'Egypte, lorsque le voluptueux An-

toine y aborda pour la première fois ; ses intrigues et ses rapports plus que suspects avec ce général romain ont attaché à sa réputation une flétrissure que l'action du temps n'effacera jamais. Les ruines des édifices qui ont servi de théâtre à leurs indécentes orgies, semblent encore en faire résonner les horreurs à l'oreille du voyageur qui les foule. Ces obélisques occupent la partie orientale du port neuf. L'un est debout sur sa base ; l'autre est gisant sur le sol, où il est, en partie, enseveli sous un monceau de décombres. Le pacha a fait présent du premier à la France, et du second à l'Angleterre. Hauts de soixante pieds, sans compter le socle, qui en a environ six à sept d'élévation, l'un et l'autre portent sur chaque face trois colonnes de caractères hiéroglyphiques ; c'est, en toute probabilité, l'histoire des rois de la Haute-Egypte, d'où on les croit apportés. Ils sont faits d'un granit rougeâtre, dont la dureté s'est ri du travail des siècles qu'ils comptent d'existence, et des coups des tempêtes, mille fois excitées par les passions des hommes qui se sont agités à leur pied. Leur pesanteur est égale à leur dureté ; en vain les Anglais essayèrent-ils, il y a quelques années, de relever de terre pour le transporter

dans leur patrie, celui des deux qui leur appartient ; tous leurs efforts furent inutiles ; la force de leur mécanique pâlit, et recula devant ce colosse, qu'elle ne put même pas faire bouger de sa place. Les Français n'ont pas encore fait de tentative pour emporter le leur en France ; on ne peut guère douter cependant qu'ils ne soient en cela plus heureux que leurs voisins ; on le peut augurer par la réussite dont furent couronnés les travaux qu'ils entreprirent, ces années dernières, pour faire passer de Luxor, dans la Haute-Egypte, à Paris, l'énorme obélisque qui, aujourd'hui, debout sur la place de la Concorde, forme un des plus beaux ornements de cette capitale.

Le même jour nous vit au pied de la colonne de Pompée ; M. Leroy, préfet apostolique, nous y accompagna. Cette colonne se trouve hors des murs de la ville, du côté du midi. Son fût, qui est un monolythe, a quatre-vingt-huit pieds de haut ; le monument entier en a cent quatre-vingt-quatre. Selon les uns, Pompée l'a fait ériger ; selon d'autres, c'est à Sévère qu'il en faut attribuer l'honneur ; d'autres ont ajouté qu'il servait d'ornement au fameux temple *Serapéum* ou *Sérapéon*. Après la destruction du musée des Ptolémées, ce temple

avait servi de local à la bibliothèque d'Alexandrie ; c'était le rendez-vous des gens de lettres. L'archéologie moderne est venue heureusement jeter du jour sur une question depuis si long-temps enveloppée d'épaisses ténèbres ; une inscription découverte par les Anglais en 1801, porte que Possédius, préfet d'Alexandrie, fit élever cette colonne en l'honneur du très-magnanime Dioclétien, dieu tutélaire d'Alexandrie. Ce fut de son sommet, comme d'un lieu sûr, que le féroce Caracalla prit plaisir à contempler le massacre des habitants de cette ville infortunée.

En 1813, plusieurs Anglais voulurent faire, sur le haut de cette même colonne, une *frolic* de leur façon. Nous essayâmes, mais en vain, de deviner le mode dont ils durent faire usage pour y atteindre ; nous eûmes, pour le trouver, recours à des Arabes que la curiosité avait attirés autour de nous. Un d'entre eux qui avait été témoin de l'ascension, nous révéla le mystère ; nous sûmes de lui que nos *aéronautes* avaient lancé un cerf-volant dans les airs, et qu'après l'avoir abattu sur le monument, ils réussirent à y grimper, en se servant pour cela, en guise d'échelle, de la corde qu'ils y avaient attachée.

Cette colonne occupe à peu près le centre de l'ancienne Alexandrie. Le voisinage n'offre plus que des amas de décombres, dont on bouleverse les entrailles, pour en tirer les pierres qu'on fait entrer dans la construction des murailles auxquelles le pacha fait, en ce moment, travailler. Quelques pauvres cahuttes de boue sèche apparaissent çà et là ; l'œil n'y saisit que des squelettes vivants ; ici c'est une chétive habitation, appelée dans le pays, le *lieu de la prière*, ou *mosquée*, dont la vue ne signale que trop la misère du peuple qui y prie ; là s'élèvent, ombragés de palmiers et de nopals, de modestes édifices en maçonnerie ; c'est la dernière demeure d'un père, d'une mère, d'un époux, que des parents viennent, en poussant des cris d'affliction, arroser de leurs chaudes mais inutiles larmes. La solitude la plus profonde règne aujourd'hui dans ces lieux où retentirent jadis les chants de la victoire. Ces huttes, séjour de la pauvreté, ces tombes, monuments de la mort, cette végétation expirante, qui ne fait plus tomber qu'un souffle de vie sur le sol épuisé qui la porte, tout ici étonne et frappe l'âme ; c'est un spectacle dont la vue la sillonne de poignantes impressions. Alexandrie, l'orgueil de son fondateur, la gloire de l'Orient, a dis-

paru avec ses magnifiques palais ! Il n'en est pas resté une seule pierre pour résonner son nom et son antique splendeur. Ce n'est plus qu'une masse de ruines, à formes aujourd'hui insaisissables.

Les bains connus sous le nom de *bains de Cléopâtre,* sont situés à une demi-lieue de la ville, du côté du midi. C'est, disent les voyageurs, un grand bassin creusé dans le rocher qui borde le rivage, et dans lequel on a pratiqué au ciseau deux salles avec des siéges qui les traversent. Un canal fait en zig-zag, pour empêcher que le sable ne s'arrête dans les détours, y introduit l'eau de la mer. Nous étions en route, mon compagnon et moi, pour nous y rendre, lorsque, grâce à la stupidité de notre guide, au lieu d'arriver à bon terme, nous allâmes tomber sur les aiguilles de Cléopâtre, que nous avions déjà vues, et que nous ne voulions plus revoir. La visite était manquée ; nous la renvoyâmes à une autre conjoncture plus opportune. Au jour qu'il est cependant l'occasion ne s'en est pas encore présentée ; et il est fort à craindre que nous ne quittions Alexandrie sans avoir pu la reprendre.

Ce fut le lendemain de notre descente en Egypte, que M. Leroy, à qui nous en avions

exprimé le désir, nous obtint la permission de visiter le palais du vice-roi ; il voulut lui-même nous y accompagner avec M. Barozzi et un des frères de la maison. Notre marche par la ville eut quelque chose de solennel ; en tête apparaissait un janissaire que le consul français avait mis à nos ordres, et dont la mission était d'aplanir les obstacles qui auraient pu nous arrêter sur notre passage. Il ceignait l'épée, et tenait à la main un bâton à pommeau d'or. Nous traversâmes d'abord la grande place, puis nous entrâmes dans une des rues qui y débouchent, la rue franque, qui tire vraisemblablement son nom du grand nombre de boutiques européennes qui la bordent dans une grande partie de sa longueur. Cette rue compte à peine quelques années d'existence ; elle est due à Méhémet-Ali, qui, pour en hâter le percement, eut recours à un expédient assez singulier, toutefois de nature à en obtenir sans délai la réalisation. Ce prince avait donné ordre au gouverneur de la ville, d'ouvrir cette rue ; et cet ordre, comme sont tous ceux de cet homme à volonté de fer, ne devait pas souffrir de retard. L'ouvrage cependant ne s'exécutait pas. Irrité qu'on ose ainsi lui manquer, il mande auprès de lui l'officier, et il lui reproche

durement sa négligence ; puis, après lui avoir de rechef intimé ses ordres, il déclare que si, dans trois jours, le travail n'est pas fait, il y ira de sa tête. Il n'y avait pas à regimber ; au bout de trois jours, la rue était ouverte, et le vice-roi y passait sans encombres. Une longue suite d'arbres, plantés au cordeau, en orne la partie qui avoisine le palais royal ; elle est terminée par une haute muraille percée d'une porte, sur laquelle s'élèvent deux lions en marbre, dont le fini n'est rien moins que précieux. Des sentinelles, à figures brillantes de noirceur, sont chargées d'y faire la garde ; elles nous en accordèrent facilement l'entrée. Au moment de pénétrer dans le palais, les gardiens placés à la porte, nous suscitèrent quelques difficultés ; mais notre janissaire les ayant aplanies, nous y montâmes par un escalier de marbre. Sous le point de vue de l'art, l'extérieur de l'édifice n'a rien de bien remarquable ; j'ajouterai même, qu'il est mesquin. Il est loin de rencontrer l'idée qu'on aime à se faire de la résidence d'un potentat. Ce défaut est toutefois heureusement racheté par la magnificence de l'intérieur ; ce sont des charmes ravissants ; ce sont des richesses éblouissantes, et si bien ménagées, qu'on se croit, en le parcourant, trans-

porté dans les palais enchantés des *Mille et une Nuits.* Le style grec et le style oriental s'y trouvent réunis, mais sans confusion ni profusion ; ce sont deux beautés qui s'allient l'une à l'autre, et qui, dans leur alliance, conservent chacune leurs grâces et leur génie caractéristiques. Paris et Londres ont fourni à la décoration des salons ; maints meubles du plus haut prix y brillent avec avantage, en même temps que l'artiste oriental y a habilement répandu les formes délicates et originales de son art.

De toutes les pièces du palais celle qui étonne le plus, c'est la salle du milieu, où l'on n'arrive qu'après en avoir traversé plusieurs autres, toutes également remarquables par les richesses et le bon goût qui y règnent. On n'imagine rien de plus beau ni de plus simple tout à la fois ; on admire plus particulièrement le parquet, dont le travail est d'un fini incomparable.

Pour être un dévot disciple du prophète, Méhémet n'en est pas moins, pour tout cela, plein d'égard pour les princes chrétiens. Plus d'une fois il leur a adressé des présents, qui n'ont jamais manqué d'être royalement payés de retour. On montre dans son palais ceux qu'il a reçus du roi des Français et de Grégoire XVI. Les premiers consistent en deux

vases de porcelaine, de vaste dimension, de la manufacture de Sèves ; les seconds en deux grandes urnes, du plus beau travail, faites d'une partie de l'albâtre dont le vice-roi envoya, il y a quelques années, plusieurs blocs au souverain pontife, pour servir à l'embellissement de la basilique de *St. Paul extrà muros*, à Rome. Ces blocs étaient énormes ; on a pu en tirer des colonnes monolythes d'une quarantaine de pieds de longueur. J'ai pu les voir pendant notre séjour dans la ville éternelle.

Du palais, dont les charmes nous avaient tous laissés dans l'ébahissement, nous passâmes aux chantiers de la marine royale. Des ouvriers venus d'Europe en dirigent les opérations. L'arsenal naval, les ateliers royaux et le bassin destiné au radoub des vaisseaux de guerre piquèrent vivement notre curiosité ; tout nous y parut tenu avec soin et dans le meilleur ordre.

Nous tâchons, cher ami, de profiter à usure de tous les instants laissés à notre disposition ; nous sommes sans cesse en course ; tantôt nous parcourons la ville, et tantôt nous en visitons les environs. C'est ainsi que dernièrement M. Barrozzi eut la complaisance de nous faire faire, à mon compagnon et moi, une charmante promenade en dehors des murs de la ville, à

une maison de campagne, qui appartient à un gentilhomme italien de ses connaissances. Nous étions tous trois en fiacre ; c'est la seule voiture que j'aie rencontrée dans Alexandrie. La villa où nous descendîmes, est bâtie sur le bord du canal de Mahmoudié. La scène en est assez animée : il y passe, à chaque instant, des milliers de barques, de différentes grandeurs, chargées de porter par toute l'Egypte les produits de l'industrie soit nationale soit étrangère. Le jardin en est très-beau ; il abonde surtout en orangers et en citronniers. Nouvelles Eves, nous ne pûmes résister à la tentation d'y goûter ; nous en portâmes à notre bouche, qui ne les trouva pas indifférents. Nous étions, un autre jour, à nous promener sur le bord de la mer, où la vague, en venant s'éteindre sur la plage sablonneuse, voulut, ce semble, nous donner une utile leçon : elle nous rappella la caducité des choses sublunaires, qui, comme les flots agités, passent pour ne plus revenir, et nous traça la rapidité avec laquelle l'homme atteint la fin de sa carrière, pour aller s'engouffrer dans l'abîme de l'éternité. Le sable qui nous portait voulut aussi nous instruire ; dans son langage muet mais plein d'éloquence, il put nous redire bien des noms à jamais cé-

lèbres. Des héros sans nombre l'ont illustré de leur présence ; plusieurs d'entre eux l'ont chargé de leurs lauriers ; mais ces grands hommes ne sont plus ! Leur gloire n'a donc été qu'une vanité, comme leur vie n'a été qu'un songe ; leur mort seule a été une réalité !

Le foudre de guerre des temps modernes, le fléau de l'Europe, n'échappa pas, en cette conjoncture, à ma mémoire ; lui aussi a foulé le sol africain. Non content d'avoir pressuré une partie du grand continent, ce nouveau *Totila* avait voulu encore faire peser sa verge de fer sur l'Orient ; sa flotte s'était, en conséquence, dirigé vers le pays des Pharaons. Il était sur le point de mettre à terre sa nombreuse armée, impatiente de se mesurer avec des ennemis d'une nouvelle espèce ; et déjà tout souriait à ses vœux de conquérant, lorsqu'une voile, qui parut à l'horizon, vint soudain alarmer son ambition ; il trembla, dans la crainte que ce ne fût l'amiral Nelson, en croisière sur la mer, pour empêcher sa descente sur le rivage. " Fortune, s'écria-t-il à cette vue, m'abandonneras-tu ? Je ne te demande que cinq jours. " C'était une fausse alarme ; cette voile était une frégate de l'escadre française qui rejoignait. Le débarquement ordonné, Menou qui devait

sortir le dernier de l'Egypte, voulut y précéder tous les autres. Le premier consul et Kléber, prirent, plus tard, terre ensemble ; ils firent leur jonction avec lui dans la nuit, au *Marabout ;* c'est là que flotta, pour la première fois, en Afrique, le drapeau tricolore.

Le général en chef, qui brûlait de signaler son arrivée, refusa d'attendre les autres divisions. Il voulut, sur les informations reçues de ses espions, qu'Alexandrie se préparait à lui résister, surprendre par une audace qui leur était inconnue ses nouveaux ennemis ; cette conquête utile devait lui assurer le moral de sa propre armée. A deux heures du matin, il s'avança donc avec ses trois colonnes ; puis, sans perdre de temps, il commanda l'assaut des murailles, qui, battues en brêche, cédèrent bien vite à la bravoure française. La ville n'avait pas encore eu le loisir de capituler ; malgré la défense de Napoléon, les troupes s'y précipitèrent, et s'en rendirent aisément maîtresses. Cette prise n'avait coûté qu'une poignée de soldats et d'officiers ; ils furent, par l'ordre du général, enterrés au pied de la colonne de Pompée, où, pour honorer leur mémoire, il ordonna que leurs noms fussent gravés. Toute l'armée assista aux funérailles de ces héros, les

premiers qui eussent versé leur sang sur la terre d'Egypte, pour la gloire de la patrie. Les suites de l'expédition ne répondirent cependant pas à un si beau début ; on sait l'échec que reçurent à quelques mois de là les armes françaises en présence de St. Jean d'Acre qui par sa vigoureuse résistance, les força d'évacuer la Syrie, pour repasser en Egypte, d'où de nouvelles éventualités les contraignirent de sortir bientôt après pour retourner en Europe.

La mort, cher ami, qui promène si souvent par les rues d'Alexandrie les victimes que ses coups ont atteintes, nous fournit elle aussi matière à réflexions ; et qui ignore ce que ces réflexions ont d'impressif pour l'âme ! Pas de jour qui ne fasse défiler devant nous quelque convoi funèbre, dont voici le cérémonial. En tête marchent les marabouts ; ces marabouts sont ministres du culte ; ils sont, pour la plupart, aveugles. On conçoit sans peine ce que des hommes si clairvoyants doivent posséder de connaissances religieuses : aussi le cadre dans lequel doit se renfermer leur science théologique, n'est-il pas fort étendu ; ces mots : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*, forment, à peu près, tout leur symbole. C'est l'acte de foi du musulman ; c'est sa

prière continuelle, la seule en quelque sorte qu'il fasse entendre dans toutes les cérémonies de son culte.

Par derrière le convoi suivent des pleureuses, dont les cris systématiques sont plutôt propres à exciter la colère que la douleur. De petits enfants, qu'elles portent à califourchon sur leurs épaules, les aident à s'acquitter de ce triste ministère ; et il faut avouer que ces bambins s'en acquittent à merveille ; c'est une criaillerie à rompre la tête. Cette façon de porter les enfants à califourchon sur les épaules, ne se pratique pas seulement dans les funérailles ; elle est générale dans le pays. Elle a son bon comme son mauvais côté ; elle revient assez à la mère qui, par là, garde le libre usage de ses bras ; mais elle peut tourner à mal à l'enfant qu'elle porte. Livré à ses propres ressources pour se maintenir dans cette périlleuse position, il peut perdre facilement son équilibre, et aller donner de la tête contre terre.

Le costume oriental, cher ami, a trop d'intérêt, pour ne me pas croire obligé de t'en dire quelque chose. En voici, en deux mots, la description : ce costume, du moins pour les Alexandrins, se compose de plusieurs parties, qui sont : pour la tête, le turban ou le tar-

bouche ; pour la poitrine et les épaules, une veste galonnée, que recouvre un gilet court également galonné ; pour le reste du corps, une ample culotte assujétie à la ceinture par une lisière, et retombant avec dignité sur la cuisse, jusqu'à la hauteur de genou, où elle est attachée, en se repliant sur elle-même ; pour la jambe, une chausse, un peu dans le goût des *mitasses* de nos indiens ; enfin le soulier, qui est une espèce de brodequin, dont la couleur est laissée à l'arbitraire. Ce costume est celui du riche. Celui du pauvre est misérable : il se forme tout simplement d'une chemise longue, sur laquelle il jette, après s'en être drapé d'une épaule au-dessous du bras opposé, une pièce d'étoffe, de couleur blanche ou brune. L'habillement de l'enfant de la classe aisée a quelque chose de charmant, je dirai même de mignon ; il diffère cependant assez peu de celui des personnes plus avancées en âge. Le costume des femmes est, en général, terminé par un immense voile, dont elles s'enveloppent de la tête aux pieds ; ce qui fait qu'on ne peut leur voir le visage, que le *Borqaa* dérobe aux regards du public. Le *Borqaa* se compose d'une bande de soie ou de toute autre matière, de couleur noire ; sa longueur est d'un pied et plus, sur

une largeur qui, d'abord égale à celle du visage, va ensuite se prolongeant jusqu'au bas de la poitrine où elle se termine en pointe. La vanité fixe sur la partie qui recouvre le nez, des anneaux de métal, auquel on mêle des amulettes ; on prétend par là se protéger contre les événements malencontreux.

J'ai parlé plus haut du turban et du tarbouche, en voici la description. Le turban est un bonnet généralement rouge, que l'on ceint d'une longue pièce d'étoffe légèrement tortillée. Quant au tarbouche, c'est une coëffure assez ressemblant à ce qu'on appelle casquette de Québec. Ce genre de coëffure n'est pas sans quelque mérite ; il a même de l'élégance. De sa partie supérieure il pend une queue de soie, dont les fils vont flotter gracieusement sur les côtés de la tête.

C'en est fait, cher ami, tout est réglé pour notre départ : notre cange est nolisée. Demain 31 janvier, nous mettons à la voile pour le Caire, de concert avec trois gentilshommes américains, en route pour la Haute-Egypte. Cette rencontre ne nous est pas peu précieuse ; car, outre le plaisir de pouvoir voyager avec des gens de bonne éducation, comme nous paraissent être ces nouveaux compagnons que la

Providence nous présente, nous aurons encore l'avantage, en nous joignant à eux, de nous épargner d'assez grandes dépenses ; car, au lieu des 750 piastres égyptiennes (175 francs ; la piastre égyptienne équivaut à cinq sous de France) qu'il nous eût fallu payer en prenant place à bord du vapeur le *Transit*, chargé de faire le service régulier entre Alexandrie et la capitale, nous n'en aurons que trente à débourser pour le nolis de notre cange. Le marché, comme on voit, n'est pas mauvais. Attendons cependant ; la suite fera voir ce que cet arrangement va nous offrir d'avantageux. Quoi qu'il en soit, nous nous occupons activement pour le moment de l'emplette de nos provisions de voyage. Une *cantine*, formée de roseaux, destinée à les recevoir, a été également achetée, ainsi qu'une batterie de cuisine et un service complet de table. Ces soins sont minutieux ; ils sont même tracassants ; ils sont cependant indispensables. Il faudrait autrement renoncer au projet de monter au Caire ; car tel est l'état actuel de l'Egypte, qu'on ne saurait trouver dans l'espace de cinquante lieues qui sépare cette dernière ville d'Alexandrie, un seul hôtel où il soit possible de recevoir l'hospitalité.

Adieu.

LETTRE V.

Grand Caire, 7 mars 1845.

CHER ALFRED,

C'est hier sur les sept heures que nous sommes descendus à Boulac ; de là, après avoir, moyennant quelques piastres, satisfait aux exigences de la douane, nous nous sommes de suite rendus au Caire, où notre dessein était de descendre au couvent des Franciscains ; mais n'ayant pu, faute de place, y être reçus, nous allâmes de suite nous caser dans l'un des hôtels de la ville. Cet hôtel est loin d'être un paradis de propreté ; c'est, du moins, un abri contre les intempéries de l'air. Je reviendrai plus tard sur cette ville, que j'ai déjà visitée en partie ;

pour le moment, je continue le travail de mon journal ; je le reprends à Alexandrie, où je l'ai interrompu.

Le départ pour le Caire était fixé au 31 janvier, dans l'après-midi. Et cependant comme nous étions occupés, mon compagnon et moi, à recueillir dans la matinée nos notes et à les coucher sur nos tablettes, voilà qu'un chamelier, envoyé par nos co-voyageurs, vient avec empressement requérir, de leur part, nos bagages, pour les transporter, sur-le-champ, à la cange (1), tandis que, de son côté, Ali, leur drogman, pour nous activer, nous affirme qu'on attend après nous, pour mettre à la voile. Cette nouvelle nous prenait au dépourvu ; mais l'ordre était précis ; il fallait, de toute nécessité, avancer. Nous fesons nos malles, et les livrons à l'Arabe, qui, aidé d'une couple de faquins, les descend sur la place franque, où doit se faire le chargement. J'avais glissé à ces derniers, en quittant notre logis, quelques pièces de monnaies. Mon Arabe qui s'en aperçut, s'étant présenté pour avoir part à ma largesse, je le repoussai ; la prudence m'en fesait une nécessité. Je lui fis comprendre qu'une

---

(1) C'est ainsi qu'on appelle les barques qui naviguent sur le Nil.

fois arrivé à la barque, je paierais généreusement ses peines.

La déclaration d'Ali nous avait alarmés ; je craignais que nos compagnons, las de nos retards, ne se décidassent enfin à partir sans nous. Je presse donc notre chamelier, mais il est trop stupide pour concevoir notre position ; il refuse de bouger. *Danaro, danaro, io facchino, da me danaro ; de l'argent, de l'argent, moi faquin* (1), *donnez-moi de l'argent*, nous fait-il entendre ; puis, sans plus de façon, il se plante devant son chameau. Je crie, mais mes cris le trouvent impassible. Ils redoublent ; pour le coup, il se remue et fait quelques pas ; mais de nouveau travaillé de la passion du *batchis* (étrenne, récompense), il se tourne de mon côté, et se constitue borne de pierre comme auparavant. Il m'assomme, une seconde fois, de son refrain : *Danaro, danaro, io facchino, da me danaro.* Dans mon désespoir, je tourne mes regards sur les passants, et pas un n'a l'air de s'apercevoir de mon embarras. Il me vient à l'esprit la pensée de recourir à quelque argument *ad hominem ;* je cherche donc un bâton ; mais cette *ultima ratio* des voyageurs manque. La coër-

---

(1) *Faquin* vient du mot italien *facchino*, qui signifie *porte-faix*.

cition était devenue impossible. Forcé de me rabattre sur les promesses, plus que jamais, je les fais belles et séduisantes. L'expédient réussit ; le signal est de nouveau donné, et la caravanne chemine. Arrivés à l'embarcadère, nous y trouvâmes, à notre satisfaction, notre barque à l'ancre. Nos compagnons américains étaient, à leur tour, en défaut ; ils n'arrivèrent que long-temps après nous.

A une heure précise, la voile fut hissée ; et le vent, qui était favorable, nous poussa légèrement sur le Mahmoudié. Ce canal, comme je l'ai déjà marqué, est le véhicule des produits que le commerce fait passer de toute l'Egypte à Alexandrie. Débouchant dans la branche du Nil, qui conduit à Rosette, il passe près d'Aboukir, et borde le lac Maréotis, que les Arabes appellent *Baheïrah-Mariout*. Long de vingt lieues sur une largeur de quatre-vingt-dix pieds, il coupe dans tout son cours des terres si planes, si unies, que jusqu'à *Ramanieh*, où il joint le fleuve, on ne rencontre pas une seule écluse. Pendant huit mois de l'année, il est impraticable ; il n'est navigable qu'en hiver, temps des pluies en Egypte.

Cet important travail n'est qu'un déblai ; car le Mahmoudié est l'ancien canal qui servait

autrefois à joindre Alexandrie au Nil, qu'on a rendu à son ancienne destination. M. Malte-brun le fait commencer en 1819 et terminer en 1820 ; le P. Géramb, au contraire, en fixe le commencement à l'an 1820, et l'achèvement vers l'an 1833. Le témoignage de ce Religieux est ici du plus grand poids ; car, à cette dernière époque, il se trouvait en Egypte, où il assure avoir vu de ses propres yeux des ouvriers encore occupés à travailler à ce canal. Le Mahmoudié fait honneur à Méhémet-Ali ; seulement il peine de dire qu'il ait coûté si cher aux pauvres Egyptiens, puisqu'on assure que, des ouvriers des deux sexes qui y furent indistinctement employés, vingt-huit mille y périrent de faim et de misère. Le premier liquide que le Mahmoudié ait reçu dans son sein, n'a donc été ni l'eau du Nil ni celle de la mer, mais le sang et les larmes que les fatigues et les coups de courbache (1) y ont fait couler. Ce canal n'a rien de bien intéressant ; il serait même insupportable, sans les quelques perspectives assez animées, que, de temps en temps, l'œil saisit dans le lointain ; ce sont des

(1) Le courbache est un fouet en usage par toute l'Egypte ; il est fait de peau d'hippopotame.

villages clair-semés, dont plusieurs surgissent comme des oasis au-dessus des eaux.

A quatre ou cinq lieues d'Alexandrie se trouve Aboukir ; ce village est bâti sur un promontoire. Il occupe, selon quelques auteurs, l'emplacement de l'ancienne *Canope*, et, selon d'autres, celui de *Taposiris ;* sa citadelle est canstruite sur la partie la plus avancée dans la mer. Sa rade est tristement célèbre dans les fastes de l'histoire de France ; c'est là qu'eut lieu en 1798, le terrible combat naval, dans lequel la flotte française, commandée par l'amiral Brueix, fut détruite par celle de l'amiral Nelson. Les Français lavèrent, l'année suivante, la honte de cette défaite ; ils attaquèrent, au même endroit, quinze mille Turcs qui y étaient débarqués. De ce nombre, dix mille furent repoussés dans la mer ; deux autres mille se rendirent prisonniers, avec le pacha qui les commandait.

Le lendemain, sur les onze heures du matin, nous étions à Ramanieh, où le Mahmoudié débouche dans le Nil. Ce village n'a rien de remarquable ; le peu d'importance dont il jouit, il le doit à sa position, qui en fait un lieu de passage pour les milliers de canges qui naviguent sur le canal. Les édifices en sont tristes, noi-

râtres et sans aucune apparence de régularité, à moins qu'on ne veuille prendre pour telle la forme de colombier qu'ils ont presque généralement. Ces habitations sont construites en terre sèche ; elles n'ont pour toutes fenêtres que des trous, dont les murs sont percés.

A midi, notre cange avait laissé le Mahmoudié, et était entrée dans le Nil. Mes yeux purent enfin contempler le *roi des fleuves*, qui était venu s'offrir à moi sous les traits les plus enchanteurs. La largeur de son lit, la belle nappe de ses eaux, et l'activité que j'y remarquai, tout dans le Nil me ravit d'admiration. A l'exemple des anciens, je le saluai comme le sauveur de l'Egypte, à laquelle il déverse si abondamment la fertilité et la vie.

L'antiquité a ignoré la source du Nil ; ce n'est que dans les temps modernes que le voile qui en dérobait la connaissance, a été enfin déchiré. L'origine de ce fleuve ne fait plus maintenant doute ; il est démontré qu'il sort de l'Abyssinie et de la Nigritie. De la chaîne *Djebel-el-Kamar*, d'où il se précipite, jusqu'à ses embouchures, il mesure une longueur de 950 lieues. A l'endroit appelé *Batou-el-Bakarah*, il se divise en deux branches, qui, en coulant l'une vers Rosette, l'autre vers Damiette,

forment le Delta actuel. Cette espèce d'île triangulaire avait autrefois pour bornes, à l'orient, la branche *Pélusiaque*, aujourd'hui comblée, ou convertie en canaux fangeux ; à l'ouest, la branche *canopique*, actuellement identifiée, en partie, avec le canal d'Alexandrie, et, en partie, perdue dans le lac *Elkou*. La dépression et l'égalité du niveau, ainsi que la fertilité et la verdure du sol permettent encore de reconnaître les limites de l'ancien Delta.

La profondeur et la rapidité du Nil varient selon les lieux et les saisons ; dans son état ordinaire il ne porte que des bateaux de soixante tonneaux, depuis ses embouchures jusqu'aux cataractes. Le *Bogaz*, ou embouchure de Damiette, a sept à huit pieds dans le temps des basses eaux, tandis que celui de Rosette n'en a dans le même temps que quatre à cinq ; mais dans les hautes eaux, l'un et l'autre ont quarante-et-un pieds de plus ; ce qui permet alors aux vaisseaux de vingt-quatre canons de monter jusqu'à la capitale.

Les anciens, d'après Hérodote, avaient trouvé trois manières différentes d'expliquer le débordement du Nil ; la première l'attribuait au gonflement de ses eaux par les vents étésiens (périodiques), qui les empêchaient de se décharger

dans la mer ; la seconde consistait à avancer que ce fleuve se comporte comme il fait, parce qu'il prend sa source dans l'Océan dont il émane, et que l'Océan coule autour de la terre ; la troisième enfin établissait que les eaux du Nil sont le produit de la fonte des neiges. Notre auteur, après avoir rejeté ces trois explications, dont il tâche de prouver l'absurdité, se permet de donner la sienne, qu'il expose de la façon suivante :

“ Le soleil, dit-il, détourné, au retour de l'hiver, de la direction qu'il a suivie jusque là, parvient dans son cours à se trouver perpendiculaire à la Lybie. Il suffit d'énoncer en peu de mots cette proposition pour concevoir que, plus cet astre se trouve rapproché d'une contrée, et passe au-dessus d'elle directement, plus il doit produire l'évaporation des eaux, et mettre à sec le lit des fleuves et des ruisseaux soumis à son influence. Mais il faut expliquer cela plus en détail. Le soleil, lorsqu'il est perpendiculaire à la Lybie, produit dans un pays très-chaud, où l'air, d'ailleurs parfaitement serein, n'est jamais rafraîchi par les vents, l'action qu'il a coutume d'exercer partout pendant l'été, lorsqu'il atteint le milieu du ciel : il attire à lui les eaux qui sont à la surface de la terre, et les

élève. Les vents s'emparent de ces vapeurs, les dispersent et les rendent fluides ; et effectivement, on remarque que les vents qui soufflent de ces contrées sont très-pluvieux. Il me paraît cependant que le soleil ne laisse point retomber toutes les eaux qu'il a pompées du Nil, mais en retient une partie autour de lui. Quand l'hiver commence à s'adoucir, le soleil, retournant sur ses pas, revient au milieu du ciel, et attire de nouveau les eaux de nos fleuves. Ainsi, avant le retour du soleil, ces fleuves, grossis par les pluies qu'ils reçoivent directement du ciel, et par les torrents formés de celles qui sont tombées sur les terres, se mêlent à leurs cours, et coulent dans toute leur grandeur, tandis que dans l'été, privés de l'eau des pluies, desséchés par l'ardeur du soleil, ils sont épuisés et sans force. Le Nil est tout le contraire. Dans l'hiver, comme il ne reçoit point de pluie, et que ses eaux sont attirées par l'action du soleil, qui se trouve alors au-dessus de la Lybie, il doit être nécessairement plus faible que dans l'été ; car si, pendant cette saison, ses eaux, comme celles de tous les autres fleuves, sont attirées par le soleil, il est le seul sur lequel cet astre exerce la même action pendant l'hiver. Je suis donc conduit à croire

que le soleil est la véritable cause de ce phénomène."

Cette explication est aussi difficile à saisir, qu'elle est peu satisfaisante ; elle est une preuve que, du temps d'Hérodote, on n'avait aucune connaissance exacte de la figure de la terre et du mouvement des astres. Il en résulte seulement qu'il considérait l'état de débordement du Nil comme son état naturel, et que le fleuve se retirait pendant l'hiver uniquement parce que, dans cette saison, il était soumis à la forte évaporation exercée par le soleil, qui se trouvait alors perpendiculairement au-dessus des parties les plus reculées de la Lybie.

Du reste, cinq siècles après lui, Pline n'était pas beaucoup mieux informé sur les causes du débordement du Nil. Il ne fait que répéter les opinions diverses émises à ce sujet, sans se prononcer. On avait cependant déjà remarqué de son temps, comme il le dit lui-même, que les crues du Nil étaient plus fortes, quand les pluies qui tombaient dans la Mauritanie étaient plus abondantes ; c'était s'approcher de la vérité. Il était laissé à la science moderne de constater ce que l'antiquité n'avait fait qu'entrevoir à travers un voile épais ; que les grandes pluies, qui ont lieu annuellement entre les tropiques, sont

la seule cause de ses crues. Son débordement commence au solstice d'été, et se prolonge jusqu'à l'équinoxe d'automne, qu'il acquiert sa plus grande hauteur. Sa stagnation ne dure que quelques jours ; après quoi il se met à décroître ; mais ce décroissement est plus lent que son accroissement. Au solstice d'hiver, il est déjà très-bas ; à cette époque cependant, il reste encore de l'eau dans les grands canaux. C'est alors que la terre est en état de recevoir la culture. Le limon que lui lègue, en se retirant, le *Père des eaux*, varie d'épaisseur, et se dépose sur le sol par couches horizontales.

La salubrité de l'eau du Nil, tant prônée par les anciens, paraît admise, mais avec certaines restrictions, par les modernes. Elle est très-légère. Elle est parmi les eaux ce que le champagne est parmi les vins. " Si Mahomet, disent les Egyptiens, en eût bu, il eût demandé au ciel une vie immortelle pour pouvoir en jouir toujours." Cette eau est purgative ; ce qui est dû aux divers sels dont elle est chargée. Pendant les trois mois qu'elle reste à peu près stagnante, elle n'est potable qu'après avoir été clarifiée.

Les bords du Nil signalent une végétation très-forte ; à partir de Ramanieh jusqu'au

Caire, c'est un jardin presque continu. De superbes palmiers à la cime large et altière, jetés çà et là sans art et comme par hazard, n'ajoutent pas peu à la beauté du tableau, que relèvent encore les centaines de villages qu'on voit échelonnés à droite et à gauche, tout le long du fleuve. Régulier dans sa largeur qui ne varie guère, et qui, d'après mes observations, n'excède jamais sept à huit arpents, le Nil est bien loin de l'être dans son cours. Les sinuosités en sont innombrables ; de là cette variabilité de vents, qui en rend la navigation parfois si désagréable. De petites îles, semées d'espace en espace, et où brille ordinairement une riante verdure, en augmentent encore le pittoresque. L'été, il devient si bas, que les barques d'assez médiocre tonnage y échouent sans peine ; l'expérience nous l'a appris, pour notre part, plus d'une fois. Le *fellah* (le laboureur), en cette saison, le traverse à gué en plusieurs endroits. Le gibier y abonde ainsi que le poisson.

Affaire sérieuse : des voleurs essayèrent, le troisième jour de notre navigation, de s'introduire nuitamment dans notre embarcation. Heureusement que leur dessein fut découvert. A leur approche, notre équipage, fort de dix

hommes, se mit en état de les bien recevoir. L'accueil qu'on se préparait à leur faire, les arrêta ; ils prirent le parti de ne pas paraître. Cet incident ne fut pas perdu pour nous ; il servit à nous rendre plus que jamais circonspects.

Le lendemain, en longeant de près la rive droite du fleuve, nous aperçûmes trois hommes chargés de chaînes ; c'étaient d'autres voleurs qu'on avait saisis en flagrant délit, et qu'on conduisait au Caire, où la justice locale allait immanquablement leur administrer la bastonnade, pour leur apprendre à se passer du bien d'autrui.

Le jour suivant, rixe assez vive entre nos matelots et ceux d'une autre cange, que nous avions rejointe le long de la rive ; il s'agissait de décider lequel des deux équipages aurait, dans la remorque des barques, la priorité de marche. Ali était sur ces entrefaites descendu à terre pour faire emplette ; les opposants le prenant pour leur point de mire, se ruèrent sur lui. Mais Ali n'était pas homme à se laisser intimider par une semblable manifestation d'hostilité. Se mettant sur-le-champ sur la défensive, il fit si bien des pieds et des mains, qu'en quelques secondes, il eut fait justice de tous ses ennemis. Des scènes de ce

genre sont ici à l'ordre du jour ; personne n'a l'air de s'en étonner. C'est, disons-le, le résultat nécessaire de l'état d'esclavage sous lequel gémit ce malheureux pays, dont les habitants, à force d'être pressurés, ont fini par devenir étrangers au besoin de la subordination, et par tomber dans l'abrutissement. Cet ordre de choses souffre pourtant des exceptions. Parmi ces infortunées victimes de la tyrannie, il en est encore pour qui la nature n'est pas totalement muette, et dont le cœur n'a pas abjuré les droits sacrés de l'amitié. Nos yeux, plus d'une fois dans le cours de notre navigation, se sont arrêtés sur des amis, au moment qu'ils s'exprimaient leur mutuelle affection : c'était un sourire de bienveillance ; c'étaient des poignées de main, qui avaient quelque chose de tendre et d'affectueux ; le tout était accompagné d'un mouvement gracieux de la main au cœur et à la tête.

Des barques qui naviguent sur le Nil, huit cents appartiennent à Méhémet-Ali ; c'est une spéculation que ce prince ne juge pas au-dessous de lui. La barque que nous avons montée est sa propriété ; c'est celle dont il se servait lui-même avant qu'il eût un vapeur à sa disposition. Elle est on ne peut plus confor-

table ; divans, volets, jalousies, appartements divers, rien n'y manque. Si à cela on ajoute l'abondance et le bon choix des provisions de bouche, on aura une idée assez juste du bien-être dont nous jouîmes pendant les premiers jours de notre navigation. Mais cela ne devait point durer. En quittant Alexandrie nous n'avions pris du pain que pour trois ou quatre jours environ. Plus nous avait semblé superflu, persuadés que nous étions qu'avant l'expiration de ce terme, nous aurions certainement atteint le Grand Caire. Nos calculs étaient en défaut ; des retards amenés par la contrariété des vents nous avaient poussés au cinquième jour, et rien encore ne nous fesait pressentir la fin de notre navigation. Nous procurer du pain, était chose difficile, et même impossible, à moins de consentir à en acheter des Arabes. Cette ressource était extrême ; nous nous y arrêtâmes cependant. Ali partit aussitôt pour aller nous en faire emplette. Il revint, au bout de quelques intants, chargé d'énormes crêpes, dont la malpropreté était on ne peut plus révoltante. Nous essayâmes d'en manger ; mais le cœur et l'estomac s'étaient coalisés pour nous en empêcher. Incapables d'en avaler même une bouchée, nous désemparâmes, pour aban-

donner le tout à nos Arabes, que nos dégoûts, accompagnés de grimaces significatives, avaient stupéfiés ; c'était pour eux un mystère. Ils ne pouvaient comprendre qu'on repoussât comme mauvais un pain que l'habitude qu'ils avaient d'en user, leur fesait trouver délicieux.

Ce petit contre-temps nous avait été commun avec toute la troupe voyageuse ; le suivant nous fut propre à mon compagnon et à moi. Nos co-voyageurs, en mettant le pied dans la cange, avaient eu soin d'en accaparer les deux divans, pour y placer leurs lits. Or, les divans une fois occupés, il ne restait plus de disponible que le plancher ; le plancher devint donc, bon gré mal gré, notre partage. Pour peu agréable que fût ce partage, nous l'acceptâmes cependant sans murmurer, attendu surtout que la barque n'avait pas été nolisée à notre compte, et que nous n'y avions été admis que par complaisance, en qualité de simples passagers. Mais nous apprîmes bientôt à quelle espèce de compagnons nous avions affaire ; nos misères commencèrent dès le premier jour de notre navigation. Dix heures du soir arrivées, nous exprimâmes le désir de nous coucher ; mais ce désir demeura sans écho. Accoutumés à faire du jour la nuit et de la nuit le jour, ils n'eurent pas

l'air de nous comprendre. Il était fort tard, quand nous pûmes nous étendre sur notre dure couche. A ce premier tourment vint s'en joindre un autre plus pénible encore. Incapables, nous disaient-ils, de dormir dans un lieu renfermé, ils avaient décidé, sans prendre la peine de demander là-dessus notre avis, que, pour laisser introduire de l'air frais dans les divans, on en quitterait les portes entr'ouvertes toute la nuit. Il y avait là de quoi donner quelque fluxion dangereuse. Comme plus que personne nous allions, à cause de la mauvaise disposition de nos lits, y être exposés, mon compagnon et moi, nous crûmes de notre devoir de faire des représentations ; mais ces représentations furent assez mal accueillies ; on n'en tint nul compte. Trop faibles pour faire la loi, nous prîmes le parti de garder le silence ; nous nous contentâmes de gémir sur notre mauvais sort. Depuis ce moment jusqu'à la fin du voyage, nous ne cessâmes de nous repentir de nous être associés à de tels êtres. Leurs bizarreries, leur égoïsme et leur grossièreté nous étaient une bonne leçon ; nous nous promîmes bien d'en profiter à l'avenir.

Le cinq février était arrivé ; c'était le mercredi des cendres ; et rien encore n'annonçait

Boulac, le port du Caire. Dans le cours de la journée, nous passâmes *Terrané*, située sur la rive occidentale du fleuve ; cette ville est à huit lieues de l'endroit où était autrefois le monastère de St. Macaire, dont on lit l'histoire dans la vie des Pères du désert. A plusieurs milles de là se trouve, à l'ombre de beaux palmiers, le petit port d'*Ouardan ;* c'est là que le Père Sicard, dont on a les voyages en Egypte et en Arabie, fit brûler dans un colombier un tas d'anciens manuscrits, remplis de pratiques superstitieuses et de magies, qu'il avait découverts dans l'endroit.

Le vent étant tombé, il fallut recourir à la cordelle. Ce travail était assez pénible ; pour l'adoucir, nos Arabes se prirent à l'accompagner d'un chant, qui, malgré sa grèle monotonie, ne laissa pas que d'avoir pour moi des charmes ; il me rappelait notre air national, *A la claire fontaine.*

Nos regards, en parcourant une des rives du fleuve, y avaient découvert une espèce d'automate à cent ressorts ; s'agitant de haut en bas et de bas en haut ; c'était un Musulman en prière. Tantôt il se levait les bras en l'air ; et tantôt il se jetait à genoux, et baisait la terre à diverses reprises, tout en marmottant la for-

mule sacrée du coran : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* La même chose avait eu lieu la veille sur notre cange ; un de nos Arabes avait prié sous les yeux de ses co-religionnaires, au nombre de dix, sans que personne eût suivi son exemple. Ce fait est important ; il mérite d'être enrégistré ; c'est la révélation de l'état de faiblesse où est tombé l'islamisme, dont la prescription la plus essentielle est ainsi négligée par la plupart de ses adhérents. Puissent les esclaves qu'il tient, depuis douze siècles, courbés sous la crainte du cimeterre, briser leurs chaînes, et passer sous le joug du Christ, pour se soumettre à sa loi d'amour !

Nos maux allaient finir ; les pyramides commençaient a se dessiner dans le lointain. Dans l'extase de l'admiration, nous contemplâmes ces masses prodigieuses. Leurs têtes altières s'élèvent avec hardiesse dans la région des nuages, et semblent défier les siècles, et se rire de leurs menaces. Elles se rient également des hommes dont les passions se sont, à tant d'époques différentes, entrechoquées à leur base, pour s'en disputer la conquête. Supérieures à tous les coups de l'ambition, elles ont surnagé au naufrage qui a englouti et les empires et les générations.

Ali m'avait signalé les pyramides ; par reconnaissance, je voulus coucher son nom sur mes tablettes, pour le faire connaître à mes compatriotes. Ali est l'Arabe le plus estimable qu'on puisse rencontrer ; et son extérieur indique assez ce qu'il est. Sa rare intelligence et son étonnante activité, jointes à la perspicacité de son esprit, le placent bien au-dessus de ceux de sa caste. Quoiqu'à peine âgé d'une vingtaine d'années, il possède déjà dans la linguistique des connaissances dont l'étendue semble tenir du prodige ; il parle l'anglais, l'italien, le turc, le nubien, le grec, sans compter l'arabe, sa langue maternelle. Il est passé, ces années dernières, en Angleterre, à la suite d'un lord anglais, à qui il avait servi de drogman dans une excursion jusqu'aux secondes cataractes du Nil et jusqu'à *Pétra*, l'ancienne capitale de l'Idumée.

Le vent, qui était tombé depuis quelques heures, venait de reprendre. Les calculs de nos matelots nous fesaient atteindre, dans une couple d'heures, le port de Boulac : mais nouveau contre-temps ; voilà que la brise qui avait répandu la joie parmi nous, se met à fléchir ; au bout de quelques instants, nous étions revenus au calme plat. Notre seule ressource

ne reposait plus que sur la bonne volonté et le courage de nos marins ; leur rame seule était capable de nous faire arriver au terme de nos vœux. Mais on eût dit qu'eux aussi s'étaient concertés contre nous : ils perdaient leur temps à ne rien faire. Il n'y eut pas jusqu'à notre capitaine qui ne fut aussi de la partie : au lieu d'activer ses gens de la parole, il se contentait, pour tout commandement, de leur jeter de la natte où il était assis, un regard indolent. En face de tous ces contre-temps, nous nous décidâmes à ne pas pousser plus loin pour le moment.

Nos provisions de bouche étaient à peu près épuisées. Cet état de choses n'avait pourtant rien de bien sérieux, puisque nous touchions au terme de notre navigation ; elle alarma toutefois nos co-voyageurs, qui, sans perdre un instant, dépêchèrent Ali à Boulac, avec ordre d'en amener, à tout prix, une barque, qui pût les y transporter ce soir-là même. En attendant qu'il fût de retour, ils firent bonne justice des quelques oranges et figues sèches qui restaient encore dans nos cantines. Eux seuls prirent part à ce repas de carême ; nous fûmes condamnés, mon compagnon et moi, à être témoins inactifs de l'avidité avec laquelle ils se

repurent d'un bien auquel la politesse, au moins, nous donnait un certain droit. Cette manière d'agir à notre égard était assez singulière ; elle ne se démentit cependant pas quand il fut question du départ pour Boulac ; pas un mot ne sortit alors de leurs bouches, pour nous inviter à les y suivre ; ils s'éloignèrent sans nous. Ils nous avaient sans doute jugés indignes de cette marque d'attention de leur part. Notre sort n'était pas des plus heureux ; nous nous y soumîmes néanmoins avec assez peu de peine.

Par le fait de leur disparition, nous restions maîtres absolus de la cange ; il n'y avait plus personne pour nous en contester la jouissance. Une chose bien essentielle néanmoins nous manquait ; nos avides gastronomes avaient si bien fait dans leur dernier repas, qu'ils avaient complètement mis fin à nos provisions. Le jeûne ou le pain arabe, pas de milieu pour nous ; on imagine facilement à quel parti nous nous arrêtâmes. L'estomac vide, nous nous étendîmes sur le divan de la grande pièce. La nuit fut assez mauvaise ; le babil et les vociférations de nos matelots vinrent plus d'une fois interrompre notre sommeil.

Le lendemain, à bonne heure, nous abordions à Boulac ; ce fut pour nous la vraie terre de

promission. La douane, dont nous appréhendions la méticuleuse vigilance, nous laissa passer presque inaperçus ; une quinzaine de sous, comme je l'ai déjà dit, suffirent pour nous obtenir grâce de sa visite.

Boulac est regardé comme un des faubourgs du Caire, dont il n'est distant que de deux milles ; il en est le port principal. Il forme comme une ville séparée, dont la population, assez faible avant l'occupation du vice-roi actuel, s'est depuis élevée à vingt mille âmes ; ce chiffre s'accroît sensiblement encore tous les jours. On y remarque plusieurs beaux édifices de construction nouvelle, dont la plupart sont dans le goût européen ; ils sont dus aux soins de Méhémet, qui les a fait ériger à ses frais. Ces édifices sont la douane, une imprimerie arabe, un collége, des bains, des manufactures et une superbe fonderie de canons. Les *okels* ou magasins, destinés à recevoir les denrées provenant de l'impôt en nature prélevé dans les provinces, y sont nombreux. On y trouve une importante filature de coton, appartenant au gouvernement, avec des fabriques de soiries et d'indiennes ; ces deux derniers établissements occupent plus de huit cents ouvriers. L'imprimerie est sur un bon pied ;

chaque année en voit sortir bon nombre d'ouvrages arabes, persans et turcs. Boulac tomba, en 1799, entre les mains des Français, qui la réduisirent en cendres. Bâti près du Nil, dont il occupe le bord oriental, ce poste offre tout le tumulte et la confusion du commerce. Des milliers de barques, de toutes dimensions, y abordent incessamment ; elles y apportent les richesses de la Haute et de la Basse-Egypte.

Nous prîmes des ânes pour faire notre entrée dans le Caire. Le temps était charmant ; c'était un de nos beaux jours d'été du Canada. Le soleil brillait avec éclat ; débarrassé enfin des nuages qui, depuis l'avant-veille, nous le dérobaient, il dorait de ses rayons les murailles de la capitale et ses hauts minarets. Nous longeâmes d'abord de vastes jardins ; échelonnés sur la route, ils nous laissaient admirer des milliers de fleurs de toute espèce, dont le parfum embaumait les airs. Ces jardins une fois passés, nous entrâmes dans la ville, jusqu'aux portes de laquelle ils se prolongent, et nous nous engageâmes dans des rues étroites et très-irrégulières, qui nous conduisirent au monastère des Pères Franciscains, où nous avions dessein de descendre.

Adieu.

LETTRE VI.

Caire, 9 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Il est temps que je reprenne ma correspondance. Les courses que je viens de faire dans le Caire, m'ont saisi de plus d'un renseignement utile, dont il me tarde de te faire part. Je passe, sans plus de préambule, à la description de ses monuments, que je ferai toutefois précéder de quelques mots sur sa fondation.

Le Caire n'est pas très-ancien. « L'an 358 de l'hégire (950 de l'ère chrétienne), dit Elmacin, historien arabe, Jauchar, général de Moaz, issu des princes du Kirouan, vint en Egypte à la tête d'une armée formidable, et l'enleva aux Abassides. Dès lors, la prière se fit au nom

des Fatimites (1). Le vainqueur, ayant besoin d'un lieú pour établir ses soldats, jeta les fondements d'Elkahera (aujourd'hui le Caire) ; y fit élever un palais pour y loger l'empereur, et ordonna aux seigneurs et aux troupes d'habiter la nouvelle ville. Quatre ans plus tard, Moaz quitta ses états de Barbarie, où les Califes fatimites régnaient depuis l'an 296 de l'hégire, et vint jouir de sa nouvelle conquête. On finit cette année le Grand Caire, et l'empire des Fatimites fut affermi."

La position de cette ville n'est pas heureuse ; située dans une plaine sablonneuse, elle a encore le désavantage d'être éloignée de quatre cents toises du Nil. Son sol excède de quarante pieds le niveau de la Méditerranée ; elle en est distante de cinquante lieues environ. Bâtie au pied et sur les derniers mamelons des monts *Djebel-Mokattam*, elle va en s'élevant jusqu'à la citadelle. Sa circonférence est de 12,000 toises, sans y comprendre Boulac et le Vieux Caire. On ne saurait préciser le chiffre de sa population ; les uns la font monter à 260,000 âmes, les autres à 300,000, quelques autres enfin à 450,000. Le nombre des Grecs

(1) Les Califes fatimites tirent leur origine d'Ali, qui avait épousé Fatime, fille de Mahomet.

y est aujourd'hui de 20,000, et celui des Latins de 5,000 ; ces derniers sont sous la direction des Pères Franciscains, qui, depuis plusieurs siècles, y ont fait constamment leur séjour, malgré les persécutions qu'on leur a suscitées plus d'une fois, et qui leur ont immolé dix-sept des leurs. La passion effrénée des orientaux en général pour le café, a prodigieusement multiplié les lieux où se débite ce stimulant ; on évalue à dix-huit cents le nombre des cafés de la capitale.

Le Caire doit au grand Saladin les murailles qui la ceignaient autrefois ; elles sont maintenant intérieures, et n'en occupent plus que le côté nord. Les édifices de cette ville sont mal construits ; ils n'ont de remarquable que leur hauteur, qui est généralement de deux ou trois étages, contre l'usage du reste du pays, où les maisons n'ont que le rez-de-chaussée. Ces édifices ne reçoivent, en grande partie, la lumière que par des ouvertures qui regardent des cours intérieures ; ce qui fait que l'extérieur en est extrêmement triste ; on y voit à peine quelques fenêtres étroites et grillées, qui ne servent qu'à leur donner l'air d'autant de prisons.

On trouve au Caire deux cent cinquante mosquées, dont une cinquantaine mérite de

fixer l'attention. De ce nombre, trois ou quatre se distinguent plus particulièrement par leur grandeur et leurs richesses : *El-Azhar*, que surmonte une magnifique coupole ; *El-Hakym*, l'une des plus anciennes, comme des mieux décorées de la ville ; la mosquée de *Touloun*, la plus grande de toutes, debout depuis le IXe siècle ; elle passe pour le plus beau monument arabe que possède l'Egypte, quoiqu'elle soit en partie ruinée ; enfin celle du sultan *Hassan*, située au pied de la citadelle. Cette dernière mosquée forme un carré long ; elle est couronnée, tout-à-l'entour, d'une corniche très-saillante, qu'ornent des sculptures gothiques. Un chrétien n'eût pu autrefois tenter impunément d'y avoir accès ; la mort eût été le châtiment de sa témérité. Mais les choses sont maintenant bien changées : aujourd'hui que la civilisation européenne s'est introduite dans le pays, et qu'elle en a travaillé les idées, le disciple du Christ peut y pénétrer en toute sécurité.

Nous sommes entrés, mon compagnon et moi, dans cette mosquée ; et personne n'a osé nous y molester le moins du monde ; tant s'en faut qu'au contraire, les Arabes qui nous accompagnaient ne cessèrent, pendant tout le temps que dura la visite, de nous environner

de toutes sortes d'égards, et de nous témoigner le plus grand respect. La seule exigence à laquelle on nous soumît, fut de n'y paraître que nu-pieds ; et encore eut-on la complaisance de nous fournir des brodequins, pour remplacer nos chaussures. Ces brodequins étaient de paille, et malheureusement tout troués ; ce qui ne servit guère à nous défendre contre le froid des dalles de marbre dont ce sanctuaire est pavé. Le regard d'ensemble de l'édifice n'offre rien de grandiose ; les détails en sont pitoyables. L'intérieur nous en sembla on ne peut plus mesquin et barroque ; le mauvais goût et l'inhabileté de l'artiste s'y trahissent partout. Cette mosquée est bien, à la vérité, la seule que nous ayons visitée, et c'est d'ailleurs, si je ne me trompe, la seule où les Chrétiens puissent pénétrer ; mais, par la raison d'analogie, je me crois autorisé à porter de toutes les autres le même jugement d'appréciation.

Pendant que nous étions à en parcourir les diverses parties, un Musulman y entra pour prier. Notre présence ne parut pas l'intimider ; il exécuta sous nos yeux les prostrations prescrites par le coran, avec une ferveur digne d'un meilleur culte. De là nous passâmes à la chambre sépulchrale où repose le corps du

sultan *Hassan*. Son tombeau n'a rien de remarquable. Son corps gît dans une bière, que recouvre un vaste drap mortuaire, et est déposé sur des tréteaux, autour desquels règne un enclos en grillage. On a placé près de là un énorme exemplaire du coran, et une boîte, contenant les prières que le sultan avait coutume de réciter. Le nom de *Hassan* est en grande vénération par toute l'Egypte ; la sagesse du gouvernement de ce prince, jointe à la bonté de son cœur, avait su amener à un tel point l'abondance par tout le pays, que, sous son règne, un pain de dix-huit pouces de circonférence ne se vendait qu'un *para*, c'est-à-dire la huitième partie de notre sou. *Hassan* chercha à perpétuer la mémoire de cette abondance ; à cet effet, il fit pratiquer dans la muraille du lieu où il voulait être mis après sa mort, un trou de la grandeur de ce pain ; on l'y voit encore aujourd'hui.

La chaire, d'où l'iman lit le livre de la loi, est à l'unisson avec le reste de l'édifice : l'art est aussi là en défaut. Au-dessus de cette chaire, comme tout-à-l'entour, sont suspendues de petites chaînes destinées, en toute évidence, à supporter des lampes ; mais ces lampes ne s'y trouvent plus. Un peu plus bas, c'est-à-dire,

à peu près au milieu de la mosquée, s'élève la fontaine où se font les purifications légales.

Les rues du Caire, cher ami, sont on ne peut plus singulières ; on n'imagine rien de plus étrange. A l'exception d'un très-petit nombre, ce sont autant de filières, qui pour la plupart se résolvent en impasses. Leur largeur varie de cinq à quinze pieds ; et il en est même qui en ont encore moins. Bordées de maisons, dont les balcons se touchent assez souvent les uns les autres, plusieurs de ces rues sont entièrement couvertes ; le soleil n'y pénètre jamais.

Envie nous prit, ces jours derniers, mon compagnon et moi, de nous y engager seuls et sans guides. Une rue nous conduisit dans une autre, celle-ci dans une troisième, et cette troisième dans une quatrième, etc., etc. ; de cette façon nous traversâmes le quartier des marchands, celui des forgerons, et plusieurs autres encore, habités par différents corps de métiers. Il y avait plus d'une heure que nous voguions ainsi au milieu de cette mer immense, lorsque nous songeâmes à retourner au port ; mais nous étions sans pilote comme sans boussole. Pour prendre hauteur, nous nous attaquâmes aux premiers venus que le hazard nous fit rencontrer. Nos questions sont pour eux autant de

mystères ; on n'a pas même l'air de se douter de notre embarras ; un mouvement de tête est tout ce que nous pouvons en tirer. Nous les laissons pour passer à d'autres. Même peine ; nous n'en sommes pas mieux servis ; nos paroles les trouvent, comme les premiers, sourds et muets. Perdus dans un labyrinthe inextricable, nous nous déterminons à chercher par nous-mêmes le fil qui doit nous en faire sortir ; nous poussons en avant ; mais, à notre malheur, nous ne fesons que nous enfoncer dans de nouvelles voies tortueuses, dont les détours compliqués viennent aggraver encore davantage notre position. Cependant nous continuons notre course, bien que nous ignorions où nous allons aboutir. Une haute muraille, placée sur une éminence, vient tout-à-coup se dessiner à nos regards ; nous nous dirigeons aussitôt de ce côté-là. C'était la citadelle, qu'il entrait dans nos plans de visiter ; nous nous hâtâmes d'en franchir le mur d'enceinte.

Cette citadelle, appelée *El-Kalx* par les gens du pays, a acquis, il y a quelques années, cher ami, une bien triste célébrité. Théâtre du massacre des Mameloucks (1), ce lieu semble

---

(1) Les Mameloucks formaient une milice commandée par des beys. C'étaient, dans le principe, des esclaves guerriers que les Califes fati-

encore tout fumant du sang de ces victimes de l'ambition. On se sent le cœur tout gonflé d'indignation, quand on vient à songer à l'expédient aussi étrange que barbare auquel on a eu recours, pour se défaire de cinq cents guerriers, dont le plus grand crime était d'être puissants, et de porter ombrage par leur puissance. L'amitié servit de prétexte à leur convocation dans la citadelle, où ils ne furent pas plus tôt entrés, que les portes en furent à l'instant fermées, et le signal du massacre donné. Ils étaient sans armes ; trop faibles pour opposer, avec chance de succès, quelque résistance aux troupes du pacha, qui avaient été lancées contre eux, ils tombèrent sous leurs coups meurtriers. Le carnage fut épouvantable ; l'enfer n'avait jamais tant soufflé d'acharnement. Pas un Mamelouk n'échappa à la proscription ; tous furent passés au fil de l'épée, à l'exception de quelques-uns d'entr'eux, qui, dans l'accès du désespoir, allèrent jusqu'à se précipiter, avec leurs chevaux, du haut de la citadelle en bas. Cette mort était affreuse ;

---

mites avaient achetés pour s'en faire une garde. Ils avaient réussi avec le temps à se créer une puissance formidable dans le pays, d'où ils tiraient annuellement en revenus publics ou particuliers, environ trente à quarante millions de francs.

elle leur sembla cependant plus supportable, et moins déshonorante encore que celle que le cimeterre de la tyrannie leur préparait (1).

Qu'on exalte maintenant le génie de Méhémet-Ali ; qu'on vante la transcendance de son esprit, et la profondeur de sa politique ; ces qualités, dont on lui fait honneur en Europe, peuvent-elles le décharger de la tache dont l'a flétri la violation des droits les plus sacrés des gens et de l'humanité. Son crime est un fait accompli. Devint-il jamais un autre Marc-Aurèle par la douceur de son gouvernement, un second Saladin par la force de ses armes, son règne n'aura pas moins été, pour tout cela, inauguré dans le sang, et son trône dressé sur des têtes humaines. L'œil pénétrant de l'histoire a vu le forfait ; de son doigt fidèle elle l'a gravé dans ses fastes ; l'avenir à jamais le lira, et toujours, en le lisant, il en maudira l'auteur.

Qu'on ne croie pas, au reste, que cette boucherie, dont l'idée seule fait frémir, ait laissé le plus léger regret dans l'âme de Méhémet ; cette âme est par trop saturée de crimes, pour en être susceptible ; c'est un mur d'airain que le fer ne saurait traverser. Loin de là, ce fait

(1) Ce massacre eut lieu le 1er mars 1811.

est, à ses yeux, une des gloires de sa carrière militaire. Il y a trois ou quatre ans, lorsqu'il annonça à son peuple qu'il avait dessein d'abandonner à son fils Ibrahim, les rênes du gouvernement, pour se retirer à la Mecque, il se fit, une nuit, où une longue insomnie le tenait en éveil, la question suivante : " Que ferais-je si le massacre des Mameloucks était encore à commander ? "—" Je le commanderais encore," fut aussitôt sa réponse ; et ces paroles firent bondir de joie son cœur de tigre.

Sur ce théâtre même d'horreur se construit actuellement, aux frais du vice-roi, une magnifique mosquée, dont la grandeur et la richesse étonnent ; l'albâtre d'Egypte, si renommé par sa beauté, en est le matériel exclusif. L'intérieur qui est vaste, ressemble assez par ses dispositions à celui de nos églises ; un grand nombre de hautes colonnes également d'albâtre en décorent le pourtour. La fontaine des purifications est placée au milieu d'une grande cour, autour de laquelle règne un beau péristyle en albâtre, comme tout le reste. Il est fâcheux cependant que l'art n'ait point présidé à cette construction ; l'œil qui n'est pas étranger à l'architecture, n'aurait pas, en le parcourant, la douleur d'y découvrir des défauts sans nombre. On

serait, de prime abord, tenté de croire que l'érection de cette mosquée, est un acte expiatoire du massacre des Mameloucks, dont elle occupe le théâtre ; mais, en se rappelant les sentiments de son auteur, l'âme se refuse à cette pensée ; la vérité parle trop haut, pour qu'il soit possible de s'y méprendre.

Tandis que j'en suis au chapitre des atrocités, j'en rapporterai ici une autre, dont l'Europe entière a si long-temps retenti ; c'est le meurtre de Kléber, illustration guerrière, dont l'Orient répète encore le nom. Il fut assassiné dans l'Esbekieh, la plus vaste des places publiques du Caire. Voici le fait, tel que raconté par un témoin oculaire.

" Le grand-visir, après la défaite d'Héliopolis, le cœur gonflé de honte et de rage de retourner en Syrie, se hâta de publier des écrits dans lesquels le chef de l'armée française était représenté comme un homme sans foi, un destructeur de toute religion. Au nom de Mahomet et du coran, le ministre invitait tous les bons Musulmans au combat sacré, et leur rappelait que le ciel attend ceux qui égorgent les infidèles, et il promettait surtout sa protection et des récompenses terrestres à quiconque frapperait le commandant des Chrétiens en Egypte.

Cet appel au fanatisme fut entendu, et bientôt se présenta un séide.

" Soleyman-el-Habbi se fesait remarquer par une ardente piété. Agé d'environ vingt-quatre ans, il était dévoré d'une profonde mélancolie qu'entretenait dans son âme l'exaltation religeuse. Le *combat sacré* lui ouvrait les portes des cieux : il n'hésite pas à se dévouer, et reçoit de la main des agents du grand-visir un poignard, afin de consommer le glorieux sacrifice. On lui donne aussi de l'argent, avec un dromadaire pour faire la route. Des lettres de recommandation doivent lui procurer un asile et des appuis au Caire : cet asile, c'est une mosquée, ces appuis, ce sont ceux qui la desservent. Ainsi, c'est dans un temple que ce malheureux jeune homme vient s'affermir dans son horrible dessein, et en mûrir l'exécution. Trois *ulémas*, ou chefs de la loi musulmane, sont dans sa confidence ; au lieu de le détourner du crime, ils augmentent dans son cœur la soif du sang infidèle ; ils lui montrent dans le paradis la palme de l'assassinat. Pendant un mois, Soleyman se prépare au combat sacré par des prières et des jeûnes ; il suit tous les jours sa victime, et étudie avec soin ses habitudes, et se familiarise avec le quartier-géné-

ral ; enfin, il ne lui reste plus qu'à trouver une occasion favorable, et le sort l'offre trop tôt à ses désirs sacriléges.

“ Kléber demeurait depuis quelque temps à Gizé ; il y habitait la maison de plaisance de Mourad-Bey, en attendant qu'on eût préparé celle qu'il occupait ordinairement au Caire.

“ Le 14 juin, après avoir passé une revue dans l'île de Rouada, il entra dans la capitale, et vint demander à déjeûner au général Damas, son chef d'état-major. Plusieurs officiers supérieurs, des membres de l'Institut, des chefs d'administration assistaient à ce repas, durant lequel le général parut très-gai. Lorsqu'on se fut levé de table, il prit à part l'architecte Protain, et lui proposa d'aller au quartier-général pour se concerter avec lui sur les réparations à y faire. La maison de Kléber était attenante à celle de Damas ; comme il traversait la galerie qui sépare les deux bâtiments, un homme assez mal vêtu, profitant du moment où l'architecte se trouvait à quelque distance, s'approche du général en chef, se prosterne avec une feinte humilité, et semble vouloir lui présenter un placet : Kléber, de son côté, ému de l'air de misère du suppliant, s'avance et se penche vers lui. Soleyman se relève alors, tire

un poignard, et perce sa victime au milieu du cœur. Le général tombe en s'écriant : " Je suis assassiné ! " Protain accourt, saisit le meurtrier et veut le retenir ; mais Soleyman le frappe de six coups de poignard et le renverse. Il revient à Kléber, et lui fait trois nouvelles blessures ; rage inutile, l'infortuné guerrier ne pouvait survivre à la première atteinte.

" La galerie où se commettait ce grand attentat, donne sur la place de l'Esbekieh ; un guide qui passait à l'instant où le général s'était écrié : " Je suis assassiné ! " courut tout épouvanté à la maison du général Damas, et glaça d'effroi tous les convives encore réunis, en leur rapportant cette exclamation. On se lève en désordre, on s'empresse, on trouve la victime baignée dans son sang, et privée même de la consolation de sentir les douceurs et les soins de l'amitié. Kléber respirait encore, mais les secours de l'art furent vainement prodigués ; il ne proféra pas une seule parole, et bientôt l'armée d'Egypte fut veuve du vainqueur d'Héliopolis.

" Cependant on poussait avec ardeur les perquisitions, et les Mameloucks eux-mêmes, qui connaissaient mieux les localités, aidaient les Français dans leurs recherches. L'architecte

Protain, après avoir repris ses sens, avait donné le signalement du meurtrier. Sur ses indications, on remet en liberté un scheik signalé par sa haine contre les Français, et sur lequel étaient portés les soupçons. Enfin, dans les jardins du quartier-général, sous le feuillage d'un nopal touffu, on découvrit Soleyman. Vainement Protain déclara le reconnaître, vainement plusieurs personnes témoignèrent l'avoir vu rôder autour des lieux fréquentés par la victime ; en vain on lui présenta le poignard ensanglanté trouvé dans sa cachette : le malheureux, pressé de questions et de preuves, s'obstina à nier son crime, et il fallut, pour arracher un aveu de sa bouche, lui faire appliquer la bastonnade, suivant l'usage d'Orient. Alors on apprit avec horreur les instigations de Jussuf-Pacha.

“ Une commission militaire fut nommée pour juger Soleyman et les ulémas de la mosquée d'El-Hassan, dont il avait dénoncé la complicité. Trois de ces ministres furent arrêtés. Confondus par les déclarations et les reproches de lâcheté dont les accablait le fanatique Syrien, ils montrèrent le plus grand abattement ; mais l'assassin, du moment où tout fut découvert, ne cessa de se glorifier de son action et de la rapporter à Dieu.

“ Les trois ulémas furent condamnés à avoir la tête tranchée. Le tribunal, pour épouvanter quiconque voudrait imiter le zèle exécrable de Soleyman, ordonna qu'il aurait d'abord le poing brûlé, et qu'il serait ensuite empalé. Son corps, abandonné sur l'instrument du supplice, devait servir de pâture aux oiseaux de proie. On remit l'exécution du jugement au jour des obsèques de la victime.

“ Depuis l'instant où Kléber avait cessé de vivre, le canon se fesait entendre de demi-heure en demi-heure. La solennité des funérailles fut annoncée, dans la matinée du 17, par des salves d'artillerie dont la citadelle donna le signal, et que répétèrent tous les forts. Les troupes de la province, les officiers supérieurs, les chefs d'administration, les autorités de la ville, chrétiens et musulmans, unis par le même sentiment de douleur, vinrent solennellement au quartier-général recevoir les dépouilles de Kléber. Le cercueil était placé sur un char funéraire traîné par six chevaux ; un drap noir parsemé de larmes d'argent le couvrait, et son deuil formait un lugubre contraste avec les insignes du commandement. Le convoi suivit dans un ordre religieux les principales rues du Caire, au bruit mesuré du canon et de la mous-

queterie. Il s'avança lentement vers le camp retranché désigné sous le nom d'*Ibrahim-Bey*. Dans la gorge du bastion, on avait élevé un tertre dont le sommet était couronné de cyprès : tous les emblêmes de la douleur s'y montraient aux regards attristés.

“ L'état-major mit pied à terre : officiers et soldats vinrent jeter sur le corps des fleurs, des couronnes, et répandre des larmes sur sa tombe.

“ Après la cérémonie, le cortége se remit en mouvement, et prit le chemin de l'esplanade de l'Institut, où Soleyman et ses complices devaient subir la peine de leur crime. Ils arrivèrent : les ulémas fondant en larmes, et maudissant la destinée qui leur avait fait connaître le jeune Syrien ; celui-ci, marchant d'un pas ferme, avec une contenance assurée, et reprochant à ses compagnons de supplice une faiblesse indigne des vrais croyants. Le courage de ce fanatique ne se démentit pas un moment, et s'il répandit quelques larmes, ce fut lorsque, dans la prison, on lui rappela sa famille.

“ Les trois ulémas furent d'abord décapités. Le frémissement qui circula dans la foule immense de spectateurs, à l'aspect de cette sanglante exécution, n'arriva pas jusqu'au cœur

de Soleyman : il regardait avec une indifférence dédaigneuse le pieu affilé qui devait servir d'instrument à sa mort. On commença par lui appliquer le poignet sur un brasier ardent : le feu dévora ses chairs sans lui arracher un cri ; avec la même fermeté, il supporta les intolérables douleurs du second supplice. Ses traits se décomposèrent à peine ; et lorsque le pal fixé perpendiculairement l'eut élevé dans les airs, il promena ses regards sur la multitude, et prononça d'une voix sonore la profession de foi des Musulmans : " Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

" Soleyman resta vivant sur le pal pendant quatre heures. Plusieurs fois il avait demandé à boire, les exécuteurs s'étaient opposés à ce qu'on le satisfît, disant que le breuvage arrêterait sur-le-champ les pulsations de son cœur ; mais lorsqu'ils se furent retirés, un factionnaire français, cédant à la pitié, présenta de l'eau au patient dans un vase placé au bout de son fusil : à peine Soleyman l'eut-il bue, qu'il expira."

La perspective, prise du haut de la citadelle, est admirable : c'est un immense panorama, où l'œil saisit mille points à la fois : c'est le Caire, avec ses innombrables édifices et ses

élégants minarets ; Matarieh, l'ancienne Héliopolis ; le Nil, dont les sinuosités, après avoir fixé le regard, finissent par lui échapper, pour aller se cacher sous l'horizon ; les pyramides de *Sakkara* ; celles de *Gizé*, et le vieux Caire, séjour de la Ste. Famille, pendant son exil dans ce pays ; enfin l'emplacement de l'ancienne *Memphis*, la demeure des Pharaons et du sage fils de Jacob.

A quelques pas de la nouvelle mosquée, gisent sur le sol plusieurs colonnes de granit à demi ruinées. Elles ont, dit la chronique, fait partie du palais du fameux *Saladin*, le terrible émule de Richard *Cœur de lion*, le même qui réussit à reprendre Jérusalem sur les Chrétiens. La demeure du vice-roi s'élève par derrière ; l'extérieur de cet édifice est loin de se faire admirer par l'art et la délicatesse des ornements. J'aime à croire que l'intérieur, par ses richesses, supplée à ces défauts. Toutefois le P. Géramb, qui l'a visité, n'y a rien remarqué de bien extraordinaire ; il faut pourtant excepter le grand divan, dont il parle avec avantage. Quant aux autres appartements, ils n'égalent ni en beauté ni en grandeur ceux de quelques-uns des palais du Caire.

Un des monuments les plus curieux du château est le puits de Joseph, que les uns attribuent à un visir de ce nom, qui, dans le douzième siècle, l'aurait fait creuser par ordre du sultan Mohammed ; d'autres au contraire en font honneur au Grand Saladin qui en aurait commandé lui-même le percement. Ce puits est d'une étonnante profondeur ; pratiqué dans le roc, il a deux cent quatre-vingt-deux pieds de creux, sur quarante-deux de circonférence. Il est carré, et composé de deux coupes, qui ne sont pas perpendiculaires l'une à l'autre. Une rampe, dont la pente est assez douce, règne tout-à-l'entour ; elle n'est séparée du puits que par une cloison, qui se trouve formée d'une portion même du rocher, et qui n'a que six pouces d'épaisseur. Cette rampe est éclairée par des ouvertures percées d'espace en espace ; ce qui toutefois ne dispense pas de l'usage de bougies, pour les parties inférieures, où le jour n'arrive qu'avec peine. Au bas de la première coupe est une plate-forme, avec un bassin qui sert de réservoir à l'eau que des bœufs y font monter du fond du puits. De ce second bassin elle arrive en haut, au moyen d'une roue, que d'autres bœufs y font mouvoir. Cette eau est fournie par le Nil ; elle est sau-

mâtre ; ce qui est dû au sel dont sont imprégnées les couches à travers lesquelles elle filtre, avant d'atteindre sa destination. Elle est impotable ; elle n'est bonne que pour les animaux et certains besoins de la vie domestique.

" L'ange du Seigneur, ayant apparu en songe à Joseph, lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte, et n'en sortez que lorsque je vous le dirai, parce qu'Hérode cherchera l'enfant pour le mettre à mort.

" Joseph se leva donc, prit l'enfant et sa mère pendant la nuit, et se retira en Egypte,

" Où il demeura jusqu'à ce qu'Hérode fût mort ; afin que ce que le Seigneur avait dit par le prophète fût accompli : J'ai fait revenir mon fils d'Egypte. " (1)

Partie de Bethléem la Ste. Famille s'était, selon la tradition, dirigée d'abord sur Hébron, d'où, après s'être arrêtée à Bersabée, à Gérare et à Rapha, elle avait pris la route du désert. Elle descendit à Héroopolis ou Python, pour se porter ensuite sur Héliopolis, la ville du soleil, aujourd'hui Matarieh, où l'on montre un sycomore, le même, dit-on, qui l'aurait abritée contre les ardeurs du soleil. Un de nos pre-

---

(1) Matth. II, 13, etc.

miers soins, après notre arrivée au Caire, fut de nous y transporter. Nous nous y fîmes accompagner du drogman que nous venions de prendre à notre service. C'est un jeune Levantin, natif d'Alexandrie, qui parle parfaitement bien l'arabe, l'italien et le grec. Il doit nous suivre jusqu'à Jérusalem ; peut-être même l'amènerons-nous avec nous en Grèce, où il pourrait nous être de la plus grande utilité.

Matarieh, où nous arrivâmes après deux heures de marche, à dos d'âne, n'est plus rien ; c'est un pauvre village, qui ne doit sa célébrité qu'au séjour qu'y fit, comme je viens de le dire, la Ste. Famille, avant que de se rendre à *Fostat*, aujourd'hui Masr-el-Atik, terme de son voyage. Le sycomore, sous lequel elle se reposa, est placé dans un jardin appelé *jardin du baume*, à cause du baume rare que certains arbrisseaux y distillaient autrefois, et qui perdaient cette propriété, dès qu'on les transplantait ailleurs ; ce qui était attribué à la vertu d'une fontaine voisine, dont les eaux venaient l'arroser. Ce baume a cessé de couler depuis plusieurs siècles, malgré l'irrigation que le sol continue de recevoir des eaux de cette même fontaine qui existe encore. L'arbre *de la Madone* est de forme colossale ; quoique assez bas

de fût, il mesure toutefois une circonférence de vingt-quatre pieds, et non de trente-six, comme le dit le P. Géramb, qui, selon les apparences, ne s'est pas, comme nous, donné la peine de constater le fait par lui-même. Cet arbre est l'objet de la vénération des Arabes comme des Chrétiens ; il faut pourtant dire ici que cette vénération n'atteint pas son but ; car voici ce qu'écrivait, en 1693, M. Carreri, qui, à cette époque, visitait Matarieh : " Il y est, dit-il, resté une tradition, qui est passée des Chrétiens aux Turcs mêmes, que la Ste. Vierge, y passant avec l'Enfant-Jésus, s'y reposa sous un arbre qui s'est conservé jusqu'à nos jours ; mais depuis peu, on l'a abattu, tant pour la dévotion que les Chrétiens y avaient, que pour le mépris que les Infidèles en fesaient ; on l'a emporté dans l'hospice des Cordeliers, où le Père Gardien m'en a fait voir un grand morceau dans le chœur de leur église."

Nous passâmes de là à la source dont je viens de dire un mot ; elle a quinze à vingt pieds de profondeur. Une roue à chapelets, que font tourner des bœufs, en tire l'eau, qui, distribuée par plusieurs canaux, va fertiliser les champs voisins. Cette source est à peu près la seule dans tout le pays, dont l'eau soit po-

table. Cet effet est dû, suivant les uns, à l'absence du nitre dans les terrains qui séparent cette fontaine du Nil qui l'alimente ; d'autres, au contraire, l'attribuent à l'usage qu'en fit la Ste. Vierge, en y baignant l'Enfant-Jésus ; il n'est pas jusqu'aux Mahométans qui ne partagent cette opinion. Je rejette cependant cette dernière opinion, pour embrasser la première, qui me paraît la seule admissible, par la raison qu'elle peut s'expliquer par une cause naturelle, sans qu'il soit pour cela nécessaire d'avoir recours au miracle.

A un mille environ de Matarieh est l'emplacement de l'ancienne Héliopolis. Cette ville, célèbre autrefois par ses écoles et la magnificence de ses édifices, a vu naître Aseneth, épouse de Joseph, et Moïse, le libérateur du peuple hébreu, si l'on en croit le témoignage de plusieurs anciens, et notamment celui de Flavius Josèphe, dont l'autorité en tout ce qui tient aux antiquités juives, est si digne de créance. Quelques ruines informes, puis un obélisque, voilà les seuls vestiges que présente cette cité, dont la circonférence, aux jours de sa gloire, était de cent quarante stades (1).

(1) Vingt-quatre stades font l'ancienne lieue de France.

Elle renfermait dans l'un de ses temples, celui du soleil, le bûcher sur lequel le Phénix, après cinq cents ans d'existence, venait mourir, pour renaître ensuite de ses cendres (1).

Le temple du soleil n'était pas le seul qu'on admirât à Héliopolis ; on en remarquait encore un autre non moins digne d'admiration. Construit dans l'ancien goût égyptien, ce temple était enrichi à l'extérieur, de magnifiques avenues, dont la principale était bordée, dans toute sa longueur, de sphinx et d'obélisques. Rien n'était plus imposant que l'aspect de ces colosses de marbre, et de ces hautes aiguilles monolithes qu'on élevait dans le vestibule des édifices consacrés au culte des dieux ; les hiéroglyphes, dont ces monuments étaient chargés, retraçaient l'histoire du prince qui en avait ordonné la construction. Des quatre obélisques que *Lochis* avait fait élever dans Hiéropolis, deux ont été transportés à Rome ; le troisième a été détruit par les Arabes, et le quatrième est resté sur son piédestal, où il a affronté impunément

(1) L'histoire ne signale que quatre renaissances de cet étrange oiseau : la première coïncide avec le règne de Sésostris, sous lequel commença la persécution contre les Hébreux ; la dernière avec celui de Tibère, l'an 36 de l'ère chrétienne. Pline, à qui on doit ce fait, assure que le corps de ce dernier Phénix fut apporté à Rome, et qu'il y fut exposé aux regards de tout le peuple romain.

l'action du temps et la cupidité des conquérants, qui, à différentes époques, ont sillonné l'Egypte. Il a, sans compter la base, soixante-huit pieds de hauteur et six pieds et demi environ de largeur sur chaque face ; ses hiéroglyphes, dans un état parfait de conservation, sont devenus la retraite d'une multitude d'oiseaux qui y ont bâti leurs nids. Ces innocentes créatures sont aujourd'hui à peu près les seuls habitants de ces lieux, où, comme la fleur éphémère des champs, ont brillé un instant, et ont disparu ensuite pour toujours, tant de rois qui y ont régné avec gloire et orgueil. Certains voyageurs placent ici une vaste muraille, à laquelle ils donnent soixante pieds d'épaisseur sur douze à quinze de hauteur, sur une lieue de circuit ; nous la cherchâmes, mais en vain. Il en fut de même de la statue, haute de soixante pieds environ et ayant la tête et le cou d'une femme, avec le corps d'un lion, qu'on voyait, dit-on, autrefois au même endroit.

Héliopolis a la gloire d'avoir été le berceau où les Grecs naquirent à la science : Hérodote y fut initié aux connaissances et aux mystères des Egyptiens, et Platon à la doctrine de cette sublime philosophie, dont il communiqua ensuite les trésors à l'ardente jeunesse qu'il

rassemblait dans les bosquets de l'Athénien *Academus*. Hiéropolis, si long-temps le rendez-vous des savants, a passé avec ses académies ; ses gloires se sont flétries. Son orgueil n'a pu la soustraire aux coups de l'aveugle ambition ; un barbare Persan, Cambyse, a renversé les temples de ses dieux ; des Arabes fanatisés par le coran, ont livré aux flammes ses livres. Un seul de ses monuments a échappé, comme par hazard, à la destruction commune ; debout sur sa base, il semble n'être là que pour répéter à l'oreille des passants, égarés dans cette solitude, ces tristes paroles : *Ici fut Héliopolis !* Terrible exemple, cher ami, de la vanité des choses humaines ! A cette vue, humilions-nous devant celui qui nous le donne, et dont le propre est d'être immuable.

Notre curiosité était pleinement satisfaite ; nous reprîmes la route du Caire. Chemin fesant, nous longeâmes le palais d'Ibrahim, situé à quelque distance de la capitale. Cet édifice, comme celui de son père Méhémet, n'offre rien de remarquable : nous n'éprouvâmes pas le désir d'en demander l'entrée.

Adieu.

LETTRE VII.

Grand Caire, 10 février 1846.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Hier sur les huit heures du soir, nous étions, mon compagnon et moi, en route pour Gizé. Montés l'un et l'autre sur des bourriques bien sellées, et rapides comme celle dont le Père Géramb fait un si pompeux éloge, nous traversâmes, dans ce brillant étalage, le Caire dans presque toute sa longueur. Notre drogman marchait en tête, la lance en main, pour se faire jour à travers les masses qui encombraient les passages. C'était une confusion sans pareille :

hommes, femmes, ânes et chameaux, chacun s'y pressait ; c'était à qui y ferait son chemin ; nous réussîmes cependant à en sortir, mais non sans quelque accident pour ma part. J'allais doubler une encoignure de rue, lorsque je rencontrai un chameau chargé de pierres. Je voulus l'éviter ; mais je n'en eus pas le temps. Je me sentis pris entre la bête et la muraille que je longeais en ce moment. La pression fut assez forte pour me faire crier merci ; j'en fus quitte pour une large égratignure à la jambe. A quelque distance du Nil, nous fûmes accostés par trois Arabes, vêtus de longues tuniques, dont un pan était rejeté négligemment sur l'épaule gauche ; c'étaient des guides qui venaient nous offrir leurs services pour l'ascension des pyramides. Mais comme on le voit, ils s'y prenaient passablement d'avance, puisque nous en étions encore éloignés d'une couple de lieues. Au Nil, où nous arrivâmes bientôt, une troupe de bateliers nous environna de toutes parts ; et, pour décider lequel d'entre eux nous traverserait dans sa barque, ils s'échangèrent force coups de rames. Cette rixe n'était pas notre affaire. Laissant donc là ces querelleurs aux prises les uns avec les autres, nous entrâmes dans la première barque qui se pré-

sentât et passâmes de l'autre côté, où nous attendaient d'autres guides, qui bon gré mal gré voulurent faire queue.

Leur adjonction nous avait déplu. Pour les écarter de nous, nous prîmes, une fois hors de Gizé, le grand galop ; mais plus agiles que la gazelle du désert ils ne perdirent pas un seul pouce de terrain ; ils nous devancèrent même à la course. Il y avait déjà quelques instants que nous cheminions de la sorte, lorsque le cri *Arabi ! Arabi !* se fit entendre. De prime abord je crus qu'il était question de Bédouins. Or, ces Bédouins sont fameux par leur rapacité. Je craignis donc que leur dessein, en venant se joindre à nous, n'eût quelque chose d'hostile. Cette crainte toutefois ne fut pas de longue durée ; elle se dissipa du moment que j'appris que ces étrangers étaient de nouveaux guides qui, comme ceux qui déjà étaient à notre suite, venaient nous faire offre de leur service.

Tout-à-coup un ruisseau d'une certaine largeur nous force de nous arrêter. Nous avons mis pied à terre, et nous nous apprêtons à le traverser, lorsqu'une rixe assez vive s'engage entre quelques-uns de nos Arabes et nous. Un d'entre eux, appartenant à la troisième brigade, vient soudain se précipiter sur moi ; il

veut, à tout prix, se saisir de ma personne, pour la porter sur la rive opposée. C'était de sa part une espèce d'injustice qu'il allait commettre envers tous les autres, et surtout envers ceux qui nous avaient accompagnés depuis les portes du Caire, où ils nous avaient abordés. Rien moins donc que disposé à la sanctionner, en acceptant des services qui allaient priver ces derniers du gain auquel, en me les rendant eux-mêmes, ils allaient avoir droit, je criai et m'efforçai de me soustraire à la violence qu'on me fesait. Mes cris attirèrent l'attention de Philippo (1), qui se hâte de me venir en aide. Dans l'ardeur de son zèle, il frappe celui-ci du poing, et celui-là du pied ; car plusieurs s'étaient attaqués à moi. Un troisième se montrant plus opiniâtre que les autres, il lui assène un coup de lance. Ce coup était violent ; heureusement que l'Arabe l'esquiva, en se jetant de côté.

Ma liberté était plus que jamais compromise. Pour la défendre, j'eus recours à un moyen, dont jusqu'alors j'avais cru devoir m'abstenir. Ce fut de faire usage des coups. Feignant une émotion de colère plus apparente que réelle,

(1) C'est le nom de notre drogman.

je frappai, mais si à plomb, que mon Arabe, qui était revenu plus animé encore que la première fois se ruer sur moi, en recula trois pas en arrière. Resté seul maître de l'arène, et me jugeant par-là même vainqueur, j'allais donner mes ordres, pour que tout s'exécutât suivant ma volonté, lorsque je remarquai que mon ennemi, après s'être remis de sa surprise, se préparait à me livrer un troisième assaut. Philippo s'en aperçut ; persuadé enfin que toute résistence était désormais inutile, il me conseilla de céder à la violence. Ce parti effectivement était ce qu'il y avait de mieux dans pareille conjoncture ; je m'y rendis sur-le-champ. Quelques secondes plus tard, j'étais avec lui et mon jeune compagnon au-delà du ruisseau, d'où, en peu de temps, nous atteignîmes le rocher, près duquel il est d'ordinaire aux visiteurs de laisser leurs montures. Là nouvelle difficulté : Philippo a reçu ordre de choisir parmi nos guides, qui sont au nombre de quinze, ceux qu'il estime nécessaires pour nous accompagner dans notre expédition aérienne. Six devaient nous suffire. Mais ils étaient quinze ! et tous les quinze voulaient, à tout prix, nous aider à l'effectuer. Pour se délivrer de leurs importunités, notre drogman prend sa pique et

la met en évidence ; c'était annoncer le dessein qu'il avait d'en user, si l'on ne cessait de l'assiéger. Mais personne ne bouge. De colère, il saisit son arme, et, en un clin-d'œil, le local que nous occupons, est évacué ; il n'y reste plus que le chiffre voulu d'Arabes ; les autres se sont précipités en dehors de l'enclos. Furieux, à leur tour, d'avoir été de la sorte exclus du nombre des élus, ces derniers se lancent sur la porte, qu'on a eu soin de fermer sur eux, et sans plus de façon, ils se mettent en frais de l'enfoncer. Je m'arme aussitôt d'un bâton que le hazard m'a offert, et, sans pitié, leur en administre à plusieurs reprises de forts coups sur les doigts. Peine encore perdue ; c'est chose arrêtée parmi eux, qu'ils nous suivront, et que, bon gré mal gré, ils nous rendront service. Enfin l'obstacle qui, pendant quelques instants, les avait séparés de nous, disparut ; et de nouveau nous les eûmes autour de nous. Vouloir se débarrasser de telles sangsues était chose impossible ; renonçant donc à toute intention de leur faire désormais résistance, nous nous dirigeâmes sur-le-champ du côté de la pyramide, dont nous n'étions pas fort éloignés, et tous, jusqu'au dernier marchèrent à notre suite.

Ici affaire sérieuse : il est pour nous question d'escalader Chéops ; c'est le nom de la grande pyramide. Or cette escalade a ses difficultés, puisqu'il s'agit de gravir plus de deux cents assises ou rangs de pierre, dont chacune a de deux à quatre pieds de hauteur ; et ses dangers, parce qu'un seul faux pas va suffire, si nous avons le malheur de le faire, pour nous faire rouler jusqu'en bas, et être cause de notre mort. Toutes nos espérances reposent donc sur nos guides ; et heureusement ils n'y font pas faute. Les préparatifs de l'ascension terminés, les uns nous prennent par les bras, tandis que d'autres nous soutiennent par derrière. De cette manière ils nous font parcourir l'apothème septentrional du monument avec une rapidité étonnante ; au bout de quinze minutes à peu près, nous en avions atteint le sommet élevé. On concevra sans peine qu'une telle montée avait dû être pénible ; aussi, éprouvâmes-nous, une fois arrivés en haut, une fatigue exténuante.

Avant de passer outre, cher ami, je m'arrêterai ici un instant, pour te faire remarquer dans l'incident que je viens de rapporter avec tous ses détails, la cupidité de l'Arabe, et son amour pour l'argent. Cet amour, comme tu

as pu t'en convaincre, en lisant ce qui précède, n'est-il pas véritablement effréné ? Cause des avanies dont nous avons été de sa part les tristes victimes, cette passion chez lui ne souffre pas de limites.

A la vue d'un *batchis* le licite et l'illicite semblent s'identifier pour lui ; il n'est pas jusqu'à la démarche la plus humiliante qui ne lui sourie, lorsqu'elle doit lui apporter un *para* (1). Cette faim sordide est ici générale ; elle s'attaque à tous ; de là l'impossibilité de cheminer par les villes comme par les campagnes, sans que hommes, femmes et enfants vous tendent à chaque pas la main, en vous criant *batchis*, *batchis*. Ce mot est dans toutes les bouches. Pendant tout le temps que dura l'ascension de Chéops, il ne cessa de retentir à nos oreilles. A en croire nos guides, il nous eût fallu, pour les satisfaire, leur en couler un dans la main, à chaque assise que nous escaladions.

Je passe maintenant à la description de Chéops. Cette pyramide, la plus élevée de celles de Gizé, domine, en quelque sorte, toute la Basse-Egypte. De sa cîme on en peut,

(1) Le *para* est la huitième partie d'un sou.

pour ainsi dire, compter les plaines, les montagnes et les collines. Le Nil, cette antique fleuve, qui, comme Chéops a surnagé à tant d'éventualités ; Memphis ou plutôt l'emplacement de Memphis, la gloire de ses rois, que la main du temps et les coups de la tempête ont bouleversé de fond en comble ; le Grand-Désert, dont l'horizon ne présente qu'un sable aride, qui, en étendant les limites de son empire, est venu se replier sur sa vaste base ; les pyramides de Sakkara, qui, comme des gardes avancées, se tiennent debout sur la borne du désert, comme pour lui interdire toute empiétation nouvelle sur le sol végétal qui le borde ; les riches plaines que la nature a jetées entre lui et le Nil, et dont l'étonnante fertilité leur a mérité l'honneur d'être regardées par quelques auteurs comme les Champs Elysées de la mythologie païenne ; Masr-Fostat ; le Vieux-Caire et la ville des Califes ; le Grand-Caire, dont le premier n'est plus qu'un nom, et le second une gloire encore brillante, mais qui, comme toutes les grandeurs qu'a déjà vues et saluées l'Egypte, se fanera et s'éclipsera à son tour ; tel est le tableau immense qui s'étend aux pieds de cette pyramide. On chercherait en vain par l'univers entier un coup-d'œil qui soit tout

à la fois plus varié, plus vaste et plus imposant ; c'est le type de la grandeur et de la magnificence.

Chéops est terminé par une plate-forme dont la surface mesure environ quinze à seize pieds en carré. On peut donc s'y tenir en toute sécurité, mais non toutefois sans éprouver quelque frayeur, attendu qu'on y est perché à plus de cinq cents pieds en l'air, sur un point environné de tous côtés d'affreux précipices. Peu de voyageurs se trouvent assez osés pour tenter d'y arriver. Pour sa part, le P. Géramb ne s'en sentit ni les forces ni le courage.

Après avoir admiré assez long-temps l'immensité du colosse qui nous portait, sa prodigieuse grosseur, et le frappant panorama dont il occupe le centre, nous songeâmes à en revoir la base. Le signal du départ donné, nos Arabes cessèrent le jeu auquel ils venaient de livrer leur *batchis* aux chances du hazard, pour se remettre à nos ordres. De nouveau ils nous saisirent ; au bout de quinze minutes nous étions en bas.

Si la descente, comme l'ascension, fut heureuse, nous en sommes redevables à nos Arabes. C'est ici le lieu de rendre justice au zèle qu'ils mettent à s'acquitter de la mission dont ils se

chargent eux-mêmes à l'égard des voyageurs. Autant leur présence cause, de prime abord, d'humeur, autant les services signalés qu'ils rendent ensuite, pendant l'ascension, sont véritablement au-dessus de tout éloge. On n'imagine rien de mieux ; c'est de leur part une attention sans égale. Nous leur devons donc de la reconnaissance pour nous avoir protégés de la sorte contre les dangers auxquels, sans eux, nous n'eussions pu manquer, en réalisant notre hazardeuse entreprise, d'être exposés. Ce n'est que depuis peu qu'ils accompagnent ainsi les voyageurs ; cette mesure est due à Méhémet-Ali, qui, depuis la chute mortelle arrivée, ces dernières années, à un Anglais, pour avoir tenté seul le gravissement de Chéops, en a fait une exigence indispensable.

Je lis dans Hérodote (1) : " Jusqu'au règne de Rhampsinite, l'Egypte fut gouvernée par des lois sages et rangée sous une excellente administration. Mais, après la mort de ce prince, Chéops lui ayant succédé, elle éprouva de grands malheurs. Chéops fit d'abord fermer les temples, et prohiba toute espèce de sacrifices. Ensuite il condamna les Egyptiens indistinctement à des

(1) Cet historien vivait 480 ans avant Jésus-Christ.

travaux publics. Les uns furent contraints de tailler des pierres dans les carrières de la chaîne arabique, et de les traîner jusqu'au Nil; d'autres à recevoir ces pierres, qui traversaient le fleuve sur des barques, et à les conduire dans la montagne du côté de la Lybie. Cent mille hommes, relevés tous les trois mois, étaient continuellement occupés à ces travaux; et dix années, pendant lesquelles le peuple ne cessa d'être accablé de fatigues de tout genre, furent employées à faire seulement un chemin pour voiturer les pierres, ouvrage qui ne paraît pas inférieur même à l'élévation d'une pyramide. La longueur de cette chaussée était de cinq stades (256 toises), sa largeur de dix orgyes (56 à 57 pieds), et sa hauteur de huit (45 pieds et demi); elle était recouverte en pierres polies, ornées de divers dessins sculptés. Dix années furent donc employées à cette construction et à celle de plusieurs chambres souterraines, ménagées dans la colline où sont élevées les pyramides. Ces souterrains étaient destinés par ce roi à sa sépulture, qu'il avait placée dans une île formée par un canal tiré du fleuve. La construction de la pyramide qui porte son nom, coûta vingt autres années de travaux. Cette pyramide est quadrangulaire, et chaque face a

huit plèthres (800 pieds) de long sur une hauteur égale. Elle est toute revêtue en pierres polies, ajustées avec le plus grand soin ; et aucune de ces pierres n'a moins de trente pieds.

“ D'après le procédé employé dans la construction de la pyramide, ses faces représentaient d'abord un escalier en forme de gradins. Quand elle eut été achevée sur ce plan, et qu'il fut question de la revêtir, on fit usage, pour élever successivement les pierres qui devaient servir à ce revêtement, de machines faites en bois et d'une petite dimension. Une de ces machines enlevait la pierre du sol même et la transportait sur le premier rang de gradins ; lorsqu'elle y était parvenue, une autre la portait sur le second, et ainsi de suite, soit qu'il y eût autant de machines que de rangs de gradins, soit que ce fût la même machine qui, facile à déplacer, servît au transport de toutes les pierres ; comme l'un et l'autre m'ont été dits, je dois les rapporter. De cette manière on commença par le revêtement de la partie supérieure ; et l'on continua de travailler en descendant, pour finir à la partie inférieure qui touche le sol.

“ Les prêtres égyptiens, continue le même auteur, disent que Chéops régna cinquante ans,

et qu'après sa mort, l'empire passa dans les mains de son frère Chéphren. Il suivit les principes de celui à qui il succédait ; et entre autres choses qu'il fit à son exemple, il éleva aussi une pyramide, qui cependant n'égale pas la grandeur de l'autre, comme nous pouvons l'assurer, après en avoir pris nous-même la mesure. Cette seconde pyramide élevée dans le voisinage de la première, et plus basse de quarante pieds (1), repose sur une première assise de pierres d'Ethiopie, variées de différentes couleurs."

Après Chéphren, Mycérinus, autre fils de Chéops, régna. La conduite de son père lui fit horreur ; il ouvrit les temples, et laissa respirer le peuple abattu sous le poids des souffrances. Il éleva aussi avec le temps la pyramide connue sous son nom.

Chéops, Chéphren et Mycérinus, à qui on a fait pendant si long-temps honneur de la construction des trois pyramides qui portent leur vocable, paraissent cependant n'être que des êtres de raison. M. Champollion a prouvé qu'Hérodote a été en cela trompé par les prêtres égyptiens, à qui il s'était adressé, pour

---

(1) Il y a ici erreur, comme je le dirai plus tard.

obtenir des renseignements sur leur histoire. Ses découvertes démontrent que ces monuments sont dus aux trois premiers rois de la cinquième dynastie, Souphi, Sansaouphi et Mankari, qui avaient voulu en faire le lieu de leur sépulture.

“ Quand on approche de ces colosses, dit M. Denon, l’un des savants attachés à l’expédition de Bonaparte en Egypte, leurs formes angulaires et inclinées les abaissent et les dissimulent à l’œil ; d’ailleurs, comme tout ce qui est régulier n’est petit ou grand que par comparaison, que ces masses éclipsent tous les objets environnants, et que cependant elles n’égalent pas en étendue une montagne, on est tout étonné de sentir décroître la première impression qu’elles avaient fait éprouver de loin ; mais dès qu’on vient à mesurer par une échelle connue cette gigantesque production de l’art, elle reprend toute son immensité. En effet, cent personnes qui étaient à son ouverture, lorsque j’y arrivai, me semblèrent si petites, qu’elles ne me parurent plus des hommes. ”

Les dimensions de Chéops sont encore un problême. Depuis Hérodote jusqu’à nos jours, grand nombre de voyageurs l’ont mesuré ; mais leurs calculs n’ont rien de concluant. Loin de là : au lieu d’éclaircir les doutes, ils n’ont fait, pour ainsi

dire, que les augmenter encore. En voici le tableau, tel que donné par plusieurs d'entre eux.

ANCIENS.

	Hauteur de la grande pyramide, ou Chéops.	Largeur d'un de ses côtés.
Hérodote	800 pieds	800 pieds.
Strabon	625 "	600 "
Diodore de Sicile	600 "	700 "
Pline	600 "	708 "

MODERNES.

Le Bruyn	616 pieds	704 pieds.
Prosper Alpin	625 "	750 "
Thévenot	520 "	520 "
Niéburh	440 "	710 "
Greaves	444 "	648 "
Jomard	432 "	800 "
Gemelli Careri	520 "	682 "
Grobert	474 "	716 "
Expédition française	428 "	600 "

NOMBRE DES ASSISES DE PIERRE QUI LA FORMENT.

Greaves	207 assises.
Maillet	208 "
Careri	208 "
Albert Lewienstein	260 "
Pokoke	212 "
Bélon	250 "
Thévenot	208 "

Ainsi, de l'aveu de tous les voyageurs, Chéops a, au moins, deux cent sept assises de hauteur. Or, ces assises ont depuis deux pieds jusqu'à quatre d'élévation ; le moins donc qu'on puisse donner à chacune d'elles est deux pieds et demi ; ce qui, suivant le calcul de M. Greaves, qui en compte 207, ferait 507 pieds six pouces de hauteur perpendiculaire ; mais écoutons M. Savary :

" Observez, dit-il, que MM. Greaves, Maillet, Thévenot et Pokoke, qui ne varient dans le nombre des degrés que depuis 207 jusqu'à 212, ont tous monté par l'angle nord-est, comme le moins endommagé. Mais si l'on fait attention que la pyramide a été ouverte du côté qui regarde le désert, que les pierres en ont été précipitées en bas, et que les sables qui les ont recouvertes y ont formé un monticule considérable, on ne sera plus étonné qu'Albert Lewienstein, Bélon et Prosper Alpin, qui seront montés par l'angle sud-est, ou sud-ouest, moins exposé aux sables de la Lybie, aient trouvé un plus grand nombre de degrés. Ainsi le calcul de ces voyageurs, qui s'accorde avec celui de Diodore de Sicile et de Strabon, semble être le plus près de la véritable hauteur, prise à sa base naturelle. On peut donc croire avec fon-

dement qu'elle a au moins six cents pieds d'élévation. Un passage de Strabon porte ceci jusqu'à l'évidence ; voici ses paroles : " Vers le milieu de la hauteur de l'un de ses côtés, est une pierre que l'on peut lever. Elle forme un canal oblique qui conduit au cercueil déposé dans l'intérieur de la pyramide. " Aujourd'hui l'ouverture de ce canal est placée au-delà de la quinzième assise, c'est-à-dire à une quarantaine de pieds environ au-dessus du sol ; les débris de revêtement de la pyramide, et des pierres tirées de l'intérieur, ont formé dans cet endroit une colline de deux cents pieds de hauteur. Hérodote, qui l'a vue dans le siècle le plus voisin de sa fondation, lorsque la base était encore découverte, lui donne huit cents pieds en carré. Ce sentiment paraît très-vraisemblable ; c'est aussi l'opinion de Pline ; cet écrivain lui fait couvrir un espace de huit arpents en superficie.

Le dépouillement des quatre faces de cette pyramide, et l'ouverture par laquelle on pénètre dans l'intérieur, ont fait croire à quelques écrivains que ce monument n'a jamais été achevé ; c'est une erreur, dont on se convainc sans peine par la simple inspection des débris de mortier, et des éclats de marbre que l'on

trouve encore en plusieurs endroits des gradins. Les témoignages de l'antiquité à ce sujet sont sans réplique : “ La grande pyramide, dit Hérodote, fut revêtue de pierres polies, et parfaitement liées ensemble, dont la moindre avait trente pieds de long. On l'avait construite en forme de degrés, sur chacun desquels on plaçait des machines de bois pour élever les pierres de l'une à l'autre. ”—“ La grande pyramide, dit Diodore de Sicile, est bâtie de pierres très-difficiles à travailler, mais aussi d'une dureté éternelle. Elle s'est conservée jusqu'à nos jours (vers le milieu du siècle d'Auguste), sans être aucunement endommagée. ” Ces citations, comme on le voit, sont plus que suffisantes pour prouver que Chéops a eu un revêtement. Mais que ce revêtement ait été de marbre ou de granit, c'est ce sur quoi l'histoire n'offre aucune donnée certaine ; c'est une question tombée depuis long-temps dans le domaine des hypothèses.

Des inscriptions conçues en hiéroglyphes, selon les uns, et en anciens caractères égyptiens, selon d'autres, étaient autrefois gravées sur ce revêtement destiné à recouvrir les assises de pierre calcaire dont se compose la masse de Chéops. Hérodote en parle dans son voyage

d'Egypte ; des voyageurs modernes, Baldésel et Wansleb, assurent en avoir vu des restes.

Cette pyramide effraie par l'immensité de sa masse ; c'est une montagne élevée par la main des hommes. Un calcul consciencieux lui donne 80,000 pieds cubes, dans lesquels on pourrait faire entrer 3,700 chambres, dont chacune mesurerait 35½ pieds en carré, sur 18½ en hauteur. D'autres calculs ont également démontré qu'avec les pierres qu'elle contient, on pourrait entourer la France entière d'un mur de dix pieds de hauteur sur un d'épaisseur. Qu'on juge d'après cela du travail prodigieux et des dépenses immenses qu'a dû nécessairement exiger l'érection de ce colossal monument ; aussi le coût seul de la nourriture des ouvriers en raves, en oignons et en autres légumes, s'éleva-t-il, d'après Hérodote, qui l'avait appris de la bouche des prêtres égyptiens, à la somme de seize cents talents d'argent (plus de 8 millions de francs). Et en supposant que tout ait été dans le même rapport, quelle n'a pas dû être la dépense pour les autres objets, tels que le fer, le pain et les vêtements des ouvriers ?

Adieu, cher ami.—La suite dans ma prochaine lettre.

LETTRE VIII.

Grand Caire, 10 février 1845.

(Suite de la précédente.)

Cher Alfred,

Jusqu'à présent je ne t'ai entretenu que de l'extérieur de Chéops ; les détails que je t'ai fournis à ce sujet, ne t'auront pas paru, je l'espère, dénués d'intérêt. Je passe maintenant à l'intérieur de cette pyramide.

Cette visite demandait de la prudence ; nos Arabes devant nous y accompagner, il était bon de se mettre en garde contre leur rapacité. Philippo, qui les connaissait mieux que personne, nous avertit de veiller à nos poches,

car il appréhendait qu'en nous aidant à franchir le plan incliné qui aboutit à la chambre du roi, ils ne nous escamotassent adroitement notre argent. Pour lui, il ne jugea pas à propos de nous suivre ; comme pour leur ôter la tentation de nous exploiter, et peut-être même de se défaire de nous, pour s'emparer de nos effets, il resta en station à l'entrée du canal. Cette démarche avait pour eux quelque chose de significatif. C'était les menacer, en cas de méfait, de la colère du pacha ; et ils n'ignorent pas quelle est son inexorable sévérité, surtout quand il est question d'un attentat commis contre la personne d'un étranger.

Le corridor qui introduit dans l'intérieur de la pyramide, ne se trouve qu'à la quinzième assise. Légèrement incliné vers le centre du monument, ce corridor a soixante-seize pieds de long, trois pieds et six pouces de haut, et trois pieds et trois pouces de large. Il présente, à son extrémité, une rampe d'environ dix pieds de large, d'où nous entrâmes dans un autre passage ascendant, long de soixante pieds environ, qui nous conduisit à deux chemins, dont l'un parallèle à l'horizon, mesure douze pieds de long, et l'autre, qui va vers le haut, est large de quatre pieds et quatre pouces, et

long de cent soixante-deux pieds. Ce dernier mène à la chambre du roi. La montée en est extrêmement difficile, à cause du poli des pierres dont il est pavé ; ce qui ne permet pas de s'y attacher. Nos Arabes, dont l'habileté plus que jamais nous parut digne d'éloge, nous aidèrent à la gravir. Après quoi, nous longeâmes une galerie, longue de huit à dix pieds, qui débouche sur une salle de trente-deux pieds de long, sur seize de large et dix-neuf de haut. Cette salle occupe à peu près le tiers de la hauteur de la pyramide ; c'est la chambre du roi, dont on voit encore le sarcophage, fait de marbre blanc, rouge et noir ; sa longueur est de sept pieds et deux pouces, sa largeur de trois pieds et un pouce, et sa hauteur de quatre pieds environ. C'est là, cher ami, qu'est venue se flétrir une gloire mondaine ! c'est là, contre ce marbre, que s'est brisé l'orgueil d'un prince qui, aux jours de ses victoires, semblait se rire de la mort ! Nous enfonçâmes le bras jusqu'au fond de sa tombe, et qu'en retirâmes-nous ? pas même un grain de poussière, qui pût nous témoigner que ce fut là sa demeure dernière. Ce sarcophage, sous le rapport des dimensions, n'offre rien qui étonne ; il nous parut de grandeur ordinaire. Les hommes, qui

vivaient il y a près de quatre mille ans, n'étaient donc pas des géants ; c'étaient tout comme aujourd'hui des êtres de cinq à six pieds de stature. Les momies qu'on a déterrées dans le voisinage des pyramides confirment cette assertion ; leurs proportions n'excèdent pas la mesure que je viens de donner.

De la chambre du roi nous passâmes à celle de la reine, où nous aperçûmes du côté de l'orient une niche dont l'enfoncement dans le mur est de trois pieds sur une hauteur de huit ; on croit que c'est là que son corps fut déposé. Cette seconde chambre est à cent pieds environ au-dessous de la première, dont elle mesure à peu près les dimensions.

A l'entrée de la galerie qui conduit à la salle de la reine, est un puits de deux cents pieds de profondeur, et dont la largeur est de trois pieds environ. M. Careri prétend que de là on passait autrefois à des souterrains, aujourd'hui remplis de pierres et de sable, par lesquels on pénétrait dans la tête d'une idole, qui se trouvait dans le voisinage. Cette opinion n'est pas toutefois admise par tout le monde ; elle est combattue par plusieurs voyageurs, et, entre autres, par M. Maillet, qui pense que ce canal n'a jamais eu d'autre destination que de servir

de retraite ou plutôt de passage aux ouvriers qui travaillèrent à la construction du monument.

De nouvelles investigations, faites en 1838, ont mis au jour plusieurs chambres jusqu'alors inconnues. La reconnaissance en est due au colonel Vyse qui, convaincu que Chéops devait receler d'autres salles que les deux dont j'ai parlé, fit faire des travaux qui se terminèrent par la découverte de trois nouveaux appartements ; ils sont tous trois placés au-dessus de la tombe du roi ; il leur donna les noms de Nelson, Wellington et Campbell.

La chaleur intense et presque suffocante que nous éprouvions dans ce séjour de la mort, nous força d'en sortir bientôt, pour aller humer l'air frais du dehors. Quelques instants plus tard, nous étions au pied du sphynx, situé vis-à-vis Céphrène, avec lequel on assure qu'il a communiqué dans les temps anciens ; cette voie de communication est aujourd'hui perdue. La tête, les épaules, le col et la poitrine de ce colosse sont à découvert. Sa face, qui est bien conservée, révèle encore, malgré le ravage des siècles qu'elle compte d'existence, des traits où perce l'expression de la douceur. Les musées d'Europe sont remplis de figures de formes à peu près semblables.

La partie du sphynx que le sable n'a pas envahie, a environ vingt-sept pieds de hauteur ; l'animal entier en a à peu près cent quarante. Sur le second doigt de sa patte gauche, se lisait autrefois une inscription en vers grecs, avec la signature d'Arrien ; la tête de ce sphynx portant cette inscription est le portrait du roi Thoutmosis XVIII, qui vivait 1700 ans avant Jésus-Christ. Lorsque M. Caviglia fit déblayer la partie antérieure de ce colosse, on trouva entre ses pattes un grand monolythe avec quatre lions ; mais, par un travers qu'on ne peut s'expliquer, ce voyageur, après avoir vendu un de ces lions à un Anglais, fit recombler le reste, de telle manière qu'aujourd'hui le sphynx à tête royale est caché dans le sable presque aussi profondément qu'auparavant (1).

A deux pas de là se voit un tombeau, qu'on appelle *tombeau de Campbell.* Ce personnage est apparemment le même dont il a été parlé plus haut, lorsqu'il a été question des chambres découvertes par le colonel Vyse dans la grande pyramide. Les parois intérieurs de ce tombeau n'offrent aucune entaille qui donne prise au pied ; aussi n'y peut-on descendre qu'au

(1) M. Le Normand.

moyen d'une corde. Des fouilles qu'on y a faites, ces années dernières, y ont mis en évidence deux superbes sarcophages, dont l'un a été transporté en Europe. On ne peut douter qu'une pyramide, dont aucune donnée toutefois ne permet de préciser aujourd'hui l'étendue, puisque le sable de la Lybie s'est amoncelé en cet endroit à une grande hauteur, n'ait autrefois recouvert ce monument. De nouveaux travaux entrepris dans l'intérêt de la science, jetteront tôt ou tard, espérons-le, sur cette question des lumières, dont l'archéologie devra tirer le plus grand avantage.

A l'ouest de Chéops gîsent Céphren et Mycérinus ; ces trois pyramides sont échelonnées à assez peu de distance les unes des autres. Céphren est sis sur un terrain naturellement plus exhaussé que celui qui porte Chéops. Son revêtement, depuis la base jusqu'aux deux tiers environ de sa hauteur, a disparu ; le reste se soutient en l'air, sans qu'on en sache le comment. Le gravissement en semble, au premier coup-d'œil, impossible ; il paraît cependant que les Arabes réussissent à en atteindre le sommet. Cette pyramide a 684 pieds de base et 456 pieds de hauteur ; Balzoni, en 1816, y ouvrit un passage, par lequel il pénétra, en sui-

vant de longs et obscurs corridors ascendants et descendants, jusqu'à une chambre, dont l'intérieur est revêtu de granit. Il y trouva un sarcophage contenant des ossements qu'il prit d'abord pour ceux de quelque grand personnage qu'on y avait déposé ; mais, en les examinant de près, il finit par reconnaître qu'ils avaient appartenu à un bœuf. Ne serait-ce pas, par hazard, l'animal que l'Egypte adorait sous le nom du dieu Apis ? Ce qu'il y a, au moins, d'incontestable, c'est que ce bœuf, après avoir atteint le terme fixé pour son existence, était noyé dans le Nil par les prêtres qui, après l'avoir embaumé, l'enfermaient, à la suite de magnifiques obsèques, dans un riche tombeau préparé à cet effet.

La troisième pyramide, Mycérinus, n'a rien de bien remarquable. Dépouillée totalement comme Chéops de son revêtement, elle n'a que 162 pieds de haut sur une base de 280. Philista s'élève tout près de là ; c'est une autre pyramide, dont les dimensions sont encore moindres. Son sommet se termine par une large pierre qui, selon les apparences, a dû servir de piédestal à une statue, que le temps ou la barbarie a détruite.

Les monuments les plus authentiques de l'histoire font remonter la construction de Chéops à neuf siècles avant l'ère chrétienne ; ceci, comme on le voit, ne s'accorde guère avec les quarante qu'on lui a, jusqu'à présent, assez généralement donnés. Le calife Mahmoud, qui vivait au commencement du huitième siècle, est, disent certains écrivains arabes, le premier qui, poussé par la soif de l'or, ait osé porter une main sacrilége sur ce séjour de la mort. Il espérait y découvrir des trésors ; mais ses espérances furent bien déçues : quelques idoles d'or, trouvées près de la momie du roi, furent le seul prix de plusieurs années de travaux et de dépenses énormes. D'autres attribuent cette entreprise au calife *Aaroun-Reschid*, qui vivait du temps de Charlemagne, à qui il fit cadeau d'une horloge d'eau, la première qu'on ait vue en France. Quoiqu'il en soit de ces diverses opinions, toujours est-il que l'ouverture de la grande pyramide a été exécutée sous la domination arabe.

Cette visite terminée, nous reprîmes, après avoir donné un second *batchis* à chacun de nos guides, la route de Gizé. La plaine qui nous en séparait est très-vaste ; de beaux champs de blé, dont les nombreux épis, agités par le vent,

se balançaient comme les vagues de la mer, en couvraient la surface. Nous ne pûmes qu'admirer le sol où croissent de si riches moissons. D'innombrables crevasses le sillonnent dans toute son étendue ; c'est à travers ces crevasses larges et profondes que s'élèvent avec orgueil des tiges sans nombre qui déjà ont atteint la hauteur d'un pied et demi environ (1). Cette fertilité frappe d'étonnement ; pour l'expliquer, il faut avoir recours au limon que le Nil, en rentrant dans son lit, dépose en ces lieux.

Le P. Sicard et le docteur Shaw ont prétendu que cette plaine a servi d'emplacement à l'ancienne Memphis des Pharaons ; d'autres, au contraire, tels que Pokoke et l'auteur des lettres sur l'Egypte, la placent à deux lieues plus au sud, dans le voisinage des pyramides de Sakkara, et dans l'endroit où se trouve aujourd'hui un village appelé *Mit-rahéneh*. Ils appuient leur opinion du témoignage de plusieurs anciens, et entre autres de celui de Pline ; la clarté et la précision de cet écrivain

---

(1) En Egypte le blé se sème en octobre et en novembre, et se récolte en mars. En décembre les arbres perdent successivement leur feuillage ; mais ce symptôme de l'automne est effacé par d'autres images ; les blés, les herbes, les fleurs étalent partout le spectacle d'un nouveau printemps. Dans cette riche contrée, la terre ne repose jamais : tous les mois ont leurs fleurs, et toutes les saisons leurs fruits.

tranchent la difficulté, de manière à ne plus laisser de prise au doute. “ Les trois grandes pyramides, dit-il, que les navigateurs aperçoivent de toutes parts, sont situées sur une colline stérile et pierreuse, entre Memphis et le Delta, à une lieu du Nil, *à deux de Memphis*, et près du village de Busiris. ” Ce village subsiste encore aujourd'hui sous le nom d'*Abousir*, à quelque distance des pyramides ; le bourg de *Mit-rahéneh* ou *Menf*, anciennement Memphis, est situé à deux lieues environ vers le sud de ces monuments.

Les pyramides de Sakkara, élevées comme je viens de le marquer, dans le voisinage de *Mit-rahéneh*, sont au nombre de dix-huit. La plus grande n'a que 345 pieds de hauteur, sur une base de 665 de largeur. Ces pyramides passent cependant pour plus anciennes que celles de Gizé.

Je regretterai toujours, cher ami, que le temps ne m'ait pas permis de visiter l'emplacement de Memphis. Cependant comme mes yeux l'ont vu du sommet de Chéops, je me crois en droit de t'en entretenir quelques instants. Memphis doit sa fondation aux rois de Thèbes, dans la Haute-Egypte, qui, désireux de se rapprocher des embouchures du Nil, pour

respirer un air plus frais, et pour être, en même temps, plus à portée de défendre leurs états du côté du nord, en jetèrent les fondements à cinquante lieues de la mer. Dans le dessein de la rendre égale à l'ancienne capitale, ils l'enrichirent de magnifiques édifices, et de superbes temples, parmi lesquels se signalait surtout par ses beautés celui du dieu Vulcain : l'art n'avait rien épargné pour en faire un objet d'admiration. Venait ensuite celui de Sérapis, dont la principale avenue était bordée de sphynx prodigieux.

Par sa position avantageuse, Memphis commandait la vallée d'Egypte. Des canaux la fesaient communiquer avec le lac *Mœris* et le lac *Maréotis*, situés, le premier à plusieurs lieues au couchant, et le second au nord, à quelques pas d'Alexandrie ; de sorte qu'on pouvait de là parcourir tout le pays en bateau ; ce qui en fit bien vîte un centre de richesses, de commerce et de sciences. Le passage de Cambyse par cette contrée, jusqu'alors si heureuse, l'an 3478 du monde, fut le terme de la prospérité de Memphis. Ce farouche conquérant s'appliqua, en particulier, à y éteindre le flambeau de la science ; il craignait sans doute que sa lumière ne découvrît sa barbarie aux généra-

tions futures. Memphis était relevée de sa chute, et brillait encore avec éclat, lorsqu'Alexandre, à son tour, vint envahir l'Egypte ; il lui donna dans Alexandrie, qu'il venait de bâtir sur le bord de la mer, une rivale, qui finit par l'éclipser presque totalement, en lui enlevant ses habitants et le monopole du commerce.

Je ne puis, cher ami, m'empêcher de te retracer ici une histoire dont Memphis a été le théâtre ; c'est celle du chaste Joseph ; histoire trop touchante, trop sentimentale, pour ne pas mériter de fixer un instant tes regards : la voici telle que je la trouve dans la Genèse, dont j'emprunte ici même le style et les expressions.

" La famine croissant tous les jours par toute la terre, Joseph avait ouvert tous les greniers, et vendait du blé aux Egyptiens. Jacob l'ayant ouï dire, dit à ses enfants : Allez en Egypte acheter ce qui nous est nécessaire afin que nous puissions vivre et que nous ne mourions pas de faim.—Ils entrèrent donc dans l'Egypte avec les autres qui y allaient pour acheter du blé ; parce que la famine était dans le pays de Chanaan. Joseph commandait alors dans toute l'Egypte, et le blé ne se vendait aux peuples que par son ordre. Ses frères l'ayant adoré, il les reconnut ; et leur parlant assez rudement,

comme à des étrangers, il leur dit : D'où venez-vous ?—Ils lui répondirent : Nous venons du pays de Chanaan pour acheter ici de quoi vivre.—Et quoiqu'il connût bien ses frères, il ne fut pas néanmoins connu d'eux. Joseph ayant feint de les prendre pour des espions, exigea d'eux, après avoir su de leur bouche que leur père vivait encore, qu'ils étaient douze frères, dont l'un était resté avec l'auteur de leurs jours, et l'autre n'était plus au monde, qu'ils envoyassent quelqu'un d'entre eux pour lui amener celui qui était resté à la maison paternelle. Benjamin parut donc à la cour de Joseph, qui ne voulut pas encore se faire connaître. Comme ils s'en retournaient dans leur pays, Joseph donna ordre à son intendant de mettre à l'insçu de ces étrangers, sa coupe à l'entrée du sac du plus jeune, avec l'argent qu'il avait payé pour le blé. Lorsqu'ils furent sortis de la ville, il envoya un homme d'affaires, en lui disant : Courez après ces gens ; arrêtez-les, et leur dites : Pourquoi avez-vous rendû le mal pour le mal ? La coupe que vous avez dérobée, est celle dans laquelle mon seigneur boit, et dont il se sert pour deviner.—L'intendant les ayant fouillés, en commençant par le plus grand jusqu'au plus petit, trouva la

coupe dans le sac de Benjamin. Alors ayant déchiré leurs vêtements et rechargé leurs ânes, ils revinrent à la ville.—Pourquoi avez-vous agi ainsi, leur dit Joseph, devant qui ils furent amenés ? Ignorez-vous qu'il n'y a personne qui m'égale dans la science de deviner ?—Que répondrons-nous à mon seigneur, dit Juda ? Que pouvons-nous lui représenter avec quelque ombre de justice pour notre défense ? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Nous sommes tous les esclaves de mon seigneur, nous et celui à qui on a trouvé la coupe.—Joseph répondit : Dieu me garde d'agir de la sorte. Que celui qui a pris ma coupe soit mon esclave ; et pour vous autres, allez en liberté retrouver votre père.

“ Juda s'approchant alors plus près de Joseph, lui dit avec assurance : Mon seigneur, permettez, je vous prie, à votre serviteur de vous adresser la parole ; et ne vous mettez pas en colère contre votre esclave ; car après Pharaon, c'est vous qui êtes mon seigneur. Vous avez d'abord demandé à vos serviteurs : Avez-vous encore votre père ou quelque autre frère ? Et nous vous avons répondu, mon seigneur : Nous avons un père qui est vieux, et un jeune frère qu'il a eu dans sa vieillesse, dont le frère,

qui était né de la même mère, est mort ; il ne reste plus que celui-là, et son père l'aime tendrement. Vous dîtes alors à vos serviteurs : Amenez-le moi ; je serai bien aise de le voir. Mais nous vous répondîmes, mon seigneur : Cet enfant ne peut quitter son père ; car, s'il le quitte, il le fera mourir. Vous dîtes à vos serviteurs : Si le dernier de vos frères ne vient avec vous, vous ne verrez plus mon visage .... Notre père nous ayant dit : Retournez en Egypte, pour acheter encore un peu de blé, nous lui répondîmes : Nous ne pouvons y aller seuls. Si notre jeune frère y vient avec nous, nous irons ensemble ; mais, à moins qu'il ne vienne, nous n'oserons pas nous présenter devant celui qui commande en ce pays-là. Il nous répondit : Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel ma femme. L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête l'avait dévoré, et il ne paraît plus jusqu'à cette heure. Si vous emmenez encore celui-ci et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira dans le tombeau. Si je me présente donc à mon père, votre serviteur, et que l'enfant n'y soit pas, comme sa vie dépend de celle de son fils, lorsqu'il verra qu'il n'est pas avec nous, il

mourra, et vos serviteurs accableront sa vieillesse d'une douleur qui le mènera au tombeau. Que ce soit plutôt moi qui sois votre esclave, puisque je me rends caution pour cet enfant.... Ainsi je demeurerai votre esclave, et je servirai mon seigneur en la place de l'enfant, afin qu'il retourne avec ses frères.

" Joseph ne pouvait plus se retenir ; et parce qu'il était environné de plusieurs personnes, il commanda qu'on fît sortir tout le monde, afin que nul étranger ne fût présent, lorsqu'il se ferait connaître à ses frères. Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva fortement sa voix, qui fut entendue des Egyptiens et de toute la maison de Pharaon ; et il dit à ses frères : Je suis Joseph ! mon père vit-il encore ?—Mais ses frères ne purent lui répondre, tant ils étaient saisis de frayeur. Il leur parla donc avec douceur et leur dit : Approchez-vous de moi ; et s'étant approchés de lui, il ajouta : Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu à des marchands, qui m'ont amené en Egypte. Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez vendu pour être conduit en ce pays-ci ; car Dieu m'a envoyé en Egypte avant vous, pour votre salut. Il y a déjà deux ans que la famine a commencé

sur la terre, il en reste encore cinq, pendant lesquels on ne pourra ni labourer ni recueillir. Dieu m'a fait venir ici avant vous, pour vous conserver la vie. Hâtez-vous d'aller trouver mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a rendu comme le maître de toute l'Egypte ; venez me trouver, ne différez pas. Hâtez-vous de me l'amener.

" Ses frères vinrent donc d'Egypte au pays de Chanaan vers Jacob leur père, et ils lui annoncèrent cette nouvelle : Votre fils Joseph est vivant, et commande dans toute la terre d'Egypte.—Ce que Jacob ayant entendu, il se réveilla comme d'un profond sommeil ; et cependant il ne pouvait croire ce qu'ils lui disaient. Ses enfants insistaient au contraire, en lui rapportant comment toute la chose s'était passée. Enfin, ayant vu les chariots et tout ce que Joseph lui envoyait, il reprit ses esprits ; et il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore ; j'irai et je le verrai avant que je meure.

" Jacob partit donc avec tout ce qu'il avait pour l'Egypte. Il envoya Juda devant lui vers Joseph, pour l'avertir de sa venue, afin qu'il vînt à sa rencontre dans la terre de Gessen.

Joseph vint au même lieu au-devant de son père ; et le voyant, il se jeta à son cou, et l'embrassa en pleurant. Jacob dit à Joseph : Je mourrai maintenant avec joie, puisque j'ai vu votre visage, et que je vous laisse après moi."

Moïse habita aussi, mais plus tard, la cour des rois de Memphis, où il fut initié à tous les secrets et à toutes les sciences des Egyptiens. Forcé de la quitter pour se soustraire à la justice dont il redoutait la rigueur, depuis le meurtre qu'il avait commis, en tuant l'un des oppresseurs de sa nation, il se retira dans le désert, où le Seigneur lui apparut et lui dit :

" J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte ; j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui ont l'intendance des travaux. Et sachant quelle est sa douleur, je suis descendu pour le délivrer des mains des Egyptiens, et pour le faire passer de cette terre en une terre bonne et spacieuse, en une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Venez et je vous enverrai vers Pharaon, afin que vous fassiez sortir de l'Egypte les enfants d'Israël qui sont mon peuple.—Moïse, à qui Aaron s'était joint par l'ordre du Seigneur, alla trouver Pharaon ; tous deux lui parlèrent en ces termes : Voici ce que dit le Seigneur

le Dieu d'Israël : Laissez aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie dans le désert.—Mais le roi répondit : Qui est le Seigneur, pour que je sois obligé d'écouter sa voix, et de laisser sortir Israël ? Je ne connais point le Seigneur, et je ne laisserai pas sortir Israël.—Pharaon résistait aux ordres du Seigneur.

" J'endurcirai, dit-il à Moïse, le cœur de ce roi, et je signalerai ma puissance dans l'Egypte par un grand nombre de prodiges et de miracles. Les Egyptiens apprendront que je suis le Seigneur, après que j'aurai étendu ma main sur l'Egypte et que j'aurai fait sortir les enfants d'Israël du milieu d'eux (1). "—Pharaon refusant encore d'obéir au ordres du Seigneur, Moïse, par son commandement, de sa verge frappa les eaux du fleuve devant Pharaon et ses serviteurs, et l'eau fut changée en sang. Ce fut là la première plaie dont le Seigneur châtia l'Egypte ; la seconde fut celle des grenouilles ; la troisième, des moucherons ; la quatrième, des mouches ; la cinquième, de la peste ; la sixième, des ulcères ; la septième, des tonnerres, de la pluie, de la grêle et de la foudre ; la huitième, des sauterelles ; la neuvième, des

---

(1) Exode, III et suiv.

ténèbres ; la dixième, de la mort des premiers-nés. Tous ces maux dont il fut écrasé avec son peuple, effrayèrent Pharaon, qui, la nuit même où son premier-né fut mis à mort, fit venir Moïse et Aaron, et leur dit : “ Retirez-vous promptement d'avec mon peuple, vous et les enfants d'Israël ; allez sacrifier au Seigneur, commc vous le dites ; ” et à l'instant même les fléaux cessèrent.

Ces événements, marqués les uns au coin de la grandeur, les autres à celui de la terreur, ont eu, cher ami, Memphis pour théâtre. Ils sont entrés dans le domaine de l'histoire, et ont attaché à son nom une célébrité, qui, après avoir surnagé à son existence, traversera encore entière les siècles les plus reculés. En voilà assez pour justifier les détails que je me suis permis, à son occasion, d'insérer dans ce journal.

Adieu.





LETTRE IX.

Grand Caire, 10 février 1845.

(Suite de la précédente.)

CHER ALFRED,

Gizé, où nous arrivâmes, après avoir traversé la vaste plaine qui le sépare des pyramides, est misérable par ses édifices, qui, comme tous ceux du pays, en général, ne révèlent que misère et malpropreté. Ce village doit son origine au choix que les gouverneurs des califes firent de *Masr-Fostat*, pour en faire le siége de leur résidence. Dans les immenses plaines qui l'environnent se cultive le *chartame*. La fleur de cet arbrisseau entre dans la teinture des draps ; sa tige sert de bois de chauffage.

CC

Gizé est célèbre par ses fours à faire couver des œufs ; l'endroit où s'exécute cet étrange procédé, s'appelle *Ma' amal-el-fira'kh.* Les œufs doivent rester seize jours exposés à l'action de la chaleur ; ce n'est qu'au dix-huitième qu'ils se dépouillent de leurs coquilles. La chaleur, pendant tout le temps de la couvée, est de 100" à 104" de Fahrenheit. En 1840, le nombre des œufs ainsi couvés, s'éleva à 13,069,733. Il serait à souhaiter que ce procédé, si peu dispendieux dans sa mise à exécution, et si riche en résultats, fût adopté par nos compatriotes. Ce serait le moyen de ramener sans beaucoup de peine parmi nous le siècle du bon Henri IV, qui voulait que chaque chef de famille, sous son règne, fût en état de mettre tous les jours une volaille au pot.

Embabeh est situé dans le voisinage de Gizé. Ce village occupera à jamais une place honorable parmi les théâtres où a brillé la valeur française ; c'est là que Bonaparte, en 1798, remporta une mémorable victoire sur les troupes égyptiennes, commandées par Mourad-bey.

" L'armée, dit Norvins, repart d'Omdinar pendant la nuit, arrive, sur les deux heures après-midi, à une demi-lieue d'Embabeh, et voit le corps des Mameloucks se déployer en avant

de ce village. En arrière de la gauche des ennemis s'élevaient les pyramides, ces immobiles témoins des plus grandes fortunes et des plus grandes adversités du monde. En arrière de la droite coulait le vieux Nil, brillaient les trois cents minarets du Caire, et s'étendaient les plaines jadis si fertiles de l'antique et populeuse Memphis. Le costume magnifique, l'éclat des armes, la beauté des chevaux de la cavalerie des beys, contrastaient singulièrement avec l'uniforme et l'armement sévère des bataillons français, dont le général se confond avec eux par la simplicité. C'est Léonidas luttant avec ses Spartiates contre la fastueuse armée des Satrapes ; mais il n'y eut pas de Thermopyles. Les pyramides furent heureuses aux Français. " Soldats, s'écrie Bonaparte, songez que, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent ! "

" Mourad-bey appuie sa droite au Nil, vers lequel il a construit à la hâte un camp retranché, garni de quarante pièces de canon et défendu par une vingtaine de mille hommes, janissaires et spahis ; sa gauche, qui se prolonge vers les pyramides, comprend d x mille Mameloucks, servis chacun par trois fellahs, auxquels on avait donné des armes, et qu'on

obligeait de se battre derrière les retranchements. Quelques milliers de cavaliers arabes, qui n'étaient les auxiliaires des Mameloucks que pour piller et massacrer dans le cas d'une victoire, remplissaient l'espace entre les pyramides. Le collègue de Mourad-bey, Ibrahim, moins belliqueux et moins brave que lui, se tenait de l'autre côté du Nil, avec mille cavaliers, ses esclaves et ses richesses, prêt à sortir du Caire et à se refugier en Syrie, si les Français étaient victorieux. Un nombre considérable de barques couvraient le Nil, et portaient toutes les richesses des Mameloucks. Tel était l'ordre dans lequel les deux beys nous attendaient.

“ Bonaparte dispose son armée comme à Chébreiss, mais de manière à présenter plus de feu aux ennemis. Ordre est surtout donné de ne pas se hâter de tirer, d'attendre froidement l'ennemi, et de ne faire feu qu'à bout portant. Il craignait que ces impétueux soldats de l'armée d'Italie, habitués à marcher au pas de charge, eussent de la peine à se résigner à cette froide et impassible immobilité des murailles. Desaix occupe notre droite, Vial notre gauche, Dugua le centre. La reconnaissance du camp ennemi nous apprend que son artillerie n'est pas sur

affûts de campagne, et ne pourra sortir non plus que son infanterie, qui n'oserait le faire sans canons. Aussi Bonaparte ordonne un mouvement de toute son armée sur sa droite, en passant hors la portée des pièces du camp retranché ; dès lors l'artillerie et l'infanterie deviennent presque inutiles à l'ennemi, et nous n'aurons affaire qu'aux Mameloucks.

“ Né avec l'instinct de la guerre et doué d'un coup-d'œil pénétrant, Mourad sent que le succès de la journée dépend de ce mouvement, et qu'il faut l'empêcher à tout prix. Il part avec six à sept mille chevaux et vient fondre sur la colonne du général Desaix. Attaquée en marche, cette colonne paraît ébranlée et même en désordre un moment ; mais les carrés se forment, et reçoivent avec sang-froid la charge des Mameloucks, dont la tête seule avait commencé le choc. Reynier flanque notre gauche ; Bonaparte qui se tenait dans le carré du général Dugua, avance aussitôt sur le gros des Mameloucks, et se place entre Reynier et le Nil. Les Mameloucks font des efforts inouis pour nous entamer ; ils périssent foudroyés par le feu de nos carrés, comme sous les murs d'autant de forteresses. Ces remparts vivants font croire à l'ennemi que nos soldats sont attachés

les uns aux autres. Alors les plus braves acculent leurs chevaux contre les baïonnettes de nos grenadiers, et les renversent sur eux. La masse tourne autour de nos carrés, en cherchant à pénétrer dans les intervalles ; dès lors leur but est manqué ; au milieu de la mitraille et des boulets, une partie rentre dans le camp ; Mourad, suivi de ses plus habiles officiers se dirige sur Gizé, et se trouve ainsi séparé de son armée. Cependant la division Bon se porte sur le camp retranché, tandis que le général Rampon court occuper une espèce de défilé entre Gizé et ce camp, où règne la plus horrible confusion. La cavalerie se jette sur l'infanterie, qui, voyant la défaite des Mameloucks, s'enfuit vers la gauche d'Embabeh ; un bon nombre parvient à se sauver à la nage ou avec des bateaux ; mais beaucoup sont précipités dans le Nil par le général Vial. Les autres divisions françaises gagnent du terrain ; pris entre leur feu et celui des carrés, les Mameloucks essaient de se faire jour, et tombent en désespérés sur la petite colonne du général Rampon ; tout leur courage échoue contre ce nouvel obstacle ; ils tournent bride ; mais un bataillon de carabiniers devant lequel ils sont obligés de passer à cinq pas, en fait une effroyable

boucherie ; tout le reste périt ou se noie. Mourad-bey n'emmène dans sa retraite que deux mille cinq cents Mameloucks, sauvés comme lui du carnage. Le camp des ennemis enlevé à la baïonnette, les quarante pièces de canon qui le défendaient, quatre cents chameaux, les vivres, les trésors, les bagages de cette noble milice d'esclaves, l'élite de la cavalerie d'Orient et la possession du Caire, furent les trophées de la victoire d'Embabeh. Bonaparte, qui connaissait la puissance des anciens souvenirs, donna à cette brillante journée le nom de *bataille des pyramides.*"

La situation de Gizé est belle ; de là on découvre, à gauche, l'île de *Rouada,* où se trouve le *Kilomètre,* et, à droite, le Vieux Caire, avec les milliers de barques qui, en cet endroit, encombrent les rives du Nil. Les principaux d'entre les habitants de la capitale viennent y passer le temps des grandes chaleurs.

Le Vieux Caire est situé à deux milles et demi du nouveau. Cette ville, qui porte en arabe le nom de *Masr-el-Atik,* est bien déchue de sa première splendeur : elle n'en a conservé que le commerce, qui y est encore assez florissant ; c'est le port où abordent les bateaux venant de la Haute-Egypte. Nous y passâmes

de Gizé, dans le dessein d'y visiter l'église de St. Serge, où se voit la grotte de la Sainte-Famille ; c'est un sanctuaire que toutes les dénominations chrétiennes tiennent en grande vénération. La voûte en est supportée par sept colonnes, dont trois occupent la droite et quatre la gauche. La tradition prétend désigner dans l'un des murs intérieurs, l'endroit même, où la Sainte-Vierge reposait avec son divin enfant. Mais le jeune Arabe qui nous servait, en ce moment, de guide, alla encore plus loin : " Ce lieu, dit-il, en nous montrant de la main celui dont je viens de parler, est le même où la Vierge Marie mit son fils au monde." Ce renseignement était une impudence : un soufflet devait en être la juste récompense ; nous nous abstînmes cependant de le lui administrer, de crainte de profaner la sainteté d'un sanctuaire si vénérable ; nous nous contentâmes de lui rire au nez. Cette grotte appartient aux Franciscains du Grand-Caire ; ils ont, du moins, droit d'y offrir les saints mystères. Avant de nous retirer, nous nous jetâmes à genoux, mon compagnon et moi ; nous récitâmes dans cette attitude, par trois fois, à voix haute, la salutation angélique ; nous voulions honorer, par ce faible hommage, la Famille Sainte, dont la présence a sanctifié ce sombre séjour.

" .... Un homme de la tribu de Lévi ayant épousé une femme de sa tribu,

" Sa femme enfanta un fils ; et voyant qu'il était beau, elle le cacha pendant trois mois.

" Mais comme elle vit qu'elle ne pouvait plus tenir la chose secrète, elle prit un panier de jonc ; et l'ayant enduit de bitume et de poix, elle mit dedans le petit enfant, l'exposa parmi des roseaux sur le bord du fleuve,

" Et fit tenir sa sœur loin de là, pour voir ce qui en arriverait.

" En ce même temps la fille de Pharaon vint au fleuve, pour se baigner, accompagnée de ses filles, qui marchaient le long du bord de l'eau. Et ayant aperçu ce panier parmi les roseaux, elle envoya une de ses filles qui le lui apporta.

" Elle l'ouvrit ; et trouvant dedans ce petit enfant qui criait, elle fut touchée de compassion, et elle dit : C'est un des enfants des Hébreux.—La sœur de l'enfant lui dit : Vous plaît-il que j'aille quérir une femme des Hébreux qui puisse nourrir ce petit enfant ?

" Elle lui dit : Allez.—La fille s'en alla donc, et fit venir sa mère. La fille de Pharaon lui dit : Prenez cet enfant et me le nourrissez, et je vous en récompenserai—La mère prit l'en-

fant et le nourrit : et lorsqu'il fut assez fort, elle le donna à la fille de Pharaon,

" Qui l'adopta pour son fils, et le nomma Moïse." (1)

Quelques-uns placent en face du Vieux Caire la partie du Nil où Moïse fut ainsi sauvé des eaux ; cette tradition n'est toutefois rien moins qu'incontestable, puisque d'autres le font trouver un peu plus bas, vis-à-vis *Rouada*, île aujourd'hui célèbre à cause du *Nilomètre* qu'elle renferme. Le *Nilomètre* n'est autre chose qu'une colonne graduée, sur laquelle l'Egypte lit, tous les ans, le décret qui va décider de son avenir, qui, comme on sait, repose sur la crue plus ou moins élevée des eaux du fleuve. Notre dessein était de le visiter avant de rentrer dans la ville ; mais l'heure avancée qu'il était quand nous sortîmes du Vieux Caire, nous força d'en faire le sacrifice ; c'est un nouveau regret à ajouter à celui de n'avoir pu nous transporter sur le site de l'ancienne Memphis. Voici néanmoins la description de ce monument, telle que nous la donnent les voyageurs qui l'ont vu ; c'est une haute colonne de marbre, qui s'élève du milieu d'un bassin, dont le fond

(1) Genèse II, 1, etc., etc.

est de niveau avec le lit du Nil. Graduée dans toute sa longueur, cette colonne est divisée en coudées et en pouces. Au temps de l'inondation, l'eau entre par un conduit dans le bassin où elle se trouve. Tous les matins on l'examine ; des crieurs publics sont ensuite chargés d'en publier aussitôt après le résultat par les rues de la capitale. Si l'eau a atteint la hauteur de seize coudées, la joie se répand par tout le pays ; c'est l'annonce de la plus grande abondance. La consternation, au contraire, devient générale, lorsqu'elle n'est pas montée à ce chiffre, ou qu'elle l'excède trop ; car c'est alors le signe d'une disette plus ou moins grande, selon que les eaux sont plus ou moins hautes.

De *Masr-el-Atik* nous reprîmes la route du Grand Caire, que nous traversâmes de nouveau, en nous fesant jour au milieu des flots d'Arabes qui, comme la première fois, en encombraient complètement les rues. Il était environ six heures, quand nous rentrâmes au logis.

Adieu.

LETTRE X.

Grand Caire, 10 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Si l'Egypte, comme tu viens de le voir, a ses avantages, elle a certainement aussi ses désavantages, et peut-être ces derniers l'emportent-ils même sur les premiers. C'est, au reste, sur quoi il te sera facile de te prononcer, après avoir lu ce qui suit.

Le climat de ce pays est excessivement chaud ; il est brûlant. La chaleur qu'il y fait est réellement insupportable, surtout en été, époque à laquelle elle s'élève à 36 degrés de Rhéaumur. Une telle intensité de chaleur doit

nécessairement offrir de graves inconvénients ; aussi crée-t-elle chez tous une prostration totale de forces, et un accablement complet, dont le moral se ressent comme le physique. C'est le vent du sud qui apporte cette chaleur ; et comme ce vent, de même que tous ceux qui soufflent en Egypte, est chargé de sels, il cause des douleurs affreuses dans les parties du corps qui y sont le plus exposées. Les maux d'yeux sont ici très-fréquents ; et ils sont si difficiles à guérir, que presque tous ceux qui en sont attaqués perdent la vue, comme il est arrivé à un bon nombre de soldats de Bonaparte, pendant leur séjour dans ce pays. Chaque saison fournit son *quantum* à la masse des maux qui pèsent sur les Egyptiens : le printemps donne des fièvres très-malignes ; l'automne des charbons aux cuisses et aux genoux, qui, en deux ou trois jours, enlèvent ceux qui en sont affectés ; l'hiver la petite vérole, et l'été de violentes dyssenteries, occasionnées par l'usage des eaux du Nil, lesquelles, pendant leur état de stagnation, croupissent, et prennent ainsi des qualités malfaisantes.

En Egypte la vie est plutôt passive qu'active ; le repos y est une jouissance. Etre calme et tranquille, c'est là l'unique désir de l'Egyptien ;

voilà pourquoi son souhait le plus ordinaire, en abordant un ami et en le quittant, est : *La paix soit avec vous !* Né dans la mollesse, il y vit et y meurt : c'est la règle de ses goûts, la mesure de ses actions. Le sopha est, en conséquence, le meuble exigé de tous ses appartements ; et ses jardins n'offrent que des ombrages charmants, sous lesquels il va respirer, assis sur des siéges mollets, un air rafraîchissant ; on n'y trouve pas une seule allée où l'on puisse se promener.

L'Européen et l'Egyptien sont, pour ainsi dire, antipodes. Autant celui-là est actif et mobile comme l'air qui l'environne, autant celui-ci est grave et paresseux. L'un se lève pour travailler, et l'autre pour se reposer ; le repos du jour pour ce dernier fait, en quelque sorte, suite à celui de la nuit. Après la purification il fait la prière suivant le coran, puis il s'assied nonchalamment sur son divan, où il reçoit la pipe et le café que lui présentent des esclaves qui, les mains croisées sur la poitrine, se tiennent debout et en silence, au fond de sa chambre. Ses enfants gardent en sa présence la même attitude ; ils ne peuvent bouger qu'avec sa permission. Après les avoir caressés gravement, il les bénit et les renvoie au

harem (1). Il a seul droit de porter la parole. Comme chef de la famille il en est encore et le juge et le pontife. Le déjeûner pris, il se livre au soin de ses affaires, dont le cercle n'est pas fort étendu. S'il survient des visites, il est chargé d'y faire honneur ; ce dont il s'acquitte sans beaucoup de compliments, quoique avec affabilité cependant, et d'une manière affectueuse. Si son hôte est un personnage de distinction, il le fait asseoir sur uń sopha élevé, d'où il domine l'assemblée. Si c'est un égal, il lui permet de se placer près de lui les jambes croisées. Quant aux inférieurs, il restent à genoux, le derrière appuyé sur leurs talons. Aussitôt que chacun a pris sa place, des esclaves apportent d'abord la pipe et le café ; viennent ensuite des confitures et des rafraîchissements. Vers la fin de la visite, un autre esclave fait brûler des essences précieuses dans un plat, qu'il approche du visage des assistants ; il est suivant l'étiquette que chacun s'en parfume la barbe. Il leur verse après cela de l'eau de rose sur la tête et les mains ; c'est la fin du cérémonial usité en pareille circonstance ; il est ensuite permis de se retirer.

---

(1) *Harem* en arabe signifie *lieu défendu* ; c'est l'appartement des femmes.

La nourriture de l'Egyptien est abondante quoiqu'elle soit assez peu variée ; du riz cuit avec de la volaille et assaisonné de beaucoup d'épices la forment ordinairement, avec des viandes hachées et des fruits de la saison. Le rôti n'y est pas oublié ; et ce rôti il a l'attention de le choisir tendre et succulent. Le repas fini, un esclave tenant un bassin et une aiguière donne à laver. Cette cérémonie est indispensable dans un pays comme celui-ci où chacun, au défaut de fourchettes et de couteaux, dont l'usage est ici inconnu, porte la main au plat.

Après le dîner, les Egyptiens passent dans le *harem*, pour y sommeiller au sein de leur famille : le repos avec la paix qu'ils y goûtent est une de leurs plus douces jouissances ; c'est pour cela que le prophète, pour séduire des hommes dont il savait les goûts et les besoins, leur dit dans son coran :

" Les hôtes du paradis jouiront des douceurs du repos, et auront un lieu délicieux pour dormir."

Les pauvres qui n'ont ni sopha ni *harem*, se couchent sur la natte où ils ont pris leur dîner. Cet usage date de loin ; on voit en effet qu'après la dernière cène que fit le Sauveur avec ses apôtres, *celui qu'il aimait* reposa, la tête appuyée sur son sein.

Le soir est le temps de la promenade, qui se fait soit sur le Nil, soit sur ses bords, à l'ombre des orangers et des sycomores. Le souper a lieu une heure après le coucher du soleil ; on y sert les mêmes aliments qu'au dîner.

La femme gémit encore ici sous l'anathème que lui a attiré la chute originelle : cause première de tous les maux qui pèsent sur le genre humain, elle y est condamnée aux fers de l'esclavage. Quelle différence ! tandis que la femme joue un rôle si brillant en Europe, où elle règne en souveraine sur les mœurs, et décide souvent des événements les plus importants, en Egypte elle n'a pour partage que les horreurs de la servitude. Sans aucune influence dans les affaires, son empire se borne aux seuls murs du *harem*. Et d'où vient, cher ami, ce contraste ? c'est que le christianisme n'est pas ici, pour faire eutendre sa voix à la femme égyptienne, et lui apprendre que, devenue libre comme l'homme, elle a comme lui droit à la considération.

L'éducation de l'enfant est son premier devoir ; et ce devoir elle le remplit avec soin. Elle seule doit l'allaiter. Si parfois des circonstances forcent d'appeler une nourrice, on ne la traite pas comme une étrangère ; mais re-

gardée comme l'un des membres de la famille, elle y passe le reste de ses jours, au milieu des enfants qu'elle a nourris, et qui continuent de la chérir comme une seconde mère. Le *harem*, qui est le berceau de l'enfance, en est encore l'école. Le nouveau-né n'y est pas, comme chez nous, empaqueté dans un maillot ; cette pratique, source de tant de maladies, n'est pas ici en usage, mais il est étendu sur une natte dans un vaste appartement, où il peut humer un air pur et vivifiant. Baigné tous les jours, il grandit avec vîtesse, et jouit d'une forte constitution.

L'éducation des enfants n'est pas la seule occupation des femmes, qui sont, en outre, chargées des soins domestiques. La société des hommes leur est sévèrement interdite ; elles ne peuvent pas même s'asseoir avec eux à table. Pendant que leurs maris dînent elles se tiennent ordinairement debout ou assises dans un coin de la chambre. Cet usage si barbare est ici à l'ordre du jour ; et on ne soupçonne pas qu'ailleurs on fasse autrement. Lorsque les femmes d'un *harem* sortent par les rues du Caire, elles n'y paraissent, comme je l'ait dit, en parlant d'Alexandrie, qu'enveloppées d'un immense voile qui, en les couvrant de la tête

aux pieds, les dérobe aux regards des passants. Et de crainte qu'elles ne soient vues du haut des minarets, on fait jurer aux Muezzins qu'en y appelant à la prière, ils fermeront les yeux. Une précaution qui leur réussit mieux encore, c'est de choisir des aveugles pour remplir cette fonction.

Il ne me reste plus maintenant, cher ami, pour compléter cet essai sur l'Egypte, qu'à te dire un mot sur les peuples divers qui l'habitent, et sur la position sociale que leur a créée le prince qui les gouverne. Mais comme le peu de séjour que j'ai fait parmi eux n'a pu me saisir de tous les renseignements dont j'aurais eu besoin, pour traiter dignement mon sujet, j'ai été forcé, pour suppléer à l'insuffisance de ceux que j'y ai recueillis par moi-même, de recourir aux travaux d'hommes consciencieux qui ont étudié l'Egypte et en ont tracé le véritable état moral et politique. MM. Maltebrun et B. Poujoulat sont de ce nombre ; les ouvrages de ce dernier surtout m'ont été de la plus grande utilité ; le séjour de quarante-deux jours qu'il a fait au milieu des fellahs, dont il a pendant tout ce long-temps partagé le pain et vu les souffrances, lui a fourni sur leur état présent des données du plus grand intérêt ;

c'est à une telle source que j'ai puisé la plus grande partie de ce qui va suivre.

L'Egypte actuelle est habitée par des Coptes, des Arabes, des Turcs, des Grecs et des Juifs. Les Coptes peuvent être regardés comme les propriétaires-nés du pays. La féroce intolérance des Arabes, leurs vainqueurs, les a forcés de demeurer séparés d'eux ; ils forment une nation particulière, mais écrasée et presque anéantie. Ils n'ont dû leur conservation qu'aux connaissances qu'ils avaient cultivées, telles que l'écriture et l'arithmétique. On estime le nombre actuel des Coptes à 160,000 individus. Ils ont le teint basané des sauvages du Canada, le front plat, surmonté de cheveux demi-laineux, les joues hautes, le nez plus court qu'épaté, la bouche grande et plate, une barbe rare et pauvre, peu de grâces dans le corps, et les jambes arquées.

Les Coptes, dans le principe, étaient attachés à l'Eglise grecque d'Orient ; plus tard ils la désertèrent pour passer du côté d'Eutychès, ou des Jacobites, qui confondent les deux natures en Jésus-Christ. La circoncision s'est conservée parmi eux ; mais ce n'est pour eux qu'une mesure de propreté. Le caractère de ce peuple est la ruse, l'avarice, la bassesse et

la sobriété ; c'est ce qui le rend habile dans le commerce, où il réussit à merveille. Il est très-superstitieux, et tellement porté à la pratique du jeûne que, dans les maladies les plus graves, il aimerait mieux mourir que de vivre, en suivant les prescriptions du médecin, si elles sont contraires à la loi du jeûne. Dans les églises le service divin consiste à chanter quelques psaumes coptes, et à lire des portions de l'Evangile. La prédication n'est pas en usage parmi eux ; ce qui est dû à l'ignorance de leurs prêtres qu'ils choisissent dans la basse classe, et généralement malgré eux. On croit que le nom de Copte leur vient du mot *Ægyptius*, qu'on écrivait aussi autrefois *Ægaptius*.

Les Arabes sont, après les Coptes, les plus nombreux de l'Egypte moderne ; on en fait monter le chiffre à 200,000 environ. Une physionomie vive et expressive, les yeux enfoncés, étincelants, la barbe courte, les lèvres minces, ouvertes et découvrant de belles dents ; tel est l'Arabe pasteur et civilisé. Le Bédouin a une physionomie plus sauvage.

Les Turcs révèlent des beautés plus graves avec des formes plus nobles ; ils ont les paupières épaisses, le nez gros, de belles bouches bien bordées, et de longues barbes touffues, un

teint moins basané, un cou nourri ; ils annoncent en tout une pesanteur qu'ils croient être de noblesse. Leur nombre est de 12 à 15,000. Leur influence dans le pays est grande ; ils la doivent au choix que l'on fait d'eux pour occuper les principaux emplois civils et militaires.

Les Grecs comme leurs ancêtres rappellent des traits de délicatesse et de la souplesse d'âme ; ils passent pour rusés et fripons. Ceux qui parmi eux suivent la foi catholique sont au nombre de 4 ou 5000 ; les schismatiques, à celui de 5 ou 6000.

Les Juifs, en Egypte, comme partout ailleurs, se livrent au commerce ; méprisés, sans cesse repoussés, sans jamais être chassés, ils disputent aux Coptes dans les grandes villes d'Egypte, les places dans les douanes ; quelques-uns d'entre eux sont banquiers. C'est à un d'entre eux que m'avait adressé mon banquier d'Alexandrie.

“ Rien de plus curieux, dit Maltebrun, que de voir à côté des Arabes très-attachés à la distinction des rangs, transmise par leurs ancêtres, une classe nombreuse qui n'estime que l'esclave acheté, dont les parents sont inconnus, et qui s'est élevé par sa bravoure ou ses qualités

personnelles aux premières dignités. " J'ai entendu, dit M. Regnier, des officiers turcs, ainsi que des Mameloucks, me dire, en parlant de personnages qui occupaient de grands emplois : *C'est un homme de bonne race ; il a été acheté.*" Au contraire, aussitôt que des cheyks de village sont assez riches pour entretenir une maison et un certain nombre de cavaliers, ils se procurent une généalogie qui les fait descendre de quelque personnage illustre."

Un phénomène étonnant en Egypte, c'est la faculté que possèdent certains individus de manier et de gouverner à leur guise les serpents les plus venimeux. Ces Psylles modernes ne le cèdent en rien aux anciens : ils laissent les vipères s'entortiller autour de leurs corps ; ils les gardent dans les plis de leurs chemises, et les font entrer dans des bouteilles, d'où, à volonté, ils les font sortir. Quelquefois ils les déchirent avec les dents, et en avalent la chair. On ignore le secret de ces pratiques. Celui qu'il m'est arrivé de voir aux portes du Caire, tenait entre ses mains des scorpions et des serpents qu'il avait tirés de sacs où il les gardait ; il les maniait avec une assurance qui montrait assez qu'il n'en avait rien à redouter.

L'Egypte a fait depuis plusieurs années des progrès assez rapides dans la voie de la civilisation. Le costume égyptien s'est de beaucoup modifié ; il a diminué d'ampleur. Le tarbouche, dont j'ai déjà parlé, a remplacé, chez grand nombre d'habitants, le large et lourd turban ; beaucoup de gens se font raser le menton, à la façon des Européens. L'influence que devra exercer sur leur esprit, l'introduction parmi eux de nos arts et de nos sciences, à l'aide des élèves que le gouvernement d'Egypte a entretenus et entretient encore en Angleterre, en Allemagne, et surtout en France, où le pacha vient d'envoyer tout dernièrement trente-deux jeunes gens des premières familles de sa cour, parmi lesquels on compte plusieurs de ses enfants, et de son fils Ibrahim, fait assez pressentir la rapidité des changements qui se préparent dans ce pays. Déjà on a vu s'ouvrir une école de médecine à *Kars-el-Aïm*, village situé à quelques lieues du Caire ; un habile médecin français, le docteur Clot, plus connu ici sous le nom de *Clot-bey*, est chargé de la direction de l'amphithéâtre d'anatomie, dont plus de 300 élèves suivent régulièrement les leçons.

“ De toutes les créations nouvelles, dit M. Poujoulat, celle qui fait le plus d’honneur au vice-roi, ou plutôt à Clot-bey, car ce fut ce dernier qui en eut d’abord la pensée, c’est, sans contredit, l’hôpital civil. Il n’a que deux mois d’existence (1838). Il y avait bien au Caire un hôpital, celui de Moristan, fondé depuis 600 ans par le sultan Kaloun ; mais cet établissement était devenu, dans ces derniers temps, un cloaque immonde, où l’on retenait dans la boue quelques centaines d’aliénés ; les malades y trouvaient une mort certaine au lieu du rétablissement de leur santé. Les indigents, les infirmes sont parfaitement soignés dans l’hôpital civil. ”

L’école d’artillerie, à *Toura*, village situé à deux lieues de la capitale, contient environ 800 élèves ; celle des langues, établie dans le quartier de *Lesbekieh* au Caire, 150 à peu près ; on y enseigne l’arabe, le turc, le persan et le français. L’école vétérinaire est maintenant à *Choubra*, non loin du palais du vice-roi ; les élèves, qui y sont assez nombreux, comptent plusieurs Français parmi leurs professeurs.

Quelque prospères que soient véritablement ces diverses institutions, il est cependant fort à craindre qu’elles ne soient que de faibles et inu-

tiles ébauches de civilisation ; il est à craindre qu'elles ne disparaissent avec l'homme étonnant qui gouverne l'Egypte ; car, il le faut dire, il n'y a que Méhémet-Ali, il n'y a que lui en Egypte : lui seul a mis en jeu tous les ressorts qui ont tiré ce pays de l'état d'affreuse anarchie où il l'a trouvé : à sa mort, tout l'édifice devra s'écrouler. Il n'y a qu'une pensée par rapport à Ibrahim, l'aîné de ses fils et son héritier présomptif, c'est que ni ses talents, ni son habileté en politique ne peuvent assurer à l'Egypte un règne de paix et de bonheur.

“ Pour se convaincre, dit encore M. Poujoulat, de la haute capacité de Méhémet-Ali, il suffirait de considérer son point de départ et son point actuel. Il vint au monde dans une pauvre ville de Macédoine (l'an de l'égire 1182, de Jésus-Christ 1769). Lors de l'invasion française en Egypte, l'arrondissement de la Cavalle (lieu de sa naissance) fut appelé à contribuer pour sa part à l'expulsion des nouveaux maîtres des bords du Nil : il mit sur pied 300 hommes, et Méhémet-Ali fut placé à leur tête. La petite troupe macédonienne succomba à Aboukir. Méhémet, échappé au désastre des siens, reste en Egypte et se met au service des Mameloucks : il devient binbaché, ou chef de 1000

hommes, puis est nommé chef de la police du palais. Méhémet-Ali, à force d'intrigues, parvient à être le chef secret de quelques centaines d'Albanais, venus en Egypte pour repousser l'invasion française. Enfin le 1er mars 1811 vit l'extermination des Mameloucks, les anciens dominateurs de l'Egypte.

" Avant l'avènement de Méhémet à la vice-royauté, la vallée du Nil était sans cesse troublée par les brigandages des Arabes bédouins ; le voyageur ne pouvait aller saluer les pyramides sans une nombreuse escorte. Méhémet-Ali a rétabli l'ordre et la sécurité en Egypte, en détruisant les bandits. Les environs du Caire étaient couverts d'amas d'immondices : nous y voyons maintenant une campagne admirable et productive. L'introduction de la culture du coton, la plantation d'un nombre infini d'oliviers et de plus de 3 millions de mûriers, l'impulsion nouvelle donnée à l'agriculture dans toutes ses branches, ne doivent pas être passés sous silence. Mais que d'argent il a fallu à cet homme pour accomplir tant de choses, et en si peu de temps ! Les paysans des bords du Nil ont été pressés comme une éponge. Il n'est pas d'avanie, pas d'oppression terrible qui n'ait pesé sur eux."

Les faits suivants serviront à donner une vraie appréciation de la justice du pacha, et des moyens affreux dont il use pour remplir ses trésors.

Il s'y prend de la manière suivante pour multiplier le *miri* ou impôt forestier. Le terme moyen de la taxe territoriale est de 75 piastres (15 francs 75 centimes). Indépendamment de la taxe territoriale fixée à 75 piastres, le fellah (paysan) est tenu de donner au gouvernement deux tiers d'okhes de beurre (1) : dans les lieux où il n'y a pas de beurre, on donne du miel ou de la chandelle de suif en proportion. S'il arrive que le fellah ne puisse payer ni les 75 piastres, ni le beurre, ni le miel, ni la chandelle, peu importe, le gouvernement passe tout cela en compte au fellah, et déduction en est faite, lorsqu'il reçoit le montant du blé, du riz ou du coton qu'il vend au pacha. On distribue à chaque famille de chaque village un certain nombre de feddams (2), susceptibles ou non de culture ; la taxe est imposée ; la famille est obligée de travailler ; des coups de bâtons suivent la moindre observation de la part du fellah.

(1) L'okhe vaut un peu plus de deux livres.
(2) Le feddam, mesure agraire, répond à peu près à notre arpent.

Le pacha oblige le paysan à lui vendre le riz à 400 piastres le *darib* (1), et le lui revend ensuite à un prix deux fois plus élevé que celui qui lui a été fixé par le visir. On compte en Egypte environ 4 millions de dattiers. Le terrain où croît le dattier est d'abord soumis à une taxe forestière ; chaque arbre de cette nature paie, en outre, une piastre ; le fruit paie un autre droit ; la grappe, où le fruit est suspendu, paie un droit ; les feuilles, avec lesquelles on fait des couffes de riz, paient un droit ; les fabricants, les cordes et les couffes paient un droit à leur tour. Il n'y a pas jusqu'aux excréments d'animaux, desséchés au soleil, et servant de bois de chauffage aux habitants de l'Egypte ; que dis-je, il n'y a pas jusqu'aux femmes de mauvaise vie, qui n'aient été converties en une branche de revenus du pacha. Il est vrai que l'empereur Mahmoud, saisi d'indignation, en apprenant le profit honteux que Méhémet retirait des mauvaises mœurs de ses sujets, lui adressa, en 1836, un firman, dans lequel il lui ordonnait de chasser au loin ces objets de corruption, et de renoncer lui-même à l'argent qui en revenait à son trésor ; mais il

(1) Le darib vaut 250 okhes, c'est-à-dire, environ 500 de nos livres.

sut, tout en obtempérant aux ordres de son maître, agir de manière à ne rien perdre des 3000 bourses que ce genre inouï d'impôt lui rapportait chaque année : il les a fait retomber sur les malheureux fellahs, qui bon gré mal gré, sont contraints de les payer au moyen d'une répartition qui en a été faite sur la taxe territoriale.

Les genres d'imposition, dont Méhémet-Ali a grévé l'Egypte, sont innombrables : c'est un dédale où l'on se perd ; il serait peut-être impossible de trouver dans l'univers une tête plus capable d'inventer des moyens d'écraser, d'abîmer un peuple. Citons encore des faits. Les bœufs et les vaches sont taxés à 25 piastres par tête ; mais lorsque le fellah veut les vendre à un boucher, il paie 75 piastres de droit en entrant dans une ville ou village ; et alors encore le gouvernement *s'en réserve la peau.* Les chameaux et les brebis paient 5 piastres. Chaque batelier paie 205 piastres pour la berge qu'il possède. La taxe personnelle, à laquelle sont soumis tous les mâles depuis l'âge de douze ans, est de 5 francs pour les plus pauvres, et de 125 francs pour les personnes aisées. Comme on ne tient pas ici de régîtres, on a recours pour constater les âges à un curieux expédient ; le

percepteur est muni d'une petite corde qui est censée être la mesure de la tête d'un enfant de douze ans : tous ceux dont la tête ne peut passer dans cette mesure sont classés au mombre des contribuables.

Le système de solidarité est en pleine activité en Egypte. Cette obligation de payer les uns pour les autres cause des maux affreux, dont la simple pensée glace d'horreur : les plaies qu'elle fait tomber sur le pays sont plus désastreuses que celles dont Moïse nous a conservé le souvenir. Veut-on savoir le résultat de ce système de solidarité entre les habitants d'un même village, les villages d'un même canton, les cantons de la même province ? C'est que les fellahs meurent de faim dans la boue. Les paysans quittent leurs terres et vont servir de domestiques ou d'âniers au Caire et à Alexandrie ; leurs femmes se vouent à l'infamie. Chaque mois voit périr plusieurs villages ; à la place des villages du Delta on ne trouve plus que des décombres mêlés à un cimetière. Ce pays qui, sous les Pharaons, comptait sept millions d'habitants et 20,000 villes, et qui en 1812, en renfermait 2 millions cinq cent mille, n'en compte plus aujourd'hui qu'un million et 3 ou 4 cent mille ; le nombre de villes est en proportion.

Parmi les innovations qui se sont opérées en Egypte, j'en citerai une qui est fort du goût du pacha. Le *courbache*, qui comme il a été dit ailleurs, est un fouet d'hippopotame, servait à faire payer les impôts aux fellahs rétardataires. Les courbaches étaient les huissiers, les satellites, la garnison de Méhémet-Ali ; c'était avec le même instrument qu'on fesait cultiver la terre aux paysans. Mais les préposés de l'impôt ont fait observer au vice-roi que les fellahs s'accoutumaient à cette fustigation, et qu'il fallait chercher un moyen plus efficace pour forcer ces malheureux à une complète obéissance. Les moudirs et les mamours tinrent conseil, et le bâton a été substitué au courbache. Les coups de verges enlevaient bien des lambeaux de chair du fellah, mais le malheureux guérissait cependant ; les coups de bâton, heureuse découverte ! peuvent casser les membres ; et maintenant le fellah y regarde deux fois avant de s'exposer à être battu.

On sait les horribles traitements que les agents du fisc font subir aux fellahs pour les forcer à payer l'impôt. Voici quelques anecdotes recueillies par une personne digne de foi. Un paysan s'étant vu, un jour, dans l'impossibilité de payer le *miri* et les autres cotisations,

il ne lui restait plus qu'un bœuf pour toute fortune. Son père lui avait laissé ce bœuf en héritage, et, pour rien au monde, il n'aurait voulu s'en défaire. Il fallait cependant payer ou mourir sous le bâton. Le fellah se vit donc obligé d'aller vendre ce bœuf à une foire qui se tient tous les ans au bourg de Farescour, situé à quelques lieues de Damiette. Le paysan demandait 600 piastres (150 francs environ) de sa bête chérie ; mais il ne se présentait pas d'acheteur. Un Franc, habitant de Damiette, se trouvait à cette foire. Il proposa 600 piastres au fellah pour sa bête ; mais il ne pouvait lui compter cette somme que dans l'espace de 40 jours. Comment faire ? le bâton était levé sur la tête du fellah. Voici ce qui arriva : un préposé du fisc acheta lui-même le bœuf pour 150 piastres. Ce n'est pas tout, attendez ! quand la récolte du riz fut faite, et que le gouvernement lui en eut payé le montaut, ce même agent du fisc força le fellah à lui racheter son bœuf au prix de 600 piastres ! ! !

Il y a quelques années que deux de ces honnêtes huissiers de Méhémet-Ali se trouvaient dans un village peu éloigné de Damiette. C'était le soir ; quelques fellahs fumaient le chibouck dans la cabane du Cheyk El-Beled.

Les deux tigres étaient assis cette fois à côté des moutons, sans avoir trop l'air de vouloir les dévorer ; mais voilà qu'un des deux Turcs chargés de percevoir l'impôt, aperçoit quelques grains de riz sur la barbe d'un paysan. Le pauvre diable avait oublié de se laver après son souper. " Tu as mangé du riz, misérable ! lui dit l'agent du fisc, d'une voix terrible. "—" Je vous assure, effendi, que je n'ai pas mangé de riz, lui répond le fellah tremblant. " Les deux Turcs vont dans la cabane du paysan, et cherchent soigneusement s'il y a quelques couffes de riz caché ; mais ils ne trouvent rien. Que font alors ces deux Turcs ? ils obligent le fellah à avaler de l'eau de savon pour provoquer le vomissement du riz qu'il avait mangé ! après cela, ils lui administrèrent deux cents coups de bâton sur la plante des pieds. O civilisation égyptienne !

Ces traits et bien d'autres de même nature que je pourrais citer ici, ne suffisent-ils pas, cher ami, pour faire apprécier cette civilisation, tant vantée par les feuilles d'Europe, que Méhémet-Ali est venu planter sur la terre d'Egypte ? Comment ne pas s'étonner, après de tels détails, de l'aplomb avec lequel on veut donner cet homme, à caractère indéfinissable,

comme le missionnaire de la régénération, comme un excellent prince qui n'a jamais séparé ses intérêts de ceux de ses peuples, comme le souverain occupé sans relâche de leur bien-être, et de l'amélioration de leurs destinées? Des assertions semblables prennent leurs sources dans des illusions que je n'entreprendrai pas de dissiper ; le temps fera justice, du reste, de cette politique européenne qui voudrait fonder un empire arabe sur les bords du Nil. Etrange rêve ! Mais il faut un peuple pour fonder un empire ; y en a-t-il un en Egypte ? Non, il n'y a qu'un homme, qui emportera dans son suaire cet échafaudage de civilisation établie en ce moment en Egypte comme une tente dressée pour un jour (1).

Je m'étais proposé de faire visite au pacha, pendant mon séjour au Caire ; et j'étais, ce semble, d'autant plus sûr de mon coup, que j'avais obtenu, en quittant Paris, une lettre de recommandation pour Clot-bey, le favori de la

---

(1) Certains papiers français ont dernièrement annoncé le projet de Méhémet d'améliorer, au point de vue de la propriété foncière, la position des paysans de ses états. Ce projet est certainement beau ; et il est fort à souhaiter qu'il soit mis à exécution. Mais en sera-t-il ainsi ? C'est sur quoi il est, du moins, permis de former des doutes ; le passé doit faire craindre pour l'avenir. Le loup carnassier ne se change pas facilement en agneau. Mais attendons ; le temps parlera.

cour, qui n'eût pas sans doute manqué de me ménager une audience de son Altesse ; mais des projets d'amélioration exigeant sa présence dans le Fayoum, où il est depuis peu à la suite de son maître, je me vois forcé de renoncer à une espérance dont je me suis jusqu'à ce moment bercé. Ce contre-temps, je le confesse, m'est fort pénible ; c'est un regret de plus que j'emporterai avec moi dans le désert, où je dois prochainement m'enfoncer.

Demain 11, est inévitablement fixé pour le jour de notre départ pour Jérusalem. Un second océan va s'ouvrir devant nous ; pendant un mois nous allons y voguer au milieu de ses vagues sablonneuses, exposés à bien des misères, et peut-être même à plus d'un danger de la part des Bédouins, vrais requins de *ces mers arides* qu'ils habitent. Tente, lits, couvertures, ustensils de cuisine, outres, pain, biscuit, vin, oranges, riz, pommes de terre, volailles, oignons (1), fusil, rien n'est oublié. Sept chameaux sont retenus ; prix, 350 piastres pour chaque, depuis le Caire jusqu'à Daharieh,

(1) On ne s'explique pas pourquoi les Hébreux ont été dans le désert jusqu'à préférer l'oignon d'Egypte à la manne dont Dieu les nourrissait ; car véritablement ce légume n'a rien de fort attrayant. Il n'est pas meilleur que le nôtre.

premier village qu'on trouve en Palestine, après avoir traversé l'Idumée ; le contrat en a été passé devant le consul anglais. Six à sept hommes, à part notre cheyk Mansour, doivent nous escorter avec des armes à feu.

Une marquise française (1) et un comte de ses parents qui l'accompagne, devant partir en même temps que nous pour le Sinaï, dans le dessein de continuer ensuite leur route par le Tieh jusqu'à Jérusalem, nous allons, avec leur permission, nous joindre à eux. Cette rencontre met le comble à notre bonheur : car, outre l'honneur qui doit nous en revenir, elle va encore, ce qui nous plaît surtout, nous offrir garantie d'une plus grande sécurité en traversant ces vastes déserts, où une faible caravane ne saurait prudemment s'engager. Je dois leur servir d'aumônier jusqu'à la ville sainte ; à cette fin, juridiction et autorisation à dire la sainte messe durant l'excursion m'ont été obligeamment octroyées par *Mgr Perpetuo*, qui, à ces grâces a voulu en ajouter une autre, celle de me prêter un autel portatif.

Mais voici qu'un nouveau contre-temps, cher ami, vient comme la foudre de s'abattre sur

---

(1) Cette dame, fille du général McDonald, le héros de Wagram, a épousé M. le marquis de Roche-Dragon. Son parent est le comte de Montholon.

nous ; et, pour surcroît d'infortune, il est de nature à renverser tous nos projets, ou, du moins, à nous contraindre d'en ajourner indéfiniment l'exécution. Les moines grecs-schismatiques, habitués au Caire, où ils possèdent un couvent, nous refusent, dit-on, la lettre de recommandation que nous leur avons demandée par Mansour, pour le monastère du Sinaï, où elle peut seule nous donner accès. Ce refus paraît toutefois motivé : " Il s'agit pour vous de la vie, nous ont fait dire ces caloyers, si vous vous aventurez dans le désert avec les Arabes que vous venez de prendre à votre service. Leurs précédents sont loin d'être rassurants ; la prudence et la charité nous font donc une loi de ne pas favoriser un tel engagement. "

Cette nouvelle nous a atterrés ; nous en sommes littéralement au désespoir ; car c'est demain que se met en route la caravane de Madame la marquise. Si donc nous ne réussissons pas à lever l'obstacle qui vient de se jeter à la traverse, c'en est fait pour nous de la Mer-Rouge et du Sinaï, auxquels il faudra renoncer à jamais, puisque l'occasion ne s'en présentera plus pour nous. Quoiqu'il soit nuit, nous allons, poussés par je ne sais quel instinct, heurter à la porte du consulat anglais ; mais,

comme nous devions nous y attendre, elle était fermée. Nous nous dirigeons de là vers le logis du chancelier, qui, averti de ce qui vient de se passer, nous déclare franchement trouver singuliers le refus et la réponse des moines grecs, et il nous promet de se rendre le lendemain matin avec nous à leur couvent. Mais l'heure qu'il nous assigne pour cette visite est précisément celle du départ ! Quelle nuit nous allons passer !

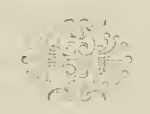
Adieu, cher ami, à demain.

Postscriptum.—Aujourd'hui, 11 février, nous nous sommes transportés à la demeure de nos moines, avec notre cheyk Mansour. A notre grande consolation, il a été reconnu, et avoué bon et honnête, et la lettre de recommandation nous a été à l'instant expédiée, moyennant toutefois un *batchis*, sinon exigé, du moins attendu de notre part. Si je me livrais à mes impressions, je croirais pouvoir découvrir dans l'attente de ce *batchis*, tout le secret de notre aventure ; car qui ne sait la cupidité des Grecs ? Je m'abstiens cependant de porter là-dessus mon jugement ; j'en abandonne le soin au juge souverain des consciences.

Muni de la lettre, sujet de tant d'anxiétés, je me suis hâté de regagner mon hôtel, pour

compléter mes malles, et achever la présente missive. Les chameaux sont déjà depuis plusieurs heures à notre porte, où ils attendent patiemment qu'il nous plaise d'en finir avec les Grecs, pour commencer avec eux. Mais j'en vois plus que je n'en ai demandés ; je parierais que le choix qu'il en faudra faire, va renouveler la scène des pyramides : j'en ai du moins le pressentiment ; ma prochaine lettre te l'apprendra.

Adieu.



LETTRE XI.

Fontaines de Moïse, 16 janvier 1845.

Cher Alfred,

La crainte que je t'exprimais à la fin de ma dernière lettre, n'était que trop fondée ; les choses se sont passées précisément comme je l'avais prévu. Sept chameaux devaient suffire à nos besoins ; mais nos Arabes n'y trouvaient pas leur compte ; ils se permirent donc d'en augmenter le nombre jusqu'à douze à treize ; ce qui était évidemment beaucoup trop. C'était une criante extortion ; je voulus réclamer ; mais mes réclamations furent sans effet. “ Les chameaux, osa-t-on me dire, sont chargés ; il faut qu'ils marchent.” Seulement, on me promit que, plus tard, on en diminuerait le nombre.

Sur les onze heures du matin, 11 février, notre troupe était en route ; nous fesions queue, mon compagnon et moi, montés l'un et l'autre sur des ânes. Nous allions quitter le Caire, et ne plus jamais le revoir ; nous nous arrêtâmes donc, chemin fesant, à le bien envisager pour la dernière fois ; d'un regard attentif, nous nous appliquâmes à en considérer les rues, les édifices et les boutiques. Cette capitale est, je le sais, au jugement de certains écrivains qui s'en sont posés les panégyristes, la réalisation du beau idéal ; ce n'est rien moins, suivant eux, que le type de la richesse architecturale. Au risque cependant d'être traité d'esprit prosaïque, je me permettrai de dire ici ma pensée : le Caire m'est bien connu ; j'en ai parcouru les bazars, et en ai visité les mosquées, avec les autres monuments ; mais qu'y ai-je aperçu ? sinon l'insignifiance la moins équivoque. J'y ai cherché des grandeurs, et, au lieu de grandeurs, je n'y ai aperçu que des petitesses ; des beautés, et, au lieu de beautés, je n'y ai découvert que des défauts. La malpropreté de ses mille et une rues est dégoûtante ; leur étroitesse, et l'irrégularité des places publiques, choquantes. Ce jugement toutefois ne s'attaque pas aux pyramides ; ces monuments n'étant pas dans

son sein, ils ne sont pas censés lui appartenir. Chéops, Céphrène et Mycérinus sont au niveau de leur réputation ; ils défient la poésie de pouvoir jamais les chanter dignement. Ces merveilles ont échappé à trop de coups divers, pour ne pas se croire éternelles ; maints siècles les ont déjà saluées, et maints autres les salueront encore.

Notre caravane était sortie par la porte *Bal-en-Nassr*. Cette porte donne du côté de l'orient ; c'est une des premières de la ville. Les Musulmans y ont gravé ces paroles :

" Il n'y a de dieu que Dieu :
Mahomet est son prophète ;
Et Ali est l'ami de Dieu.
Que les grâces divines soient sur les deux. "

A une centaine de pas de là est *Quoubeh :* c'est un petit hameau, où l'on compte à peine quelques cahuttes en pierres sèches, qui paraissent abandonnées. Là devait se rendre la justice dont m'avait leurré mon cheyk Mansour. Mais, comme dit le proverbe, promettre et tenir sont deux choses bien différentes ; les promesses qu'on m'avait faites n'avaient pas laissé notre hôtel ; gémir et plier furent notre seule ressource.

Le voyage du désert était commencé ; il fallut donc abandonner ici nos bourriques, pour prendre des chameaux. L'ascension de ces pyramides vivantes, que nous allions monter pour la première fois, fut assez singulière ; l'animal qui m'était destiné s'étant agenouillé devant moi, pour me recevoir, Mansour eut soin, car il y avait crainte qu'il ne se relevât avant le temps, et que par là il ne me fît mordre la poussière, de le tenir par la bride, pendant que j'étais occupé à m'y installer. Séance prise, il se redressa ; et, en se redressant, il me percha à sept ou huit pieds en l'air. Cette position était aérienne ; et, comme telle, de nature à me commander le plus sérieux aplomb. Je le compris sans peine ; aussi pris-je mes mesures pour me fixer sur ma sellette, en m'y cramponnant de mon mieux. Tout nous fesait espérer une marche rapide de la part de nos colossales montures ; leur prodigieuse force et l'étonnante longueur de leurs jambes, nous interdisaient tout doute à ce sujet. Nous ne tardâmes guère cependant à revenir de notre illusion ; quelques pas suffirent pour nous convaincre que si le chameau a de la hauteur, sa marche n'en est pas pour tout cela plus grande. Son pas est d'une lenteur extrême ; un enfant

de six ans peut le suivre sans beaucoup de difficulté. Son mouvement n'est guère moins défectueux que son pas ; ce mouvement, qui est celui du *va et vient*, est maussade et ennuyeux ; mais il n'est pas très-fatiguant. Je reviendrai plus tard sur le compte de cet étrange animal.

Quoubeh, comme je l'ai dit plus haut, est situé aux portes mêmes du Caire ; et cependant ce village se trouve à l'entrée du désert, dont il est comme la garde avancée. La position de cette vaste capitale n'a-t-elle pas quelque chose de singulier ? Séjour de tant de milliers d'hommes, dont les passions ardentes et la soif insatiable des richesses rappellent si bien les convoitises et la rapacité des bêtes féroces qui habitent les oasis de la Haute-Egypte, dont elle est d'ailleurs par sa situation le frappant emblème, cette ville peut-elle encore compter plusieurs siècles d'existence ? Les sables qui viennent sans cesse s'accumuler le long de ses murs du côté de l'orient, ne doivent-ils pas lui inspirer de sérieuses craintes sur son avenir ? Et n'a-t-elle pas à redouter que leur action puissante ne finisse, comme déjà elle a fait de tant d'autres villes, par l'envahir complètement ? En quittant Quoubeh, nous découvrîmes, à

quelque distance de là, sur la surface sablonneuse, qui, comme un immense voile, s'était déroulée devant nous, plusieurs constructions, à forme assez élégante, dont le croissant termine les toîts arrondis. Ce sont les tombeaux des Califes. Nul lieu au monde ne saurait mieux convenir à ces demeures de l'éternité ; le choix en est on ne peut plus judicieux. En effet, qu'est le désert, sinon l'empire du silence, et le silence de la mort ? Les passions, ces causes perturbatrices de la société, n'osent s'en approcher. Elles y sont même inconnues, parce que l'homme, qui les enfante, effrayé par la glaçante paix qui règne en ces lieux, y passe mais ne s'y arrête pas.

Sur les trois heures environ, nous arrivions au premier campement, où la marquise nous avait devancés. Nous y fîmes la rencontre d'un gentilhomme français, qui comme nous porte ses pas vers le Sinaï et Jérusalem. Ce gentilhomme est avocat et docteur en droit ; il se nomme Plichon. Il vient de remplir de la part de son gouvernement auprès de Méhémet-Ali une mission de la plus haute importance.

Ici, cher ami, commença pour nous la vie d'aventures ; la plantation de notre tente en fut comme l'inauguration. De sa nature cette ac-

tion n'offre assurément rien d'extraordinaire ; il n'est même rien de plus simple ; mais nous étions voyageurs ! mais, pour la premiere fois de notre vie, nous allions habiter les sables du désert ! Il y en avait donc assez, pour que cet incident eût pour nous quelque chose de solennel et de touchant tout à la fois. " Les patriarches, dit Fleury, étaient logés sous des tentes, changeant de demeure selon la commodité des pâturages ; souvent occupés, par conséquent, à camper et à décamper ; souvent aussi en marche, parce qu'ils ne pouvaient faire que de petites journées avec un si grand attirail." Cette vie nomade allait être la nôtre ; comme le père des *Croyants*, nous allions voguer sur ces mers arides, où la tempête se joue si souvent des hommes et les engloutit dans ses abîmes ; et comme à lui la confiance en Dieu allait nous servir de boussole, pendant le long séjour que nous allions y faire. Ces pensées bibliques nous touchèrent ; nous nous en nourrîmes avec intérêt.

La tente était debout. Nous nous appliquâmes, sur-le-champ, à y mettre de l'ordre ; notre gros bagage fut, en conséquence, placé près de la porte, et nos petits meubles disposés tout-à-l'entour, en dedans, avec toute la symé-

trie dont le local fut susceptible. De larges lisières de toile nous tinrent lieu de tapis ; et, au milieu, fut suspendue une assez belle lampe de fabrique anglaise.

Nos Arabes avaient, pendant ce temps-là, allumé un grand feu à quelques pas de nous, pour se défendre du froid de la nuit, et leurs chameaux avaient été rangés en cercle par derrière ; ce qui, avec le reste, formait un tableau assez intéressant ; c'était une scène digne d'exercer le pinceau de l'artiste.

Cette première nuit ne fut pas pour nous fort agréable ; le froid que nous y éprouvâmes, vint, plus d'une fois, en troubler le repos. Nous en accusâmes notre drogman, qui, au lieu de mettre, comme le bon sens le disait, la porte de la tente du côté opposé au vent, l'avait, tout au contraire, fixée de manière à n'en pas perdre le plus léger souffle ; aussi nous fit-il passablement souffrir. C'était une leçon ; nous nous promîmes d'en profiter.

Le lendemain, avant six heures, nous étions tous sur pieds ; les reins ceints, et le courbache à la main, nous étions prêts à nous enfoncer, comme les Israélites, dans ce désert, qu'ils ont eux-mêmes traversé, il y a plus de trente siècles. Mais nos Arabes étaient sans provi-

sions, et il nous fallut donc, bon gré mal gré, attendre qu'ils eussent été à la ville, pour en faire emplette ; il était midi quand ils revinrent au camp.

Plus que jamais l'injustice des Bédouins, qui m'avaient forcé de prendre neuf chameaux, tandis que sept nous devaient suffire, me pesait sur le cœur ; c'était une première avanie, à laquelle je devais, ce semble, dès le début du voyage, m'opposer énergiquement, d'autant plus que je les voyais disposés à nous en faire une seconde, en ajoutant à la charge de leurs chameaux d'énormes sacs de farine et de fèves, qu'ils se proposaient, chemin fesant, de laisser à leurs familles. Ce motif, déjà si fort, n'était cependant pas le seul qui me déterminât à faire de l'opposition ; un autre, pour nous du plus grand poids, venait s'y joindre : nous étions menacés, si nous n'y mettions obstacle, à une dépense additionnelle de 250 à 300 francs. Mais cette dépense avait pour nous quelque chose d'alarmant ; car d'après des calculs basés sur les conventions prises avec Mansour, je n'avais gardé sur moi que les fonds nécessaires pour y faire honneur, et en avais, par prudence, versé le reste entre les mains du supérieur des Franciscains au Caire, qui devait me le faire tou-

cher à Jérusalem. Or, par le nouvel arrangement auquel m'avait iniquement forcé mon cheyk, j'allais me trouver dans l'impossibilité de pouvoir le satisfaire lui et ses gens à Nahled, jusqu'où il doit nous escorter. Philippo reçut donc ordre de se montrer. Il cria ; mais ses cris se virent en défaut ; les Arabes n'entendirent rien à ses raisons. Pour les réduire il eut, comme il avait déjà fait dans la visite des pyramides, recours à la violence. La lance à la main, il commanda qu'on eût, sur-le-champ, à décharger les chameaux, et à obéir. Cet ordre équivalut à une déclaration de guerre. Un vieil Arabe vint aussitôt se ruer sur lui ; mais celui-ci ayant, sur-le-champ, saisi sa pique, il se disposait à l'en frapper, lorsque le Bédouin tirant son terrible yatagan (sabre-poignard), se mit, de son côté, sur la défensive. Le sang allait couler. Il n'en fut cependant rien, parce que les assistants réussirent à les séparer. Mais notre différend ! qu'avait-il gagné à cette levée de boucliers ? rien. Les derniers engagements pris avec le cheyk, n'en continuèrent pas moins d'être réputés sacrés ; on en voulait à tout prix l'accomplissemeut. Mais voilà que tout-à-coup un personnage, à figure patricienne, apparaît sur la scène ; c'était un Arabe dont le

nom comme la qualité m'est parfaitement inconnu. Il a la mine noble et le regard imposant ; il parle, et tout le monde l'écoute. Les raisons entendues de part et d'autre, il décide que neuf chameaux, vu la convention arrêtée à Quoubeh, nous suivront jusqu'au Sinaï ; et qu'à partir de ce lieu jusqu'à Nahled, ce nombre, conformément à ce qui a été convenu au Caire, sera réduit à sept. Le jugement était sommaire, je ne m'y soumis toutefois que malgré moi. Cette affaire terminée, notre caravane se hâta de se remettre en marche ; il s'agissait de rejoindre la marquise, qui avait pris le devant, et qui déjà avait dû gagner près d'une lieue sur nous.

Il y avait deux heures environ que nous cheminions, lorsque notre caravane atteignit cette partie du désert, où le chemin, en se partageant en deux, forme deux routes, qui aboutissent, il est vrai, l'une et l'autre à Suez, mais dont l'une est beaucoup plus longue que l'autre. Mansour allait prendre cette dernière, lorsque je lui rappelai qu'aux termes de nos conventions, il devait suivre la première, celle qui traverse la forêt d'agates, où la marquise venait de s'engàger. “ Mais, s'écria-t-il à l'instant, avec tous ses gens, ce chemin est trop

long, et si nous y entrons, ce ne sera que moyennant une augmentation de dix piastres (deux francs et demi) par chameau. " Il y avait là de quoi se fâcher. Le désir cependant de visiter la forêt d'agates, et, bien plus, la crainte de tomber, en nous isolant de la caravane de la marquise, entre les mains des maraudeurs du désert, me déterminèrent à passer par-dessus cette nouvelle avanie sans trop de murmures.

A peu de distance de là, nous entrâmes dans la forêt en question. Quelques vestiges de pétrification, gisant çà et là, furent les premiers indices que nous en eûmes. Les échantillons en furent d'abord assez rares ; mais, plus nous avancions, plus ils se multipliaient ; plus tard, le sol en parut presque tout jonché ; c'étaient des tronçons d'arbres plus ou moins gros, dont l'extérieur ne nous offrit rien de bien particulier ; leur couleur et leurs propriétés ne paraissent pas avoir éprouvé d'altération sensible ; ce n'est qu'en les considérant de près, qu'on peut reconnaître le travail auquel ces substances ont été soumises. Le tissu végétal en est très-bien conservé ; il signale la texture fibreuse et allongée du palmier. Le musée de la *Sapience*, à Rome, que j'ai visité, possède un morceau de ce bel ouvrage de la nature :

c'est un tronc d'arbre de deux à trois pieds de hauteur sur un pied et demi environ de diamètre, auquel on a donné un rare poli ; on n'imagine rien de plus magnifique.

Il faut parcourir les collines situées sur la droite, à une petite distance du *Djebel Mokattam*, dont la chaîne court de l'est à l'ouest, pour découvrir ce que cette forêt présente de plus intéressant ; c'est là qu'elle étale plus spécialement ses richesses. D'énormes fûts d'arbres y gisent en grand nombre sur le sable ; il en est qui mesurent, dit-on, de quarante à cinquante pieds de longueur sur deux à trois de diamètre. Quelques-uns paraissent avoir été sciés à dessein par bouts.

Une particularité bien digne ici d'attention, c'est que toutes les racines de ces arbres regardent la Mer-Rouge, et leurs sommets l'Egypte ; preuve que la cause qui les a renversés a exercé son action dans la direction de l'est à l'ouest. Mais cette cause quelle est-elle ? Pour la trouver, il faut la chercher dans le déluge dont parle Moïse au livre de la Genèse :

“ Le déluge se répandit sur la terre pendant quarante jours ; et les eaux s'étant accrues, élevèrent l'arche en haut au-dessus de la terre.

. . . .

. . . .

“ Mais Dieu s'étant souvenu de Noé......
fit souffler un vent sur la terre, et les eaux commencèrent à diminuer.......................

“ Les eaux étant agitées de côté et d'autre, se retirèrent, et commencèrent à diminuer après cent cinquante jours.” (1)

Ainsi donc se prouve sans peine par le déluge le bouleversement dont ce pays a été le théâtre ; il n'en est cependant pas de même de la pétrification de la forêt qui, avant cette épouvantable catastrophe, existait en ces lieux. L'action du cataclysme mosaïque, pour puissante qu'on la suppose, n'a pu s'étendre jusque là ; il faut de toute nécessité, pour se rendre compte de ce phénomène, invoquer une autre cause. Les savants l'ont cherchée cette cause ; l'ont-ils trouvée ? c'est ce qui est d'autant plus difficile à décider, qu'il y a entre eux à ce sujet divergence complète d'opinions. Trois hypothèses ont été imaginées ; et chacune de ces hypothèses s'étaie de raisons plus ou moins probables, plus ou moins plausibles. La première consiste à dire, que le sable siliceux, très-fin, qui couvre la partie de l'Egypte où se trouve la forêt en question, après avoir été soulevé

---

(1) Genèse, VII, VIII, etc.

par le vent, a été se déposer sur les arbres qu'elle renfermait et s'y est incrusté ; qu'à mesure que l'enveloppe siliceuse a augmenté, le bois s'est désorganisé, pour se changer insensiblement en un détritus aride ; et qu'enfin les tubes par lesquels circulait le suc végétal, s'étant obstrués, ils ont fini par se remplir de parties siliceuses, en lesquelles, quelques années plus tard, la substance ligneuse aurait été totalement convertie.

Dans la seconde hypothèse, la pétrification se serait opérée d'une manière presque instantanée ; ce serait une véritable transmutation des parties mêmes de la substance végétale en la matière siliceuse, au moyen d'une opération chimique et d'une combinaison de fluides gazeux avec les principes constituants du bois ; opération qui aurait changé très-rapidement ce dernier en pierre, sans attaquer en aucune manière la disposition de ses parties, de sorte que ni la forme ni la couleur n'en auraient subi la moindre altération.

La troisième hypothèse, qui est la plus généralement admise, soutient que la matière pierreuse dans ce travail de la nature s'est substituée à la substance végétale, à mesure que celle-ci, qu'on suppose plongée dans un fluide,

dissolvant de la matière qui pétrifie, s'est décomposée. Ainsi le remplacement, d'après cette opinion, se serait fait successivement, et comme molécule à molécule ; et les parties pierreuses, en s'arrangeant dans les places laissées vides par la retraite des parties ligneuses, et en se moulant dans les mêmes cavités, aurait pris l'empreinte de l'organisation végétale.

Telles sont, cher ami, les hypothèses au moyen desquelles la science moderne s'est efforcée d'expliquer la formation de la forêt d'agates. Ces hypothèses sont plus ou moins satisfesantes ; liberté à toi de choisir celle qui te semblera la plus raisonnable. Quant à moi, sans trop me soucier de l'explication qu'on veut donner à cette merveille de la nature, je me contente d'en admirer la beauté, et d'en rapporter la gloire à celui qui tient entre ses mains toute puissance, et dont la sagesse a arrêté les lois qui l'ont formée au milieu de ces plaines de sable, où elle a vu tant de générations passer et disparaître à jamais.

Adieu.



LETTRE XII.

Fontaines de Moïse, 16 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Le désert que nous continuâmes de parcourir, au sortir de la forêt pétrifiée, se montrait à mes yeux sous un aspect plein d'intérêt, j'oserais même dire, de charmes. On eût dit que cette région avait dépouillé, tout exprès en ma faveur, le vêtement dont les touristes ont coutume de l'affubler ; rien, dans toute la distance que je viens de traverser, ne m'a paru justifier leurs préventions. Le sol y est bien, à la vérité, sans verdure et sans arbres ; mais, en revanche, que les collines en sont belles ! Ravissantes par la

variété infinie des formes qu'elles revêtent, elles sont, en outre, entrecoupées de légères ravines, dont la disposition est admirable. De nombreux mamelons s'élèvent, en s'échelonnant tout le long ; et il n'en est pas un qui, par la régularité de ses contours, ne fixe et ne captive l'attention. L'Europe n'offre rien de semblable ; la France elle-même, si justement vantée par ses ondulations de terrain, le cède en ce point à la contrée que je viens de quitter. Qu'elle soit rendue à sa première vie, et que de nouveau elle soit animée par la présence des hautes futaies qui l'embellissaient dans les temps anciens, et cette partie du désert sera incontestablement sans rivale, qui puisse, au point de vue des formes et des beautés végétales, entrer avec elle en parallèle.

Le campement, ce jour-là, eut lieu vers les cinq heures du soir. Comme la veille, la tente, en un clin-d'œil, fut debout. Cette fois, nous nous chargeâmes, mon compagnon et moi, de faire le ménage ; nous voulûmes voir par nous-mêmes à la disposition de nos meubles, tandis que, de son côté, Philippo s'occupait à préparer le dîner. Au bout de deux heures d'attente, nous étions enfin assis autour de notre modeste table ; c'était tout simplement une

caisse sur laquelle on avait étendu la nappe et disposé les instruments de dépècement. Nous mourions de faim ; le ragoût qu'on nous avait servi allait nous paraître délicieux. Mais, ô déception ! la malpropreté la plus révoltante s'y trahit à nos regards ; c'est à faire bondir le cœur. Mon compagnon, à cet aspect, reste muet de stupéfaction ; mais que faire ? Notre estomac se trouve pris dans un dilemme ; il lui faut ou avaler ce ragoût, car il n'y en a pas d'autre, ou bien jeûner. Or, ce dernier parti nous semble trop sérieux pour l'embrasser. Nous attaquons donc notre pitance avec courage ; et, en peu d'instants, nous en fesons bonne justice. C'était une première faute ; aussi la pardonnâmes-nous assez volontiers. Elle ne nous laissait pas toutefois sans inquiétude pour l'avenir ; nous nous rappelâmes, en ce moment, les soins bien moins que propres, dont nous avions été les objets, dans notre hôtel du Caire, où Philippo avait exercé la fonction de garçon de table ; et ce souvenir nous fit concevoir de vives appréhensions pour le reste du voyage.

Un phénomène des plus intéressants vint à propos nous adoucir les amertumes de cette première journée ; ce phénomène est le mi-

rage, dont il est si souvent fait mention dans les récits des voyageurs. C'est une poignante méprise pour celui à qui il s'offre pour la première fois : c'est un étang qui lui est apparu dans la région des sables ; c'est un lac semé d'îlots, placé comme à dessein dans ces lieux arides par une nature bienfesante. Epuisé de chaleur et haletant de soif, il y court ; mais le lac ne bouge pas ; la distance qui l'en sépare est toujours la même. Nouveau Tantale, il tend la langue, mais en vain ; l'eau qu'il aperçoit est une eau fugitive, qui lui échappe à mesure qu'il en approche ; elle n'est pas de nature à le rafraîchir. Il revient enfin de son erreur ; il en maudit alors la cause, et continue tristement sa route.

Le mirage, comme on sait, ne se manifeste que dans les pays plats. Pour que le phénomène s'opère, il faut deux choses ; l'une, que la plaine s'étende jusqu'aux bornes de l'horizon, de manière à réunir dans toutes ses parties, les ardeurs du soleil ; et l'autre, que la surface du terrain s'échauffe de telle sorte, que la couche d'air située près de la terre se mêle aux rayons lumineux. Cette couche venant à se dilater, il s'élève de terre de légères vapeurs, dont la présence donne lieu au mirage. Il dure

tout juste le temps où la température de la couche d'air se maintient au même degré de chaleur.

Le 15, nous ne sommes plus qu'à une dixaine de lieues de Suez. Le chemin est toujours aride, mais uni ; il est tracé au milieu d'une large vallée, bordée à droite et à gauche, de collines de couleur grisâtre, dont les formes toutefois continuent d'être riantes et gracieuses. Le *Djebel-Grayboun* et le *Djebel-Attaka* nous apparaissent, à quelque distance de là, du côté du midi ; ce sont deux anneaux de la chaîne qui joint, en quelque sorte, le Nil au golfe arabique. En ce moment nous foulions, selon M. Léon Laborde, le désert d'Etham, où les Hébreux, sortis de Socoth, avaient reçu ordre de camper.

Sur le midi du même jour, mes regards, errant sur la partie du désert qui s'étend devant nous, avaient découvert, presque à l'horizon, une barre blanche mêlée de bleu ; c'était la Mer-Rouge ! Le château-fort d'*Aschiroud* nous apparut ensuite. Ce château, que nous laissâmes sur notre gauche, et qui est situé à deux lieues de Suez, est célèbre en Orient ; c'est près de là que défile la grande caravane qui va, tous les ans, en pélérinage à la Mecque.

Nous trouvâmes à une lieu au-delà un *Kan*, et, à deux pas de ce *Kan*, un puits d'eau saumâtre. Nos chameaux y renouvelèrent leurs provisions d'eau ; c'était la première fois qu'ils buvaient depuis notre départ du Caire. Notre but aurait été de camper en cet endroit ; mais nous en fûmes détournés ; sur la représentation qu'on nous fit, qu'une troupe d'Arabes charbonniers, stationnés dans le voisinage, pourrait nous inquiéter pendant la nuit, nous nous décidâmes à pousser jusqu'à Suez, dont nous n'étions pas fort éloignés.

Il y avait déjà cinq jours, cher ami, que nous avions quitté le Caire ; et néanmoins, à peine pendant tout ce temps, quelques Arabes s'étaient-ils montrés à mes regards. Quelle solitude profonde ! Imagine-t-on rien de plus abandonné que ces lieux, que la mort tient comme couverts de ses noirs linceuls ? Il paraît pourtant que la vie est sur le point de renaître sur cette partie de l'Egypte ; un brillant avenir lui est, ce semble, préparé par les Anglais, qui, dit-on, y rêvent des améliorations de la plus haute portée : il ne s'agirait de rien moins que d'un chemin de fer, qu'ils construiraient entre la Mer-Rouge et le Nil, pour le transport des marchands et des marchandises qui

abordent à Suez par les vapeurs de service entre ce port et les Indes. Ce chemin, comme on le voit, ne servira pas peu les vues mercantiles de l'Angleterre ; ce sera, d'après leurs calculs, un des anneaux de la chaîne qu'ils ont dessein de jeter entre leurs provinces d'Europe et celles qu'ils possèdent en Asie. Ce projet, s'il se réalise, ne peut donc manquer de relever Suez de l'état de pauvreté auquel sa position le condamne nécessairement, puisque par-là cette ville deviendra un entrepôt important pour trois parties du monde. Les Anglais ont sollicité auprès du gouvernement de Méhémet-Ali une charte, qui les autorisât à commencer leurs opérations ; mais cette démarche a sur-le-champ réveillé la jalousie des autres puissances du continent, qui, craignant que ce nouvel ordre de choses ne fît grandir, à leur détriment, la prépondérance commerciale déjà si grande de l'Angleterre, ont pris aussitôt l'attitude de l'opposition. Les Français surtout ont déployé dans cette conjoncture une énergie qui ne leur est pas ordinaire. Un agent a été sans délai dirigé sur l'Egypte, avec ordre de détourner par toutes les voies possibles le coup dont leur commerce est menacé. M. Plichon, notre compagnon de voyage, a été

chargé de cette délicate négociation. Eclairée sur ses véritables intérêts, la cour égyptienne a promis de refuser la charte en question, et au lieu du chemin de fer dont il avait été jusqu'alors question, de faire exécuter, à ses propres frais, le percement de l'isthme de Suez, dont le passage serait franc pour toutes les nations sans distinction. Il ne paraît pourtant pas que ce dernier travail doive s'exécuter. Réflexion faite, le pacha s'est, dit-on, depuis déterminé à revenir au premier projet, c'est-à-dire, à la construction du chemin de fer, avec cette différence toutefois qu'il serait totalement à la charge du gouvernement.

Ce travail une fois fini sera bien, sans doute, au point de vue du commerce, du plus grand prix pour l'Egypte, et pour l'Europe en général ; mais au point de vue de la poésie, il ne sera pas sans quelque désavantage ; car alors plus de caravane ! plus de ménage ambulant ! et plus de plantation de tente ! Ces incidents, aujourd'hui si pleins d'intérêt, si attachants, auront alors pour toujours disparu, pour faire place au prosaïsme de nos institutions modernes. Envahi par la spéculation européenne, le désert, patrie du Bédouin, n'aura plus désormais pour lui d'attraits ; il l'abandonnera, il le fuira,

pour s'enfoncer dans de nouvelles solitudes qui lui garantiront l'exercice d'une liberté qu'il adore et qu'il chérit à l'égal de sa vie.

Le jour était tombé, quand nous entrâmes dans Suez. M. Plichon, à qui la lenteur de notre marche avait fait prendre les devants, était campé à quelques pas de la ville, avec trois gentilshommes anglais, en route comme nous pour la ville sainte ; nous dressâmes notre tente dans le voisinage des leurs ; c'était à deux pas de la Mer-Rouge. Le dressement, cette fois, n'en fut pas peu laborieux ; le vent était violent ; il soufflait de façon à nous faire craindre pour notre frèle habitation, qui menaçait, à chaque instant, de nous échapper. Nous réussîmes cependant, de concert avec notre cheyk et ses Arabes, à l'assujétir solidement au sol. Il n'en fut pas de même du sable, qu'il nous fut impossible de maîtriser, et dont tous nos efforts ne purent nous défendre. C'était à nous aveugler ; pénétrant dans notre habitation par cent passages à la fois, il nous assaillait de toutes parts ; nos habits, nos malles, tout dans notre tente en fut bientôt totalement couvert. Il n'y eut pas jusqu'à nos tablettes qui ne s'en sentissent ; nous avions commencé à y enrégistrer nos notes du jour ; mais force nous fut de cesser

bien vîte ce travail ; le sable, en voltigeant, venait s'abattre sur chaque lettre que nous y inscrivions, et la fesait comme disparaître.

Ce jour-là, pour la première fois de la vie, je me vis réduit à exercer les fonctions de cuisinier, ou plutôt de cuisinier précepteur. Philippo, aux termes de son engagement, devait non-seulement me servir de trucheman, mais encore se charger du soin de la cuisine ; et il avait eu la prétention de se donner pour habile dans ce genre d'occupations. Jamais marmite néanmoins ne lui était passée par les mains ; et moins encore avait-il jamais soupçonné que la propreté soit une des qualités essentielles au cuisinier.

Je me constituai donc son précepteur ; je fus en cela assez heureux ; et je parvins à déterminer une amélioration sensible dans la confection de notre nourriture. L'article de la propreté souffrit plus de difficultés ; j'eus beau faire dépense d'avis, je ne pus jamais faire entendre raison à mon homme à ce sujet ; c'est en vain que je m'évertuai à en faire passer le mot dans son dictionnaire. Ce n'est pas qu'il ne fît des efforts pour répondre à mes conseils ; mais l'habitude était chez lui si invétérée, que bien vîte il y retournait malgré lui.

Le lendemain 15, étant un dimanche, je me proposai d'offrir les saints mystères ; mais malheureusement la marquise qui, pour je ne sais quel motif, était restée en arrière, avait à ses soins l'autel portatif. En attendant qu'il lui plût de paraître, je pénétrai dans Suez, pour y faire quelques emplettes, et, en même temps, pour tâcher d'y obtenir quelque emprunt qui me permît de faire face à la dépense dans laquelle m'avait entraîné la cupidité de mes Arabes ; j'espérais y rencontrer quelque bonne âme assez bienveillante pour me venir en aide. Il est bien vrai que, pour me tirer d'affaire, j'aurais pu avoir recours à M. le comte ou à Mme la marquise ; mais cette démarche m'était trop pénible pour la prendre de prime abord ; je la réservai comme dernière planche dans le naufrage. La première porte, à laquelle j'allai heurter, fut celle de notre consul, M. Lévêque : mais il était absent, et, pour comble d'infortune pour moi, il ne devait être que sur le soir de retour des Fontaines de Moïse, où il était allé ; et cependant c'était à midi que nous devions partir ! Le coup était manqué ; je visai un autre but. Le consul français est, me dit-on, très-riche, et dans l'usage de secourir les étrangers dans la détresse. Je me fais aussitôt

conduire à son logis ; et, par l'organe d'un trucheman, car ce consul français, ou plutôt ce consul pour les Français, ne parle pas la langue du pays dont il est le représentant (1), je lui notifie l'objet de ma visite. Sa réponse à ma demande ne se fait pas long-temps attendre, car il l'a préparée à l'avance ; son drogman est chargé de me signifier qu'il ne peut rien faire pour moi. Des mécomptes, dont il a été, par le passé, la victime, lui ont fait prendre la résolution de ne plus jamais s'y exposer ; et personne, fût-il prince ou empereur, ne saurait l'en faire changer, en autant qu'il l'a confirmée du sceau sacré du serment. J'eus beau lui offrir des sécurités pour le prêt que je sollicitais, en l'autorisant à tirer en mon nom sur mon banquier d'Alexandrie, tout cela ne servit de rien ; il restait impassible ; le serment était là pour le rendre impitoyable. En revanche, il me prodigua force politesses. Mais à quoi bon ces politesses ; ce n'était pas là ce que je voulais. Il me fallait de l'argent, car lui seul pouvait me tirer d'embarras, et cependant au lieu d'argent, on ne me présentait qu'une pipe et du café. N'y avait-il pas loin de là à la

---

(1) Ce consul est un Levantin, grec schismatique.

grâce que je demandais ? Le désappointement était parfait. Convaincu enfin que je perdais mon temps et mes peines auprès d'un homme, dont le cœur demeurait ainsi fermé à la miséricorde, je me hâtai de le quitter, pour prendre le chemin du campement, où j'avais, au moins, l'espoir de rencontrer la marquise. Mais nouveau désappointement : cette dame n'y était pas encore arrivée. Ce ne fut que sur les onze heures, qu'elle fit acte d'apparition avec le comte et sa femme de chambre. Et pour comble de malheur, elle n'avait pas pris avec elle l'autel, dont elle s'était chargée dès le début du voyage. Sous l'impression qu'il serait probablement trop tard, lorsqu'elle atteignerait Suez, pour qu'il me fût possible de dire la messe, et peut-être même, s'attendant à ne m'y pas trouver, au moment qu'elle y pénétrerait, elle s'était déterminée à le laisser entre les mains de ses Bédouins, qui, pour n'être pas obligés de longer le rivage depuis Suez jusqu'au fond de la Mer-Rouge, avaient pris un chemin de diagonale, qui devait les y mener plus vîte.

Ainsi déçu de toutes les manières, je rentrai dans la ville, et allai descendre à un hôtel tenu par un Français, où nous rejoignîmes nos com-

pagnons, qui nous y avaient précédés. Là il fut convenu que le transport aux *Fontaines de Moïse*, où nous avions dessein d'aller camper ce jour-là même, se ferait par eau ; ce dessein nous sourit à tous. Mais mon affaire n'était pas réglée. Toutes les démarches faites dans ce but, à Suez, étant demeurées sans effet, je me décidai enfin à en venir à ma dernière ressource. Ce fut au sortir de table que je me hazardai à m'en ouvrir au comte. Je trouvai, cette fois, de l'écho ; une parole pleine de bonté tombée de ses lèvres vint mettre un terme à mes anxiétés ; il me fit comprendre que le secours que je sollicitais me serait volontiers accordé.

Deux mots maintenant, cher ami, sur Suez et ses environs. Cette ville était connue des anciens sous le nom d'*Arsénoë ;* elle perdit, plus tard, ce nom, pour prendre celui de *Cléopatride*. Les rues en sont d'une extrême étroitesse, les maisons mal construites, et les bazars d'une rebutante malpropreté. “ Bâti au milieu du désert, dont il est flanqué de trois côtés, Suez, pour me servir des paroles du P. Géramb, est d'une mélancolie qu'il est impossible de rendre. On n'y rencontre pas un seul grain d'herbe, à plusieurs lieues à la

fonde ; du sable, de la poussière, des pierres, voilà tout. De quelque côté qu'on promène ses regards, tout, dans la nature, y offre une teinte grisâtre ; gris blanc, gris foncé, gris un peu clair, mais toujours du gris. Les rochers y sont arides, l'air sans habitants ; tout y est sombre, lugubre, et rien n'en tempère la tristesse, si ce n'est la perspective de la mer, dont les eaux sont d'un azur admirable. On ne voit à Suez ni arbre, ni plante : il n'y a d'eau que celle qu'on y apporte. L'habitant y meure sans avoir jamais savouré l'odeur d'une fleur, sans avoir cueilli aucun fruit, sans s'être jamais désaltéré à une source d'eau limpide. C'est à dix lieues de là qu'on va chercher péniblement celle dont on a besoin ; elle est d'un goût saumâtre, et ne se boit qu'avec peine."

Cette ville si malheureuse n'est cependant pas sans espérance pour l'avenir ; elle sourit à l'idée de pouvoir devenir prochainement, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'entrepôt du commerce de l'Europe entière avec l'Inde et la Chine. Ce nouvel ordre de chose améliorera, sans doute, son état, sous le point de vue commercial ; mais l'or qu'on y versera pourra-t-il jamais en améliorer l'affreuse position ? Et les plaines sablonneuses qui la ceignent de trois côtés, qui les

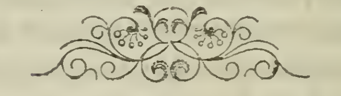
écartera ? sera-ce le commerce ? Et la malédiction qui pèse sur tout le pays au loin, qui la pourra changer en bénédiction, et y ramener la vie végétale ? sera-ce la main de l'industrie ? Qu'il est à craindre cependant que ni l'un ni l'autre de ces modes d'action n'aient jamais le pouvoir d'opérer de semblables merveilles ! Suez, suivant des calculs que rien dans l'avenir semble ne devoir démentir, demeurera donc toujours dans l'empire de la mort ! Il pourra, à la vérité, être riche ; mais que lui serviront ses richesses ? Ses habitants en seront-ils moins, pour tout cela, privés des douceurs qu'offre une nature bienfesante, et des comforts dont elle est si prodigue partout ailleurs ?

Un canal joignait autrefois le Nil à la Mer-Rouge. Sésostris, ou, selon d'autres, Psammétichus, fut le premier qui en formât le dessein, et qui commençât l'ouvrage. Néchao, successeur du dernier, y employa des sommes considérables ; mais il l'abandonna, effrayé par un oracle qui lui avait répondu que c'était ouvrir aux étrangers, un chemin en Egypte. Ce travail fut repris par Darius, fils d'Hystaspe, qui y renonça à son tour, pour en laisser l'honneur aux Ptolémées, qui, plus tard, y mirent la dernière main. Ce canal avait cent coudées

de largeur ; de profondeur, autant qu'il en faut pour porter les plus gros vaisseaux ; et de longueur, plus de cinquante lieues. Il fut dans la suite négligé ; ce qui donna lieu aux alluvions de le combler presque entièrement. Le calife Omar, selon les Arabes, entreprit de le déblayer, et ses travaux ayant été couronnés de succès, il le rendit à la navigation, que rien n'interrompit, depuis l'an 644, jusqu'à l'an 767, qu'un autre calife, pour couper les vivres à un chef de rebelles, réfugié dans ces quartiers, fit fermer. Plus d'une fois, depuis cette époque, la Porte a songé à rétablir ce canal, mais sans jamais en venir à l'exécution. Lors du séjour de l'armée française en Egypte, la possibilité et l'utilité de ce travail furent savamment discutées ; il fut reconnu que la réalisation en serait assez peu coûteuse, et que les frais, dans lesquels il aurait entraîné, seraient sans peine couverts par la seule valeur des terres que les eaux du canal rendraient fertiles ; cependant comme la navigation dépendrait, d'un côté, de la crue du Nil, et, de l'autre, des moussons qui règnent dans le golfe arabique ; et comme ces deux conditions ne coïncident pas de manière à ne pas produire d'interruption dans la navigation, il parut probable que ce canal,

quoique très-utile et même nécessaire à la prospérité commerciale de l'Egypte, ne produirait pas une révolution totale dans le commerce des Indes Orientales avec l'Europe ; ce projet fut, en conséquence, abandonné. Il reste maintenant au chemin de fer en contemplation, à réaliser les espérances qu'il a, de prime abord, fait concevoir à la spéculation anglaise.

Adieu.



LETTRE XIII.

Fontaines de Moïse, 17 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Ses ennemis terrassés et la capitale de l'Egypte soumise, Bonaparte voulut, non plus comme général en chef, mais comme membre des Instituts de France et d'Egypte, aller résoudre lui-même, à Suez, le grand problême de la jonction de la Mer-Rouge avec la Méditerranée, et chercher les traces du fameux canal auquel Sésostris a donné son nom. Il se fit accompagner dans cette expédition toute scientifique de quelques-uns de ses principaux officiers, et d'une caravane de trois cents hommes armés.

Arrivé au terme de son voyage, il prit connaissance de la ville, et visita les côtes de la Mer-Rouge, et voulut même passer en Arabie, pour y voir les *Fontaines de Moïse.* Au retour, surpris par la nuit et la marée montante, il allait périr, si l'un de ses guides, qui s'était aperçu du danger menaçant, ne l'eût saisi, et rapidement enlevé sur ses épaules. " La vague, dit le P. Géramb, qui l'eût alors emporté, eût épargné à l'Europe bien du sang et bien des larmes. Mais il avait une mission de châtiment à remplir à l'égard de l'Europe trop long-temps et trop orgueilleusement coupable ; il ne devait disparaître, comme les fléaux, que quand cette mission serait accomplie. " Ces lignes sont, il est vrai, pleines de sens.

La fin de ce foudre de guerre eût sans doute épargné à la société européenne bien des maux, bien des vies ; mais alors, ô sagesse des vues de la Providence, que serait probablement devenu celui qui les a tracées, ces lignes ? Que l'auteur du *Pèlerinage* se replie sur le passé, et qu'y retrouvera-t-il ? le donjon de Vincennes. N'est-ce pas là que la grâce l'attendait pour le toucher et le convertir ? Le baron de Géramb aimait le monde et le monde l'aimait à son tour ; et cet amour allait le perdre, si le ciel ne lui

eût ménagé le moyen d'en briser les chaînes. Général de l'une des armées autrichiennes, il est vaincu par Bonaparte, fait prisonnier et écroué dans un sombre cachot ; là la foi fait retentir à ses oreilles des vérités terribles ; elle lui dessille les yeux, et par-là le fait renaître à la vie de la grâce. Il est désabusé du monde et de ses folies. Vivement effrayé de ses dangers, il l'abandonne, et va généreusement consacrer à la pratique de la pénitence le reste de ses jours dans un ordre, dont les austérités font frémir la nature, celui des Trappistes. Que le Père Marie-Joseph reconnaisse donc la conduite admirable du Seigneur à son sujet. Qu'il le bénisse donc, pour sa part, d'avoir fait tourner ainsi à son bonheur l'existence d'un homme, dont la mort prématurée eût été peut-être pour lui la cause occasionnelle du plus grand des malheurs.

Au moment du départ, nous allâmes tous ensemble visiter la partie de la Mer-Rouge, où le premier consul, faillit, en revenant des *Fontaines de Moïse*, perdre la vie. C'est moi qui eus le mérite d'en faire naître le désir à mes compagnons de voyage qui n'y songeaient pas. Madame la marquise, plus que personne, dut m'en savoir gré ; car cette visite était propre

à l'intéresser plus que tout autre. Ne se fût-elle pas reproché jusqu'à la mort d'avoir oublié d'aller voir, en passant à Suez, le théâtre où, sans un prompt secours, se fût à jamais éclipsé le brillant génie militaire dont la gloire a, dans les plaines de Wagram, immortalisé le nom de l'auteur de ses jours. Au retour de cette visite, nous entrâmes dans la maison où le premier consul logea pendant son séjour dans cette ville ; cette maison, au point de vue de l'art, n'a rien qui puisse fixer le regard ; il n'y a que le souvenir seul du grand homme qui y est descendu, qui la rende intéressante. On comprend que nos illustres compagnons français durent y éprouver plus d'un sentiment de joie et de bonheur.

Nous avions nolisé une barque pour notre transport aux *Fontaines de Moïse*. C'était pour nous une bonne affaire : par-là, nous nous épargnions, d'un côté, la peine d'aller faire le tour de la Mer-Rouge, au nord, pour pénétrer en Arabie, ce qui n'était pas peu de chose ; et, de l'autre, nous nous ménagions un doux agrément, celui de pouvoir traverser la mer des prodiges, et aborder à la partie du rivage arabique, où Moïse mit pied avec son peuple, au sortir des eaux. Il était près de deux heures

quand nous fûmes en état de prendre possession de notre embarcation, où entrèrent avec nous le fils de mon *obligeant consul français* et son drogman. Le mousson soufflait en ce moment avec assez de force : de son souffle bienfesant il nous poussa agréablement vers le terme de notre course, en nous fesant pour cela parcourir précisément la route que M. Léon Laborde fait suivre aux Hébreux, pour les faire passer d'Egypte dans le désert d'Etham. Cette petite navigation ne manqua pas pour nous de charmes ; la vue de la mer, témoin de l'une des plus grandes merveilles que le Seigneur ait jamais opérées en faveur des hommes, la belle nappe de ses eaux, où venait se refléter l'azur du ciel, et l'aspect des montagnes qui la couronnent surtout du côté de l'Afrique, tout, dans cette mer, réveilla en nous de douces et amères sensations tout à la fois ; elle nous rappela plus d'un souvenir biblique.

Cette mer si célèbre est resserrée entre l'Arabie et l'Egypte, et est séparée de la Méditerranée par l'isthme de Suez, et de l'océan indien par le détroit de Bab-el-Mandeb. Longue d'environ 500 lieues sur 60, dans sa plus grande largeur, cette mer est élevée de trente pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée ; ce

qui prouverait assez clairement qu'il n'y eut jamais entre ces deux nappes d'eau de communication, dont le travail fût dû à la main de la nature. Les Hébreux appelèrent la Mer-Rouge *Iom-Souh, mer des roseaux*, à cause des fucus et autres plantes marines qui en tapissent le fond. Selon quelques autres, le nom de Mer-Rouge lui vient du corail rouge qui y abonde.

Une navigation de trois à quatre heures dans la direction du sud-est, en serrant d'assez près la rive arabique, nous fit arriver à l'endroit même où le Seigneur dit à Moïse :

" Etendez votre main sur la mer, afin que les eaux retombent sur les Egyptiens, leurs chariots et leur cavalerie.

" Moïse ayant donc étendu sa main sur la mer, elle retourna au même lieu où elle était auparavant.

" Les eaux étant donc retournées de la sorte, elles couvrirent les chariots et la cavalerie de toute l'armée de Pharaon, qui était entrée dans la mer à la poursuite d'Israël, et il n'en échappa pas un seul." (1)

La mer était basse ou à peu près basse quand nous descendîmes sur le rivage. Nous eûmes

---

(1) Exod. XIV, 26, 27.

en conséquence un assez long espace à faire, avant d'atteindre le lieu où notre caravane avait reçu ordre d'aller nous attendre. Chemin fesant, nous nous amusâmes à recueillir de petits coquillages, qui, sans rien avoir de particulier qui pût nous les rendre chers, avaient cependant à nos yeux un grand avantage, celui d'avoir été amassés là même où les Israélites s'arrêtèrent, après s'être soustraits à la fureur de leurs persécuteurs. Nous les conservons avec soin ; notre dessein est de les emporter avec nous en Canada, où ils ne pourront manquer d'intéresser nos compatriotes.

Quoiqu'il fût près de six heures, quand nous descendîmes les *Fontaines de Moïse*, les Arabes, qui formaient notre caravane, n'y étaient toutefois pas encore arrivés ; ce ne fut que bien tard, c'est-à-dire, sur les huit heures, qu'ils parurent enfin au milieu de nous. Les tentes furent dressées dans un local assez élevé, et à quelques pas seulement des Fontaines. Cette position est on ne peut plus heureuse ; car de là nous apercevons sans peine la mer et sa rive opposée. Et qui sait si ce n'est pas là que se plaça autrefois Moïse pour chanter le cantique que la reconnaissance, après le passage des eaux, lui avait fait composer à la gloire

du Seigneur ! Cette pensée n'a rien d'absurde ; je dirai même qu'elle est assez probable. Ouvrant donc mon bréviaire, je lus, debout et la face tournée vers la mer :

“ Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

“ Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon sauveur ; c'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon père, et je relèverai sa grandeur.

“ Le Seigneur a paru comme un guerrier ; son nom est le Tout-Puissant.

“ Il a fait tomber dans la mer les chariots de Pharaon et son armée ; les plus grands d'entre ses princes ont été submergés dans la Mer-Rouge.

“ Ils ont été ensevelis dans les abîmes ; ils sont tombés comme une pierre au fond des eaux.

“ Votre droite, Seigneur, s'est signalée, et a fait éclater sa force ; votre droite, Seigneur, a frappé l'ennemi de votre peuple.

“ Et vous avez renversé vos adversaires par la grandeur de votre puissance et de votre gloire. Vous avez envoyé le feu de votre colère, qui les a dévorés comme une paille.

“ Vous avez excité un vent furieux ; et, à son souffle, les eaux se sont resserrées ; l'eau qui coule s'est arrêtée, et les abîmes se sont pressés au milieu de la mer.

“ L'ennemi a dit : je les poursuivrai, et je les atteindrai ; je partagerai leurs dépouilles, et mon âme sera pleinement satisfaite ; je tirerai mon épée, et ma main les fera tomber.

“ Vous avez répandu votre souffle, et la mer les a enveloppés ; ils ont été submergés sous la violence des eaux.

“ Qui d'entre les forts est semblable à vous, Seigneur ? Qui est semblable à vous, qui êtes tout-éclatant de sainteté, terrible, digne de louanges, et qui faites des prodiges ?

“ Vous avez étendu votre main, et la terre les a dévorés ....

....

“ Le Seigneur règnera dans l'éternité et au-delà ;

“ Car Pharaon est entré à cheval dans la mer avec ses chariots et ses cavaliers ; et le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer ; mais les enfants d'Israël ont passé à sec au milieu des eaux.”

Quelque fondée, cher ami, que soit l'opinion qui place le passage de la Mer-Rouge par les

Israélites en face des *Fontaines de Moïse*, il faut pourtant avouer que cette opinion n'est pas sans quelques difficultés. Parmi les savants, les uns mettent ce passage au-dessous de Suez, les autres au-dessus, quelques-uns enfin à Suez même. Ce qui suit t'aidera, je l'espère, à fixer là-dessus tes idées ; c'est l'exposé des hypothèses auxquelles la science ancienne, comme la science moderne, a eu recours, pour se rendre compte de ce fait mémorable de l'histoire biblique.

Un sentiment assez ancien, puisque Benjamin de Tudèle, qui vivait au commencement du douzième siècle, l'a trouvé en Egypte, a été depuis repris et défendu avec talent par Tablonski : ce sentiment assigne aux Hébreux et à la terre de Gessen la province du Fayoum, située au sud du Caire. Dans cette hypothèse, le passage des Israélites par la vallée de l'*Egarement* deviendrait admissible ; car de ce point de départ, après avoir traversé le Nil près du village *Atfyh*, ils se seraient engagés, sans peine, dans la vallée sise au sud-est de la capitale actuelle.

L'opinion du P. Sicard, dont j'ai déjà parlé, coïncide avec celle de Tablonski, en ce que toutes deux font passer le peuple de Dieu par

la vallée de l'*Egarement ;* mais elles divergent l'une de l'autre, quand il s'agit de Gessen, que le premier place au nord du Caire, dans le voisinage de *Balbeis*, et le second, comme je viens de le marquer, dans la province du Fayoum.

Le texte sacré signale Ramassès comme le lieu de rassemblement et de départ des Hébreux pour le désert ; dans la détermination de cette localité gît donc le nœud de la difficulté ; car, ce point une fois constaté, la question n'offre plus d'embarras. Le P. Sicard, après avoir examiné attentivement le pays, dont il a même tracé la carte, et le récit biblique, s'est cru en droit de donner à Ramassès la position qu'occupe présentement *Bessatin*, petit village qui se trouve à trois lieues au sud du Grand Caire, à l'orient du Nil, et au milieu d'une plaine sablonneuse. C'est là qu'il fait assembler les Hébreux ; c'est là qu'il les tient sous leurs tentes, en attendant que Moïse eût arraché à Pharaon par les prodiges dont le ciel l'a rendu l'instrument, la liberté de les mener dans le désert, pour y sacrifier au Seigneur. Cette plaine, dont la largeur est d'une lieue et demie et la longueur de deux, a pu contenir sans peine le 4,400,000, dont était environ composée la multitude des Israélites, au moment du dé-

part ; des calculs exacts faits sur les lieux ne lui laissèrent aucun doute à ce sujet.

Pharaon avait enfin cédé aux coups dont le Tout-Puissant venait de le frapper, en lui enlevant son premier né ; Moïse se hâta de profiter de la permission qu'il venait d'obtenir pour son peuple. Pour réaliser son dessein deux voies lui étaient ouvertes, la vallée de l'*Egarement*, située au sud du *Djebel-Mokattam*, et la plaine placée au nord de cette montagne, et que nous venons de parcourir, pour arriver à Suez. Cette dernière route était, à la vérité, la plus courte comme la plus facile ; mais Moïse connaissait trop le caractère de Pharaon pour la prendre ; ce prince, le plus défiant qui fût jamais, n'eût pu souffrir que ses esclaves fussent entrés dans une voie si propre à favoriser leur évasion ; puisque, en trois jours, ils se seraient trouvés hors de ses états, et soustraits à sa puissance. La crainte d'exciter ses soupçons et de l'attirer par-là à sa poursuite, lui ôta donc cette pensée, pour l'engager par la vallée de l'*Egarement*, en même temps qu'il se garda bien de trop s'avancer vers le midi, du côté de la Thébaïde ; parce que pour peu qu'il se fût détourné du chemin qui mène directement par cette vallée à la Mer-Rouge, il lui eût été im-

possible d'y atteindre, dans l'espace des trois jours d'absence accordés par Pharaon.

Le texte sacré mentionne trois stations que firent les Israélites une fois partis de Ramassès ; la première à *Socoth*, la seconde à *Etham*, la troisième à *Phihahirot*. Le P. Sicard place *Socoth* dans la plaine de *Gendeli*, où se trouve une petite source d'eau potable ; *Etham*, dans celle de *Ramlié*, à neuf lieues de distance de *Gendeli*, et à huit environ de la Mer-Rouge ; et *Phihahirot*, dans la plaine de *Bédé*, près les sources de *Thouareq*, sur les bords de la Mer-Rouge ; ces trois plaines s'échelonnent dans la vallée de l'*Egarement*.

Arrivés à *Phihahirot*, les Israélites se trouvent dans la position la plus périlleuse qui fût jamais : resserrés entre le mont *Magdalum* au sud, la Mer-Rouge à l'est, et le mont *Béelsephon* au nord, ils sont sur le point de tomber entre les mains de leur persécuteur, qui arrive sur eux. Ils ne savent à quoi se déterminer ; s'ils songent à retourner sur leurs pas, l'ennemi est là pour les arrêter ; s'ils pensent à se diriger vers le nord ou le sud, de hautes montagnes leur en ôtent la possibilité. Il ne leur reste donc, pour échapper à la mort qui les menace, que le petit défilé qui, par le rivage, mène de *Phihahirot* à

Suez ; et c'est le seul par où ils puissent tenter de fuir. Mais quelle chance de succès cette route, à peine capable de fournir passage à vingt personnes de front à la fois, peut-elle offrir à une armée de 600,000 combattants, sans compter les femmes, les enfants et toutes leurs richesses en bestiaux et en meubles ? Quelle possibilité que cette multitude innombrable, supposé qu'elle veuille se hasarder par cette voie, puisse la franchir dans une seule nuit ? Le peuple va donc devenir la proie de Pharaon, si le ciel ne se déclare en sa faveur. Moïse crie au Seigneur, et le Seigneur vient à son secours. Moïse reçoit l'ordre d'étendre sa baguette, et d'en donner un coup sur la mer. Il frappe, et soudain les flots obéissent ; ils se séparent, s'élèvent et demeurent suspendus, jusqu'à ce que la troupe des enfants d'Israël ait atteint la rive opposée.

Appuyé sur le texte du livre des Nombres qui dit que " de *Phihahirot* les Israélites passèrent par le milieu de la mer dans le désert," (1) le P. Sicard soutient que la traversée a dû s'opérer près de *Thouareq*, qui n'est qu'à une demi-lieue du rivage, et vers la pointe voisine du mont *Attaka*, l'ancien *Béelsephon*,

(1) Nomb. XXXIII, v. 8.

en tirant droit vers l'est. La raison qu'il en donne, c'est que la mer, en cet endroit, n'a que quinze à dix-huit milles de large ; au lieu qu'en la passant à *Kouailié*, vers le sud, elle en a plus de trente. Les Hébreux, selon ses calculs, étaient partis de *Phihahirot*, entre six et sept heures du soir ; après avoir traversé le golfe, en formant un vaste front, les tribus marchant à la suite les unes des autres, ils ne durent arriver de l'autre côté qu'à *la veille du matin*, c'est-à-dire, à trois heures du matin environ ; et il les fait aborder vis-à-vis des fontaines, qui, depuis nombre de siècles, sont connues sous le nom de *Fontaines de Moïse*.

Il n'est pas jusqu'aux Arabes du désert qui ne partagent l'opinion de notre missionnaire, cette tradition leur vient de leurs ancêtres ; elle est pour eux sacrée. Toualeb, cheyk de Mme la marquise, parle avec autant d'assurance de cet événement, que s'il l'eût vu de ses propres yeux. “ Encore à présent, dit-il un jour à M. Stephen, qu'il conduisait au Sinaï, encore à présent, lorsque la nuit est belle, ou que la mer est agitée, les spectres des Egyptiens apparaissent sur la surface des eaux. Moi-même j'en ai été témoin, une fois qu'après une longue et pénible marche, je me reposais

sur le rivage de la Mer-Rouge ; je vis alors le fantôme de Pharaon, la couronne sur la tête, fuir sur la mer avec ses chars et ses chevaux. Quiconque, ajouta-t-il, y plonge aujourd'hui, en tire des fragments d'épées, de casques brisés, et de roues de chariots submergés avec l'armée d'Egypte." Q'on regarde, si l'on veut, ces apparitions comme des *contes arabes*, j'y consens très-volontiers ; elles n'en sont pas moins le reflet d'une croyance, dont les motifs paraissent d'autant plus plausibles, qu'elle est comme attachée au sol qui a vu le sinistre qui en est l'objet. Quant aux découvertes d'épées et de roues, dont parle Toualeb, voici quelque chose qui peut n'être pas un *conte arabe :* c'est que plusieurs anciens les ont données comme généralement admises de leur temps ; de ce nombre sont Paul Orose, Grégoire de Tours et le moine Cosme, qui en font mention dans leurs commentaires sur l'Exode.

L'opinion du P. Sicard, comme on vient de le voir, ne lui est donc pas particulière ; elle est encore partagée par plusieurs savants modernes, tels que MM. Scherbert, Steffen et Raumer. M. Léon Laborde la rejette, quoique en partie cependant. Il est d'accord avec le P. Sicard, touchant la situation du pays de

Gessen, mais il l'abandonne, et il diffère totalement avec lui de sentiment et quant à la position de Ramassès, point de départ des Israélites pour le désert, et quant à la route qu'ils durent suivre pour arriver à la mer. “ Les enfants d'Israël, dit-il, au premier ordre du Seigneur, que leur avait transmis Moïse, durent se préparer au départ, et, à l'explosion de chaque plaie, s'attendre à se mettre en route. Quel qu'ait été leur nombre, ils ne pouvaient subsister dans un même lieu avec leurs troupeaux ; ils durent donc s'assembler sur plusieurs points, aux extrémités du pays, et là, attendre, comme font encore aujourd'hui les pélerins qui se réunissent au Birket-el-hadgi, et campent plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils reçoivent le signal du départ. ”

Ramassès, suivant ce voyageur, n'était pas seulement une ville, mais encore une province dont la capitale portait ce nom, comme c'est l'habitude dans les anciennes dénominations géographiques ; c'est ainsi encore que de nos jours mêmes, la ville de Damas que les Arabes appellent *Scham*, donne son appellation à toute la Syrie, *Bahar-el-Scham.*

Les Israélites étaient partis en toute hâte, et tous simultanément ; ce départ précipité doit

donc supposer un rassemblement préalable. Et comme il était difficile à une population nomade, de vivre plusieurs jours, avec ses nombreux troupeaux, dans le voisinage d'une grande ville, comme était Memphis, ainsi que le prétend le P. Sicard, M. Laborde, en s'appuyant sur le texte de l'Exode, expliqué dans son sens, forme plusieurs campements dans le pays de Gessen, et en fait sortir les Israélites en cinq colonnes, pour les rassembler à Socoth, qu'il met à huit ou neuf lieues environ au sud-est de Balbeis, et à onze ou douze lieues au nord-est de Memphis, situé, comme je l'ai déjà dit, à trois lieues environ au sud du Grand Caire. De *Socoth*, il les fait passer à *Etham*, qu'il place à cinq lieues d'*Arsinoé*, aujourd'hui Suez, en leur fesant prendre la direction de *Béelsephon*, qu'il semble confondre avec *Arsinoé* même ; mais, au lieu de les conduire en Arabie, vis-à-vis cette dernière station, chose assez étonnante, il les mène aux fontaines, dites aujourd'hui de Moïse, par le milieu même des eaux, qu'il leur fait parcourir du nord au sud-est, en serrant de près la rive arabique.

D'autres savants, parmi lesquels se trouve M. Linant, ami et compagnon de voyage de M. Laborde à *Pétra*, tracent une autre route

aux enfants d'Israël, pour les faire sortir d'Egypte. Suivant eux, le passage de la Mer-Rouge ne se serait effectué ni à *Thouareq*, ni à *Arsinoé*, mais beaucoup plus au nord, dans un endroit qu'auraient autrefois baigné les eaux de cette mer, qui alors se serait étendue jusqu'aux *Lacs-Amers*. Cette opinion me semble toutefois assez peu probable. Il paraît bien, à la vérité, que les eaux de la Mer-Rouge se répandaient jadis plus au nord qu'aujourd'hui ; et c'est même un point maintenant incontestable. Mais quelles preuves allègue M. Linant, pour démontrer que l'atterrissement actuel est postérieur à l'époque de la fuite des Israélites ? cette question est intéressante, et la solution en est fort à désirer ; il est pourtant à craindre que la science ne soit de sitôt encore en position de la fournir.

Telles sont, cher ami, les diverses opinions imaginées par les savants pour essayer d'expliquer le passage de la Mer-Rouge. Chacune de ces opinions, comme tu as pu t'en convaincre, a ses raisons ; et ces raisons sont plus ou moins fortes, plus ou moins plausibles. Tu les auras bien vite sous les yeux ; et, la carte à la main, il te sera facile d'en faire l'appréciation. Quant à ma manière de penser, si tu sou-

haites la connaître, la voici : vû la connaissance que je possède présentement de la Mer-Rouge et de son voisinage, je me crois en droit de me prononcer en faveur du P. Sicard. Le sentiment de ce savant jésuite est, suivant moi, plus fondé en raisons ; et il me semble, d'ailleurs, plus conforme au récit de l'écrivain sacré.

Les *Fontaines de Moïse*, près desquelles nous sommes campés, sont au nombre de huit. L'eau en est sulfureuse, gypseuse et désagréable au goût ; elle n'est bonne que pour les animaux, qui la boivent avec plaisir ; nos *vaisseaux ambulants* n'ont pas manqué d'y renouveler leur provision. Un énorme palmier, à sept fûts, ombrage une de ces sources ; c'est le seul arbre qui ait encore frappé nos regards dans le désert d'*Etham*. Le sol que nous foulons n'est donc pas sans quelque reste de vie ; il ne faudrait peut-être qu'une culture soignée avec de l'eau douce au besoin pour le faire renaître à la végétation. Le jardin qui se trouve placé entre nous et le rivage de la mer, en est une preuve assez convaincante ; il y brille une assez belle verdure, dont l'œil est d'autant plus charmé que c'est la première qu'il rencontre depuis notre départ du Caire. Ce jardin appartient à mon bon ami le consul français de Suez, dont

le fils qui, comme je l'ai déjà dit, nous a accompagnés jusqu'ici, a bien voulu nous faire cadeau de légumes qu'il y a fait cueillir. Cette obligeance a mis la joie dans la caravane ; mille actions de grâces en ont été rendues à son auteur. Elle est une preuve que les enfants ne ressemblent pas toujours à leurs pères, et qu'ils n'héritent pas toujours de leurs sentiments.

Je termine ici, cher ami, mon travail, pour me percher de nouveau sur ma colossale monture, qui attend que j'aie fini avec toi pour se remettre en route.

Adieu.—Ma prochaine lettre t'arrivera, je l'espère, du mont Sinaï.



LETTRE XIV.

Couvent de la Transfiguration, 25 février 1845.

Cher Alfred,

Sais-tu d'où te vient la présente lettre ? de bien loin, oh ! oui, de bien loin ! c'est du point le plus éloigné qu'ait jamais atteint aucun de mes compatriotes ! c'est du Sinaï, la montagne du Seigneur, la montagne des grandes merveilles de sa toute-puissance ! C'est à deux pas du buisson ardent, et à deux autres pas du mont Horeb, l'un et l'autre, comme le Sinaï, si fameux dans l'histoire biblique, que je l'ai écrite. Quelles sources de pensées pour moi ! La majesté du Seigneur, sa puissance et sa bonté, se sont ici manifestées ; les rochers qui m'environnent, et la calcination des pierres qui

les composent, en sont une preuve incontestable ; ils m'annoncent vivement qu'il est ici passé avec la foudre et son tonnerre. Je voudrais te faire part de suite des impressions qu'a fait naître en moi la vue de ces lieux à jamais célèbres ; et je sens quel plaisir j'éprouverais à m'acquitter de cette tâche ; mais la marche que je me suis tracée et que je me suis fait un devoir de suivre jusqu'à présent, me force de l'ajourner à un autre temps. Je dois, au préalable, continuer ma correspondance, que l'excursion que je viens de terminer, m'avait contraint de suspendre ; je m'empresse de la reprendre où je l'ai interrompue, c'est-à-dire, aux *Fontaines*, d'où tu as dû recevoir ma dernière missive.

Il était environ sept heures du matin, lorsque, le 17, nous quittâmes les *Fontaines de Moïse*, pour nous remettre en route. Une fois notre caravane en mouvement, nous nous en séparâmes quelques moments, pour aller nous acquitter de la dette de reconnaissance que le fils du consul français, par son cadeau de la veille, nous avait à tous imposée. Nous le rencontrâmes dans son divan, où il nous accueillit avec toute l'affabilité possible. Nos remercîments offerts, et les adieux éternels faits, nous le lais-

sâmes, pour aller rejoindre notre troupe ambulante, qui déjà avait passablement gagné sur nous.

L'Arabie renferme trois grandes divisions, 1° l'*Arabie Petrée*, 2° l'*Arabie Heureuse*, 3° l'*Arabie Déserte*. L'Arabie Petrée, où je me trouve actuellement, a passé successivement entre les mains des Juifs, des Perses et des Romains. C'est dans cette partie qu'habitaient les *Amalécites*, les *Thémanites*, les *Nabathéens*, les *Cédarites* et enfin les *Madianites* qui, pour la plupart du moins, firent une si vigoureuse résistance aux Israélites, lorsqu'ils tentèrent de se frayer un passage à travers leurs déserts. L'Arabie Petrée avait pour capitale *Petra*, aujourd'hui *Karak*, ville célèbre, retrouvée, en quelque sorte, depuis à peine quelques années, et dont les voyageurs qui l'ont visitée, entre autres M. Laborde, ont fait une si pompeuse description. *Ailak*, maintenant *Ælana*, *Asiongaber* et *Madian* appartenaient à cette partie de l'Arabie. Au sud, entre la Mer-Rouge et le golfe d'*Aqabah*, est la presqu'île du Sinaï, que coupent, dans la direction du sud-est, les *monts Mélanes* ou *Noirs* ; elle contient les déserts du Sur, de Sin, de Pharan et de Sinaï.

Les *Fontaines de Moïse* sont situées dans le désert de Sur ; le pays en deçà comme au-delà, n'offre que des plages sablonneuses, où l'œil ne découvre que la plus désolante aridité. Ce désert est borné, à l'ouest, par la Mer-Rouge, et, à l'est, par la chaîne des *Mélanes*, dont les formes irrégulières ne sont pas sans beauté. Des mamelons de sable gisent çà et là clair-semés ; c'est l'ouvrage du plus inconstant des ouvriers, le vent, qui a su cependant, en les créant, en ménager si habilement les dimensions et les formes, qu'on serait parfois tenté de les prendre pour des tours et d'autres forteresses, destinées à servir de défense aux habitants du désert.

A midi, halte générale, pour prendre la collation. Pendant qu'on la préparait, nous nous dirigeâmes, M. le comte, mon compagnon et moi, vers le rivage de la mer, où notre but était d'aller faire une levée de coquillages. La distance qui nous en séparait, paraissait assez courte ; nous eûmes donc l'espoir de pouvoir la franchir en quelques minutes, et d'être en état, après avoir satisfait le désir qui nous y menait, de revenir au lieu d'étape assez à temps, pour y prendre quelque nourriture, avant que la caravane se remît en route. M. le comte ne

tarda guère néanmoins à s'apercevoir que nos calculs étaient faux, et que la plaine sablonneuse qui se trouvait entre nous et la mer était assurément plus grande que nous ne l'imaginions ; là-dessus il nous proposa de ne pas pousser plus loin, et de retourner sur-le-champ sur nos pas. Cette proposition était sage, comme nous le sentîmes plus tard ; mais, au lieu de nous sourire, elle ne nous sembla, au contraire, qu'un trait de lâcheté, dont nous eûmes, en quelque sorte, peur. Nous la repoussâmes donc avec vivacité, pour nous porter avec une ardeur nouvelle vers le terme de nos vœux. Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent, et le rivage ne s'était pas encore approché de nous ; il nous paraissait toujours à la même place. Je compris, en ce moment, que la proposition de M. le comte n'était pas si mauvaise ; je commençai même à croire que nous avions eu tort de ne pas y souscrire. Là-dessus je proposai donc à mon jeune ami de retourner en arrière, et de ne pas nous opiniâtrer à vouloir réaliser un dessein qui, suivant les apparences, allait nous apporter des désagréments, et nous exposer à des murmures de la part de nos compagnons de voyage et de notre escorte. Sur ses instances cependant je consentis encore à le

suivre. Notre marche était accélérée ; malgré cela néanmoins, les distances ne diminuaient pas sensiblement ; le rivage continuait d'être toujours pour nous un pur objet de désir. Je criai de nouveau au retour ; et convaincu que nous courions l'un et l'autre après un fantôme, que nous ne rejoindrions pas de sitôt, je m'efforçai de l'attirer à mon sentiment. Ce fut peine perdue ; toutes mes représentations ne purent l'émouvoir. Dominé par l'attente des précieux coquillages, dont il se flattait de faire ample collection, en atteignant le bord de la mer, il me conjura de rechef de ne pas lui imposer un sacrifice, dont il ne se croyait pas capable. Cette fois encore sa voix, comme celle de la sirène, me séduisit. Il est en avant, et je le suis ; nous labourons le sable, dont est çà et là encombrée la plaine que nous traversons ; nous courons plutôt que nous ne marchons, et cependant la mer est insensible à l'ardeur de nos vœux : comme pour Tantale, elle n'est pour nous qu'un charme fugitif. Pour le coup je suis découragé ; la mauvaise humeur s'empare de moi. Je me reproche de m'être laissé ainsi entraîné par mon jeune ami, et lui en témoigne du mécontentement. Mais il est trop tard pour songer à rebrousser chemin. Comme

donc un coursier fougueux, qui a pris le mors aux dents, je me lance de nouveau dans la lice, avec ferme détermination, cette fois, de ne m'arrêter qu'après en avoir vu le terme. J'y parvins enfin ; mais comment ? tout haletant de fatigues et tout baigné de sueurs.

Nous venions de faire une étourderie de jeune homme ; et cette étourderie méritait un châtiment ; le rivage, où nous venions de mettre le pied, nous le tenait en réserve ; car, à peine y fûmes-nous arrivés, que, venant à considérer l'immense espace qui nous séparait de la caravane, nous ne crûmes pas prudent d'y demeurer long-temps ; nous ne pûmes donc y recueillir que quelques coquillages, et encore, furent-ils assez misérables. Au bout de quelques secondes, nous étions en voie de retour ; ce fut alors seulement que nous fûmes en état de nous faire une idée de la distance où nous nous trouvions de nos compagnons ; cette distance nous sembla telle que nos chameaux, dont la charpente, comme on sait, n'est pas petite, nous apparurent avec nos Arabes comme autant de points presque imperceptibles sur la surface de la plaine. Nous nous prîmes à faire diligence ; malgré cela toutefois, quand nous les rejoignîmes, la troupe de la marquise était partie ;

lasse de nous attendre, elle avait fini par nous abandonner à notre mauvais sort. Un nouveau châtiment nous attendait au lieu de la station, c'est que nous n'eûmes pas le loisir d'y prendre notre collation ; la mauvaise humeur où nous vîmes nos Arabes, nous en fit faire le sacrifice. Nous nous contentâmes de nous nourrir l'un et l'autre de quelques œufs durs et de quelques biscuits, que nous mangeâmes, tout en cheminant, au danger de nous étouffer, tant cette nourriture était sèche. Cette excursion, d'après nos premiers calculs, ne devait durer qu'une vingtaine de minutes, et à notre grand chagrin elle nous avait pris une heure. Le désappointement était donc parfait, et la leçon chaude. Nous l'acceptâmes de notre mieux, et promîmes d'être désormais plus sages.

Le lendemain, 18, rien de particulier, qui mérite d'avoir place ici, si ce n'est que nous découvrîmes çà et là quelques faibles apparences de culture, dont la vue vint à propos rompre la monotonie créée par l'aspect des sables que nous traversions, et des montagnes grisâtres qui bordaient notre route à droite et à gauche.

Les voyageurs du désert ne manquent jamais de régaler, au moins une fois dans le cours du

voyage, les Bédouins de leur caravane. Cet usage est sacré ; pour nous y conformer, nous donnâmes aux nôtres une chèvre, qui nous avait coûté 40 piastres égyptiennes (10 francs). Ce cadeau mit la joie dans le camp ; c'était la première fois, depuis le départ du Caire, que ces pauvres diables allaient ajouter un peu de viande à leur *rouga* (1). Si leur empressement à dépecer le nouveau mets fut grand, leur soin à nous en témoigner leur reconnaissance ne le fut pas moins ; un mouvement gracieux de la main au cœur, accompagné du mot *Thaïb* (bon) en fut l'affectueuse expression.

Ce jour-là, contre notre coutume, point de halte à midi ; notre dessein était de camper plus à bonne heure, afin de pouvoir dîner plus tôt qu'à l'ordinaire ; car généralement depuis notre départ du Caire, nous n'avions pu prendre notre réfection que sur les huit et neuf heures du soir ; ce qui, comme on le voit, n'était pas sans inconvénient. A cinq heures notre tente fut dressée au pied d'un monticule, dans un lieu charmant, où, une demi-heure plus tard, nous fûmes rejoints par la marquise qui, au lieu de camper dans notre voisinage, comme

---

(1) Le *rouga* est une espèce de galette faite de blé, et cuite sous la cendre ; c'est la nourriture habituelle de l'habitant du désert.

nous l'espérions, et comme semblait l'exiger le besoin d'une sécurité commune, alla poser dans un renfoncement, formé par des collines, à cinq ou six arpents de nous. L'isolement où elle nous constituait nous parut assez peu rassurant ; nous ne crûmes cependant pas nécessaire de nous déplacer, pour nous rapprocher d'elle, dans la pensée que, quelque danger advenant, il nous serait toujours possible d'appeler à notre secours.

La soirée se passa tranquillement ; la beauté d'un ciel où brillaient des myriades d'étoiles, et encore plus peut-être le plaisir de rêver fortune pour l'avenir, nous avaient tellement subjugués, mon compagnon et moi, qu'il était dix heures quand nous entrâmes dans notre tente. Le sommeil ne se fit pas attendre : il y avait déjà quelques quarts d'heure que nous dormions, lorsqu'une voix accentuée de je ne sais quelle émotion pénible, me fit entendre ces mots : *Padrono, dorme ? Maître, dormez-vous ?* C'était la voix de Philippo. Levant aussitôt la tête, je portai mes regards vers l'endroit où il avait coutume de coucher, c'est-à-dire à nos pieds, et vis qu'il n'y était pas. La porte de notre habitation étant par hazard entr'ouverte, je l'aperçus en dehors, assis sur la cage qui

renferme notre *basse cour*, le fusil à la main, et la pique de guerre à ses côtés. Il était dans l'attitude de l'anxiété. " *Che cè ?* Qu'y a-t-il ? *Perche mi svigliate ? Spiegatevi.* Pourquoi m'éveillez-vous ? Expliquez-vous.—" Maître, continua-t-il, il est de mon devoir de vous avertir que votre vie est menacée, un noir complot a été ourdi par nos Bédouins contre vous et M. Bélanger ; dans une heure, leurs yatagans auront fait sauter vos têtes sur le sable. Leur rapacité, semblable à celle du vautour, a convoité vos malles et vos bagages ; et c'est là le motif de la trahison dont vous devez être les victimes." Ce langage me stupéfie. " Que me dites-vous ? lui répliqué-je avec vivacité ; où, et comment avez-vous appris l'existence de ce complot."—" Maître, répond-il avec sang-froid, les mots *malles, tente, mort*, depuis que, contre mon avis, notre caravane s'est, chemin fesant, isolée de celle de la marquise, n'ont cessé de vibrer à mes oreilles ; minuit, comme je l'ai entendu sortir de leurs bouches, est le moment du massacre. Cependant, maître, ne bougez pas, et dormez sans inquiétude ; je vais faire bonne garde. Au premier mouvement de la troupe, je déchargerai mon arme à feu ; le drogman du gentilhomme anglais, qui campe

près de nous, accourra me prêter main forte, et nous vous défendrons jusqu'à la mort. "— " Comment, me hâtai-je de reprendre, en l'interrompant brusquement, comment dormir en paix, à la vue d'un cimeterre, qu'un seul cheveu tient suspendu sur nos têtes ? Ne faut-il pas que vous soyez le plus stupide des hommes, pour attendre que nous ayons un pied dans l'abîme pour nous en avertir." Là-dessus, j'éveille mon compagnon, et lui fais part de l'étrange révélation que je viens de recevoir.

Mais que faire ? reposer, c'est chose absurde ; demeurer plus long-temps dans notre tente, c'est folie ; nous nous décidons donc à la déserter, pour aller dans le quartier occupé par nos compagnons. M. le comte, à qui nous manifestons nos inquiétudes et nos craintes, avec le désir de passer près de lui le reste de la nuit, n'y entend rien ; notre conduite est pour lui un mystère, et nos appréhensions lui paraissent dénuées de fondement. " Je connais, dit-il, le caractère des Bédouins de la presqu'île du Sinaï ; ils sont incapables de l'attentat que vous redoutez de leur part ; et, d'ailleurs, jamais rien de semblable n'a eu lieu dans le désert que nous parcourons." Ce langage nous sembla une ruse de l'amitié ; l'affaire du Caire, où des

craintes sérieuses nous avaient été inspirées contre Mansour, et plus encore le récit de Philippo, qui assurait avoir tout entendu de ses propres oreilles, neutralisaient totalement l'effet de ses paroles. Continuant donc de traiter d'illusoire ce qu'il venait de nous faire entendre, nous persistâmes à dire que, pour tout au monde, nous ne retournerions pas à notre tente. —“ Eh bien ! ajouta M. le comte, puisque vous ne pouvez maîtriser vos craintes, faites éveiller vos gens, et commandez-leur de transporter votre tente dans notre voisinage.” Ce conseil me parut intempestif ; je l'en remerciai, en le priant de permettre à Mahmoud, son drogman, dont je savais le courage et la force, de venir coucher près de nous. Mahmoud est appelé ; informé de ce qui vient de se passer, il me dit avec sa vivacité ordinaire : “ Philippo n'a pas compris la conversation de Mansour et de ses Arabes : c'est un lâche, qui a peur de son ombre ; pour lui des fourmis sont des tigres. Je connais assez les habitants de ce désert, pour pouvoir garantir leur honnêteté, et assurer que l'accusation qu'on fait peser sur eux, n'est autre chose que le fait d'une basse calomnie. Leur intérêt même leur fait une loi de respecter les voyageurs ; ils répondent de leur

vie ; et, à leur retour au Caire, avec lequel ils ne peuvent rompre, à moins de vouloir mourir de faim, ils doivent rapporter un certificat signé des voyageurs mêmes, lequel témoigne de leur constante fidélité à leur égard. Cependant, pour vous faire plaisir, j'irai coucher à la porte de votre tente, pour vous donner une protection que je juge totalement inutile. "

Le vieux Toualeb voulut l'accompagner ; Mansour fut aussitôt arraché au sommeil, et accusé de vouloir attenter à nos jours. L'Horeb, en lui tombant sur la tête, lui eût paru moins lourd que l'accusation dont il se vit, en ce moment, chargé avec les siens. Il crie à la calomnie ; il prend le ciel à témoin de son innocence. Le feu de ses regards, le ton de ses paroles, tout dans sa figure parle le langage de la conviction ; il y perce je ne sais quoi, capable, sinon de dissiper entièrement, du moins d'amoindrir notablement nos craintes.

Tout était rentré dans l'ordre, lorsque Mansour et Toualeb, au moment de nous quitter, pour nous assurer de leur attachement à nos personnes, se jetèrent à notre cou, pour nous embrasser. Cette scène nous toucha vivement ; plus que jamais nous nous convainquîmes de la fausseté des préventions odieuses qu'on avait

voulu nous inspirer contre nos Arabes. Le lendemain, à notre réveil, Mansour se présenta à la porte de notre tente ; il venait nous offrir un vase plein de lait de chamelle ; c'était la coupe de l'amitié, dans laquelle il voulait noyer à jamais le souvenir d'un triste passé.

Voilà qui est terrible, vas-tu me dire, cher ami ; et n'est-ce pas là un de ces méfaits, dont la faute doit tout entière retomber sur son auteur ? Philippo mérite un châtiment exemplaire, et il faut qu'il soit puni. Je te dirai cependant que je n'en ai rien fait ; un sentiment de compassion m'en a ôté la volonté comme le courage. J'ai cru devoir user d'indulgence envers un malheureux, dont l'âme, depuis notre entrée dans le désert, va tombant de plus en plus sous l'influence des plus tristes hallucinations.

La caravane se remit en route, selon son ordinaire, sur les sept heures ; c'était l'instant où le soleil commençait à poindre sur l'horizon ; son brillant éclat et sa douce chaleur, jointe aux charmes de la température matinale, vinrent, comme de concert, effacer les anxiétés de la veille. De petits oiseaux, que le besoin de vivre avait arrachés à leurs nids, voltigeaient, en ce moment, autour de nous ; la

mélodie de leur gazouillement n'ajoutait pas peu à la beauté de la scène. C'était sans doute notre passage que ces tendres créatures voulaient saluer ; mais que dis-je ? le voyageur qui passe et qui le plus souvent les laisse inaperçues, n'est sans doute pas, lui, le sujet de leurs ramages. Nouvelles Philomèles, elles chantaient leur patrie, car elles aussi ont une patrie ! et cette patrie pour elles comme pour l'homme a des charmes incomparables. Berceau de leur existence, et théâtre de leurs premiers amusements, elle renferme pour elles un père et une mère, dont les tendresses leur en ont rendu le séjour à jamais chéri. Patrie ! que ce mot est touchant ! qu'il est magique ! c'est un charme auquel on ne résiste pas.

Le reste du jour et tout le suivant, nous foulons un terrain parsemé d'une espèce d'acanthes sauvages, dont les Bédouins tirent bon profit, en en convertissant la tige en charbon, qu'ils vont ensuite vendre sur les marchés du Caire. Cet arbrisseau fournit encore une sorte de gomme, à laquelle ils attachent un certain prix. La coloquinte y est assez commune, ainsi que divers arbres buissonneux, tels que l'*acacia gommifera*, qui donne la gomme arabique, et le tamarinier, qui, dans les mois de juin et

de juillet, laisse transpirer un suc aromatique, nommé *elmann*, ou la *manne*. Le caprier, le laurier-rose et le cotonnier n'y sont pas rares ; ils croissent au milieu des rochers, et à travers les sables, que recouvrent des silex et des cailloux roulés.

Nous cheminions, pendant tout ce temps-là, par des gorges de montagnes, à formes abruptes ; ces montagnes, comme le reste du pays, sont volcaniques. Quel beau champ ouvert au géologue ! la coupe des montagnes, la nudité des couches dans quelques-unes, et, dans d'autres, le bouleversement des substances qui les composent, sont comme autant de pages du grand livre de la nature, où il lui serait donné de déchiffrer l'histoire de la terre, ses époques et ses phases. Les savants, attachés à l'expédition française en Egypte, paraissent avoir parcouru le pays où se trouvent recelées tant de richesses ; mais on conçoit tout ce que ce travail pour consciencieux qu'on le suppose, a dû laisser de lacunes dans une science qui, à cette époque, était encore à peine née.

Sur le soir de ce même jour, 20 février, grand émoi dans la caravane : on a aperçu dans le lointain un groupe de hautes montagnes, dont celle du Seigneur fait partie. Ces montagnes

offrent un aspect imposant ; pour la plupart de forme conique, elles se terminent par des pics, dont la pointe aiguë s'élance hardiment dans les airs. Cette vue excita plus vivement que jamais en nous le désir d'arriver au terme de notre course de ce côté-là ; mais la distance, qui nous en séparait, étant encore trop considérable, pour que nous pussions prétendre y arriver ce jour-là, la partie fut en conséquence remise au lendemain. La caravane eut ordre de s'arrêter ; le campement eut lieu dans un endroit charmant, dont la pente, qui regarde le midi, nous mit sous les yeux le groupe des monts sinaïtes.

Deux routes, à partir de l'endroit où nous passâmes la nuit, conduisent au couvent de la Transfiguration ; l'une longue, mais facile ; l'autre plus courte, mais plus difficile. Pour gagner du temps, nous nous décidâmes pour celle-ci, et envoyâmes le gros de la caravane par la première. Nous commencions à défiler pour nous mettre en route, lorsqu'un accident, arrivé à Mme la marquise, faillit jeter le deuil et la consternation dans la troupe ambulante ; elle avait changé de dromadaire, et en avait pris un autre, dont elle ignorait un grand défaut, celui d'être ombrageux. Elle l'avait monté

avec assez de facilité, et déjà même, elle s'était mise à cheminer, lorsqu'ayant voulu, pour se défendre des ardeurs du soleil qui déjà l'incommodait, ouvrir son ombrelle, elle lui fit peur. A l'instant même, il se lança, à toutes jambes, dans le désert, où il emporta son cavalier, dont la vie, en cas de chute, allait courir le plus grand danger. La chute eut effectivement lieu ; détachée de sa sellette, cette dame alla tomber au loin. Le coup ayant été terrible, chacun craignit donc pour ses jours. Heureusement toutefois qu'il n'en fut rien ou presque rien ; le choc ne l'avait que faiblement atteinte. Elle en fut quitte pour une faible contusion, dont elle n'est pas encore entièrement remise.

Ce fut bientôt mon tour ; j'avais fait agenouiller mon chameau pour le monter, et, le pied droit sur la croupe, j'allais m'y installer, lorsque, sentant qu'on le touchait, il se prit à se relever tout-à-coup, et cela avant que j'eusse eu le loisir d'assurer ma position. J'étais débusqué ; un pied en l'air et l'autre à terre, je perdis l'équilibre. Je tombai, et du coup, j'allai, sans façon, mesurer le sol de toute ma longueur, pendant que, de son côté, l'animal, qui avait pris le mors aux dents, fuyait comme l'éclair. La chute, par bonheur, n'eut rien de grave ; je

n'en éprouvai qu'une légère douleur, et même cette douleur disparut-elle presque aussitôt. Cet accident est le premier qui me soit arrivé depuis mon départ de Québec ; et, comme on le voit, c'est assez peu de chose.

Nous avions quitté, à sept heures, le lieu du campement ; il en était deux après midi, quand nous atteignîmes le lit d'un torrent profond, qui longe le pied des montagnes dont j'ai déjà parlé, et que nous traversâmes à sec. Ce fut un bonheur pour nous ; car si les pluies, cette année, n'eussent pas été en défaut, et que les eaux l'eussent rempli à la hauteur accoutumée, je ne sais de quelle manière nous nous y fussions pris pour le franchir. De là nous nous engageâmes dans une gorge assez étroite et bordée de part et d'autre de hautes montagnes ; la route à suivre est tracée sur le bord d'une espèce d'abîme : on n'imagine rien de plus ardu ni de plus périlleux ; c'est à faire frisonner de terreur ; à notre gauche, des précipices affreux, où un faux pas de nos chameaux eût suffi, pour nous faire rouler sans façon ; et à droite, presque au-dessus de nos têtes, des quartiers de rochers menaçants, prêts à se détacher de leurs bases mal assurées, et à venir nous écraser ; vrai cahos de désolation,

c'est par-là que nous eûmes à cheminer pendant plusieurs heures de suite. Nous quittâmes cette route affreuse pour déboucher dans la vallée de *Raphidim*, vallée célèbre dans la bible, pour avoir servi de lieu de station aux enfants d'Israël. C'est là qu'ils étaient campés, lorsque le Seigneur leur commanda d'approcher de la montagne sainte.

Cette vallée est étroite, mais longue ; nous la coupâmes, pour entrer dans le défilé où est bâti le couvent de la Transfiguration. Il était près de cinq heures, quand nous y arrivâmes. Le panier, par lequel on est dans l'usage de hisser les étrangers, ne fut pas descendu pour nous ; on nous en fit grâce, pour nous laisser pénétrer dans l'intérieur par une porte qui donne sur la cour. Le supérieur et plusieurs des Pères du monastère vinrent nous y recevoir : puis, après les compliments de la bienvenue, ils nous introduisirent tous ensemble dans le quartier des étrangers, dont les meilleurs appartements furent mis à la disposition de notre illustre voyageuse qui, comme de raison, ne se fit pas prier pour les accepter. Notre partage, à mon compagnon et à moi, ne fut pas si heureux ; il est bien vrai qu'on nous abandonna à nous aussi un appartement ; mais

cet appartement n'était rien moins qu'agréable ; il était sans lits comme sans vitres ; ce qui était peu propre à nous fournir un abri tant soit peu confortable contre les froids de la nuit. Mais il n'y avait pas à regimber ; et, après tout, noùs étions bien aises encore d'être l'objet d'une semblable bienveillance. Sans donc faire entendre le plus léger murmure, et même avec reconnaissance envers nos hôtes, nous allâmes nous installer dans la chambre dont on nous donnait l'usage, et nous nous y fîmes suivre de notre ménage ambulant, que nous n'avions pas voulu quitter en dehors de l'enclos du couvent, de crainte des Arabes maraudeurs, qui stationnent là près nuit et jour, et qui auraient pu nous l'enlever. Nos matelas furent étendus sur l'immense divan qui occupe la moitié environ de cette chambre, et nos autres meubles placés çà et là, avec plus ou moins de symétrie. Nous avions un *chez-nous ;* et quoique ce *chez-nous* fût loin d'être splendide, et qu'il ne fût que d'emprunt, nous ne laissâmes pas toutefois de nous y trouver contents ; nous étions ravis de pouvoir nous reposer de la longue course que nous venions de faire. Mes prochaines lettres feront connaître notre nouvelle demeure, les sanctuaires qu'elle renferme, et surtout les lieux célèbres qui l'avoisinent.—Adieu.

LETTRE XV.

Couvent de la Transfiguration, 24 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

J'arrive de la région de l'air, où la curiosité m'a conduit, et d'où la Providence m'a ramené sain et sauf. Je viens de gravir une des montagnes les plus élevées du groupe sinaïte, dont la hauteur excède de six à sept mille pieds celle du cap *Tourmente*, situé à Saint-Joachim, en Canada. Le désir de visiter le tombeau où la tradition fait d'abord reposer le corps de Sainte Catherine, est le motif qui m'a déterminé à entreprendre une excursion aussi fatigante, et j'ajouterai, aussi périlleuse. Malgré ses fatigues

et ses périls, cette excursion n'a cependant pas laissé que de nous intéresser ; en voici les détails.

C'est hier que nous fîmes cette expédition. Comme c'était un dimanche, je ne voulus me mettre en route, qu'après m'être acquitté du précepte que l'Eglise fait à ses enfants, d'assister, à pareil jour, à la messe. Ne pouvant, pour la dire, avoir accès à la chapelle du couvent, où les catholiques, depuis long-temps, n'ont plus de sanctuaire, je me vis contraint, à cette fin, malgré le peu de décence de notre logis à servir de local à une action si sainte, de le convertir en chapelle, et l'appropriai de mon mieux. J'avais un autel portatif ; je le plaçai sur une petite boîte, de la longueur d'une couple de pieds, et y disposai les linges voulus par les rubriques. Il se réunit dans cette église improvisée une dixaine de personnes, qui, pendant tout le temps que dura le saint sacrifice, se conduisirent de la manière la plus exemplaire ; leur recueillement et leur piété avaient de quoi édifier. Nous occupions le lieu même où, il y a plus de trois mille ans, les enfants d'Israël immolèrent au Seigneur des victimes sanglantes ; et moi, prêtre de la Loi de grâce, j'allais offrir au même endroit la victime par

excellence, la victime du salut dont celles-là n'étaient que la figure ! Cette réminiscence était infiniment touchante ; aussi tâchâmes-nous tous ensemble de nous en inspirer. La foi, dans ce moment solennel, fut la mesure de nos impressions, et la source où nous allâmes puiser le sentiment de la reconnaissance et celui de l'amour. Son action nous parut pleine de force, et son langage puissant d'onction ; plus que jamais alors elle nous redit les miséricordes du Seigneur, et nous répéta la loi de gratitude qu'elle nous imposait.

Le saint sacrifice terminé et notre déjeûner pris, nous nous mîmes en frais de partir. Notre brigade était assez forte ; elle se composait de cinq personnes, M. le comte, M. Plichon, mon jeune compagnon, Philippo et moi, sans compter un des frères du couvent, qui voulut nous y accompagner, et quatre ou cinq enfants arabes qui s'étaient attachés à nous, lorsque nous quittâmes le monastère, et qui, en dépit de tout ce que nous pûmes faire pour les écarter de nous, n'en furent pas moins ardents à faire queue. Une seule ne fut pas de la partie ; ce fut la marquise ; la crainte de n'en pouvoir supporter la fatigue, et surtout la difficulté de marcher que lui a causée la contusion que lui

a faite cette chute dont j'ai parlé plus haut, et dont elle n'est pas encore bien remise, la retinrent à la maison. Cette fois encore on nous fit grâce du panier, pour nous laisser sortir par la porte qui donne sur la cour ; huit heures et demie sonnaient, quand nous commençâmes à cheminer. Après avoir parcouru le vallon où est bâti le couvent, nous aperçûmes, au moment que nous allions le quitter, pour prendre la gauche, la roche où Moïse avait dressé sa tente, et, presque en face, la petite éminence, où gisent éparses çà et là quelques ruines informes, qu'on donne comme les restes de la demeure d'Aaron ; mais ces deux faits, le dernier surtout, portent trop ostensiblement le sceau de l'incertitude, pour mériter quelque créance ; aussi ne fais-je aucune difficulté de repousser comme fausse la tradition qui s'en donne pour garant.

Au moment de contourner le mont Horeb, pour suivre la vallée de *Raphidim*, dans la direction du couchant, nous découvrîmes un trou pratiqué dans le roc vif ; nos guides nous le signalèrent comme le moule dans lequel Aaron coula le veau d'or.

“ Le peuple voyant que Moïse différait longtemps à descendre de la montagne, s'assembla

contre Aaron, et lui dit : Venez ; faites-nous des dieux qui marchent devant nous ; car pour ce qui est de Moïse, cet homme, qui nous a tirés de l'Egypte, nous ne savons pas ce qui lui est arrivé.

" Aaron leur répondit : Otez les pendants d'oreille de vos femmes, de vos filles et de vos fils, et apportez-les-moi.

" Aaron les ayant pris, les jeta en fonte, et il en forma un veau." (1)

Ce trou est creusé dans un granit rouge et blanc ; il a trois pieds de diamètre, sur autant de profondeur. Ce qui le fait regarder comme le moule où Aaron coula son veau d'or, c'est qu'effectivement il laisse apercevoir une figure assez semblable à celle d'une tête de veau avec son mufle et ses cornichons ; cependant, quoiqu'en dise la tradition du pays, l'esprit réfléchi s'opiniâtrera toujours à ne voir dans ce travail qu'un jeu de la nature, et non le moule dans lequel aurait été mis en fusion le dieu demandé par le peuple prévaricateur. C'est, d'ailleurs, ce que le texte sacré donne assez à entendre, losqu'il fait dire aux Israélites, parlant à Aaron : " Venez, et faites-nous des dieux

---

(1) Exod. XXXII, 1, etc.

qui marchent devant nous." Ainsi le peuple sollicite donc des dieux qu'on puisse porter devant lui ; des dieux, par conséquent, de dimensions telles qu'ils puissent être portatifs. Or, qu'eût été un veau, dont la tête eût eu trois pieds de diamètre sur autant de hauteur, sinon, en toute évidence, un colosse, une masse énorme, dont le chariot le plus fort aurait eu peine à supporter l'excessive pesanteur ?

De là, continuant de diriger nos pas vers l'occident, nous laissâmes sur notre gauche quelques petits jardins. Plantés d'arbres fruitiers, tels que palmiers et dattiers, ils révèlent une verdure si vivace, qu'on oublie, en quelque sorte, en y fixant ses regards, qu'on est dans l'empire de la plus désolante aridité. Ces jardins, aujourd'hui la propriété des Pères du couvent, appartenaient autrefois à des ermites, qui, pour échapper aux tempêtes de la mer orageuse du monde, étaient venus se cacher dans cette solitude, pour y trouver un port qui les mît à l'abri du naufrage : les Onuphre, les Paphnuce et tant d'autres illustres anachorètes que l'Eglise s'honore de compter au nombre de ses gloires, ont peuplé ces lieux sauvages.

La route détournant insensiblement vers le sud-ouest, nous nous engageâmes dans un dé-

filé, encaissé dans de hautes montagnes, dont l'aspect menaçant glace d'effroi. Ce défilé est connu par les Arabes sous le nom d'*Arbaïn* (quarante), à cause du martyre que souffrirent, à une époque que je ne saurais préciser, quarante religieux qui y vivaient dans le silence du cloître. Attaqués par les Musulmans, ils aimèrent mieux mourir, que de forfaire à la loi de l'Evangile, en rachetant leur vie par l'apostasie. C'est le vallon de *Raphidim* dont parle l'Exode et où Moïse fit sortir l'eau du rocher.

" Le peuple s'irrita contre Moïse et lui dit : Donnez-nous de l'eau, afin que nous buvions. Et Moïse leur dit : Pourquoi criez-vous contre moi ? Pourquoi tentez-vous le Seigneur ?

" Le peuple eut soif à cause de la disette d'eau et murmura contre Moïse, disant : Pourquoi nous as-tu fait sortir d'Egypte, pour nous faire mourir de soif, nous, nos enfants et nos troupeaux ?

" Moïse cria vers le Seigneur, disant : Que ferai-je à ce peuple ? Encore un temps, et il me lapidera.

" Et le Seigneur répondit à Moïse : Marche devant le peuple, et prends avec toi quelques-uns des anciens d'Israël, et tiens dans ta main la baguette dont tu as frappé le fleuve, et va.

“ Voici que je serai devant toi sur la pierre d'Horeb, et tu frapperas la pierre, et l'eau en jaillira, afin que le peuple boive. Et Moïse fit ainsi en présence des anciens d'Israël.

“ Et il appela le nom de ce lieu *Tentation*, à cause des murmures des enfants d'Israël, puisqu'ils tentèrent le Seigneur, disant : Le Seigneur est-il parmi nous ou non ? ” (1)

Ce vallon, cher ami, je l'ai traversé ! cette pierre miraculeuse je l'ai vue et touchée ! Certes, le Seigneur ne pouvait, ce semble, choisir de localité plus propre à servir de théâtre à la merveille qu'il y voulait opérer. La roche d'où jaillit l'eau est placée vers le milieu du vallon et au pied de l'Horeb, dont elle fesait autrefois incontestablement partie ; c'est un énorme bloc de granit, qui a environ une douzaine de pieds de hauteur sur une cinquantaine de circonférence. “ Cette roche, dit un voyageur impie qui a visité ces lieux, laisse voir sur sa surface verticale une rigole d'environ dix pouces de largeur, sur trois pouces et demi de profondeur, traversée par dix ou douze stries ou coupures de deux pouces environ de profondeur, formées par le séjour de l'eau dans

---

(1) Exod. XVII, 1 et suiv.

la partie la plus tendre de ce bloc, que les moines et les Arabes appellent le rocher de Moïse."

Cette description, comme le remarque avec raison le P. Géramb, n'est pas tout-à-fait exacte ; car dans la partie où se trouvent les stries ou coupures, la dureté de la pierre est telle, que je défie le marteau le mieux trempé de la pouvoir entamer. Je tentai moi-même, avec un instrument de fer, de l'attaquer dans l'endroit précisément qu'on présente comme tendre ; mais je ne pus en venir à bout ; mes efforts furent complètement infructueux. Autant m'eût-il valu frapper une masse adamantine.

Plus heureux cependant que l'auteur du *Pèlerinage*, qui ne put, après un travail d'une heure entière, en détacher que quelques petits fragments, nous réussîmes, mon compagnon et moi, sans tant de temps et de peine, à en casser plusieurs de grosseur raisonnable. Nos coups déprédateurs avaient porté non dans la rigole où a coulé l'eau miraculeuse, mais à quelques pieds de là, sur les parties anguleuses de la masse.

Au bout de deux heures de marche, nous étions au pied du mont Ste. Catherine, dont l'aspect nous fit peur. Et véritablement on

n'imagine rien de plus affreux ; c'est la nature en désordre, et n'offrant çà et là que des rochers arides, où l'œil ne découvre qu'abîmes et précipices. La route d'ascension se sent du terrain où elle est tracée ; pour n'y point faire de faux pas, et ne pas rouler jusqu'en bas, avec la certitude de s'y casser le cou, force est, au téméraire qui s'y est hasardé, de se grapiner des pieds et des mains, aux pierres qui en forment le fond comme les côtés. Sans vouloir décrire ici tout ce que cette ascension nous a causé de souffrances, je me bornerai à dire, que jamais gravissement de montagne ne m'a été plus pénible, plus laborieux ; c'est à exténuer de fatigue. Nous touchions aux deux tiers environ de la route, lorsqu'une violente douleur de côté qui vint tout-à-coup s'emparer de moi, m'enleva ce qui me restait encore de forces et de courage. Ma position était devenue critique ; monter plus haut me semblait une impossibilité, et retourner en arrière le plus grand des sacrifices. Prenant donc conseil de mon malheur, j'eus recours à une petite corde, qu'eut la complaisance de me prêter M. Plichon, et m'en serrai avec force, dans l'espoir que par-là je pourrais, sinon faire disparaître, du moins assoupir mon mal. Ce se-

cours cependant me fut à peu près inutile, ou, du moins, ne me procura-t-il qu'un bien faible soulagement. Décidé à arriver, quoiqu'il pût m'en advenir, au terme de l'expédition, je fis un nouvel effort, et cet effort, grâce au ciel, fut couronné de succès ; il me fit atteindre le pied du rocher qui sert de base au pic qui termine la montagne. Mais ici nouvelle difficulté : ce rocher, de quelque côté que je l'envisage, me paraît inattaquable ; je n'y aperçois aucun chemin tracé par où l'on puisse passer. La seule ressource que sa face verticale me présente, consiste en quelques infractuosités ou fentes, où il est possible à la main et au pied de pénétrer. Je m'y attache de mon mieux, et, après quelques instants de peine, je parviens heureusement enfin au point culminant de la montagne où, comme moi, mes compagnons de voyage parvinrent sans accident. Cette ascension, comme on le voit, n'est rien moins que facile ; aussi peu de voyageurs se sentent-ils le courage de l'entreprendre ; plus d'un a reculé d'effroi en présence des difficultés qu'elle offre. L'élévation de cette montagne au-dessus du niveau de la Mer-Rouge est de 8452 pieds.

Mais autant le gravissement de ce pic nous avait paru ardu, torturant, autant la scène qui

s'y déroula devant nos yeux, une fois que nous l'eûmes atteint, nous sembla belle, grandiose : c'est un immense panorama, dont nous occupions le centre, et d'où nous découvrions maintes contrées diverses ; au sud-est, le golfe Elanitique, aujourd'hui d'Aqabah, au fond duquel s'élevaient jadis Elath et Asiongaber, d'où Salomon fesait partir pour Orphir de nombreuses flottes chargées d'en rapporter de l'or et de l'ivoire, des aromates et des bois d'ébène ; au-delà du golfe, le pays de Madian, habité par Jéthro, beau-père de Moïse ; au sud et à l'ouest, le golfe Arabique ou la Mer-Rouge, la porte des Indes de ce côté-là ; devant nous, le désert de Sin, et plus loin, celui de Pharan, où les enfants d'Israël passèrent trente-huit années ; à nos pieds enfin, se dessinait le Sinaï, où le Seigneur a donné sa loi à son peuple. Est-il, cher ami, tableau plus frappant ? Le sommet du Vésuve, avec les cent et une villes et villages qui l'environnent, présente-t-il rien de plus intéressant, rien de plus majestueux ?

Nous étions, du moins, en partie, venus en ces lieux, pour visiter ce qu'on appelle le tombeau de Sainte Catherine. Comme ce tombeau n'était qu'à deux pas du local que nous occupions, il nous fut facile de l'examiner. On ne

connaît rien de plus simple : c'est une petite construction en pierres sèches, de quelques pieds d'étendues, où l'on prétend encore montrer sur le rocher qui lui sert de pavé, une empreinte qu'on dit avoir été faite par le corps de la sainte, pendant les longues années qu'il y a reposé, après y avoir été, selon la tradition, transporté par les anges. Mais que faut-il penser de cette tradition ? doit-on la recevoir comme vraie, ou bien la ranger au nombre des légendes apocryphes de Métaphraste ? Ce qui suit va fournir la mesure de la créance qu'on doit lui accorder.

Catherine naquit à Alexandrie, et eut la gloire d'y verser son sang pour la foi, sous le règne de Maximin II. Non moins distinguée par la noblesse de son sang que par l'étendue de ses connaissances, elle eut à repousser les attaques de plusieurs philosophes, à qui l'empereur avait confié le soin de l'amener au paganisme ; mais elle les confondit ; et, ce qui est plus, elle les convertit. Elle eut même la consolation de les voir affronter les horreurs du bûcher, plutôt que de renoncer à la foi qu'ils venaient d'embrasser. On a les actes de son martyre, où il est dit, que, par l'ordre du tyran, cette héroïne ayant été attachée à une machine

de torture, composée de plusieurs roues et garnie de pointes très-aiguës, les cordes se rompirent, quand les bourreaux voulurent la faire mouvoir ; et ils ajoutent que ce genre de supplice étant demeuré sans effet, l'empereur, pour se défaire de sa victime, ordonna qu'on l'en détachât, et qu'on la fit périr par le glaive. Voilà pour la vie et la mort de cette sainte. Quant à la translation de son corps sur la montagne qui porte encore aujourd'hui son nom, Falconius, archevêque de San-Severino, en parle de la manière suivante : “ Il est raconté, dit-il, que le corps de cette sainte fut porté par des anges sur le mont Sinaï ; ceci veut dire que les moines du Sinaï le portèrent dans leur monastère, pour l'enrichir de ce précieux trésor. On sait que l'on a souvent désigné l'habit religieux par un habit angélique, et qu'autrefois les moines étaient appelés anges, à cause de la sainteté de leurs fonctions toutes célestes.” C'est ainsi que s'exprime cet écrivain, et sa version est, comme on le voit, bien différente de celle qui attribue aux habitants du ciel, le fait en question. La translation, dont il est mention dans le passage de Falconius, ne date que du huitième siècle, époque à laquelle les chrétiens d'Alexandrie, qui avaient découvert

le corps de notre sainte, pour le soustraire à la fureur des Sarrasins, le transportèrent au monastère, où depuis il est toujours resté. C'est à dater de cette époque qu'il est plus fréquemment fait mention de la fête de Ste. Catherine. Ses reliques sont ici conservées avec respect. Les Grecs schismatiques y accourent de toutes parts pour les vénérer ; il en vient même de la Russie.

Par prudence nous avions emporté avec nous des vivres ; c'étaient des poulets, du pain de froment, du pain de dattes, du café. Après la fatigue que nous venions d'essuyer, nous nous crûmes en droit de bien manger ; chacun fit honneur à sa pitance. Au bout d'une heure environ, nous songeâmes à descendre du pic élancé où nous étions perchés comme des aigles. Nous trouvâmes de la neige à sa base ; ce qui peut faire juger qu'à cette hauteur, nous n'avions pas dû éprouver les chaleurs de la zône torride ; et en effet nous avions eu beaucoup à y souffrir d'un vent froid qui n'avait cessé, tout le temps que nous y étions demeurés, de nous souffler de l'ouest.

La descente eut, comme la montée, ses difficultés. Nos chaussures surtout eurent à s'en plaindre ; les cailloux roulants et les pierres

mouvantes, dont la route depuis le pied de la montagne jusqu'au sommet, est presque constamment jonchée, en détachèrent les semelles. Plusieurs d'entre nous se virent métamorphosés en Carmes déchaussés ; je fus de ce nombre avec mon jeune compagnon et Philippo. Cet accident, bien que léger en soi, me parut toutefois fort malencontreux ; il me privait des seules chaussures que j'eusse à ma disposition ; il allait, par conséquent, me condamner à ne plus bouger, le reste du voyage, de dessus mon ennuyeuse monture. Nous revîmes, chemin fesant, la pierre de la *tentation*, que nous saluâmes pour la dernière fois, et entrâmes de nouveau dans la vallée de *Raphidim*, que nous parcourûmes pendant long-temps. Cette vallée est célèbre, comme je l'ai déjà dit, non seulement pour avoir servi de lieu de station aux enfants d'Israël, mais encore pour avoir été le théâtre de la victoire qu'ils remportèrent sur le peuple d'Amalec.

“ C'est encore, dit le texte sacré, dans *Raphidim* qu'Amalec vint combattre Israël.

“ Et Moïse dit à Josué : Choisissez des hommes, et allez combattre contre Amalec. Je me tiendrai demain sur le haut de la colline, ayant en main la verge de Dieu.

“ Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il combattit contre Amalec ; mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline.

“ Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux ; mais lorsqu'il les abaissait un peu, Amalec avait l'avantage.

“ Cependant les mains de Moïse étaient lasses et appesanties ; c'est pourquoi ils prirent une pierre et l'ayant mise sous lui, il s'y assit, et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés. Ainsi les mains ne se lassèrent pas jusqu'au coucher du soleil.

“ Josué mit donc en fuite Amalec, et fit passer son peuple au fil de l'épée. ”

Il était presque nuit, quand nous rentrâmes dans l'enceinte du couvent.

Adieu.



LETTRE XVI.

Couvent de la Transfiguration, 25 février 1845.

(Suite de la précédente.)

Cher Alfred,

Le monastère de la Transfiguration occupe une position fort élevée ; il est bâti à 5,500 pieds au-dessus du niveau de la Mer-Rouge. Ste. Hélène le fit construire dans le quatrième siècle ; dans le sixième, il reçut, par les soins et la munificence de l'empereur Justinien, d'importantes améliorations. Il est habité par des Grecs schismatiques, de l'ordre de St. Basile. Les catholiques y avaient autrefois une chapelle ; ce ne fut que dans le dix-septième siècle qu'ils en furent irrévocablement chassés. Cette

occupation n'est pas la seule de ce genre, qu'aient faite les Calayers grecs sur les Latins ; l'Orient en offre plus d'un autre exemple. Qu'il est à craindre que le schisme ne finisse par accaparer ce que les Latins y ont encore de sanctuaires !

Le couvent de la Transfiguration a tout l'air d'une forteresse ; ceint de hautes murailles, solidement construites et soigneusement entretenues, il forme un carré, dont chaque face a environ cinq cents pieds de longueur. L'intérieur est cependant loin de répondre à l'extérieur ; car les bâtiments en sont irréguliers et sans élégance. La seule chose qu'on y remarque, c'est le prix des matériaux dont ils sont faits : les murs, le pavé du dortoir, les lieux claustraux, tout y est de granit.

L'église est le seul édifice qui mérite, et avec droit, de fixer l'attention ; elle est bâtie, du moins en partie, dans le goût gothique ; M. Stephen assure n'avoir rien vu de plus beau ni en Grèce ni en Russie. Le pavé et les degrés en sont de marbre. Divisée en trois nefs, elle est supportée par deux rangées de colonnes de granit, qui, si je ne me trompe, sont monolythes, c'est-à-dire, d'une seule pièce. Elles sont, en grande partie, d'ordre corinthien. En-

levées, pour la plupart, suivant la tradition, aux temples dédiés aux divinités païennes, elles furent transportées en ces lieux par les soins des empereurs chrétiens, qui se chargèrent des frais de transport.

Cette église est éclairée par une multitude de lampes d'or et d'argent, cadeaux faits par les Grecs et les Russes, en l'honneur de Ste. Catherine, à qui ils ont une singulière dévotion. Les murailles en sont ornées de nombreux tableaux, dont les personnages, suivant le goût oriental, portent généralement l'auréole de la gloire. Suivant M. Stephen, on doit voir dans une des chapelles latérales de cette église, une copie des quatre Evangiles écrite en lettres d'or par l'empereur Théodose ; les portraits des quatre Evangélistes, ceux des douze Apôtres, et enfin une espèce de tablette, ouvrage d'une jeune vierge, morte en ce désert, où l'avait attirée l'amour de la solitude, et qui, quoique très-petite, contient néanmoins les cent cinquante psaumes de David. Ces données fournies par ce célèbre voyageur, j'aime à le croire, peuvent être vraies, et par-là, même dignes de créance. Mais comment se fait-il cependant que les religieux qui nous accompagnèrent dans la visite de cette église, aient oublié, en nous

en montrant les richesses, d'attirer nos regards sur des objets d'un si haut intérêt ? C'est là un de ces oublis dont on ne se rend pas compte. L'explique qui pourra.

“ Moïse, dit le texte sacré, fesait paître les troupeaux de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian, et ayant conduit son troupeau au fond du désert, il visita la montagne de Dieu, Horeb.

“ Et le Seigneur lui apparut au milieu d'un buisson dans une flamme de feu ; et il voyait que le buisson brûlait sans se consumer.

“ Moïse dit donc : J'irai et je verrai cette merveille, pourquoi le buisson ne se consume pas.

“ Mais le Seigneur, voyant qu'il s'avançait pour regarder, l'appela du milieu du buisson, et lui dit : Moïse ! Moïse ! Il lui dit : Me voici.

“ Et Dieu lui dit : N'approchez pas d'ici ; ôtez la chaussure de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte.

“ Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Moïse cacha son visage, parce qu'il n'osait regarder Dieu.

“ Le Seigneur lui dit : J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui président aux travaux.

“ Venez, et je vous enverrai vers Pharaon, afin que vous emmeniez de l'Egypte les enfants d'Israël qui sont mon peuple.” (1)

L'endroit où apparut le buisson est renfermé dans un petit sanctuaire où, aujourd'hui encore, on ne pénètre que déchaussé ; c'est par respect pour une terre dont il a été dit à Moïse : “ N'approchez pas d'ici ; ôtez les souliers de vos pieds, parce que la terre où vous êtes est une terre sainte.”

A deux pas de cette chapelle est la châsse de Ste. Catherine. Le désir que nous manifestâmes d'en vénérer à découvert les reliques fut sans écho ; le supérieur ne crut pas devoir pousser jusque-là ses obligeances envers nous ; la permission, au reste, si je ne me trompe, doit en être expédiée du Caire, où réside l'autorité suprême.

En parlant de cette châsse, qu'il a vue, le P. Géramb s'exprime de la manière suivante :

“ Le corps de la sainte était encore tout entier, il y a soixante ans. Depuis, pour le soustraire au pillage des Arabes, on a été si souvent obligé de le déplacer, il a été tellement altéré par l'humidité, qu'il n'en reste plus que

---

(1) Exod. III, 1, etc.

les parties principales. Celles qu'on fait voir sont la tête, et une main très-bien conservée.

" A dix heures du matin, continue-t-il, on vint me chercher, en grande cérémonie, pour me conduire vers la châsse que l'on devait ouvrir. Les supérieurs et la communauté se trouvaient à l'église ; toutes les lampes étaient allumées. On m'avait prévenu que les reliques de la sainte avaient cela de particulier, qu'elles répandaient autour d'elles un parfum suave. En effet, à peine la châsse fût-elle ouverte, qu'il s'en exhala l'odeur la plus agréable. Le supérieur prit d'abord respectueusement dans ses mains la tête qui était enveloppée d'un drap d'or, et surmontée d'une couronne aussi d'or, attachée avec beaucoup d'art. Cette tête était toute noire. Puis on tira la main, qui a conservé une extrême blancheur ; je remarquai aux doigts, dont les ongles paraissent encore, plusieurs bagues précieuses, une entre autres, en diamant d'une grande beauté. On me parla d'un anneau d'un bien plus grand prix, que la sainte, me dit-on, avait reçu de N. Seigneur lui-même, et qu'elle avait au doigt, lorsqu'on la découvrit sur la montagne qui porte son nom ; mais on ne le montre pas ; il est gardé religieusement, et ne peut être touché que par le patriarche."

De l'église, nous passâmes à la bibliothèque, qui, nonobstant les dilapidations, dont, à diverses époques, elle a été l'objet, renferme encore un assez bon nombre de volumes, grecs pour la plupart. Les plus anciens manuscrits ont disparu ; ceux qu'on y voit aujourd'hui ne remontent guère au-delà de quelques siècles. Le fameux édit adressé autrefois par Mahomet à tous les Chrétiens, et qu'on y avait déposé, n'y est plus ; il en fut enlevé en 1517, par l'ordre de Sélim, qui le fit transporter à Constantinople, où il est conservé dans le trésor du grand seigneur. Il est écrit en lettres koufiques sur de la peau de gazelle, où sont apposés deux doigts du prophète. Je doute fort que la copie qui fut laissée à sa place, s'y trouve encore ; du moins est-il que personne ne songea à nous le montrer, pendant que nous visitions ce sanctuaire de la science. La voici telle que reproduite par M. Manchin, à qui on en doit la traduction :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

“ Mohamed-ebn-Abdallah a rendu cet édit pour tout le monde en général. Il proclame qu'il est le confident de Dieu, et chargé du dépôt qu'il lui a fait de la créature. Afin que personne ne prétexte d'ignorance, j'ai écrit

cette dépêche en forme d'ordonnance, pour ma nation et pour tous ceux qui sont dans le christianisme au levant et au couchant, de près et de loin ; pour tout ce qu'il y a d'éloquent et de non éloquent, de connu et d'inconnu. Celui qui ne suivra pas ce qu'elle contient, et n'exécutera point ce qu'elle ordonne, ira contre la volonté de Dieu, et méritera d'être maudit, quel qu'il soit, sultan ou outre Musulman.

“ Si un prêtre ou un ermite se retire dans une montagne, grotte, plaine, désert, ville, village ou église, je serai derrière lui comme son protecteur contre tout ennemi, moi-même en personne, mes forces et mes sujets ; puisque ces prêtres sont mes rayas, j'éviterai de leur faire aucun dommage. On ne doit prendre d'eux que des contributions volontaires, sans les y contraindre. Il n'est pas permis de changer un évêque de son évêché, ni un prêtre de sa religion, ni un ermite de son ermitage ; aucun des objets de leurs églises ne doit entrer dans la construction des mosquées, pas même dans les habitations des Musulmans. Celui qui ne se conformerait pas à ceci, contrarierait la loi de Dieu et celle de son prophète.

“ Il est défendu de charger de contributions les prêtres, les évêques et les dévots. Je con-

serverai leurs prérogatives partout où ils seront, par terre et par mer, dans le levant et dans le couchant, au sud et au nord ; ils jouiront de mes priviléges et de ma sauve-garde contre toutes choses désagréables. Ceux qui sèmeront et planteront dans les montagnes et dans les lieux écartés, ne paieront ni dîmes, ni contributions, pas même volontairement, quand cela est destiné pour leur nourriture. Si le blé vient à manquer, on les aidera d'une mesure par chaque maison, et ils ne seront pas obligés de sortir pour aller à la guerre, ni de payer des impôts.

« Ceux qui possèdent des immeubles ou des marchandises ne donneront pas au-dessus de douze drachmes d'argent par année. Aucun ne doit être molesté ; il ne faut pas entrer en discussion avec ceux qui suivent les préceptes de l'Evangile, mais en agir avec eux par des voies de douceur, en mettant de côté les choses désagréables, et conservant l'aile de sa miséricorde.

« Lorsqu'une femme chrétienne ira chez des Musulmans, ils devront la bien traiter, et l'autoriser à aller faire sa prière dans une église, sans mettre d'obstacle entre elle et sa religion. Celui qui fera une chose contraire, sera regardé comme rebelle envers Dieu et son prophète.

“ Les Chrétiens seront aidés à conserver leurs églises et leurs maisons ; ce qui les aidera à conserver leur religion. Ils ne seront pas obligés de porter les armes ; mais les Musulmans les porteront pour eux, et ils ne désobéiront point à cette ordonnance jusqu'à la fin de ce monde.

“ Les témoins qui attestent la vérité de cet édit qui a été rendu par Mohamed-ebn-Abdallah, envoyé de Dieu pour tous les Chrétiens, et qui est le complément de ce qui leur a été accordé, sont :

“ Aly-ebn-Taleb, Abonbekr-ebn-Aby-Kohafey, Omar-ebn-el-Khattâb, Otman-ebn-Assan, Abou-el-Darda, Abou-Horeyrah, Abdallah-Abou-Massaroud, Abbat-ebn-Abdelmotbb, Fodeyl-ebn-Abbas, Tobeir-ebn-Aouan, Talhat-ebn-Obeydallah, Saad-ebn-Maoz, Saad-ebn-Obadey, Thabet-ebn-Keys, Mou-Khayetmeth, Hachem-ebn-Ommyeh, Hâreth-ebn-Thabet, Abdallah-ebn-Amrou, Ebh-el-Ass, Amar-ebn-Yassin, Moazzam-ebn-Kerachy, Adel-Azim-ebn-Hasson.

“ Cet édit a été écrit de la main d'Aby-Taleb, le 3 mohanam, l'an 2 de l'Hégire, et de Jésus-Christ, 1er août 622 ; il est signé par le prophète lui-même. Heureux celui qui fera, et

malheureux celui qui ne fera pas selon son contenu. ”

Ne s'imagine-t-on pas, cher ami, en lisant ce décret, entendre un de nos modernes philanthropes prêchant la tolérance universelle, et appelant tous les hommes à s'aimer les uns les autres ? Mahomet semble ici le plus doux des mortels ; tout dans son langage révèle je ne sais quoi de généreux, qui plaît et parle en sa faveur. Mais cette tolérance était-elle dans son cœur ? c'est de quoi il est permis de faire doute, après avoir lu dans le coran : “ Combattez contre les *Infidèles*, jusqu'à ce que toute fausse religion soit exterminée. Mettez-les à mort ; ne les épargnez pas ; et, lorsque vous les aurez affaiblis, à force de carnage, réduisez le reste en esclavage, et écrasez-les par des tributs. ” Cette loi est sacrée aux yeux des Musulmans ; aussi se croient-ils obligés en conscience de détester tous ceux qu'ils regardent comme des *Infidèles*, c'est-à-dire, les Chrétiens, les Juifs, etc., etc. Et il n'est pas d'injustices, de quelque nature qu'elles soient, qu'ils ne s'estiment en droit d'exercer contre eux ; c'est même une des premières leçons qu'on leur donne dans l'enfance. L'histoire de l'islamisme depuis son origine jusqu'à nos jours est là pour

prouver avec quel zèle tous les parents parmi les Mahométans se sont constamment acquitté de ce soin, et avec quelle brutale fidélité leurs enfants se sont appliqués à mettre leurs conseils en pratique. On peut donc, d'après le texte du coran, et l'esprit dont le prophète a su animer ses premiers disciples, qui l'ont ensuite eux-mêmes communiqué à leurs descendants, conclure que le motif du fameux édit, ci-dessus reproduit, ne fut jamais celui de la tolérance, mais uniquement celui de l'intérêt, auquel il savait si bien, suivant les circonstances, tout sacrifier, pour arriver à ses fins.

Au pied des murailles du monastère, est un puits remarquable par sa grandeur et son abondance. L'eau en est limpide, douce, délicieuse; c'est la seule de cette nature qu'on rencontre entre le Caire et le Sinaï. Ce puits, si l'on en croit la tradition, remonte au temps des patriarches.

“ Moïse, dit le texte de l'Exode, s'étant enfui de devant lui (Pharaon), se retira au pays de Madian, où il s'assit près d'un puits.

“ Or, le prêtre de Madian avait sept filles, qui, étant venues pour puiser de l'eau, et en ayant rempli leurs canaux, voulaient faire boire les troupeaux de leur père.

“ Mais des bergers étant survenus, les chassèrent. Alors Moïse se levant et prenant la défense de ces filles, fit boire leurs brebis.

“ Lorsqu'elles furent retournées chez Raguel, leur père, il leur dit : Pourquoi êtes-vous venues plus tôt qu'à l'ordinaire ?

“ Elles lui répondirent : Un Egyptien nous a délivrées de la violence des pasteurs, et il a même tiré l'eau avec nous, et a donné à boire à nos brebis.

“ Où est-il ? dit leur père ; pourquoi avez-vous laissé partir cet homme ? Appelez-le, afin que nous le fassions manger.

“ Moïse lui jura donc qu'il demeurerait avec lui. Il épousa ensuite sa fille Séphora. ” (1)

Le jardin attenant à la maison est assez spacieux et très-beau ; la végétation en est étonnamment vivace. Bien qu'encaissé entre deux montagnes nues, et au fond d'un vallon, dont le sol est d'une affreuse stérilité, il offre cependant l'aspect de l'une des verdoyantes vallées de la Suisse ; ce qui est dû au voisinage du puits patriarchal, qui lui déverse généreusement l'eau qui sert à y entretenir la fraîcheur et la vie. Les citrons, les oranges, les pommes,

---

(1) Exod II, 15, etc.

les poires, les dattes et les légumes y viennent en abondance, et forment une partie de la nourriture de la communauté.

Le nombre des moines du couvent s'élève à une vingtaine au plus. A part l'office de nuit, auquel ils sont tenus, leur vie se passe dans une espèce d'oisiveté, qui n'est guère propre à adoucir l'ennui d'un tel séjour. L'étude, cette occupation si digne du cénobite, leur est absolument inconnue ; leur bibliothèque est un sanctuaire scellé, dont personne ne songe à lever les sceaux, pour en exploiter les richesses. Le seul travail manuel qu'ils s'imposent, c'est la culture de leur jardin, et la distillation de la liqueur spiritueuse qu'ils tirent des fruits qu'ils y recueillent. Ils donnent l'hospitalité au voyageur ; un écriteau placé à l'entrée de la maison lui révèle à quel prix il peut y prétendre.

J'aborde maintenant, cher ami, la description du Sinaï ; cette expédition dont le sacrifice m'eût été si pénible, je la dois à M. Plichon ; car sans les souliers arabes qu'il a eu la bonté de me donner, pour remplacer ceux que l'ascension du mont Ste. Catherine avait mis hors de service, j'aurais été dans l'impossibilité de l'entreprendre. La marquise, cette fois, voulut être de la partie, et cela malgré la contu-

sion que lui a causée la chute dont j'ai parlé plus haut, et dont elle se ressent encore. Le Sinaï était pour elle comme pour moi, l'objet des vœux les plus ardents ; elle se décida donc, en dépit de ses douleurs, à se joindre à nous.

La montée en commence à quatre cents pas environ du couvent. La route, dès le début, est à peu près verticales ; pratiquée au milieu d'énormes fragments de porphyre entassés les uns sur les autres, ou tenant à peine à la masse de la montagne, d'où ils semblent, à chaque instant, prêts à se détacher : elle est pavée d'assises de pierres, qui servent comme de degrés au voyageur ; c'est l'ouvrage de la piété des anachorètes qui autrefois peuplaient ces lieux sauvages ; M. Thévenot en a compté jusqu'à quatorze cents.

A une demi-heure de marche de là, une fontaine creusée sous un rocher menaçant nous offrit une eau fraîche et limpide, dont nous nous désaltérâmes à loisir, en attendant la marquise, que son état de souffrance obligeait de ne gravir que lentement. La scène qui, pendant tout le temps de l'ascension, se déroule devant soi, est des plus tristes ; pas un seul arbre, pas même le plus faible arbrisseau ne lève la tête ni sur le sommet ni sur le versant

des montagnes environnantes ; pas un seul point de verdure ne brille dans l'immense étendue qu'embrassent les regards ; ce n'est partout que tristesse la plus profonde ; partout que silence le plus grand, et solitude la plus affreuse. On dirait que la nature, comme irritée contre cette région, s'est appliquée, pour s'en venger, à en faire un séjour de désolation et d'horreur.

A quelque distance de la fontaine, nous aperçûmes, sur notre gauche, une petite chapelle de la Ste. Vierge, dont la chronique fait mention. Plusieurs religieux s'y seraient renfermés, dit-on, il y a deux ou trois siècles, pour y mener la vie érémétique. Certes, ils ne pouvaient mieux choisir ; et, en effet, où trouver ailleurs une retraite plus propre à ce genre de vie ? En quittant cette chapelle, nous entrâmes dans un défilé bordé, à droite et à gauche, de quartiers de rochers menaçants, et dont l'extrémité est terminée par une porte large de trois pieds, aujourd'hui en ruine : c'était autrefois le *nec plus ultrà* des pélerins qui, avant d'entreprendre l'ascension de la montagne, avaient négligé de se munir d'une permission du supérieur du monastère, qui seul pouvait l'accorder. Ils devaient, en outre, avoir reçu le sacrement de la réconciliation ; par cette exigence, on

voulait les contraindre de n'approcher qu'avec un cœur pur et saint de cette marche du trône de Jéhova. Un piquet de gens armés stationnait dans le voisinage, avec charge de veiller à l'accomplissement des ordonnances portées par l'autorité ecclésiastique. A quelques pas de cette porte en était une autre ; et celle-ci on ne pouvait la franchir qu'avec la permission du gardien de la première.

Ce ne fut que plus loin, c'est-à-dire, à mi-chemin, que nous découvrîmes le sommet du Sinaï, du fond d'un petit vallon, où nous étions entrés. Nous le saluâmes ; puis, après l'avoir contemplé quelque temps, nous voulûmes nous remettre, un instant, de nos fatigues, en nous arrêtant près d'un superbe cyprès, à la tête altière, et dont la forte verdure contraste singulièrement avec l'affreuse aridité des rochers d'alentour. Cet arbre séculaire s'élève tout près de la fontaine dont la tradition fait honneur au saint prophète Elie.

“ L'ange du Seigneur dit à Elie : Levez-vous et mangez ; car il vous reste un grand chemin à faire.

“ S'étant levé, il mangea et but ; et s'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.

“ Etant arrivé là, il demeura dans une caverne, et le Seigneur lui parla et lui dit : Que fais-tu, Elie ?

“ Elie lui répondit : Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive, que je suis demeuré seul, et qu'ils ont cherché à m'ôter la vie.

“ Le Seigneur lui dit : Sortez et tenez-vous sur la montagne devant le Seigneur. En même temps le Seigneur passa ; et on entendit devant le Seigneur un vent impétueux, capable de renverser et de briser les rochers ; et le Seigneur n'était pas dans ce vent. Après le vent il se fit un tremblement de terre ; et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement.

“ Après le tremblement, il s'alluma un feu ; et le Seigneur n'était pas dans ce feu. Après ce feu, on entendit le souffle d'un petit vent.

“ Ce qu'Elie ayant entendu, il se couvrit le visage de son manteau ; et étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne ; et, en même temps, une voix qui se fit entendre, lui dit : Que faites-vous, Elie ? Il répondit :

“ Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont

abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes, et qu'étant demeuré seul, ils cherchent encore à m'ôter la vie.

“ Et le Seigneur lui dit : Allez, retournez par le chemin par lequel vous êtes venu, le long du désert vers Damas ; et lorsque vous y serez arrivé, vous sacrerez d'huile Hazaël pour être roi de Syrie. ” (1)

Une petite chapelle, aujourd'hui tombant en ruine, renferme la grotte du prophète ; cette grotte a quatre pieds environ de hauteur, sur sept ou huit de profondeur. La curiosité nous y fit entrer, mon compagnon et moi, et armés d'un marteau, nous essayâmes d'en détacher quelques fragments. Mais nous ne pûmes en venir à bout ; le roc était trop dur, pour qu'il nous fût possible de l'entamer.

A un quart d'heure de marche de là se voit une pierre à surface plane, unie, dont le côté qui regarde la vallée est presque vertical. Cette pierre, si l'on en croit la tradition du monastère, aurait servi de siége à Moïse, pendant qu'Aaron et Hur lui tenaient les bras élevés vers le ciel, pour faire descendre la vic-

---

(1) III lib. Reg. XIX, 7, etc.

toire sur les Israélites combattant dans la plaine contre les Amalécites. Trois quarts d'heure plus tard, c'est-à-dire, à onze heures et cinq minutes, nous foulions le sommet du Sinaï.

L'un des désirs les plus chers de mon cœur s'était enfin réalisé ; je voyais le Sinaï ; comme Moïse j'en occupais le faîte ; et avec lui j'adorais le Seigneur au lieu même où il reçut les tables de la Loi. En face du théâtre où l'Eternel a apparu et a parlé à l'homme, pouvais-je ne pas aimer à en relire l'histoire ? La bible à la main, je me pris donc à en parcourir toutes les intéressantes circonstances ; je lus :

« Le Seigneur dit à Moïse : Allez trouver le peuple, et sanctifiez-le aujourd'hui et demain.

« Et qu'il soit prêt pour le troisième jour ; car dans trois jours le Seigneur descendra devant tout le peuple sur la montagne du Sinaï.

« Vous marquerez tout-à-l'entour des limites pour le peuple ; et vous lui direz : Prenez garde de ne pas monter sur la montagne, ni d'en approcher tout-à-l'entour. Quiconque touchera à la montagne sera puni de mort.

. . . .

« Le troisième jour étant arrivé, sur le matin, comme le jour était déjà grand, on commença à entendre des tonnerres, et à voir

briller des éclairs ; une nuée très-épaisse couvrit la montagne ; la trompette sonna avec grand bruit ; et le peuple qui était dans le camp, fut saisi de frayeur.

“ Alors Moïse fit sortir le peuple du camp, pour aller au-devant du Seigneur, et il demeura au pied de la montagne.

“ Tout le Sinaï était couvert de fumée, parce que le Seigneur y était descendu au milieu des feux. La fumée s'en élevait comme d'une fournaise, et toute la montagne inspirait de la terreur.”

Quels préparatifs ? Quoi de plus grand et de plus terrible à la fois ? Pourquoi tout cet appareil ? C'est que le Tout-Puissant va parler. Moïse entre donc, par l'ordre du Seigneur, dans l'obscurité où il se cache, et soudain une voix se fait entendre ; et cette voix dit :

“ Vous n'aurez pas de dieux étrangers devant moi.

Vous ne ferez pas d'images taillées......

Vous ne les adorerez point.

Vous ne prendrez pas en vain le nom du Seigneur votre Dieu.

Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat.

Vous travaillerez durant six jours ; le septième est le jour du repos......

Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez long-temps.

Vous ne tuerez pas.

Vous ne commettrez pas de fornication......

Vous de déroberez pas.

Vous ne prêterez pas faux témoignage contre votre prochain.

Vous ne désirerez pas la femme de votre prochain.

" Or, tout le peuple entendait les tonnerres et le son de la trompette ; il voyait les lampes ardentes, et la montagne toute couverte de fumée, et dans la crainte et l'effroi dont il était saisi, il se tenait éloigné." (1)

Assis près de l'*ouverture du rocher où Moïse se cacha pour laisser passer la gloire du Seigneur*, je lus encore :

" A quoi connaîtrons-nous, dit Moïse au Seigneur, que nous avons trouvé grâce devant vous et votre peuple et moi, si vous ne marchez pas avec nous, afin que nous soyons glorifiés par tous les peuples qui habitent sur la surface de la terre ?

" Et le Seigneur dit à Moïse : Je ferai encore ce que vous avez demandé ; car vous avez

(1) Exod. XX.

trouvé grâce devant moi, et je vous connais par votre nom.

“ Moïse dit : Je vous supplie de me faire voir votre gloire.

“ Dieu répondit : Je ferai passer toute ma gloire devant vous, et je prononcerai en votre présence le nom du Seigneur ; car je ferai grâce à qui je voudrai ; et miséricorde à qui me plaira.

“ Mais vous ne pouvez voir ma face ; car l'homme ne me verra pas sans mourir.

“ Et il ajouta : Voici un lieu près de moi ; vous vous tiendrez là sur ce rocher.

“ Lorsque ma gloire passera, je vous placerai dans une ouverture du rocher, et je vous couvrirai de ma main, jusqu'à ce que ma gloire soit passée.

“ J'ôterai ensuite ma main, et vous me verrez par derrière ; mais vous ne pourrez voir mon visage.” (1)

“ Les scènes où se sont déroulés, dit M. Stephen, les événements relatés par la bible, n'offrent pour la plupart rien de certain : les historiens et les géographes placent le paradis terrestre dans diverses contrées de l'Asie ; ils

(1) Exod. XXXIII, 16, etc.

divergent d'opinion sur le site de la tour de Babel, du mont Ararat, et de plusieurs autres lieux de la Terre Sainte ; mais il n'est pas de même du Sinaï, dont la position est incontestablement certaine ; c'est là vraiment la montagne sainte. Le Tout-Puissant ne pouvait choisir de théâtre plus propre à la manifestation de sa puissance. Je me suis assis sur le point le plus culminant du gigantesque Etna, d'où j'ai plongé de l'œil dans les nuages, au-dessus desquels il semble planer ; j'ai contemplé avec admiration les scènes hardies de la nature en Sicile ; j'ai gravi les hautes montagnes de la Calabre, et foulé le sommet élevé du Vésuve, d'où mes regards ont aperçu son cratère avec ses flots de lave, et, à ses pieds, des villes ruinées et à demi enfouies sous le sol d'aujourd'hui ; mais rien de tout cela ne ressemble aux solitudes terrorifiantes et à la pâle majesté du Sinaï. Un voyageur, à l'œil observateur, l'a appelé *une vraie mer de désolation ;* pas un arbre, pas un arbrisseau, pas même un brin d'herbe n'apparaît sur les flancs stériles et abrupts des montages environnantes, dont les pics vont s'élançant, avec tant de hardiesse, dans la région éthérée. Cette affreuse stérilité, jointe à la masse innombrable des blocs de

granit, jetés çà et là par la main de la destruction, et à la perspective du désert de Syrie, où l'œil ne saisit qu'une immensité sablonneuse, forme le tableau le plus sauvage, le plus aride, et le plus terrible que l'imagination puisse concevoir."

La forme conique du Sinaï, son parfait isolement des montagnes d'alentour, l'entière facilité laissée à une multitude nombreuse de le pouvoir entourer et contourner, sans le toucher, tout dans cette montagne vérifie le récit mosaïque ; pas de préventions, pas de scepticisme capable de tenir en face de tant de traits de vérité. Moi-même je m'étais d'abord permis quelques doutes sur son identité avec celle dont parle le texte sacré ; mais une fois sur son sommet, j'eus la douce consolation de renaître à mes espérances ; tous mes doutes en ce moment s'évanouirent ; le Sinaï était devenu véritablement pour moi la montagne de la Loi. Sûr d'avoir enfin trouvé le théâtre de la gloire de l'Eternel, je m'abandonnai, sans réserve, à la vivacité de mes impressions ; ici, me disais-je à moi-même, devait être Moïse, pendant que le Seigneur lui parlait de la nue ; là est l'anfractuosité du rocher, où il il se tint caché, pour ne pas mourir, tandis que le Tout-

Puissant passait devant lui ; puis, abaissant mes regards vers le pied de la montagne, j'y découvrais l'espace où durent stationner les enfants d'Israël, en attendant que leur chef en descendît pour leur faire connaître les volontés du Seigneur.

Elevé à plus de sept mille pieds au-dessus du niveau de la Mer-Rouge, le Sinaï forme à son sommet une aire d'environ soixante pieds en carré. On y voit deux lieux de prières, l'un appartenant aux Grecs schismatiques, et l'autre aux Arabes mahométans. Ces derniers, comme on le voit par le coran, reçoivent le Pentateuque, bien qu'en tant qu'expliqué par Mahomet ; de là le respect singulier qu'ils professent pour tout ce qui tient à Moïse, qu'ils en regardent comme l'auteur. Le Sinaï, qu'ils appellent le *Djebel-Moussa* (la montagne de Moïse), est pour eux comme pour les Chrétiens un lieu saint ; ils l'honorent d'un culte particulier. Au retour de la Mecque, ils y offrent, disent certains écrivains, plusieurs agneaux en sacrifice, dans l'endroit où *Allah* (Dieu) donna la loi à son serviteur. Burckhart fait mention d'une tradition, considérée comme sacrée par les Musulmans, à savoir que Mahomet, après avoir gravi le Sinaï, assis sur son

chameau, prit de là, porté par la même monture, son essor vers le septième ciel. L'œil de l'Arabe croit apercevoir encore sur la roche l'empreinte des pieds du prophète ; mais celui du Chrétien n'y distingue rien, et on comprend pourquoi.

Avant de nous remettre en route, nous voulûmes prendre la pitance du voyageur. Le pain nous tint lieu d'assiette, le pouce de fourchette, et la dent de couteau ; c'était une agape du temps des patriarches, dont nous occupions l'ancien héritage. Le repas fini, nous saluâmes la montagne sainte, et nous nous dirigeâmes vers le couvent : il était environ cinq heures, quand nous y rentrâmes.

Ainsi s'est terminé, cher ami, cette ascension, la plus heureuse comme la plus intéressante pour moi. Le Sinaï, ses rochers, sa cîme, sa nudité, tout est gravé dans ma mémoire. Ni les occupations les plus distrayantes de la vie, ni le travail des années, rien, en un mot, n'en saura altérer, encore moins effacer le souvenir.

Demain à sept heures, nous partons pour Nahled.

Adieu.

Postscriptum. — 28 février. — Je t'annonçais hier, cher ami, en terminant ma lettre, que nous partirions, le jour suivant, à bonne heure. Eh bien, ce jour tout entier est passé, et nous sommes encore ici : un vent impétueux qui souffle depuis hier, et dont la violence menacerait de nous renverser de dessus nos chameaux, si nous cheminions par un temps semblable, nous tient aux arrêts. Je profite du retard qu'il nous cause, pour te marquer quelques nouveaux incidents. Philippo va de mal en pis ; l'accusation qu'il a osé porter contre Mansour et les siens ne lui suffisant pas, il vient d'y joindre l'escroquerie. En quittant le Caire, nous avions pris avec nous quelques bouteilles de vin ; c'était une mesure dictée par la prudence, ce vin devant servir à corriger l'eau que nous emportions dans des outres , où à la longue elle allait nécessairement plus ou moins s'altérer ; c'était donc pour nous un trésor du plus grand prix ; aussi le conservions-nous avec tout le soin imaginable. Cela n'a cependant pas empêché maître Philippo de nous l'escamoter, en vidant jusqu'à la dernière les quelques bouteilles qui nous restaient encore. Heureusement que cette perte vient d'être réparée ; M. Plichon, informé de l'état déplorable de

notre cantine, s'est empressé de m'offrir la clef de la sienne, avec toute liberté d'y puiser. C'est là de sa part un acte d'amitié, dont je ne perdrai jamais le souvenir.

Quant à mon embarras financier, il n'a pas eu un dénouement moins heureux ; ce bon ami ayant appris où en étaient mes fonds, s'est hâté de me venir en aide, en me promettant le *quantum* nécessaire à mes besoins. Ce service met le comble à ma reconnaissance ; et il m'est d'autant plus cher, qu'il me délivre de l'obligation d'avoir recours à M. le comte.

Il est dix heures du soir ; je ferme ici ma missive. On nous annonce notre départ pour demain.

Adieu.



LETTRE XVII.

Nahled, 5 mars 1845.

Cher Alfred,

Le 29 fevrier, le vent, qui nous tenait depuis assez long-temps en captivité, étant, du moins en partie, tombé, nous nous apprêtâmes à quitter le Sinaï. Ce départ ne se fit cependant pas sans quelques désagréments pour nous : il fut marqué par de nouvelles tracasseries, dont nous fûmes de nouveau redevables à la cupidité de nos Arabes, dont le nombre, pendant notre séjour dans le monastère, s'était de beaucoup grossi. Cette fois encore, ce fut à qui s'emparerait de nos bagages ; chacun voulut en avoir sa part, pour en charger son chameau. Il n'y eut pas un seul article de notre modeste mobi-

lier, qui ne tentât la convoitise de quelques-uns d'entre eux. Quatre ou cinq de la bande ayant aperçu ma tante, se jetèrent dessus, et se prirent à se la disputer avec chaleur. Un autre fit mieux; une petite table qui fesait aussi partie de notre ménage ambulant, lui ayant paru une bonne proie, il s'en saisit sans façon, et, fier d'avoir si bien trouvé, se mit en frais d'en former toute la charge de son chameau. Il y avait là, certes, de quoi remuer la bile ; moins que jamais disposé à me laisser exploiter par ces perfides habitants du désert, je me hâtai de me constituer le défenseur de mes effets, dont j'étais menacé de payer le transport au poids de l'or. Je commençai par celui à qui ma table était échue en partage ; je criai pour lui faire lâcher prise ; puis, après la lui avoir arrachée de force, je courus à ceux qui s'étaient mis en possession de ma tante, et la réclamai. Il fallut vociférer bien fort ; je réussis cependant à la leur enlever. Resté ainsi maître de mon bien, j'appelai le brave Mahmoud, et, aidé de lui, je vins à bout, en dépit de l'inique sentence qui, comme je l'ai déjà dit, m'avait, au lieu de la première station, contrairement aux arrangements pris au consulat anglais, forcé de prendre neuf chameaux, à en faire la réparti-

tion entre sept seulement ; et c'était encore trop ; car cinq, attendu la diminution de nos provisions de bouche, auraient pu aisément suffire.

La descente de nos bagages, au moyen du cabestan, avaient commencé dès les cinq heures du matin ; et cependant, grâce aux misères que nous avait causées notre gente arabe, il en fut près de dix quand il nous fut possible de partir. Le signal donné, la caravane se remit en route. Cette fois nous fesions bande à part, M. Plichon, mon jeune compagnon et moi ; nous avions abandonné la marquise et son parent, qui ne voulaient plus voyager qu'à petites journées. Mais à peine eûmes-nous quitté le pied du couvent, où notre caravane s'était organisée, et fait quelque chemin dans la direction de Raphidim, qu'il me fallut, à mon grand chagrin, retourner sur mes pas, pour aller à la rencontre de Philippo, que j'avais chargé d'une commission auprès de la marquise, et qui, pour je ne sais quelle raison, ne reparaissait plus. L'aller et le revenir m'avaient pris plus de temps que je n'aurais voulu. M. Plichon, qui s'était à peine aperçu de mon absence, car il était en tête de la troupe, n'en avait pas moins continué sa marche, au point que, quand je fus

en état de le suivre, il avait disparu dans les détours de la vallée, où il s'était engagé. Nous étions tombés de Carybde en Scylla ; ce nouveau contre-temps nous sembla plus grave encore que celui dont nous venions, à notre corps défendant, de nous tirer. Pousser en avant était, à nos yeux, une imprudence, et retourner en arrière, un grand sujet de honte pour nous ; il nous répugnait infiniment de nous rapprocher de gens, dont, malgré tout ce qu'ils avaient pu nous dire pour nous garder avec eux, nous nous étions depuis quelques instants séparés. Ce dernier parti était cependant préférable au premier ; nous nous déterminâmes donc à l'embrasser. C'en fut fait : nous renonçâmes dès lors entièrement au dessein que nous avions d'abord formé de nous attacher à la bonne comme à la mauvaise fortune de M. Plichon.

Nous fîmes halte, ce jour-là, sur les six heures, comme à l'ordinaire. A huit heures environ le dîner, et après le dîner, promenade devant notre tente, à la lueur des myriades d'étoiles qui scintillaient au firmament. Cette promenade finie, nous rentrâmes dans notre tente, et étions sur le point de nous mettre au lit, lorsqu'on me remit un billet cacheté. Je

me hâtai de l'ouvrir ; c'était mon bon ami, M. Plichon, qui m'écrivait : il me pressait d'aller le rejoindre le plus tôt possible, et me promettait, si je me sentais disposé à le suivre, de m'attendre jusqu'à six heures, le lendemain, au lieu où il allait passer la nuit. Mais la distance qui se trouvait entre nous était considérable : elle n'était pas moins de trois heures de marche. Me réunir à lui n'était donc pas chose facile ; il m'eût fallu pour cela être debout au plus tard à deux heures du matin le jour suivant, et être prêt à partir à trois. Cette proposition me prenait au dépourvu ; aussi me jeta-t-elle dans un grand embarras. J'aurais aimé, d'un côté, accéder à la demande de mon ami ; et, de l'autre, en examinant bien les choses, je croyais fort difficile de ne pas le désobliger. Pour sortir de cet état de perplexité, je convoquai le *Sanhedrin ;* Toualeb, Mansour et Sélim, tous trois cheyks, furent appelés, et priés de me donner leur avis sur le parti que j'avais à prendre. La discussion ne fut pas longue ; tous s'accordèrent à me dire que le voyage, sans bonne escorte, entre Nahled et Daharieh, était imprudent, et qu'il était même devenu très-périlleux, depuis que la guerre avait éclaté entre la tribu d'Alarich et celle de Nahled, et ils ajoutèrent qu'at-

tendu l'échec que la première de ces tribus avait dernièrement essuyé de la part de l'autre, il était tout à craindre que, pour s'en venger, elle ne nous tendît, le long de la route, quelque guet-à-pens, où le moindre inconvénient qui pût nous arriver, serait de perdre tous nos bagages. Il n'en fallait pas tant pour décider des guerriers comme nous ; je répondis sur-le-champ à mon bon ami, que, pour sensible que je fusse à sa proposition, il m'était cependant impossible de l'adopter, et le conjurai, au nom de l'amitié, de ne pas pénétrer sans nous dans le désert du Tieh, mais de nous attendre jusqu'à ce que nous l'eussions rejoint le lendemain dans le cours de la matinée. La connaissance que j'avais de son caractère chevaleresque, et surtout de ses dispositions à l'égard des Bédouins, qu'il regardait comme une troupe de lâches, incapables de tenir tête à un seul Européen bien armé, ne me donna guère à espérer de succès de mon bulletin ; je renonçai donc, à-peu-près, à l'espoir de le revoir jamais.

Le ciel cependant me ménageait une agréable surprise. Le lendemain, je le rencontrai, sur les dix heures, non loin de l'endroit où il venait de passer la nuit. Je crus, pour le coup, que ma lettre l'avait converti, et qu'il était enfin disposé

à ne plus s'isoler de nous. Mais je me trompais : une fois la bienvenue souhaitée, il s'approcha de moi, et me dit, de façon à n'être pas entendu de nos illustres co-voyageurs, que c'était par amour pour moi qu'il avait ainsi retardé sa course ; que m'ayant promis de me prêter de l'argent, il était de son honneur de satisfaire à sa promesse ; et que j'eusse à lui marquer la somme dont j'avais besoin, afin qu'il pût aussitôt après reprendre son pas accéléré. Cet acte de générosité était touchant ; je m'empressai donc de lui en témoigner ma reconnaissance. Comme il était bien déterminé à nous quitter, et que je craignais pour sa vie, s'il s'enfonçait seul dans le désert, je jugeai ne pouvoir mieux lui exprimer l'intérêt que je lui portais, qu'en le suppliant de faire, par considération pour moi, le sacrifice de ses goûts, et de rester avec nous. Il sourit à ma proposition ; mais elle ne lui revenait pas, puisqu'elle dérangeait ses plans pour l'avenir, et qu'elle allait lui faire perdre un temps dont chaque moment lui était infiniment précieux ; il n'en parut donc pas moins décidé à pousser en avant, après m'avoir versé l'argent qui m'était nécessaire. Et pour dissiper les inquiétudes que j'éprouvais à son sujet, il essaya de me faire comprendre que la vie de camp,

qu'il avait menée assez long-temps en Algérie, où il avait, plus d'une fois, guerroyé contre les Arabes, lui avait fait apprécier, à sa juste valeur, leur bravoure ; qu'ils n'étaient que des poltrons, et qu'il se fesait fort avec ses armes européennes, de faire à lui seul justice de leurs attaques. Ce langage était, comme on le voit, assez différent du mien. De crainte donc de froisser davantage la susceptibilité de ce brave manchot, car véritablement ce monsieur n'a qu'une main, je me condamnai au silence. Cependant, soit conviction, soit tout autre motif, il renonça à son premier dessein, et promit de ne plus désormais se séparer de nous.

Le reste du jour fut assez ennuyeux ; la nature triste et misérable des lieux que nous traversions, ne nous offrit rien qui pût tant soit peu nous intéresser ; notre unique ressource, pour nous alléger les fatigues et les ennuis de la route, fut de nous reporter sur le passé ; et le passé encore nous rappela plus d'un souvenir biblique. Heureusement que la soirée vint briser la monotonie dont toute cette journée, depuis notre jonction avec M. Plichon, avait été constamment marquée. Nous nous étions, mon compagnon et moi, au sortir de table, approchés du grand feu, autour duquel

nos Bédouins se tenaient groupés. Nous voulions assister à l'un de leurs repas, dont le matériel leur avait été fourni par Philippo, qui, en bon camarade, et surtout en habile diplomate, cherchait par-là à se créer des sympathies. La table de ces rois du désert, simple comme leurs mœurs, n'était autre que le sable, et leurs instruments de dépècement leurs doigts et leurs dents. A les voir, on les eût pris pour les plus fortunés des mortels ; en face du gala, dont nous fesions les frais, leur bonheur paraissait sans bornes ; le passé, avec toutes ses affligeantes reminiscences, s'était effacé de leur mémoire ; il n'y était resté que la pensée de la jouissance que nous leur avions, sans le savoir, menagée. Cette jouissance devait cependant bien vite s'évanouir ; elle ne devait même durer que quelques bien courts instants : car déjà le soleil était tombé sous l'horizon, et la nuit, dans laquelle nous entrions, s'annonçait froide. Ils allaient la passer dehors, n'ayant qu'une tunique pour se défendre contre les intempéries de l'air. Puisque l'occasion s'en présente, cher ami, je le dirai sans crainte de me tromper ; il est peu d'hommes au monde qui soient plus misérables que le Bédouin du désert. La croix est son partage, en quelque sorte, exclusif ;

naître pour souffrir, et souffrir sans presque jamais éprouver de consolation, paraît être sa destinée. Pauvre par état comme par nature, il n'a pour nourriture de tous les jours que du *rouga*; et encore ce *rouga* est-il contraint, pour ne pas dépasser ses moyens, d'en user avec la plus stricte modération ; six onces doivent former sa pitance journalière. Ce n'est que quand il veut faire bonne chère, qu'il y ajoute un peu de viande, ou de lait de chamelle. Abstème, sinon par nature, du moins par nécessité, il ne boit jamais de vin. L'eau, ce don du ciel, si commun partout ailleurs, lui est refusée ; c'est à peine s'il peut s'en procurer, de loin en loin, quelques gouttes, pour désaltérer une soif qui fait son continuel tourment.

Son chameau est, après sa famille, son unique trésor ; et malheur à lui, si un voleur le lui enlève ; il n'a plus désormais que la dernière des misères en perspective. De là les soins assidus dont il l'entoure, pour lui conserver une existence à laquelle la sienne tient de si près ; c'est à ses yeux un présent d'Allah (Dieu), sans lequel il ne pourrait ni pourvoir aux besoins indispensables de la vie, ni commercer, ni voyager. Avec lui, il ne craint rien ; en un seul jour, il peut jeter cinquante

lieues entre lui et son ennemi. Toutes les armées du monde périraient à la poursuite d'une troupe d'Arabes ; aussi n'est-il pas facile de les soumettre.

C'est ici, cher ami, que le Seigneur paraît admirable dans ses œuvres : que le chameau soit tout-à-coup anéanti, et, à l'instant même, plus de communication entre l'Egypte et l'Abyssinie, entre la Barbarie et les contrées situées au-delà du Sahara, entre la Syrie et la Perse. L'Arabie Heureuse devient dès lors inaccessible, et le Sinaï, la montagne de Dieu, est jeté en dehors de la voie de l'homme, dans un complet isolement du reste du monde. Mais qu'on ramène cet animal, et aussitôt on verra se reformer les liens qui d'abord unissaient ensemble l'Asie et l'Afrique ; le commerce se ravivera sur ces deux continents, et créera de nouveau ces rares productions qui iront, comme par le passé, enrichir les marchés de l'Europe et de l'Amérique ; en un mot, la prospérité, le bien-être matériel et moral, que dis-je, la vie même aura reparu dans ces pays arides, avec le bienfaisant chameau. Lui seul, oui, lui seul, peut rendre possible à l'homme le trajet de ces contrées de désolation. Qu'on vante la légèreté du cheval, la force du mulet, la patience

de l'âne ; nul de ces animaux cependant n'est en état d'entreprendre le voyage du désert ; il en faut un tout exprès qui puisse, sans se fatiguer, marcher dans le sable profond, se contenter, pour toute nourriture, de quelques poignées de fèves, et se passer d'eau, des dix à douze jours de suite. Il n'y a que le chameau qui puisse répondre à toutes ces conditions. C'est donc avec raison que le Bédouin appelle son animal chéri, *le vaisseau du désert*, car lui seul lui en ouvre la porte ; et lui seul encore lui permet de le sillonner dans toutes les directions.

Autant le chameau est précieux par les importants services qu'il rend à son maître, autant sa conformation extérieure a quelque chose de bizarre ; la mauvaise grâce de son allure, la difficulté de ses mouvements dans les terrains ordinaires, son col long et contourné en S, ses lèvres allongées, les loupes graisseuses dont son dos est surmonté, lui donnent un aspect rien moins qu'agréable. Mais, en revanche, son extrême sobriété et la docilité de son caractère, jointes aux services innombrables qu'en tire l'homme, en font un serviteur de première nécessité, et, par-là même, compensent, outre mesure, sa difformité physique. Tout, d'ail-

leurs, dans son organisation, est admirablement disposé en vue du genre de vie auquel il doit être assujéti, et le rend capable de résister, pendant des mois entiers, aux privations et aux fatigues les plus pénibles ; c'est dans ce but que la nature lui a donné un cinquième estomac, qui lui sert de réservoir pour y conserver l'eau qui y séjourne sans s'y corrompre, et sans que les autres aliments puissent s'y mêler. Lorsqu'il est pressé par la soif, et qu'il a besoin de délayer les nourritures sèches, dont il use ordinairement, il fait remonter dans sa panse, et jusque dans l'œsophage, une partie de cette eau ; il lui suffit pour cela d'une contraction de muscles. Haut de six à sept pieds, et quelquefois de plus, il porte habituellement mille à douze cents livres pesant dans les voyages de long cours. La semelle de ses pieds est charnue et molle ; en touchant le sol elle y laisse une empreinte quelquefois d'une trentaine de pouces de circonférence. Comment douter après cela que cet animal ne soit créé pour le désert ?

Je te dirai maintenant, cher ami, quelques mots sur les mœurs des Bédouins de la presqu'île du Sinaï. Les mœurs de ces peuples rappellent, d'une manière surprenante, celles des anciens patriarches ; chez les uns comme

chez les autres identité presque parfaite de coutumes, d'usages, que les siècles ont respectés. Les Bédouins d'aujourd'hui, comme ceux du temps d'Abraham, sont " logés sous des tentes, changeant de demeure suivant la commodité des pâturages ; par conséquent souvent occupés à dresser leurs tentes, et à les replier, et fréquemment en marche. " (1)

Le caractère dominant de ces nomades est l'amour de la liberté ; on sait tout ce qu'il en a coûté de peines et de sacrifices à Mahomet, pour les amener à recevoir sa loi, et à embrasser l'islamisme. Mahométans de nom, ils ne le sont guère de pratique ; les observances du coran leur sont à-peu-près étrangères, comme nous l'ont prouvé ceux qui nous escortent ; car pas un d'eux depuis notre départ du Caire, n'a encore fait, que nous sachions, le moindre acte de religion. Ces peuples sont sans temples, sans prêtres, sans prière ; ils vivent dans une absence complète de tout culte. Aussi ignorants qu'irréligieux, ils vont jusqu'à ignorer leur âge ; les lunaisons chez eux sont l'unique mesure du temps.

Les Bédouins de la presqu'île du Sinaï sont maigres, mais bien faits, et d'une taille géné-

(1) Fleury.

ralement au-dessus de la moyenne ; ils ont le teint brun, cuivré. A part les protubérances osseuses du visage qui caractérisent nos indiens du Canada, ces deux castes ont une ressemblance frappante. Le costume de l'Arabe se compose d'une chemise blanche armée de manches très-courtes, et d'un caleçon de toile, par-dessus lequel flotte une espèce de tunique de laine à raies blanches et brunes ; cette tunique, sans manches, est ouverte par-devant et fendue par les côtés, de manière à pouvoir y laisser passer le bras. Le turban est sa coiffure ordinaire ; il est de couleur blanche ou rouge. On n'imagine rien de plus misérable que sa chaussure ; c'est tout simplement une semelle de cuir, assujétie au-dessous du pied au moyen d'une courroie ou d'un cordon de laine. A l'aide cependant de cette chaussure, il va à la course, et franchit des endroits tout hérissés de pierres et de cailloux, sans avoir l'air de sentir les incommodités que lui causent les aspérités du terrain qu'il foule.

Les femmes du désert, comme celles de l'Egypte, font usage d'un caleçon de toile très-long et d'une robe d'étoffe blanche, ouverte sur la poitrine, avec de larges manches fendues jusqu'à la moitié de leur longueur. Comme

les Egypticnnes, elles portent le *borqaa*, c'est-à-dire, cette bande d'étoffe noire dont j'ai déjà parlé, et qui, large de neuf pouces environ sur une vingtaine de long, leur cache le visage, excepté les yeux. Plusieurs en parent le haut d'anneaux d'or, d'argent ou de cuivre, désignés sous le nom de *hhizâm ;* un collier de verre, appelé *libbeh*, orne leur cou.

La simplicité que signale le vêtement du Bédouin se retrace tout entière dans son mobilier : une tente de laine brune, ou de peaux de chèvre, quelques meules pour moudre le blé, quelques cafetières, un instrument pour torréfier le café, un autre pour le broyer, et un chaudron, voilà en quoi il consiste. Qu'on ajoute à ces divers objets quelques sacs de laine, servant au transport du charbon au Caire, où plusieurs d'entre eux vont le trafiquer, et on aura au complet tout l'ameublement d'un habitant du désert. Sa fortune foncière n'est guère moins limitée ; c'est à peine s'il possède quelques pouces de terre environnée de chétives haies en pierre ; encore n'en jouit-il qu'un instant, le besoin de subvenir à sa propre subsistance et à celle de sa famille, l'obligeant d'aller planter, de temps à autre, sa tente ailleurs. Son bétail se forme d'un nombre plus ou moins

grand de chèvres et de moutons ; il n'est pas rare d'en rencontrer des troupeaux assez nombreux, broutant, sous la garde d'un pasteur, l'aride broussaille qui croît à travers les rochers. Sa richesse s'exprime par le nombre des chameaux ; c'est à ses yeux être pauvre, que de n'en avoir pas.

Le vol est pour le Bédouin une vertu, quand il a pour objet les étrangers ; mais il devient, à ses yeux, un crime irrémissible, lorsqu'il est exercé envers ses semblables ; de là le soin qu'il prend d'en inspirer aux enfants la plus vive horreur. Une faute de ce genre ne reste jamais impunie : on pousse en cela la sévérité jusqu'à l'extrême. Une des filles du désert avait volé une chèvre ; justement alarmée du courroux de l'auteur de ses jours contre elle, la délinquante avait déserté la tente paternelle, pour aller cacher son crime dans les montagnes où elle s'était enfoncée. Mais son père irrité l'y poursuivit ; elle était assise près d'un feu, où elle était occupée à faire cuire un morceau de la bête volée, quand il l'aperçut. Sans plus écouter que son ressentiment, il se lança sur elle ; puis, l'ayant saisie, il la précipita dans le feu, où elle périt. On punit de la même manière une femme infidèle et une vierge qui a perdu son honneur.

CCC

Autant le Bédouin se montre hostile aux voyageurs que la curiosité, ou le besoin, conduit dans le désert, autant il témoigne de bienveillance à celui qui sollicite de sa part l'exercice de l'hospitalité. Comme autrefois Abraham accueillant avec bonté et générosité dans sa tente, dressée dans la vallée de Mambré, trois anges venus, sous une forme empruntée, demander un asile dans sa modeste demeure, ces habitants du désert exercent encore aujourd'hui envers les étrangers, qu'ils ont admis dans leurs tentes, une hospitalité qui échappe à toute expression ; il n'est pas jusqu'à leurs ennemis qui n'y puissent prétendre. Son hôte devient son protégé ; le yatagan pourra briller et vibrer à ses yeux ; mais jamais il ne réussira à lui faire livrer le frère qui est venu se placer sous son égide, et avec qui il a rompu le *rouga*.

Les Bédouins méprisent tous ces vains titres d'honneur dont notre civilisation est encombrée ; la seule qu'ils avouent est celle de cheyk, ou chef de tribu ; encore les attributions de cette dignité sont-elles très-limitées. Le cheyk le plus puissant n'a aucune autorité de coercition pour réprimer les querelles qui peuvent s'élever parmi ses sujets ; il craindrait d'infli-

ger même la peine la plus légère au dernier d'entre eux, convaincu de crime : il s'exposerait à encourir par-là la vengeance du coupable, et l'animadversion haineuse de ses parents. Ses seules prérogatives se bornent à mener sa tribu à l'ennemi, à négocier de la paix ou de la guerre, à choisir le lieu du campement, et à faire aux étrangers les honneurs de l'hospitalité. Sa position ne lui crée aucun émolument lucratif ; c'est ce qui l'oblige de pourvoir, comme chacun des siens, à ses besoins, et à ceux de sa famille, dans laquelle sa dignité demeure cependant héréditaire. Ces cheyks paraissent être les successeurs des petits rois dont parle la Genèse, où il est fait mention d'Abraham qui, à la tête de trois cent dix-huit de ses serviteurs, en mit quatre en fuite ; le texte sacré, d'ailleurs, donne assez à entendre que ces princes n'étaient, comme nos cheyks d'aujourd'hui, que des chefs de tribus.

Malgré l'éloignement qu'ont en général les Bédouins pour les idées religieuses, ils croient pourtant en Dieu ; le mot Allah (Dieu) ne leur est pas étranger ; ils ne le profèrent même qu'avec l'expression d'une profonde vénération. On se rappelle avec quelle vivacité de regards Mansour, accusé par Philippo d'avoir voulu

attenter à ma vie, prit le ciel à témoin de son innocence et de sa fidélité.

Trois religions différentes se partageaient l'Arabie avant l'ère chrétienne. La plus répandue était, comme partout, l'idolâtrie ; chaque ville avait son sanctuaire, chaque tribu son autel, consacrés à des simulacres d'hommes, de femmes ou d'animaux divinisés. Déjà à cette époque, la Mecque possédait un grand temple, qu'on pouvait appeler le Panthéon de l'Arabie, puisqu'au rapport des écrivains nationaux, il renfermait trois cent soixante-cinq idoles. Un grand nombre de pélerins y accouraient au mois fixé pour ce dévot exercice, et, pendant ce temps, une espèce de trève régnait entre les tribus les plus hostiles.

A ce culte se joignait le sabéisme, ou le culte des astres, dont les sectateurs fesaient remonter l'origine jusqu'au berceau du monde. Dieu, suivant eux, l'avait révélé à Adam, qui en avait instruit ses enfants, par le moyen de qui il s'était propagé dans l'Arabie. Le nom de sabéisme vient, dit-on, de Saba. Le sabéisme consistait dans l'adoration des astres qu'ils croyaient animés et établis par Dieu comme des génies médiateurs entre lui et les hommes.

Le judaïsme avait aussi beaucoup de partisans en Arabie, et parce qu'un grand nombre d'Hébreux s'y étaient réfugiés au temps de la captivité de Babylone, et parce que l'émigration même s'était recrutée d'une foule de prosélytes. Il n'est pas non plus absolument improbable que la reine de Saba, nommée par les Arabes *Balkis*, ne se soit convertie à la vraie religion dans le voyage qu'elle fit à Jérusalem, et, que plus tard, rentrée dans ses états, elle ne l'ait répandue parmi ses sujets.

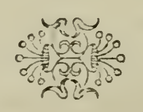
L'Arabie, par son rapprochement de la Palestine, ne pouvait demeurer long-temps étrangère au mouvement qui s'y opérait depuis la mort de Jésus-Christ. St. Paul, en s'y retirant, et St. Thomas, en la traversant, comme on le pense, pour aller planter la croix dans l'Inde, y prêchèrent l'Evangile. Cette contrée était mûre ; les progrès de la foi y furent si consolants, qu'on pût compter trente-cinq siéges épiscopaux dans la seule Arabie Heureuse. Le christianisme pénétra même dans le désert, où plusieurs tribus se soumirent à Jésus-Christ. Quant à l'Arabie Pétrée, plus voisine de la Palestine, elle était presque toute convertie à la foi.

L'islamisme, si funeste à tant d'autres contrées, fut plus fatal encore à l'Arabie ; depuis

le septième siècle, il y a seul régné dans toute son intolérance. S'il s'est conservé quelques fidèles, ce n'est que vers les extrémités de la presqu'île, où ils furent contraints, pour éviter la persécution, de se réfugier.

J'ai dit plus haut que le Bédouin n'est Mahométan que de nom, et qu'il ne fait guère de cas du coran et de ses observances ; il en est pourtant une à laquelle il semble tenir beaucoup : c'est de ne jamais se raser le sommet de la tête, et d'y laisser croître une mèche de cheveux. Cette pratique lui est infiniment chère ; elle a pour motif la persuasion où il est que c'est par cette mèche que l'ange du Seigneur doit le saisir après sa mort pour le soutenir, et lui faire franchir le pont aigu comme le tranchant d'un cimeterre, qui conduit au ciel de Mahomet.

Adieu.



LETTRE XVIII.

Nahled, 5 mars 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Comme le 27 février, les deux jours suivants ne nous offrirent rien de bien remarquable ; seulement la nuit du 28, que nous passâmes près du lieu d'où nous avions, quelques jours auparavant, découvert le groupe dont le Sinaï fait partie, fut très-froide ; le lendemain nous trouvâmes de la glace dans un vase qui avait été laissé dehors ; c'était la seconde fois, depuis notre départ de Québec, qu'il nous arrivait d'éprouver un froid semblable. La température du jour suivant varia à chaque instant ;

elle fut tantôt froide, tantôt chaude, selon que le vent fraîchissait ou se calmait.

Nous allâmes, le même jour, camper à quelque distance du *Djebel-Tich* ou *Montagne de l'Egarement*. Cette montagne termine, du côté du couchant, l'immense plateau connu autrefois sous le nom de Désert de Pharan, où les Israélites errèrent pendant trente-huit ans.

Le lendemain, qui était un dimanche, je voulus dire la messe : ma tente, que j'avais appropriée de mon mieux, fut convertie en chapelle. Tous les catholiques qui se trouvaient dans la caravane, s'y étaient réunis, et déjà le saint sacrifice était, depuis quelques instants, commencé, lorsqu'un grand bruit vint se faire entendre à deux pas de nous. Le cheyk Toualeb, en congédiant, au nom de la marquise, plusieurs des chameliers qui jusqu'alors avaient fait partie de sa caravane, et dont les services allaient être désormais superflus, y avait donné lieu. C'était à qui ne serait pas renvoyé ; cris, vociférations, trépignements, il n'est pas de moyen que ceux sur qui allait tomber le sort, n'employassent pour s'y soustraire. Le tapage était affreux ; c'était une vraie querelle d'Arabes à laquelle il ne manquait rien pour en faire un vacarme d'enfer. Il y avait de quoi rompre la

tête. J'en fus troublé, et cela, au point que je perdis même le sentiment de l'acte que j'accomplissais ; ce ne fut qu'à la communion que je m'aperçus de l'oubli que j'avais fait, à l'offertoire, d'étendre le corporal sur l'autel.

Après la messe, nouvelle tracasserie : madame la marquise, pour qui j'avais, par condescendance, consenti à n'offrir les saints mystères que bien tard, pour ne pas trop la déranger dans son sommeil, fut à peine sortie de ma chapelle improvisée, que, sans attendre une seule seconde, que nous fussions prêts à la suivre, elle se remit en route et disparut avec tout son monde. Cette disparition précipitée avait quelque chose de singulier ; mais ce n'est pas tout ; ce qu'il y eut en cela de plus malencontreux pour nous, c'est qu'elle nous livrait à la merci de nos Arabes, qui ne m'eurent pas plus tôt vu descendu de l'autel, que, se jetant brusquement sur ma tente, ils se mirent sans crier gare, à me l'enlever avec le reste de mes bagages, pour en charger leurs chameaux. M'opposer à leur volonté, si formellement exprimée, n'était pas chose aisée ; je pris le parti d'user de patience, et, dans la crainte d'augmenter, en fesant résistance, leur mauvaise humeur contre moi, et par-là d'irriter le

mal, au lieu de le guérir. Je m'abandonnai, sans dire un seul mot, entre leurs mains. Au bout de quelques minutes, nous étions en marche, après avoir mangé, à la hâte, un petit biscuit, et avalé une tasse de café. M. Plichon, témoin de ce qui s'était passé, n'avait pas voulu se séparer de nous. Plus tard, nous rejoignîmes la marquise, dont le premier soin, en m'abordant, fut de me prier d'oublier l'affaire du matin, et de croire qu'elle n'y était pour rien ; Toualeb en était, me dit-elle, seul la cause, pour l'avoir forcée de cheminer plus tôt qu'elle n'aurait voulu. Cette raison était assez peu satisfaisante ; j'eus toutefois l'air d'y souscrire ; mais, au fond, j'étais bien décidé à ne plus me montrer si confiant.

Sur les neuf heures et demie, nous touchions au pied du *Djebel-Tieh*. Cette montagne forme un des anneaux de la chaîne des monts *Mélanes* ou *Noirs*, qui, après avoir suivi la Mer-Rouge, à la distance de quelques lieues, se continue, en se prolongeant vers le sud, le long de l'Océan Indien, jusques dans l'Oman. Cette chaîne renferme quelques pics très-élevés ; le *Djebel-Tieh* peut avoir mille à douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, dont il est éloigné de trois à quatre lieues. Vue à quelque distance,

cette montagne présente un aspect assez singulier ; c'est comme un vaste rempart qui va s'étendant fort au loin, et qu'on dirait flanqué de mille petits bastions, à forme conique pour la plupart, lui servant comme de contr'escarpe. L'ascension n'en est pas absolument pénible ; elle semble même aisée lorsqu'on la compare à celle du mont Ste. Catherine, dont l'extrême difficulté échappe à toute idée d'assimilation. Un sentier contournant en rend la pente assez douce ; nos chameaux la gravirent dans l'espace de cinq quarts d'heure environ. Aperçu de cette hauteur, le désert, cette fois encore, me parut plein d'intérêt ; dans le lointain, le sommet élancé des monts sinaïtes ; à ma droite, la partie de la Mer-Rouge qui avoisine Suez ; à mes pieds, une vaste plaine, dont la surface échelonnée, dans toutes les directions, de mamelons sablonneux que le vent y a formés, est, en même temps, comme marquetée de rouge et de noir ; enfin, au-delà la Mer-Rouge, sur le sol égyptien, les montagnes de la Thébaïde ; montagnes si célèbres dans la vie des Pères du désert, pour avoir servi de retraite aux Paul et aux Antoine ; tel est le panorama dont il me fut alors donné de saisir l'ensemble, et de contempler les beautés agrestes.

A onze heures et demie, nous défilions par les ravines plus ou moins profondes dont ce pays qui, de prime abord, nous avait semblé plan, est tout sillonné. Ces ravines sont, en toute évidence, le travail du grand cataclysme dont parle Moïse. L'art humain n'enfantera jamais rien qu'on puisse comparer à ce que la nature, laissée à ses propres ressources, a ici créé de grand, de beau, au milieu de ces immenses solitudes que la civilisation n'envisage qu'avec horreur ; murs de circonvallation, bastions, redoutes, retranchements, fossés, tout, en ces lieux fait jurer à l'existence de quelque nouvelle Babylone ; ce n'est qu'en s'approchant, que l'illusion se dissipe. Tout ici plaît, les montagnes, les vallons et le ciel. Tout y ravit ; il n'est pas jusqu'à la petite pierre que foule la large semelle du chameau, qui n'ait son intérêt.

Les deux jours suivants, nous cheminâmes à travers une vaste plaine, jonchée de gravier, et toute semée encore de tumulus et d'agglomérations de sable ou de pierres, en forme de bastions. Ce désert renferme des mines de sel ; nous en trouvâmes de gros échantillons sur la surface du sol ; c'est un riche trésor, auquel personne n'a l'air de songer ; il serait pourtant à souhaiter que l'industrie se mît en

frais de l'exploiter. L'abondance des substances salines répandues dans ce pays explique pourquoi l'eau qu'on y trouve, est généralement saumâtre ; le puits du Sinaï, dont j'ai parlé plus haut, est un cas exceptionnel.

Nahled était depuis plusieurs jours l'objet de notre attente, et le sujet le plus ordinaire de nos conversations : ce ne fut toutefois que sur les deux heures de l'après-midi du sixième jour depuis notre sortie du couvent de la Transfiguration, que nous pûmes y arriver ; nous allâmes camper à quelques pas au-delà, dans le voisinage d'un *Kan*, près duquel les voyageurs ont coutume de stationner. Comme village, Nahled n'est rien ; ses maisons, comme celles de l'Egypte, n'annoncent que trop la misère du peuple qui les habite. Comme poste militaire cependant il n'est pas sans quelque importance, puisque c'est, de ce côté-là, la clef des possessions égyptiennes. Méhémet y entretient constamment une garnison forte d'un assez bon nombre de soldats.

Nahled est situé dans le désert de Pharan, dont il est fait si souvent mention dans l'écriture sainte : " Chodorlahomor, dit la Genèse, vint, l'an quatorzième, avec les rois qui s'étaient joints à lui, et ils défirent les Choréens dans les

montagnes du Seïr jusqu'aux campagnes de Pharan." Agar, chassé avec Ismaël par Abraham, se retira dans ce même désert, où son fils épousa une femme d'Egypte. Les Israélites, en quittant le Sinaï, y vinrent camper ; c'est de là que Moïse, averti que le séjour de son peuple en ces lieux, où il demeurait depuis trente-huit ans, touchait à sa fin, envoya des espions pour reconnaître la terre promise. C'est là encore que David se cacha, pour se soustraire aux persécutions de Saül. La ville de Pharan, qui a donné son nom à tout le pays, était située vers l'ouest, dans le voisinage d'Elath.

Nous avions cru, en descendant à Nahled, n'y rester que quelques instants, c'est-à-dire que le temps jugé nécessaire pour l'organisation de la nouvelle caravane, que nous devions y prendre, en remplacement de celle de Mansour qui, aux termes de son engagement, devait nous quitter là, pour retourner sur ses pas. Mais nos calculs étaient en défaut ; le vieux Sélim, chargé dorénavant de nous servir d'escorte avec les siens, parce que nous étions entrés sur le territoire de sa tribu, nous déclara, d'un ton de maître, que nous ne nous remettrions pas en route ce jour-là. Il s'était engagé,

avant de sortir du Caire, d'escorter plusieurs Anglais depuis Nahled jusqu'à Daharieh, et ces Anglais n'étaient pas encore arrivés ; nous les avions passés, il y avait quelques jours, au pied du *Djebel-Tieh.* Mais qu'étaient-ils devenus ? et quand reparaîtraient-ils ? c'était sur quoi nous n'avions aucune donnée certaine. Le manifeste de Sélim avait mis toute la troupe voyageuse en émoi ; chacun fit ses réclamations ; mais inutilement ; Sélim avait donné ses ordres, et ses ordres devaient sans faute s'exécuter. Un instant cependant, il eut l'air de vouloir se rendre à nos raisons ; mais ce n'était que l'impression du moment ; il revint bientôt à sa première pensée ; et, cette fois, sa décision fut sommaire ; il arrêta définitivement que nous ne quitterions Nahled qu'après l'arrivée de nos Anglais.

La mauvaise issue de cette affaire me fit craindre pour l'organisation de notre caravane, dont il était temps de m'occuper. A l'humeur acerbe et au ton rébarbatif de notre nouveau cheyk, je compris sans peine qu'il ne serait pas facile d'en venir avec lui à un arrangement qui fût aux termes de celui dont j'étais convenu avec Mansour, et que, suivant bien des apparences, il allait m'en imposer d'autres plus onéreux en-

core. Je l'abordai donc presqu'en tremblant ; Philippo me traduisant, je lui posai mes demandes. " Combien de chameaux, me répondit-il aussitôt, avez-vous eus à votre service depuis lè Sinaï jusqu'ici ? Sept.—Eh bien, reprit-il sèchement, vous en aurez encore sept. Pour le prix, il sera de deux cents piastres (50 francs) par chaque chameau. " J'ai beau lui faire remarquer que ses exigences sont déraisonnables, et que cinq chameaux nous suffisent ; que le prix de leurs services est trop élevé, et qu'il est contraire aux engagements pris avec Mansour, qui s'est obligé à nous escorter, soit par lui-même soit par d'autres, jusqu'à Daharieh, moyennant la somme de cent piastres par chaque bête. Peu importe ; son parti est bien arrêté ; mes remarques ne sont pas de portée à le faire changer de volonté. Pour le présent, je ne crus pas devoir insister davantage ; je remis la partie à un autre moment. Plus tard, c'est-à-dire, sur les neuf heures du soir, je tentai de nouveau fortune, en l'appelant dans ma tente ; il y parut dans un attirail rien moins que royal : ce roi du désert avait les pieds nus, un misérable bonnet rouge sur la tête, et sur les épaules une peau de bouc tout hérissée de son poil ; on eût dit,

en le voyant, d'un satyre. Un trône lui avait été préparé : c'était un matelas roulé ; il s'y installa sans beaucoup de façon. Mansour était assis à ses pieds sur le sable nu ; cet autre roi du désert avait été prié d'assister à nos délibérations.

Chose étonnante ! Sélim était tout changé. Ce n'était plus cette dureté qui, quelques instants auparavant, le rendait inflexible ; c'était, au contraire, une politesse, une déférence sans bornes. La circonstance était des plus favorables ; je me hâtai d'en profiter, pour le prier d'abord de permettre à Mansour, dont les services m'étaient devenus à-peu-près indispensables, de m'accompagner, non plus en qualité de cheyk, mais comme simple chamelier, jusqu'à Daharieh ; cette demande était sérieuse ; quoique de nature à soulever de graves difficultés, elle n'en souffrit presque aucune cependant ; il y accéda d'assez bon cœur. Vint ensuite la question des chameaux ; cette question, par bonheur, ne rencontra guère plus de difficultés que la première. Sélim consentit assez volontiers à en diminuer le nombre, à une condition toutefois, c'est qu'avant de quitter Nahled, je lui réaliserais un bon *batchis*. La condition fut acceptée, et le *quantùm* du *batchis* aussitôt fixé.

Depuis long-temps je cherchais l'occasion de pouvoir témoigner à M. Plichon, la gratitude que je lui devais pour la générosité de ses procédés à mon égard ; et toujours l'occasion m'en avait échappé ; elle vint enfin se présenter comme d'elle-même. Le Levantin qui lui servait de drogman-cuisinier, allait lui faire faute ; attaqué d'une violente dyssenterie qui l'avait réduit à un état assez alarmant, cet infortuné en était arrivé à une telle prostration de forces, et à un tel marasme, que tout fesait craindre pour ses jours, s'il persistait à vouloir ainsi continuer le voyage. Laisser le malade à Nahled, d'où après quelques jours de soins et de repos, il lui serait loisible de reprendre la route de Suez, dont ce poste n'est éloigné, en suivant la diagonale, que de deux journées de marche, était la ligne de conduite que traçait la prudence ; M. Plichon s'y arrêta. Mais sa cuisine ! mais son mobilier ! qui désormais s'en occuperait ? Je m'empressai donc de venir à son secours, en mettant mon drogman à sa disposition. Seulement je lui fis remarquer que la vertu de nature de ce serviteur n'étant pas la propreté, il en serait quitte pour faire comme moi le sacrifice de ses goûts. Ma proposition lui parut bien généreuse ; mais il ne voulut pas

y souscrire ; il craignait sans doute de me priver, en l'agréant, de soins dont il sentait déjà lui-même l'insuffisance. Son dessein était de s'adresser à ses compatriotes qui, ayant deux cuisiniers à leurs ordres, ne manqueraient certainement pas de lui accorder les services de l'un d'eux. Il s'en ouvrit donc à M. le comte ; mais M. le comte ne fit pas écho à son attente ; sa demande n'éveilla chez lui aucune sympathie. Après bien des paroles pour lui prouver que deux cuisiniers n'étaient pas trop pour le service de trois personnes qu'ils étaient ; il finit par l'assurer que, d'après ce qu'il connaissait de mes dispostions, il pouvait, en toute confiance, s'adresser à moi, et qu'indubitablement je m'empresserais de lui offrir l'usage du mien. Cette réponse était catégorique, il est vrai ; mais elle était fort peu galante ; aussi blessa-t-elle jusqu'au vif la sensibilité de M. Plichon, qui, indigné de trouver tant de mauvaise volonté dans un compatriote, lui tourna, sans façon, le dos, et vint, sur-le-champ, me faire part de sa mésaventure. Comme tout d'abord, je lui fis encore offre de mes bons offices, et le pressai de ne plus les rejeter ; cette fois il les accepta, mais avec peine ; il lui sembla dur d'être obligé, au refus d'un compatriote, de

recourir à un étranger, pour en obtenir du secours.

Cet incident allait établir entre nous de nouveaux rapports, et l'amitié que nous nous étions jurée l'un à l'autre en face de l'Horeb et au pied de la montagne du Seigneur, allait se resserrer encore davantage. Désormais nous ne devions plus nous considérer comme de simples amis ; le malheur nous avait fait frères ; nos succès comme nos insuccès, nos joies comme nos tristesses, tout entre lui et moi allait être dorénavant commun. Me montrer digne de la confiance que venait de me témoigner mon brave ami, en entrant ainsi dans notre famille nomade, et agir si honorablement avec lui, qu'il n'eût jamais à se repentir de s'être joint à nous, était pour moi une loi impérieuse ; je me mis de suite en position de la remplir, en donnant mes ordres pour que les choses se fissent à l'avenir avec décence et propreté. Maître Philippo, sur qui je devais, bon gré mal gré, me reposer de tout, fut mandé ; je l'avertis d'abord de l'arrangement qui venait de se passer entre M. Plichon et moi, puis le chargeai de veiller sur son mobilier comme sur le mien, et d'en prendre tout le soin imaginable. Son affreuse malpropreté me causait les plus vives inquiétudes ;

pour l'engager à nous en faire à jamais grâce, je lui parlai de la dignité et de la respectabilité de mon ami, et de ce qu'il pouvait espérer, si sa conduite future répondait à nos vœux. Mes paroles parurent avoir piqué son amour-propre ; avec un accent de voix qui ne lui était pas ordinaire, il me promit de m'écouter, et de faire en sorte que je fusse, le reste du voyage, content de lui.

L'heure du dîner arrivée, nous entrâmes dans notre tente, où il avait été convenu que nous nous réunirions pour tous les repas. Philippo nous y attendait vêtu d'une blouse blanche, d'une veste blanche, et d'un pantalon blanc ; son air, ses manières et surtout l'extrême propreté qui brillait dans tout son extérieur avait quelque chose d'autant plus surprenant, que le contraste entre ce qu'il était, il y avait encore à peine quelques moments, et ce qu'il était présentement, était plus frappant. La métamorphose était parfaite ; Philippo était devenu un tout autre homme. En droit de tout espérer de sa part, nous nous attendîmes donc à être bien traités, et à n'avoir qu'à nous féliciter de notre nouvel état. Les choses démentirent malheureusement notre attente : Philippo était resté le même ; le dîner qu'il nous

servit en ce moment fut comme tous ceux dont il m'avait jusqu'alors régalé avec mon jeune compagnon, c'est-à-dire, que la propreté n'y fut pour rien. Il y avait là de quoi insulter un homme, accoutumé comme mon bon ami, à vivre à la parisienne ; je craignis donc qu'il ne s'en offensât, et qu'à cette occasion, il ne m'adressât quelques reproches. Par bonheur qu'il en fut autrement ; à la vue de l'embarras où il m'aperçut, il se prit à sourire, et m'encouragea à mieux espérer de l'avenir.

Cette aventure, cher ami, a son bon côté comme son mauvais ; si elle m'a été pénible, elle te doit être à toi utile ; elle nous doit tenir lieu à tous deux de leçon. Elle apprend de quelle importance il est pour le voyageur d'être soigneux sur le choix des serviteurs, dont il veut se faire accompagner dans le voyage, parce qu'une méprise dans cette matière peut entraîner les plus graves inconvénients, surtout dans le désert, où la nature comme les hommes est impuissante à venir en aide aux malheureux. On ne doit donc s'attendre à n'éprouver là que des déboires de toute espèce et des mécomptes sans nombre, s'il arrive que ceux qu'on a à son service sont infidèles ou paresseux ; c'est une affaire d'expérience ; la con-

duite et les méfaits de mon Philippo sont là pour en fournir la preuve la moins équivoque. Je conseille donc à quiconque se propose de voyager soit dans l'Egypte, soit en Arabie, soit enfin en Palestine, d'aller bien doucement dans le choix de son serviteur, et de ne conclure d'engagement avec qui que ce soit, qu'après s'être enquis au préalable et de sa capacité et de son honnêteté. Cette mesure est de rigueur ; y manquer, c'est courir risque d'être servi comme je l'ai été.

Quant à toi personnellement, cher ami, si jamais il te prend envie de passer en Egypte, fais bien attention à tous ceux qui viendront t'offrir leurs services comme interprètes. Si parmi eux il s'en rencontre un qui soit un peu louche et qui, sans avoir le visage basané ni le costume des indigènes, en ait cependant les allures, tiens-toi sur tes gardes ; c'est mon Philippo. Quoiqu'il te dise lui-même, et quoiqu'on fasse pour te le recommander, remercie-le de ses offres et le congédie incontinent ; *experto crede Roberto.* Aie foi entière à mon expérience.

Demain, cher ami, nous nous dirigeons sur Daharieh, premier poste de la Palestine du côté de l'Idumée. Cette excursion ne me sou-

rit guère ; le territoire que nous avons à traverser, pour y arriver, étant, en ce moment-ci, le théâtre d'une guerre à sang entre la tribu des *Ségarates* qui nous escorte et celle des *Assesamehs*, qui habite le pays d'Alarich, l'ancienne Gaza des Philistins ; il est fort à craindre que ces derniers, après l'échec qu'ils viennent d'essuyer de la part des premiers, ne se soient mis de nouveau en campagne, et que se tenant en embuscade dans les gorges des montagnes, ils ne se jettent sur nous à l'improviste, et ne nous exploitent de la belle façon. Notre avenir, comme on voit, est un peu sombre ; espérons toutefois que Dieu nous conduira sains et saufs au terme de notre course.

Adieu.



LETTRE XIX.

Daharieh, en Palestine, 11 mars 1845.

Cher Alfred,

La route scabreuse est enfin franchie ; l'espace de Nahled à Daharieh, vient d'être parcouru, et grâce à Dieu sans encombres. Comme cette course nous a fourni maintes particularités, et qu'il n'est aucune de ces particularités qui n'ait son intérêt, je me hâte, maintenant que je possède mon âme en paix, de t'en faire tenir les détails.

Le six mars nous vit sortir de Nahled, pour prendre la route de Daharieh. Notre caravane était alors tout à neuf ; il n'était resté de nos premiers Arabes que Mansour et un jeune Nubien, à figure de momie, qui devaient l'un et

l'autre nous escorter jusqu'à Jérusalem. Le premier jour fut assez monotone ; nous cheminions toujours dans l'empire de la tristesse et de la mort. Le lendemain, même monotonie que la veille ; les vastes plaines, que nous traversions, n'offraient rien d'intéressant ; la seule chose capable de faire diversion à mes ennuis, était le souvenir des Israélites, pour qui ces lieux ont été, comme pour nous, des lieux de passage. Sur le soir, des pistes se dessinèrent sur le sable. Versés dans la science de cette espèce de signes, nos Arabes n'hésitèrent pas à nous les signaler comme celles des chevaux de leurs ennemis ; les Asasemehs avaient dû, depuis peu, passer par-là. Il n'en fallut pas davantage, pour mettre tout le monde en émoi ; aussi chacun se prit-il à éprouver des craintes plus ou moins fortes, suivant la mesure de son courage.

Les Ségarates et les Asasemehs, comme je l'ai marqué plus haut, sont en guerre. Devant, dans le cours de mon narré, y faire, plus d'une fois, allusion, je crois de mon devoir, cher ami, avant d'aller outre, de m'arrêter ici un instant, pour t'en tracer l'origine et l'histoire ; les voici l'une et l'autre en peu de mots. Une question de pâturage avait créé quelque animosité entre

les Ségarates et les Asasemehs. Cette animosité, au lieu de s'adoucir avec le temps, n'avait fait, au contraire, que s'aigrir de jour en jour, et avait fini par amener entre des particuliers des deux tribus une lutte assez sérieuse, où il y eut du sang de répandu ; un Ségarate y fut même tué. Le meurtrier était bien connu ; au lieu de fuir, comme on devait s'y attendre, il persista à rester au milieu des siens ; selon les préjugés du désert, la tribu entière devint solidairement responsable de ce fait de l'un de ses membres ; la guerre devait s'en suivre ; effectivement elle fut déclarée. Les deux partis entrèrent aussitôt en campagne. Cinq fois ils en vinrent aux mains ; et cinq fois la victoire pencha du côté des Ségarates ; cent cinq Asasemehs mordirent la poussière, tandis que les vainqueurs ne perdirent, dans ces diverses rencontres, que deux des leurs, dont l'un est fils de leur cheyk. Un nouvel engagement eut lieu quelques jours plus tard ; il tourna également à l'avantage des Ségarates, qui, cette fois, enlevèrent à leurs ennemis deux cents chameaux. Ces victoires d'un côté, et ces défaites de l'autre, avaient surexcité, à un haut degré, l'orgueil des uns et le désir de la vengeance des autres ; les vaincus brûlaient d'en-

vie de laver leur honte dans le sang des vainqueurs.

Les choses en étaient là, lorsque nos Bédouins crurent avoir reconnu sur le sable, quelques traces des Asasemehs. Sélim, notre cheyk, en droit d'exercer, en pareille conjoncture, les prérogatives de sa dignité, expédia, sur-le-champ, des éclaireurs dans toutes les directions. Le fusil à mèche sur l'épaule, le yatagan au côté, et la joie dans le cœur, nous les vîmes se lancer vers les divers points où l'ennemi eût pu se tenir caché ; légers comme la gazelle du désert, ils couraient les uns en avant, et les autres à droite et à gauche, en gravissant les collines et en parcourant les plaines. Nulle part cependant les Asasemehs ne donnaient signe de vie. Ils n'avaient pas laissé leur territoire ; ou, s'ils l'avaient laissé, ils ne foulaient pas encore celui que nous traversions. Il y avait assez néanmoins pour nous forcer de nous tenir sur nos gardes, et de nous entourer de toutes les précautions que la prudence peut inspirer en semblable circonstance ; dès lors la plus scrupuleuse circonspection s'observa dans la caravane. Ce jour-là, quoique le soleil eût encore de la hauteur, nous fîmes, sur les quatre heures, halte générale, et dressâmes

notre camp dans un vallon, au pied d'une petite montagne, sur laquelle des védettes furent postées, avec ordre de faire bonne veille, et de tenir fidèlement le cheyk au courant de leurs observations.

Le silence le plus profond devait, pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi, régner dans tout le camp ; il fut pourtant troublé par un de la troupe, Philippo, dont l'agitation était devenue extrême. Il avait déserté notre tente, où il avait coutume de coucher, et s'était réfugié auprès du drogman de l'un des gentilshommes anglais, avec qui nous voyagions. La nuit fut pour lui des plus cruciantes : s'assoupissait-il ? à l'instant même, les Asasemehs lui donnaient le cauchemar ; s'éveillait-il ? il les avait à ses trousses ; il était dans un état à faire pitié. En dépit cependant de ses appréhensions, la nuit se passa douce et tranquille pour tous les autres ; l'ennemi, si ennemi il y avait, nous fit grâce de sa visite.

Aujourd'hui, 8, les chameaux ne seront plus, comme les jours précédents, libres d'errer çà et là, en cheminant, pour aller à la recherche des broussailles sèches et sans suc que leur offre le pays, et dont ils aiment, faute de mieux, à se nourrir. Ils ont été réunis, et forment

tous ensemble, car leur nombre s'élève environ à soixante, une épaisse phalange, dont la marche mesurée présente un singulier coup-d'œil. Il y a déjà quelques heurs que nous marchons dans cet ordre, lorsque les cris *Arabi ! Arabi !* viennent vibrer à nos oreilles ; l'ennemi n'est pas loin, nous crient nos Arabes ; un de ses éclaireurs vient de se montrer à peu de distance de nous. A cette nouvelle, les uns, tels que nos Bédouins, sont au comble de la joie ; fiers des victoires dont ils ont déjà recueilli les lauriers, ils jubilent, en voyant renaître l'occasion d'en mériter de nouveaux ; d'autres, au contraire, en sont consternés, et tremblent. Je ne dirai pas que nous fûmes de ce nombre, mon compagnon et moi ; chacun le comprendra sans peine. Pas un cependant n'est comparable à Philippo : cet être, jusqu'alors indéfinissable, en cette circonstance, se révèle dans tout son jour ; comme la brute, il n'obéit plus qu'aux impressions d'un aveugle instinct ; il court en avant et en arrière, il se lance à droite et à gauche. Tantôt il tremble de tous ses membres ; et tantôt, fesant, avec une hideuse fanfaronnade, blanc de son épée, il défie au combat l'ennemi qu'il appelle à grands cris. Il avait en mains une arme à feu : mais

craignant qu'il n'en fît, dans les accès de sa peur panique, un faux usage, je la lui enlevai sans façon, et la confiai à un autre plus capable que lui de la faire servir au bien commun.

Persuadés que l'ennemi était près, nos Arabes se préparèrent à l'accueillir chaudement. Leur joie était toujours la même ; on eût dit, à les voir, des géants de Gulliver allant à la rencontre des pygmées dont parle le même auteur. Les fusils sont tenus en ordre ; on les charge, et on y suspend la mèche allumée (1) ; l'impitoyable yatagan est tiré. De leur côté, les voyageurs se mettent également en état de défense ; M. le comte et M. Plichon s'arment de leurs mousquets et de leurs pistolets : tous les autres imitent leur exemple. Quant à M. Bélanger et moi, nous refusâmes de ceindre l'épée belliqueuse ; le caractère sacré dont j'étais moi, en particulier, revêtu, nous en interdisait l'usage. Il est bien vrai que le danger, où nous allions nous trouver, me donnait droit de défendre ma vie, au moyen même d'armes meurtrières ; cependant nous nous en abstînmes l'un et l'autre ; la seule que nous nous réservassions fut celle de la prière. Nos guer-

(1) Le fusil du Bédouin n'a pas de batterie ; il y met le feu avec une mèche, comme on fait au canon.

riers arabes marchaient en ordre de bataille, ayant à leur tête le vieux Sélim, qui avait sur la tête le *kieffe* (espèce de coiffure d'étoffe rouge), et en mains la lance et le fusil. En habile général, qui ne se repose que sur lui-même du soin de tout voir, de tout connaître, il voulut aller lui-même à la reconnaissance de la védette ennemie qu'on venait de signaler dans la plaine, et lança son chameau dans cette direction. Après environ une demi-heure d'absence, il reparut au milieu de nous ; héraut de la paix ou de la guerre, il est à l'instant entouré de ses guerriers. " Mes enfants, leur dit-il, soyez sans inquiétude ; l'ennemi est loin de nous ; la védette qui a allumé votre humeur belliqueuse est un frère. Je lui ai dit : Qui es-tu ? et il m'a répondu : Cheyk des Ségarates, as-tu donc oublié ma face ? Je suis un de tes hommes de guerre. Et j'ai dit : Ta vue a effrayé tes frères, qui, en t'apercevant, ont cru à la présence de l'Asasmeh. Que la paix soit avec toi. Je te laisse, pour rapporter à tes frères que ton cœur est bon pour eux, et qu'il leur veut du bien. Thaïb (Adieu). " Sélim avait parlé : ses paroles, comme un baume salutaire, ayant adouci ses guerriers, chacun retourna aussitôt prendre son poste auprès de

son chameau. Toute la caravane se ressentit de cette douce impression de paix, que la présence de Sélim avait fait renaître parmi ses hommes de guerre ; l'esprit repoussa les pensées noires qui l'avaient, depuis quelques instants, tristement occupé ; et le cœur se prit à battre, comme auparavant, en pleine liberté.

Le reste de la journée fut marqué au coin de la monotonie ; nous observâmes seulement que le pays était plus accidenté qu'à l'ordinaire. A quatre heures et demie, nous fîmes halte, et dressâmes nos tentes près d'une fontaine saumâtre, comme sont toutes celles du désert de Tyeh.

Le campement était fini, ou à-peu-près fini, lorsqu'un nouveau cri d'alarme se fit entendre : des cavaliers avaient été aperçus dans le lointain ; c'étaient, à coup sûr, les ennemis qui venaient nous surprendre. On crie *aux armes ! aux chameaux !* Aussitôt les bêtes qui broutent dans le voisinage sont ramenées au centre du camp ; et, en un clin-d'œil, toute la troupe guerrière est de rechef sous les armes. Mansour, cette fois, veut aller à la reconnaissance ; en partant, il me jette son turban, et m'en confie la garde. Désappointement pour ces *cœurs de lion !* ces ennemis qu'ils croyaient

avoir enfin trouvés, étaient encore des amis ; c'étaient des frères qui, loin de nourrir pour eux des vues hostiles, étaient, au contraire, accourus pour grossir leur nombre, et par-là, accroître leur sécurité. Quand cette seconde alarme fut donnée, nous étions, mon compagnon et moi, occupés à recueillir nos impressions du jour. Persuadés que ce n'était encore rien, nous songeâmes à peine à nous déranger, pour en savoir la cause.

Le lendemain, 9 mars, Philippo, sur les cinq heures du matin, m'apparaît dans un accoutrement on ne peut plus singulier ; enveloppé d'une immense casaque rayée de bandes rouges, et ornée de figures dont le dessin est, au dernier point, grotesque, il tient, d'une main, sa pique, et, de l'autre, un long bâton. Vrai Don Quichotte, il avait passé la nuit à rêver quelques beaux faits d'armes ; on eût dit, à son regard animé, qu'il venait de combattre contre quelque moulin à vent. Son maintien, le feu de son visage, tout en lui signalait une folie arrivée à sa seconde période ; il en était même au point de croire, comme je l'ai su depuis, que j'en voulais à sa vie.

Comme ce jour était un dimanche, je voulus, avant de me remettre en marche, dire la

messe. A cinq heures et demie, heure à laquelle, d'après les conventions prises la veille avec la marquise, je devais la dire, je fis prévenir cette dame que j'étais prêt à la commencer, et qu'elle eût, en conséquence, la complaisance de se rendre à ma tente, si elle désirait y assister. Mais elle n'avait pas encore terminé sa toilette. A six heures néanmoins elle n'avait pas encore paru ; six heures et un quart étaient également passées, et six heures et demie allaient sonner, lorsqu'un mouvement accompagné d'un certain bruit qui se fit autour de nous, me donna à entendre qu'il était question du chargement des chameaux de la marquise, et qu'ainsi le départ ne tarderait guère à avoir lieu. La scène du dimanche précédent allait se renouveler ; peu disposé, cette fois, à en être la victime, je consultai M. Plichon, pour savoir s'il était prudent, au point où en étaient les choses, de vouloir persister à offrir les saints mystères. Sur sa réponse négative, je quittai mes habits sacerdotaux, que je portais depuis trois quarts d'heure, et fit signe à Sélim et à ses gens d'empaqueter nos bagages. A sept heures la caravane commençait à défiler.

Je ne fus pas long-temps sans rencontrer madame la marquise. Après l'avoir saluée,

comme d'usage, je me permis de lui rappeler l'aventure du matin ; mais, à ma grande surprise, ses sentiments pour moi n'étaient plus les mêmes ; au lieu de me répondre, comme elle avait eu jusqu'alors coutume de le faire, avec douceur et affabilité, elle n'ouvrit cette fois la bouche que pour m'adresser des reproches, et m'accuser d'avoir manqué de convenances à son égard. Il y avait là de quoi m'étonner ; aussi son langage me parut-il d'autant plus singulier, que je me croyais plus pleinement dans mon droit. Il me fut pourtant facile de reconnaître que cette dame était sous l'influence d'une fausse donnée. Il devait y avoir eu entre nous quelque malentendu ; effectivement il en était ainsi ; et Augustin, son drogman, en avait été la cause, pour s'être mal acquitté d'une commission dont elle l'avait chargé auprès de moi. Il était venu, la veille, me demander en son nom, l'heure à laquelle je me disposais à dire la messe le lendemain, et, au lieu d'aller, comme il le devait, lui porter ma réponse, il était aussitôt retourné à ses occupations ordinaires, et avait fini par l'oublier entièrement. Là-dessus, la marquise avait conclu qu'il en serait pour le jour suivant comme pour le dimanche précédent, c'est-à-dire, que je ne monterais à

l'autel que sur les six heures et demie, tandis que ma réponse avait été que ce serait à cinq et demie précises. Les choses en étant à ce point, je me crus obligé, pour la tirer d'erreur, de lui expliquer ma conduite, et de tâcher, en même temps, de lui prouver mon innocence. Ce qui ne me fut pas difficile de faire ; ma plaidoirie ne dura qu'un instant ; elle suffit cependant pour la convaincre qu'elle s'était trop légèrement laissée prévenir contre moi. Mon innocence était démontrée ; dès lors elle cessa d'écouter sa mauvaise humeur, mit fin à ses reproches, et se radoucit à mon égard.

Dans le cours de cette même journée, nous quittâmes les sables du Tyeh, pour entrer dans le pays de l'Idumée. Cette région tire son nom d'Esaü, aussi appelé *Edom*. Ce patriarche habitait les montagnes de *Séïr*, dans le pays des Horréens, à l'orient de la mer Asphaltite, lorsqu'il se retira, avec sa famille et ses troupeaux, dans le pays qui depuis a porté son nom. Ses descendants se répandirent, plus tard, dans l'Arabie Pétrée, et dans la partie qui est au midi de la Palestine, entre la Mer-Morte et la Méditerranée. Le commerce et l'éducation du bétail étaient l'occupation à-peu-près exclusive des anciens Iduméens, dont les villes principales

étaient Pétra, Elath, Asiongaber, etc. L'Idumée passa entre les mains des Juifs, sous le règne de Saül. David et Salomon y exercèrent également leur empire. C'est sous ce dernier que l'on vit sortir pour Ophir d'Elath et des autres ports situés sur le golfe Elanitique, des flottes nombreuses qui en rapportaient de l'or et des bois précieux en abondance.

Plus tard cependant, les Iduméens s'allièrent avec les Chaldéens contre les Israélites, et finirent par les battre. C'est alors qu'ils donnèrent à leur territoire une vaste extension ; non-seulement ils possédèrent Bosra, Elani et la terre d'Hus, mais encore, au temps de l'exil des Juifs, ils s'emparèrent des terres méridionales de la Judée, et de plusieurs autres places, telles qu'Hébron, etc., etc. Jean Hircan réussit, dans la suite, à soumettre toute l'Idumée à son empire, et l'incorpora au royaume de Juda, avec lequel il passa sous la domination romaine. On sait qu'Hérode-le-Grand et les deux Hérodes Antipas, qui occupèrent tous trois le trône de la Judée, étaient originaires de l'Idumée.

La religion des anciens Iduméens est restée inconnue ; il est à présumer que, dans les commencements, ils connurent le vrai Dieu, dont

Esaü avait appris le culte dans la famille de son père Isaac. Job, né dans le pays de Hus, situé dans l'Idumée orientale, adorait le Seigneur, et conserva son culte dans toute sa pureté. Lorsque Jean Hircan les subjugua par la force, ils avaient renoncé à la circoncision, à laquelle il les contraignit de s'assujétir de nouveau, ainsi qu'à toute la loi mosaïque. Les Iduméens, si l'on en croit Josèphe, offraient leurs adorations à une divinité appelée *Kosé ;* d'après St. Epiphane, ils honoraient comme leur Dieu Moïse, sans doute à cause des merveilles qu'il avait opérées, et dont ils le croyaient l'auteur. L'Ecriture Sainte néanmoins ne reproche pas à ce peuple le crime d'idolâtrie ; ce qui donne lieu de croire que les écrivains profanes qui ont parlé de la religion des Iduméens, l'ont confondue avec celles des Arabes, au milieu desquels ils habitaient.

Les voyagenrs qui ont parcouru l'Idumée, nous en représentent les habitants comme une race maudite. " Les Arabes d'Aqabah, dit Pococke, sont méchants, et incessamment en guerre avec leurs voisins." M. Joliffe parle de ce pays, comme d'une des contrées les plus sauvages et les plus périlleuses de toute l'Arabie. Burckhardt avoue que, c'est en traversant

cette contrée, qu'il éprouva, pour la première fois de sa vie, le sentiment de la peur. Il y courut, en effet, les plus grands dangers ; et ces dangers, il ne put y échapper, qu'en sacrifiant tous ses habits. On en vint jusqu'à lui enlever les linges dont il pansait une plaie qu'il s'était faite au pied. Plusieurs autres touristes, tels que MM. Leigh et Barks, assurent, pour l'avoir appris de source certaine, que la férocité des Bédouins de *Ouadé-Moussa* est telle, qu'ils ne craignent pas, pour s'en faire un remède, de verser le sang des Francs qui traversent leur territoire. Ils surent en même temps que les pélerins venus, l'année précédente, au nombre de trente de Barbarie, étaient tombés entre leurs mains, et qu'ils les avaient massacrés sans pitié.

Pétra est la capitale de toute l'Idumée ; cette ville est célèbre dans l'antiquité. Les circonstances ne m'ont malheureusement pas permis d'y atteindre. Je croirai cependant, cher ami, te faire plaisir et t'intéresser tout à la fois, si je m'arrête ici, pour t'en entretenir quelques instants. Pétra est située sur la partie septentrionale de l'Arabie Pétrée. Quoique abandonnée depuis des siècles sans nombre, cette ancienne capitale mérite encore par la majesté

dont elle porte l'empreinte, de fixer l'attention de l'artiste ; M. Léon Laborde, si je ne me trompe, est le premier Européen qui l'ait visitée. " Nous tournons, dit-il, autour d'un pic surmonté d'un arbre isolé. La vue est immense de ce point, la solitude, affreuse ; c'est une mer et ses vagues pétrifiées ; c'est plus que cela, c'est un chaos. En continuant le sentier, nous apercevons devant nous le mont Hor, surmonté du tombeau du prophète Aaron, antique tradition conservée par un peuple si vieux, qu'il n'a plus que des impressions d'enfance, ou des souvenirs de tant de siècles. Quelques excavations grossières et en ruines arrêtent le voyageur qui s'y intéresse, en sachant ce que lui cache le rideau du rocher qui s'étend devant lui ; enfin le sentier le conduit au haut d'un autre ravin, et ses yeux découvrent à l'horizon, le plus singulier spectacle, le plus magnifique tableau que la nature, dans sa création grandiose, les hommes dans leur ambition vaniteuse aient légué à la curiosité des générations qui devaient suivre. A Palmyre, la nature annulle les efforts des hommes par son immensité, par son horizon sans fin, sur lequel se perdent quelques centaines de colonnes ; ici, elle semble, au contraire, s'être plu à encadrer sa grandeur

des constructions qui luttent, non sans avantage, avec elle, à mettre en harmonie la force et la bizarrerie de sa structure avec le grandiose et les conceptions variées de ces monuments des hommes. On hésite un moment auquel des deux on accordera son admiration, à la première qui fixe l'attention, par une ceinture de rochers, grands et majestueux, de formes et de couleurs ; aux seconds, qui n'ont pas craint de mettre en regard de cette forte création le produit de leur génie."

Pétra est entourée de tous côtés par des rochers et des montagnes, où l'œil aperçoit des milliers de tombeaux, tous plus ou moins riches de sculpture, et dont quelques-uns sont d'un grandiose qui étonne. On y remarque encore deux arcs de triomphe, dont un qui traverse le défilé qui conduit à la ville ; plus loin, un théâtre, puis un tombeau gigantesque, appelé *El-Dez-Déir*, sculpté en relief sur le fronton de la montagne ; enfin, un autre appelé *Khasné Pharaon* par les Arabes, c'est-à-dire, *trésor de Pharaon*. La façade, taillée dans le roc, est, disent les voyageurs, une des plus élégantes qu'on puisse imaginer ; la conservation en est admirable : ses colonnes, ses frontons, ses chapiteaux corinthiens, et ses bas-reliefs ont con-

servé tout leur fini primitif. L'urne qui la couronne renferme, suivant les Arabes, toutes les richesses de Pharaon. On croit reconnaître dans l'architecture de toutes ces constructions le style hindou.

L'Idumée nous sembla assez riante ; ce n'était plus la monotonie du Tyeh que nous venions de quitter. Les montagnes, depuis quelques jours éclipsées pour nous, avaient reparu enfin sur la scène, que relevaient encore de jolis mamelons, que la nature a jetés çà et là dans la plaine. Sur le milieu du jour, quelques traces de culture se dessinèrent sur le sol ; cette vue nous fit tressaillir de joie ; il y avait si long-temps que rien de semblable ne s'était présenté à nos regards ! La vie commençait à renaître pour nous ; et cette vie, qui ne l'aime ? Toujours aimable, n'a-t-elle pas, sous quelques formes qu'elle se révèle, des beautés qui ravissent, des charmes qui captivent ? Un peu plus loin, nous aperçûmes sur un côteau un petit village, que nous laissâmes sur notre gauche, sans nous y arrêter ; nous voulions au plus tôt arriver à Daharieh, dont nous ne pouvions plus guère être éloignés, comme nous l'annonçait assez une végétation qui grandissait avec nos pas. Le sol, bien

qu'encore sablonneux, portait des fleurs sauvages ; et autour de ces fleurs voltigeaient de petits oiseaux, dont le gazouillement nous séduisait par ses sons harmonieux ; c'est au sortir du désert, où l'oreille n'a entendu que le son rauque et monotone du vent, que cette douce harmonie des chantres de la nature a de quoi plaire. Chemin fesant, M. Plichon trouva une tortue vivante, et un de nos Arabes, une couleuvre aussi vivante.

Cinq heures avaient sonné, et Daharieh n'avait pas encore paru à nos regards. La distance qui nous en séparait, étant trop grande, pour que nous pussions y atteindre ce jour-là, nous remîmes la partie au lendemain, et donnâmes aussitôt le signal du campement. Nos tentes furent dressées non loin d'une immense plaine, qu'il nous restait encore à traverser, pour arriver en Palestine, et au pied d'un monticule, où nous nous dispensâmes de nous entourer, comme par le passé, de toutes sortes de précautions, parce que nous n'avions plus rien à craindre de la part des Asasemehs. La nuit que nous passâmes en cet endroit fut douce pour tout le monde, et chacun y reposa du plus profond sommeil. L'incomparable Philippo seul, cette fois encore, fit si bien, ou plutôt si

mal, qu'il trouva de nouveau moyen de faire de cette nuit une torture prolongée. Le lendemain, au sortir de ma tente, j'eus peine à le reconnaître ; sa pauvre tête n'y était presque plus ; elle allait vite se détraquant.

A la halte du midi, je m'occupai de la cuisine avec mes compagnons ; M. Plichon et M. Bélanger se chargèrent du soin de la table, et moi de battre les œufs destinés à faire une omelette, tandis que Mansour, de son côté, eut ordre de faire le café. La seule besogne que nous laissâmes à Philippo, fut de faire tourner la poële ; et encore eûmes-nous soin de le veiller de près, de crainte de quelque accident. Le goûter fut passablement confortable ; nous le prîmes près d'une citerne, et à quelques pas d'un monceau de décombres informes, reste, sans doute, de quelque ville que la main de la dévastation a fait disparaître de ces lieux.

La nature qui, depuis vingt-neuf jours, ne s'était montrée à nos yeux que sous les traits livides de la mort, allait s'animant de plus en plus, à mesure que nous avancions. De nombreux côteaux se dessinaient dans le lointain ; leurs formes arrondies, et leur onduleuse régularité, avaient quelque chose de ravissant. Comme le nautonnier qui sourit à l'approche

du terme de ses dangers, nous appelions de toute l'ardeur de nos vœux Daharieh ; et, afin de le découvrir plus vite, nous plongions de l'œil dans toutes les gorges qui s'ouvraient devant nous. Mais l'épreuve ne devait pas sitôt finir ; force nous fut de camper encore une fois dans le désert, avant de fouler la terre de promission.

Aujourd'hui 11, réveil des plus beaux ; les oiseaux en font les frais ; ils le provoquent et le saluent par la mélodie de leur ramage. La température est charmante ; le soleil dore de ses rayons les montagnes et les collines environnantes, et commence déjà à réchauffer l'atmosphère ; heureusement qu'il souffle un doux zéphir, qui nous promet protection contre les brûlantes chaleurs du midi. Ce fut par un temps si magnifique que notre caravane se remit en marche. La verdure ne couvrait plus seulement la plaine, où nous venions de déboucher, elle revêtait encore les montagnes et les collines qui en forment l'horizon. Le chameau y paissait tranquille, et la brebis y bondissait sur le gazon, à l'ombre de la houlette du pâtre iduméen.

Au-delà d'un torrent asséché que nous venions de franchir, s'offrit à nous un puits, dont

la paroi intérieure était toute sillonnée de profondes stries que les cordes y ont laissées. Ce puits paraît très-ancien ; aussi la tradition du pays, tradition d'autant plus digne de créance, qu'elle est consignée dans la mémoire d'un peuple où rien d'antique ne s'oblitère, en fait-elle honneur au Père des Croyants ; Abraham l'aurait creusé, pour s'y abreuver avec les nombreux troupeaux qu'il gardait dans les pâturages d'alentour.

A midi, nous brûlâmes l'étape ; notre dessein était d'arriver à Daharieh assez à bonne heure, pour pouvoir y organiser la nouvelle escorte que nous devions y prendre, et être en état d'en partir le lendemain, de grand matin, pour Jérusalem. Daharieh nous apparut enfin ; il était quatre heures, quand nous l'aperçûmes de loin. Une demi-heure plus tard nos tentes étaient dressées à quelques pas du village, dans un champ verdoyant, où nous fûmes bien vite entourés d'une foule de curieux, que notre costume et notre qualité d'étrangers avaient attroupés autour de nous.

Daharieh est, du côté de l'Idumée, la porte de la Terre-Sainte ; les maisons en sont pauvres et misérables ; comme celles de l'Egypte, elles sont généralement construites en terre sèche.

Mais autant ce village cause de dégoût par la pauvreté de ses édifices, autant ses habitants, par la grandeur de leur taille et la beauté de leur figure, frappent le voyageur. Tout, dans leur extérieur, contraste singulièrement avec les formes rabougries, les traits irréguliers, et le teint basané des Bédouins du désert ; leur type est celui de la majesté et de la force. Les femmes se montrent ici sans *borqaa ;* elles sont généralement vêtues d'une longue robe bleu-ciel, avec une ceinture de couleur blanche, et sont d'une élégance de formes, qui ne se remarque ni en Egypte ni en Arabie.

Les *Duharieheens* sont célèbres par leurs rapines. Il faut user de réserve avec eux, et être bien sur ses gardes, pour ne pas devenir leur proie. De peur de quelque visite de leur part pendant la nuit que nous allons passer au milieu d'eux, nous avons pris à nos ordres deux gardiens, qui doivent nous protéger, nous et nos bagages, contre les insultes de leurs co-villageois. Mais qui sait si ces gardiens, au lieu de nous défendre, ne nous exploiteront pas ?

Adieu.

LETTRE XX.

Jérusalem, 14 mars 1845.

Cher Alfred,

Mes yeux ont enfin vu Sion, la ville sainte, la cité du Seigneur ! Depuis quelques heures je repose dans son sein, à l'ombre de ses gloires déchues. Que de réminiscences se sont ravivées dans mon esprit ! et à quelles émotions mon cœur est en proie ! Le Golgotha ! Le tombeau de mon Sauveur ! oh ! quelles pensées, quels sentiments ces lieux, à jamais fameux, ont fait naître au fond de mon âme ! C'est sous leur influence que je me hazarde à reprendre ma correspondance ; mais je ne sais jusqu'où ma mémoire, sillonnée par tant de souvenirs consolants et poignants tout à la fois,

sera capable de me retracer ce que notre course de Daharieh à Jérusalem nous a offert d'intéressant. Quoiqu'il en puisse être cependant, je me mets, sans plus de délai, à l'œuvre.

D'après les arrangements conclus, la veille, le chéyk de Daharieh s'était engagé à nous faire escorter par les habitants du village jusqu'à Jérusalem, moyennant la somme de quarante piastres du pays (10 francs), pour chaque chameau, et le départ avait été arrêté pour le lendemain, à cinq heures du matin. Il ne parut cependant au milieu de nous qu'à six heures et demie. Aussitôt arrivé il donne ses ordres peur qu'on procède, sans délai, au chargement des bêtes de somme ; mais personne n'a l'air de l'écouter : tous jusqu'au dernier refusent de lui obéir. Voyant son autorité ainsi méprisée, il se fâche, et se met à crier tout comme nos Bédouins ; mais en vàin ; ses cris, accompagnés de menaces, se brisent sur le timpan de bronze de gens qui insultent à ses commandements. Il entre en fureur ; et d'une voix rauquement accentuée, il les accable d'injures ; et ensuite il s'éloigne en nous livrant à leur merci.

Dans cette triste position nous appelâmes Philippo ; mais Philippo n'y était plus ! comme le cheyk il nous avait abandonnés à nos propres

ressources, pour prendre la fuite. Il s'était dit, quelques instants auparavant, trop malade pour pouvoir nous suivre jusqu'à Jérusalem, et avait exprimé le désir de rester à Daharieh, d'où il avait dessein de retourner avec Mansour en Egypte ; mais sa maladie n'était rien moins que réelle, puisqu'elle n'était autre que la crainte des étrivières dont je l'avais plus d'une fois menacé dans le cours du voyage. J'avais, sans façon, repoussé sa demande comme intempestive, pour lui enjoindre qu'il eût à prendre un soin tout particulier de nos bagages, et à se tenir près de nous pour nous servir au besoin. Plus tard, cependant, il était entré dans le village, sous prétexte d'y faire quelques nouvelles emplettes, et n'en était plus revenu ; il s'y était caché en attendant que nous nous fussions remis en route.

Cette fuite ne pouvait être plus malencontreuse ; elle nous jetait dans le plus grand embarras : obligés d'entrer en arrangement avec des gens dont les dispositions ne nous paraissaient guère celles de la franchise, nous n'avions plus personne qui nous servît de trucheman. Nous essayâmes bien, M. Plichon et moi, de nous faire comprendre ; mais notre langage pantomime n'était pas compris. Pour nous

tirer d'embarras, nous allâmes frapper à la porte de nos co-voyageurs anglais, et les suppliâmes de nous venir en aide, en nous prêtant un instant les services de leur interprète. Devenus, de leur part, l'objet de cette bienveillance cordiale dont l'Anglais se pique surtout envers les voyageurs, nous eûmes leur Arabe tout entier à notre disposition. Nos brigands entendirent enfin raison : nous conclûmes avec eux un nouvel engagement, qui portait que neuf chameaux nous seraient alloués, moyennant quarante piastres du pays pour chaque. Ils mirent pour clause expresse que le paiement se ferait d'avance.

Nous n'avions entre les mains que de l'argent égyptien ; nous le leur offrîmes, et ils le refusèrent nettement : il leur fallait, disaient-ils, de la monnaie du pays. De nouveau nous réclamâmes l'assistance de nos compagnons, qui s'empressèrent de nous fournir aussitôt les pièces exigées ; mais ces pièces avaient le malheur d'être trop grosses : elles furent, en conséquence, repoussées comme les premières. Nous n'avions pu que difficilement répondre à une première exigence, et on nous en imposait une seconde, à laquelle il nous paraissait impossible de faire face. Cette fois encore, quoi-

que sans beaucoup d'espérance de succès, nous invoquâmes la bienveillance de nos bons amis, et les conjurâmes d'avoir pitié de nous : contre toute attente, les espèces voulues nous furent procùrées ; il ne restait plus de prétexte à la mauvaise volonté des Arabes. " Cependant, nous crièrent-ils encore, nous ne bougerons pas d'ici, que vous ne nous ayez auparavant donné un *batchis,* en récompense des services que nous allons vous rendre sur la route." La raison encore, en cette circonstance, nous prêcha soumission et résignation ; le *batchis* leur fut versé, et nos sangsues parurent enfin satisfaites.

Au moment de nous remettre en route (il était alors près de neuf heures), Mansour, qui devait, attendu les nouveaux arrangements pris avec les Dahariehéens, nous quitter, pour retourner en Egypte, accourut pour me faire ses adieux. Incapable de m'exprimer par ses paroles, qui, d'ailleurs, auraient été pour moi inintelligibles, tout ce que notre séparation allait lui causer de douleur, il eut, pour me le faire comprendre, recours au langage pantomime, et ce langage me sembla si éloquent, que je crus y apercevoir son âme tout entière. Certes, jamais expression de sympathie ne

m'avait paru ni plus vraie ni plus touchante : le feu de ses regards, le mouvement de ses bras de mon côté, comme pour m'embrasser, et, ensuite, leur élan vers le ciel, pour invoquer sur moi la protection d'Allah ; tout alors dans ce roi du désert me parla fortement au cœur. Plus que jamais convaincu de la sincérité et de la grandeur de son attachement à ma personne, j'aurais, en ce moment, tout donné au monde pour être en état de lui témoigner, à mon tour, mes sympathies et ma reconnaissance. Le plus beau présent que j'eusse pu lui faire, eût été, sans doute, celui de la foi ; mais le moyen de le lui faire agréer ! Mahomet n'était-il pas là pour le lui faire repousser ? Renonçant donc à cette pensée, dont les circonstances, au reste, ne me permettaient guère de tenter la réalisation, je me bornai à former pour lui des vœux, et à lui laisser quelque chose qui lui rappelât à jamais ma mémoire ; je lui fis don, en conséquence, d'une table et d'autres objets, dont il eut l'air d'être très-content. Nos adieux éternels une fois terminés, nous donnâmes le signal du départ, et notre caravane se mit à défiler dans la direction de Jérusalem.

Il y avait près d'une couple d'heures que nous étions en marche par un chemin assez

mauvais, à cause des pierres qui le remplissent, et déjà même nous commencions à découvrir les collines qui couronnent la ville d'Hébron, lorsque l'un des Arabes, formant la garde des gentilshommes anglais, que nous avions laissés en arrière, arriva sur nous à la course, en nous criant d'arrêter et de ne pas passer outre. " Le pays que vous parcourez, s'efforça-t-il de nous faire comprendre, est infesté de brigands, et, tout dernièrement encore, ils ont massacré quatre hommes qui étaient tombés entre leurs mains. MM. les Anglais ne sont pas fort éloignés ; veuillez les attendre, afin d'en imposer par le nombre à ces brigands, et de leur ôter l'idée de vous attaquer." Cet avertissement, aux yeux de M. Plichon, n'était que l'expression d'une panique de la nature de celles dont, à plusieurs reprises, nous avions déjà été témoins, et il était d'avis de n'en tenir aucun compte, et de pousser en avant. A ma demande, cependant, il consentit à discontinuer sa marche, pour donner aux Anglais le temps de nous rattraper. Arrivés à l'endroit où le chemin se partage en deux autres, dont l'un mène à Bethléem et l'autre à Hébron, nous quittâmes nos montures, et, après les avoir envoyées par le premier, avec ordre à nos

gens d'aller stationner à quelque distance de là, où nous irions bientôt les rejoindre, nous prîmes tous ensemble la route de la ville. Nous y entrâmes sans peine, en parcourûmes les rues, et en visitâmes en partie les bazars, sans que personne se mît en frais de nous faire obstacle. Le gouverneur lui-même, qui se trouva sur notre passage, nous accueillit avec politesse ; il alla jusqu'à nous donner un de ses attachés, pour nous accompagner par la ville.

Hébron ou Chébron est célèbre par son antiquité ; elle remonte à l'époque la plus reculée de l'histoire. L'auteur du livre des Nombres (1) la fait plus ancienne de sept ans que Tanis, ville d'Egypte, dont les Egyptiens placent la fondation à 2300 avant l'ère chrétienne. Elle portait antérieurement le nom de *Cariath-Arbé*, ou *ville d'Arbé.* Cet Arbé, père d'Enach, donna son nom aux géants Enaciens, qui, du temps de Josué, habitaient encore cette ville.

“ Sara, dit le texte sacré, ayant vécu cent vingt-sept ans, mourut dans la ville d'Arbé, qui est la même qu'Hébron en pays de Chanaan. Abraham la pleura, et en prit le deuil.

Num. XIII, 23.

“ Et s'étant levé, après s'être acquitté de ce devoir qu'on rend aux morts, il vint parler aux enfants de Heth, et leur dit :

“ Je suis parmi vous comme un étranger et un voyageur ; donnez-moi droit au milieu de vous, afin que j'enterre la personne qui m'est morte. Les enfants de Heth lui répondirent :

“ Seigneur, écoutez-nous : vous êtes comme un grand prince ; enterrez dans nos plus beaux sépulcres la femme qui vous est morte.

“ Le champ qui avait été autrefois à Ephrem, dans lequel il y avait une caverne double qui regarde Mambré, fut livré à Abraham, tant le champ que la caverne, avec tous les arbres qui étaient à l'entour.

“ Abraham enterra donc sa femme, Sara, dans la caverne double du champ qui regarde Mambré, où est la ville d'Hébron, dans le pays de Chanaan (1). ”

Abraham, à son lit de mort, avait commandé qu'on l'enterrât auprès de son épouse, dans cette même caverne. Plus tard, leur fils Isaac, qui avait passé à Hébron la plus grande partie de sa vie, y fut également inhumé.

Lorsque les Israélites firent la conquête

(1) Genèse, XXIII, 1, etc.

d'Hébron, cette ville était gouvernée par un roi chananéen. Josué en fit une cité de refuge, et la donna aux Lévites, avec la clause, toutefois, que le territoire et les villes qui en relevaient, appartiendraient à Caleb. Ce fut là que David, après la mort de Saül, fut reconnu pour roi, et qu'il fut oint de l'huile sainte. Il en fit sa résidence pendant sept ans et demi, et ne le laissa qu'après la mort d'Abner et d'Isboseth, dernier fils de Saül, pour aller fixer sa demeure à Jérusalem, qu'il avait assiégée et enlevée aux Jébuséens.

La vallée de Mambré, fameuse par le séjour qu'y fit, pendant long-temps, le patriarche Abraham, et par la visite qu'il y reçut de trois anges qui lui avaient apparu sous la forme empruntée d'autant de jeunes gens, est située à peu de distance au sud de la ville ; elle a une demi-lieu environ de largeur sur autant de longueur. On assure qu'il y croît encore des fruits excellents et d'une grosseur prodigieuse ; on y cueille des grappes de raisin qui pèsent jusqu'à douze livres.

Selon Léon de Bruges, Louis de Dieu, Lightfoot, Taynard et autres commentateurs, le prêtre Zacharie et son épouse habitaient Hébron, lorsque Marie, partie de Nazareth,

alla, par inspiration divine, leur rendre visite.

“ Et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elizabeth.

“ Aussitôt qu’Elizabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et Elizabeth fut remplie du Saint-Esprit.

“ Alors, élevant la voix, elle s’écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni.

“ D’où me vient ce bonheur que la Mère de mon Sauveur vienne à moi ?

“ Alors Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur ;

“ Et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur :

“ Parce qu’il a regardé la bassesse de sa servante ; car désormais je serai appelée bienheureuse dans la suite de tous les siècles ;

“ Parce qu’il a fait en moi de grandes choses, lui qui est tout-puissant, et de qui le nom est saint.

“ Sa miséricorde se répand d’âge en âge sur ceux qui le craignent.

“ Il a déployé la force de son bras, et a dissipé ceux qui s’élevaient d’orgueil dans les pensées de leur cœur.

“ Il a renversé les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits.

“ Il a rempli de bien ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches.

“ Il s'est souvenu de sa miséricorde, et il a pris en sa protection Israël son serviteur.

“ Selon la promesse qu'il a faite à nos pères, à Abraham et à sa race pour toujours.” (1).

Cette ville, à jamais célèbre au point de vue de la foi, n'est pourtant pas sans quelques avantages, sous le rapport de sa position, qui est très-heureuse. Située dans un vallon qu'ombragent de beaux arbres, elle a pour couronne à l'orient et à l'occident, de charmantes montagnes, sur le côteau oriental desquelles elle est en partie bâtie. *El-Kalil*, c'est le nom qu'on lui donne aujourd'hui, est assez peu peuplée : elle ne compte que 2,500 Turcs environ, et quelques Juifs.

Les habitants d'Hébron étaient autrefois renommés par leur cruauté envers les étrangers. M. Berggen faillit en être, il y a quelques années, la victime, pour avoir osé y paraître en public. Rien dans cette ville ne rappelle son ancienne splendeur ; l'action des siècles, et en-

---

(1) Luc, I, 40, etc.

core plus celle de la guerre, en ont fait disparaître tous les monuments ; ce n'est plus maintenant qu'une masse de pauvres habitations, dont la saleté n'est pas le moindre défaut. Il faut pourtant en excepter la mosquée du *Bienaimé*, dont l'extérieur est assez beau, et dont l'étendue est la même que celle du St. Sépulchre, à Jérusalem. Nous exprimâmes à notre guide le désir d'y entrer, pour visiter le tombeau d'Abraham qui s'y trouve ; mais ce désir resta sans écho ; notre qualité de chrétiens était à ses yeux un crime qui nous en rendait entièrement indignes. Malheur au disciple du Christ qui tenterait d'y pénétrer ! l'entrée de ce temple ne lui est pas plus accessible que celle de la *Kabaa* et du tombeau du prophète.

M. B. Poujoulat, qui visitait Hébron en 1838, ne fut pas plus heureux que nous ; il sollicita lui aussi accès au temple du *Bienaimé*. Repoussé par le chef des Imans, il se rendit toutefois dans le voisinage de la mosquée, dans l'espoir d'y rencontrer quelque Muezzin moins inflexible. Le chantre du minaret sortait du temple, au moment qu'il y arriva.

“ Les personnages de la bible, dont les cendres reposent dans ce sanctuaire, dit-il au

Muezzin, sont vénérés des Chrétiens ; pourquoi donc nous empêcher d'aller offrir nos prières sur leurs tombeaux ? "

" Tu dis que les Chrétiens ont un profond respect pour les saints personnages qui dorment là, dans cette mosquée, jusqu'au jour du jugement. Cela est possible ; mais fais-toi musulman, si tu veux prier dans le temple du *Bien-aimé*. Tu auras un double profit en abjurant la foi : d'abord tu seras un vrai croyant, ensuite tu verras le sépulchre des patriarches, voilà ! "

" Jamais je ne renoncerai à la religion du Christ, ô Muezzin ! "

Le Mahométan baissa la tête, caressa sa barbe noire, et parut réfléchir ; puis, levant les yeux sur lui, il lui dit :

" Voilà que tu as bien parlé, ô Frandje ! un guerrier fameux de notre religion a dit : *On ne peut faire un bon Musulman d'un mauvais Chrétien, ni un bon Chrétien d'un mauvais Musulman. Restons chacun dans notre croyance ; mais tu ne verras pas les tombeaux des patriarches.*"

La seule grâce que nous pussions obtenir, fut de regarder par la porte de la mosquée, et encore, à une distance très-respectueuse, la pierre qui recouvre la tombe d'Abraham ; après quoi nous partîmes pour aller rejoindre notre

caravane. Nous rencontrâmes de nouveau, chemin fesant, le gouverneur, qui, en nous abordant, nous annonça d'un ton solennel, que, vû le décret impérial qui avait établi à *El-Kalil* une quarantaine pour les *provenances* (1) d'Egypte, nous ne pouvions passer outre sans la faire. Cette notification a de quoi nous étonner : il y a déjà deux jours que nous sommes entrés dans le pays par Daharieh, avec les habitants duquel nous avons, en toute liberté, communiqué ; et il en est de même d'Hébron, que nous venons de parcourir, et où nous avons même eu l'honneur de toucher la main du gouverneur ; et cependant voilà qu'au moment d'en sortir, on nous révèle un ordre, dont la communication aurait dû nous avoir été faite, non ici, mais à Daharieh, clef de la Palestine du côté de l'Idumée. Cette affaire ne nous paraît qu'une ruse arabe ; on veut par-là nous extorquer un *batchis.* " *Let us push on*, fait entendre un de nos compagnons, M. le capitaine Campbell, *these are rascals ;* poussons en avant ; ces gens-ci ne sont que des canailles. " Et, à l'instant, nous disparaissons tous comme l'éclair. Assurés, comme nous l'a appris l'expérience, que nous avons

(1) Ce mot est usité en Orient, pour exprimer, en termes de quarantaine, toute personne ou tout vaisseau venant d'ailleurs.

tout à redouter de leur part, nous nous dirigeons, en toute hâte, vers l'endroit où la caravane a reçu ordre de nous attendre, et songeons à en partir le plus tôt possible.

Notre évasion précipitée, à laquelle le manque de moyens coercitifs ne lui avait pas permis de faire obstacle, avait exaspéré le gouverneur ; pour s'en venger, il fit arrêter les deux Arabes qui nous avaient accompagnés jusqu'à la ville, et, après les avoir fait rouer de coups, il les jeta l'un et l'autre en prison. Ensuite, il expédia à notre poursuite un homme à cheval, avec ordre de mettre un *veto* à notre départ pour Jérusalem. L'émissaire arriva presque aussitôt que nous au lieu où devait se faire notre jonction avec nos Arabes, à qui il notifia la défense de procéder outre, avec menace, en cas de contravention de leur part, du traitement qui venait d'être infligé à deux de leurs camarades. Il n'en fallait pas tant pour répandre parmi eux la plus vive terreur ; en vain essayâmes-nous de les remettre sur la route ; jamais nous n'en pûmes venir à bout. Ils s'opiniâtrèrent à ne pas bouger ; la peur du bâton les avait cloués à la terre.

Un colloque rien moins que gracieux s'établit à l'instant entre cet envoyé du gouverneur

et nous. Fâchés d'être ainsi arrêtés par un homme, dont l'autorité semblait si fort suspecte, nous le menaçâmes lui et son maître de l'inexorable justice du pacha de Jérusalem, et même de celle du Grand-Seigneur, dont plusieurs d'entre nous portaient des firmans, s'il s'obstinait à nous tenir plus long-temps aux arrêts, sous prétexte d'une quarantaine, à l'existence de laquelle nous ne pouvions croire. Nos menaces en provoquèrent d'autres de sa part ; à son tour, il fit sonner bien haut à nos oreilles la colère du pacha de la Ville Sainte, si nous avions la témérité de contrevenir à une loi qui était en force, et dont il trouvait étrange que nous suspectassions la réalité, Il consentit toutefois à ne plus s'opposer à notre départ, mais à une double condition : c'est qu'au lieu de faire la quarantaine à *El-Kalil*, comme le portait le décret impérial, nous la ferions à Jérusalem ; et qu'une fois arrivés aux portes de la ville, nous congédirions sur-le-champ nos chameliers, pour ne pas les exposer à partager la réclusion qui nous y attendait. Nous souscrivîmes de grand cœur à ces deux conditions, et aussitôt nous commandâmes à nos Arabes de se remettre en marche ; mais pas un encore ne voulut obéir ; la crainte de la prison et l'attente,

quoiqu'en dît l'envoyé du gouverneur, de quelques coups de bâton, en cas d'acquiescement à nos ordres, les retenait encore. Incapables de vaincre leur répugnance, nous nous décidâmes, d'autant plus qu'il était déjà fort tard, à ne pas pousser plus loin ; nous campâmes au même endroit, dans un champ labouré mais non ensemencé.

La tente une fois dressée, nous songeâmes au dîner ; mais où rencontrer un cuisinier pour l'apprêter : Philippo nous avait lâchement abandonné, et parmi nos Arabes, il n'en était pas un seul à qui nous pussions confier ce soin. Je m'en chargeai, à l'exclusion de mes compagnons, qui, après tout, s'estimèrent heureux de me laisser faire seul. Nous avions dans notre cantine des poules que Philippo avait tuées la veille, et qu'il n'était plus question que de mettre au feu. Novice dans le métier, je ne crus pas prudent de commencer par-là ; je voulus tenter quelque chose de plus aisé. Battre des œufs, et faire une omelette n'était pas affaire bien difficile ; je me décidai à l'entreprendre : je fis mon omelette, et mon omelette fut trouvée bonne. Le succès fut complet : j'en reçus maints compliments de mes compagnons.

Le lendemain 13, l'officier, qui nous avait arrêtés la veille, reparut sur la scène, exigeant

pour la mise en liberté de nos Arabes une forte rançon. Pour en terminer avec ce nouvel Enacien, si digne héritier de la malice de ses ancêtres, nous la lui comptâmes sur-le-champ, sauf à nous pourvoir plus tard en justice au tribunal du gouverneur de la province ; et, sans plus perdre de temps, nous nous dirigeâmes sur la Ville Sainte. Le chemin, où nous entrâmes en quittant Daharieh, est fort étroit, et obstrué, en outre, de pierres et de rochers, où le chameau ne marche guère en assurance. Celui qui portait nos deux cantines fit malheureusement un faux pas ; détachées l'une et l'autre de sa sellette, où elles étaient tenues en pendant, elles allèrent tomber avec fracas à terre. Notre vaisselle était cassée. Cet accident, en toute autre circonstance, n'eût pas manqué de nous déconcerter ; mais en celle-ci, il nous fut assez indifférent ; nous nous en consolâmes sans peine dans la pensée que nous touchions au terme de notre voyage. Ceci eut lieu assez près de l'ancienne Bezec, dans le voisinage de laquelle commence la vallée de Sorec, dont les montagnes passent encore aujourd'hui pour bien cultivées. Une tradition, dont il est toutefois permis de douter, place vers le milieu d'une des montagnes des environs, le lieu d'où

les espions, envoyés par Moïse, pour reconnaître la Terre Promise, détachèrent cette grappe monstre de raisin, qui était, avec son cep, la charge de deux hommes. En 1632, une grappe du poids de vingt-quatre livres fut recueillie en cet endroit.

Les piscines connues sous le nom de *Piscines de Salomon*, à qui la tradition en fait encore honneur, n'étaient pas fort éloignées du lieu ou se brisa notre vaisselle. Ces piscines sont au nombre de trois ; la première a deux cents pieds de long, la seconde deux cent-vingt, et la troisième cent soixante, sur une largeur commune de quatre-vingt-dix pieds. Aujourd'hui, comme du temps de Salomon, elles continuent d'être alimentées par les eaux de la *Fontaine Scellée*, *Fons Signatus*, dont il est parlé dans le quatrième chapitre du Cantique des Cantiques. Cette fontaine, ainsi appelée, parce que la source en était scellée du sceau du roi, qui seul, avec son fils, en pouvait boire, est située à quelque distance des piscines, où elle coule par des canaux souterrains. C'est probablement cette même eau que Pilate, quelques années avant la guerre des Romains contre les Juifs, comme le dit Josèphe, amena à la ville par des aqueducs, à grands frais et par de longs

circuits, à cause des montagnes qui remplissent le pays. M. Carreri assure avoir vu sur une montagne voisine quantité de colonnes et d'ouvrages en mosaïque, qui, selon lui, doivent avoir appartenu au palais que Salomon avait fait bâtir en ces lieux ; ce palais était contigu au *Jardin Fermé*, *Hortus Conclusus*, dont ce prince somptueux et si magnifique avait fait un second Eden, par les charmes et les richesses qu'il avait su y réunir.

Nous étions à environ une lieu des piscines, lorsqu'un Turc, que nous reconnûmes pour un des officiers du pacha de Jérusalem, vint nous intimer, de la part de son maître, l'ordre de retourner à *El-Kalil*, pour y faire notre quarantaine ; car on savait déjà à la capitale ce qui s'était passé à Hébron. Alors seulement nous apprîmes, à n'en plus douter, que l'on n'avait point cherché à nous en imposer. Mais nous étions trop avancés pour retourner en arrière ; nonobstant donc les cris de notre officier, qui s'opiniâtrait à vouloir nous barrer le chemin, nous continuâmes notre route, avec la disposition, une fois dans la ville, de nous soumettre à toutes les exigences du bureau de santé. L'émissaire voyant l'inutilité de ses efforts pour nous arrêter, eut alors recours à un expédient,

dont l'originalité ne nous amusa pas peu ; persuadé que notre présence dans le pays était de nature à pouvoir compromettre la sûreté publique, il se mit à nous devancer de quelques pas, et à crier à tous ceux qu'il apercevait au loin comme au proche : " *Gare aux pestiférés ! Gare aux pestiférés !* " Tout le monde, en entendant ces cris, de fuir devant nous, de crainte de nous toucher. Bethléem, sur ces entrefaites, se présenta à nos regards ; nous n'en étions même plus qu'à deux pas ; cependant de peur de quelque nouveau déboire que la malice arabe était capable de nous y tenir en réserve, nous la laissâmes sur notre droite, et poussâmes en avant, dans la direction de la Ville Sainte.

A quelque distance de Bethléem, du côté du septentrion, nous entrâmes dans le champ que M. de Châteaubriand appelle *le champ de Rama*, où se trouve le tombeau de Rachel.

" Rachel qui sentait que la douleur (de l'enfantement) la fesait mourir, nomma son fils *Bennoni*, c'est-à-dire, le fils de ma douleur ; et le père le nomma *Benjamin*, le fils de ma droite.

" Rachel mourut donc ; et elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à la ville d'Ephrata, appelée depuis Bethléem.

“ Jacob dressa un monument sur son tombeau ; c’est ce monument de Rachel qu’on voit encore aujourd’hui.” (1).

Un édifice carré et surmonté d’un petit dôme, occupe le local où les traditions chrétiennes et musulmanes placent le sépulchre de l’infortunée épouse de Jacob ; il appartient aux Arabes, qui, par respect pour le saint patriarche, lui accordent tous les priviléges d’une mosquée. Les traces de jeunesse que porte cet édifice ne permettent guère de lui attribuer une haute antiquité ; c’est à peine s’il a quelques années d’existence. L’illustre auteur de l’*Itinéraire* en fait un sanctuaire consacré à un saint du coran, connu sous le nom de *Santon*.

L’aspect du tombeau de Rachel nous avait rappelé un poignant souvenir, celui de sa douleur, à la vue de ses nombreux enfants massacrés par l’ordre du plus féroce des rois, Hérode : “ *On a entendu à Rama*, dit le texte sacré, *la voix des lamentations, des cris et des pleurs de Rachel qui pleure ses enfants et qui ne peut se consoler, parce qu’ils ne sont plus.*” (2).

Le monastère de St. Elie est situé à mi-distance environ entre Bethléem et Jérusalem ; il

(1) Gen. XXXV, 18.
(2) Jérém. XXXI, 15.

est entre les mains des Schismatiques, qui ont fini, comme ils ont déjà fait de celui du Sinaï, par s'en rendre entièrement maîtres. Le voyageur, en passant là, s'arrête pour considérer une pierre, célèbre dans la tradition du pays, laquelle gisant sous un arbre touffu, qui l'ombrage de son épais feuillage, porte l'empreinte d'un corps, qu'on pense être celui du prophète Elie, qui s'y reposait, dit-on, lorsqu'il passait par-là. Cette empreinte ne serait-elle pas plutôt le travail de l'imposture grecque, qui, par-là, cherchait à en imposer à la crédulité des gens, pour avoir part aux largesses de leur piété ? Quoiqu'il en soit de cette pierre, nous ne jugeâmes pas à propos, vû notre peu de foi en son authenticité, de descendre de nos montures pour l'examiner de plus près ; nous lui donnâmes un regard, puis continuâmes notre marche vers la vallée de *Raphaïm*, où nous entrâmes bientôt. Cette vallée est un des théâtres où les armes juives, ont, plus d'une fois, triomphé de la fureur de leurs ennemis : David y remporta plus d'une victoire sur les Philistins, qui, à plusieurs reprises, y étaient venus camper en grand nombre pour l'attaquer.

La vallée de *Raphaïm* ou des *Géants* est au midi de Jérusalem. Sa grande proximité des

tribus de Juda et de Benjamin empêche de reconnaître à laquelle des deux elle a appartenu autrefois. La tradition y place la maison du vieillard Siméon, et la citerne où les Rois Mages retrouvèrent l'étoile miraculeuse, qu'ils avaient perdue de vue, en approchant de la capitale.

Jérusalem vint enfin se dessiner à nos yeux ; il était environ trois heures, lorsque j'en découvris les hautes murailles et les minarets élancés. Sion, la ville chérie de David, n'était plus pour moi une pensée.

Au bout d'une heure, nous touchions à la *Fontaine de Gihon*, située dans une petite ravine, à quelques pas au couchant du *Mont-Sion*. Ses eaux étaient renommées dans l'antiquité par leur abondance, leur limpidité et leur excellence. Salomon y fut sacré roi par le Grand-Prêtre Sadoc et le prophète Nathan. Force nous fut ici d'arrêter tout court ; la défense de passer outre nous en fut intimée par le directeur de la quarantaine, qui vint lui-même, en sa qualité de chef du bureau de santé, nous notifier qu'en punition de notre résistance aux autorités de *El-Kalil*, nous serions, à notre entrée dans la ville, écroués, pendant quinze jours, dans le lazaret que le pacha nous y avait

improvisé. Il y avait là de quoi échauffer l'humeur oratoire de notre docteur en droit ; menacé comme nous de la réclusion, M. Plichon se dresse sur sa monture, et, d'un ton que rien n'intimide, il déclare que si, en passant à *El-Kalil*, nous avons paru résister à l'autorité locale, c'est que nous étions alors sous l'impression qu'on voulait nous rançonner ; que la loi ne peut nous soumettre à la quarantaine dans un lieu dont les habitants et le gouverneur lui-même ont communiqué avec nous ; et, d'ailleurs, qu'il est faux que nous venions d'Egypte, mais de l'Arabie, qui n'est pas sous la loi de la quarantaine ; et qu'au reste, il ne voit pas pourquoi, supposé même que nous soyons véritablement des *provenances* d'Egypte, le désert, dont nous venons d'humer, pendant trente-et-un jours, l'air pur et vivifiant, ne pourrait être censé nous avoir servi de lazaret. Il demanda ensuite, sans plus de délai, libre pratique pour lui et pour nous ; et, pour l'obtenir plus efficacement, il fit valoir sa qualité de chargé d'affaires du gouvernement français, auquel il menaça de porter ses plaintes, si l'on refusait de satisfaire promptement à ses réclamations. Il finit par requérir la présence du consul de sa nation, et qu'on eût à le mander immédiatement. A ces

paroles le directeur pâlit ; puis, après avoir balbutié quelques mots, il donna ordre qu'on appelât le consul français, tandis que, de notre côté, nous en fesions autant pour le consul anglais, que nous voulions également intéresser à notre affaire. Ils arrivèrent l'un et l'autre au bout de quelques minutes. Instruits tous deux de ce qui venait de se passer, ils promirent d'intervenir pour nous auprès du pacha, chez qui ils se transportèrent tout de suite. Le gouverneur se montra d'abord difficile ; il insista sur la nécessité de tenir la main à l'exécution d'une ordonnance en force, et sur les inconvénients qui pouvaient résulter de l'indulgence qu'on sollicitait. A la fin cependant il se laissa fléchir, mais à condition que la responsabilité de cette affaire ne serait pas à ses charges, mais à celles des consuls. La condition fut sur-le-champ agréée ; au bout d'un instant, le mot *libre pratique* était venu frapper nos oreilles, et briser nos fers. Nous continuâmes ensuite notre marche ; et, après avoir gravi le flanc de la colline sur laquelle la ville est bâtie, et avoir franchi la *porte de Bethléem*, nous allâmes descendre à la *Casa nuova* (maison neuve) des Pères de Terre-Sainte. La maison était malheureusement tout occupée ; la seule pièce qui

fût en disponibilité, fut abandonnée à Mme la marquise, par la raison qu'elle s'était présentée la première. Force nous fut donc d'aller prendre gîte ailleurs, du moins pour la nuit ; car on nous promit un appartement pour le lendemain. L'hôtel où nous allâmes est tenu par un nommé Massalan ; nous y rejoignîmes M. Plichon, qui s'y était rendu tout droit. La bonne mine de notre hôte, la propreté de sa maison, et surtout le plaisir de nous revoir sous le même toit avec notre bon ami, nous décida à ne pas accepter de logement dans la *Casa nuova*. L'hôtel de Massalan est bien connu à Jérusalem ; il a servi de palais à Ibrahim-Pacha, pendant qu'il était gouverneur de la Syrie, et la pièce qui nous est attribuée, à mon compagnon et à moi, est précisément la même où il fit renfermer Abou-Gosch, brigand fameux, dont la puissance contrebalançait la sienne, et qu'il avait réussi à faire prisonnier. Notre logis, malgré son extrême simplicité, est néanmoins un des plus beau de la ville ; il est surtout propre ; ce qui le fait contraster avec les demeures ordinaires du pays, où règne généralement la plus dégoutante malpropreté.—Adieu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

—Grotte de la Ste. Famille—Lieu où Moïse a été sauvé des eaux—Le Nilomêtre.

LETTRE X.—Page 213.

(*Suite de la précédente.*)

Habitants actuels de l'Egypte—Les Coptes—Les Arabes-Les Turcs—Les Grecs—Les Juifs—Honneur en Egypte d'avoir été esclave—Psylles—Progrès de l'Egypte dans la civilisation—Jeunes gens du pays envoyés en Europe pour étudier—Ecole de médecine—Hôpital civil—Ecole d'artillerie—Méhémet seul soutien de ces établissements—Son origine—Ses succès—Il s'empare du gouvernement—Il rétablit la sécurité par tout le pays—Il introduit l'industrie—Il encourage l'agriculture—Le feddam, le miri ou impôt forestier—Le riz—Nombreuses impositions, dont le pacha a grevé son peuple—Décroissement de la population—Le courbache—Traitements exercés par les agents du fisc—Anecdotes à ce sujet—Qu'est-ce qu'il faut penser de la civilisation actuelle de l'Egypte?—Voyage du pacha dans le Fayoum—Clot-bey l'y accompagne—Achat des provisions—Une marquise française en route aussi pour le Sinaï—Les moines grecs refusent une lettre de re-

LETTRE XIX.—Page 409.

LETTRE XX.—Page 433.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

